Revue d'Histoire Littéraire de la France

OCTOBRE-DÉCEMBRE 1958
58e ANNÉE - N° 4

LA FONTAINE ET SON AMI FURETIÈRE

Ce que l'on connaît le mieux de l'amitié qui unit La Fontaine et Furetière, c'est la fin, l'écroulement lamentable et burlesque sous l'orage que souleva l'affaire du *Dictionnaire Universel*. On en suit moins bien le déroulement antérieur, et d'ordinaire on le suppose heureux : c'est qu'il n'a guère d'histoire. Il en a si peu qu'au long des vingt années qui précèdent la rupture violente [1], aucun document, aucune anecdote n'atteste de façon directe l'existence du moindre rapport personnel entre les deux écrivains.

Cependant le livre déjà copieux des *amitiés légendaires* n'a pas à s'enrichir d'un nouveau chapitre. La Fontaine et Furetière ont sans aucun doute formé une paire de joyeux camarades pendant leur jeunesse. De leur intimité, nous possédons des preuves très claires et assez précises. Furetière a déclaré, dans une pièce officielle, avoir été le condisciple de La Fontaine dans un collège, encore non identifié [2]. Il l'a ensuite, dit-il, « fréquenté familièrement ». En effet, vers 1646-1648, il participait aux réunions de la « Table Ronde », qui groupaient, entre autres jeunes amateurs de poésie, Maucroix, Pellisson, Cassandre, et il y a peut-être introduit La Fontaine ; en tout cas, il l'y a retrouvé. Leur joviale affection d'alors a même, croyons-nous, laissé pour vestige une épître de Furetière, pleine de verve comme toutes celles qui s'échangeaient à l'intérieur du groupe : sous le Cliton, « fainéant très illustre », qui s'attarde depuis un an au pays champenois, ne reconnaît-on pas La Fontaine, quoique Louis Paris ait prétendu confisquer ce pseudonyme au bénéfice de Maucroix [3] ?

Mais comment cette affection, si on la suppose fidèle à elle-même pendant cinquante ans, a-t-elle pu s'effondrer d'un seul coup, la vieil-

1. Sur cette rupture, rappelons que les textes, *factums* de Furetière, épigrammes échangées, etc., ont été publiés par Asselineau : *Recueil des Factums d'Ant. Furetière*, 1859, 2 vol. Cet ouvrage sera désigné par l'abréviation : Ass.

2. Attestation en faveur de La Fontaine publiée par Tuetey, *Revue Bleue*, février 1897 ; cf. P. Clarac, éd. des *Œuvres diverses*, p. xx, et *La Fontaine, l'homme et l'œuvre*, p. 9.

3. Furetière : *Poésies diverses, Épître II*. J. Demeure a soutenu l'hypothèse que nous reprenons dans son premier article (« Les quatre amis de Psyché », *Merc. de France*, 15 janvier 1928, p. 349). Certains de ses arguments sont fantaisistes (le rapprochement entre les « fièvres quartaines » dont on menace Cliton, et le poème du *Quinquina...*), mais La Fontaine, pour ses amis, est bien le type du paresseux.

lesse venue, et laisser place au sarcasme le plus corrosif, à une haine amère, que l'on dirait recuite ? Se traiter de rebut du Parnasse, de mari complaisant, de débauché, de pornographe, d'ignorant, se jeter à la face les bastonnades prétendument reçues et les malhonnêtetés traînant dans les ragots ! Les historiens éprouvent une surprise justifiée devant un tel débordement de fureur.

C'est le vote académique de La Fontaine concluant à l'expulsion de Furetière, le 22 janvier 1685, qui a marqué l'ouverture de la querelle. Mais il demande lui-même à être expliqué. Les raisons avancées, nous le verrons, n'emportent pas la conviction. Il est bon de rechercher s'il n'a pas été précédé et préparé par d'autres motifs de friction. C'est pourquoi nous partirons du point où commence à planer une certaine incertitude. La biographie de Furetière reste beaucoup trop mal connue [1] pour que nous espérions éclairer tous les points obscurs. Notre but est de retracer une évolution probable appuyée sur quelques repères. Nous éviterons le plus possible d'évoquer, comme l'exigerait un tableau complet, les relations entre les amis de ces deux amis : c'est là, comme l'on sait, un terrain fertile en chausse-trapes. Comme il est impossible de ne pas y risquer quelques pas, nous nous félicitons que des chemins solides y aient été pratiqués, et nous les utiliserons [2].

En mars 1652, Furetière signe l'attestation de « vie et mœurs » dont nous avons parlé, en faveur de La Fontaine qui achète la charge de maître triennal des Eaux et Forêts. Il connaît le candidat, précise-t-il, depuis seize ans. Les réunions de la « Table Ronde » ne datent que de quatre ou cinq ans, et l'acte officiel montre que les relations demeurent excellentes entre les deux jeunes gens. Mais désormais la douce insouciance a pris fin. La Fontaine va exercer sa charge, tandis que Furetière, au mois de mai 1652, devient procureur fiscal de Saint-Germain-des-Prés. Ils pénètrent aussi dans la carrière littéraire, d'un pas inégal, car Furetière va lancer son *Voyage de Mercure*, en 1653, ses *Poésies diverses*, en 1655, sa *Nouvelle allégorique*, en 1658, tandis que La Fontaine se contentera de publier modestement la traduction de l'*Eunuque*, en 1654. Les témoignages de leurs relations se raréfient. Nous n'en connaissons plus que deux, d'une portée assez restreinte.

Pour rencontrer le premier, il faut descendre jusqu'à l'année 1660. Dans une réponse à La Fontaine, Conrart le remercie de lui avoir écrit et envoyé des vers [3] ; il se plaint que la lettre et les vers aient mis deux mois à lui parvenir : « Je ne sais si c'est par la négligence de M. de Fure-

1. Depuis les articles de Wey (*Revue contemporaine*, juillet, août 1852) n'ont guère paru que des travaux étrangers, très utiles, mais incomplets et tributaires de notions périmées : notamment la préface d'Isabelle Bronck à son édition des *Poésies* (Baltimore, 1908) ; et le *Furetière* de H. Fischer, Berlin, 1937.

2. En premier lieu, bien entendu, les travaux de MM. Antoine Adam et Pierre Clarac.

3. Texte publié par Lacroix : *Œuvres inédites de La Fontaine*, p. 340.

tière, ou par un étrange malheur, comme il veut me le faire croire.... » Si bien que Conrart s'est cru un moment oublié de La Fontaine. Nous ne savons quelles circonstances ont amené celui-ci à confier son pli à Furetière ; le fait prouve en tout cas leurs bons rapports. Mais la négligence de Furetière, qui pour Conrart paraît quasi certaine, atteste aussi une singulière désinvolture à l'égard des intérêts de son ami : en 1660 encore, la bienveillance de Conrart n'est pas à dédaigner. Or, on s'expliquerait facilement à cette date un refroidissement des sentiments de Furetière pour La Fontaine. Voici près de vingt ans, l'hypothèse d'une rupture a même été formulée [1], fondée sur l'analyse des intrigues qui entourent l'élection académique de Gilles Boileau, acquise en 1659. Cette affaire, on le sait, provoque une « cristallisation » des deux grands clans entre lesquels se divisent les écrivains depuis la Fronde : ceux qui, restés fidèles en leur cœur au parti frondeur et à Retz, trouvent déjà un protecteur en Colbert ; ceux qui se sont ralliés aux financiers devenus tout-puissants. Furetière se range dans le premier groupe. Il appartient à la coterie qui se réunit autour de l'abbé d'Aubignac, et dont les membres, patronnés encore par Chapelain, viennent d'assurer le succès de Gilles Boileau. La Fontaine s'est intégré au second groupe en se donnant à Foucquet ; Pellisson, homme de confiance du surintendant, s'est révélé le plus fougueux adversaire de Gilles.

Toutefois Furetière excelle à trouver dans les querelles littéraires matière à se gausser ; il sait les aviver sans s'exposer lui-même aux coups. Avant l'affaire du *Dictionnaire*, il n'aura d'ennemi déclaré que Sorel, qui compte peu. Son habileté, la crainte qu'inspire son esprit, les limites assez étroites de son ambition, car il se sent, dès lors, la vocation d'un critique, d'un chroniqueur caustique et déjà d'un philologue, le désignent pour le rôle du *tertius gaudens*. Quant à La Fontaine, qui joue les Ariel à la cour de Vaux, on ne le voit guère s'échauffer pour ou contre un Gilles Boileau. L'ironie, retorse chez l'un, douce chez l'autre, vite éveillée chez tous les deux, doit les garder de se brouiller sur un sujet pareil.

Il reste que Furetière voue une solide haine aux favoris de la fortune que sont les financiers ; sa bile s'émeut facilement contre leurs pensionnés, et peut-être voit-il d'un mauvais œil la complaisance de Conrart pour l'un d'entre eux. Quand il a écrit le *Voyage de Mercure*, ses amis ont applaudi [2] : ni eux, ni lui ne prévoyaient le sens que prendraient, lors des rééditions, de longs passages du livre second. On y voit Mercure qui, devenu traitant, « dresse un train égal aux Princes », a cent sortes d'officiers, une table somptueuse, entretient des filles à grands frais, et dont la vanité s'étale surtout en bâtiments,

1. A. Adam, « L'École de 1660, histoire ou légende ? », *Rev. des Sciences humaines*, 1939, p. 218 et 239.

Pellisson en particulier ; cf. A. Adam : *Hist. de la litt. fr. XVII^e s.*, t. II, p. 159.

Qu'il achève en peu de moments.
Ces jardins, ces parcs, ces garennes,
Ces grottes, étangs, et fontaines,
Ces rochers, ces monts aplanis,
Pour rendre les lieux plus unis ;
Et tant de profondes vallées
Mises au niveau des allées :
Tant d'appartements différents
Si beaux, si riches, et si grands,
De pavillons, de galeries,
De basses-cours et d'écuries ;
Ces alcôves et ces salons,
Ces dorures, et ces plafonds
Doivent par leur magnificence
Rendre honteux les Rois de France,
Qui depuis cent ou six vingts ans,
Plus pauvres que leurs partisans,
N'achèvent point leurs galeries,
Le Louvre, ni les Tuileries.

N'était la date de 1653, qui ne croirait lire une description de Vaux ? Du reste, Foucquet, qui peut-être commence alors à faire travailler aux terrassements de Vaux [1], compte certainement parmi les modèles divers dont Furetière s'est inspiré. Les écrivains ne sont pas oubliés :

Enfin il attire chez soi,
Pour faire en tout le petit Roi,
Grand nombre de pensionnaires,
De créatures mercenaires,
Sans les bouffons et les flatteurs ;
Même aux bons et méchants auteurs,
Il donne souvent de quoi vivre,
Pour la dédicace d'un livre,
Qui toujours d'un style obligeant
Vantent chacun pour son argent.

Ces vers n'ont pas sombré dans l'oubli ; ils sont publiés de nouveau en 1655, en 1659, sans doute [2]. Ils le sont surtout en 1662. Le 7 août 1661, avec un sens de l'opportunité tout à fait admirable, voire prophétique, explicable toutefois sans miracle par l'appartenance de l'auteur au clan colbertiste, Furetière fait renouveler le privilège du *Voyage*, de manière que le texte en mentionne désormais son nom. Le 15 mars suivant, il lance la quatrième édition du pamphlet devenu plus actuel que jamais (n'y prédisait-il pas la chute et la prison de Mercure ?). Bien connu dans les milieux littéraires grâce au succès de la *Nouvelle allégorique*, vent en poupe dans le naufrage des « mercenaires », il entre à l'Académie française le 15 mai [3]. Le 22 août, il

1. C'est à vrai dire peu probable ; v. Chatelain : *N. Foucquet*, p. 362 et suiv.
2. Selon Brunet, cité dans l'édition Bronck, p. XXXVIII, n. 1.
3. Gilles Boileau a naturellement voté pour lui. Selon Brossette, en allant le voir, Furetière trouva le jeune Despréaux et prit connaissance de la première *Satire* qu'il approuva. Si le trait est exact, l'un et l'autre ont dû garder un vif et agréable souvenir de cette rencontre favorisée par des auspices académiques.

reçoit le titre et le bénéfice d'abbé de Chalivoy, en échange de deux prieurés [1]. Il recevra plus tard d'autres bénéfices [2]. Pendant ce temps, que devient La Fontaine ? C'est en 1662, au mois de mars justement, croit-on, qu'il met en circulation l'*Élégie aux Nymphes de Vaux* ; en 1663, il va partir pour le Limousin en compagnie de Jannart. De tels moments, il faut l'avouer, ont dû faire époque dans l'histoire de l'amitié que nous tentons de suivre. Assurément, La Fontaine, soucieux de l'avenir, ne se brouille pas avec tous les ennemis de son protecteur malheureux ; il ne cessera, par exemple, de ménager Chapelain. Mais on voit mal comment un sentiment chaleureux et confiant pourrait persister en lui à l'égard de son camarade d'enfance, et se concilier avec la tristesse et la compassion profondes que lui inspire le sort de Foucquet, avec les inquiétudes qu'il éprouve pour lui-même.

De plus, à la différence de Despréaux qui a jusque-là partagé, dans l'ensemble, ses aversions et ses sympathies, Furetière ne démentira jamais son hostilité contre Foucquet. Remaniant, en 1665, la première *Satire*, Boileau supprimera les attaques contre « Oronte », qu'il avait pris pour cible, en 1661, dans une autre rédaction [3]. Au contraire, Furetière lancera encore, en 1666, dans le *Roman bourgeois*, une allusion brutale à l'immoralité du Surintendant [4]. Peu mondain, à son aise dans la compagnie des hommes de loi, dans les cercles littéraires masculins, et dans les cabarets, il ne pénètre pas avec son confrère satirique dans les milieux restés fidèles au prisonnier, et dont le quartier général est l'Hôtel de Nevers [5]. Plus habile, moins bouillant, il n'exhale nulle part de rancœur contre Colbert quand, en 1663, il ne voit pas son nom inscrit sur la liste des pensions [6]. Il se contente de décharger sa bile contre Chapelain. Il avait d'ailleurs, dans la *Nouvelle allégorique*, régalé le vieux poète d'éloges *à double tranchant* : l'image s'applique aussi parfaitement à lui qu'à ses compères Gilles et Nicolas. Chapelain, par vraie ou par fausse naïveté, l'avait défini comme un satirique « sans malignité », mais ne l'avait pas moins écarté de la manne céleste en lui reprochant son orgueil et son indépendance de caractère : « S'il se pouvait laisser conduire, il serait capable de grandes choses ; mais sa liberté et l'opinion qu'il a de lui ne souffrent pas qu'on le puisse espérer [7]. » Bel éloge somme toute, mais aussi verdict sans rémission, étant donné le dessein de Colbert.

Furetière se venge en collaborant au *Chapelain décoiffé*, en 1664.

1. Pour ces dates, v. le *Dictionnaire* de Jal, l'*Hist. de l'Académie* de d'Olivet (II, p. 43, n. 1).
2. Dès 1667, il soutient un procès pour l'abbaye de Montpeyroux dont il a été pourvu par erreur ou surprise.
3. V. l'édition Adam des *Premières Satires*, notamment p. 149.
4. L'aventure de l' « Intendant des coquilles » de Neptune, dans l'*Historiette de l'Amour égaré* ; éd. Mongrédien, p. 95.
5. M^me^ de Sévigné ne l'estimera jamais ; sa lettre à Bussy du 14 mai 1686, témoigne d'un mépris solidement ancré pour l'esprit de Furetière.
6. Rien n'indique qu'il ait collaboré au *Colbert enragé*, à la différence des Boileau.
7. *Opuscules*, éd. Hunter, p. 358.

C'est ici que se propose à nous le second document dont nous avons parlé, document des plus controversés, et, sur le point qui nous occupe, vraiment étrange. Il s'agit du récit de Brossette, selon qui La Fontaine fréquente l'illustre cabaret du cimetière Saint-Jean, où « tous les jours » se réunissent avec lui « Despréaux, Racine, Furetière et quelques autres personnes d'élite », et où est composée la parodie du *Cid*. M. Adam a établi qu'en général ce récit tardif s'accorde avec les indices contemporains des événements [1]. Cependant ces indices font complètement défaut, nous semble-t-il, en ce qui concerne notre problème. La présence assidue de La Fontaine, rentrant de Limousin, détesté de Colbert et préoccupé surtout de sa propre situation, dans un cercle que signale son esprit indépendant et frondeur, paraît tout à fait extraordinaire [2]. Brossette n'affirme pas en propres termes qu'il participe au *Chapelain décoiffé* : et c'est, en effet, ce que nul ne saurait croire. La Fontaine communique à Conrart avant 1665, peut-être en 1664 [3], neuf *Contes* ; il a su entretenir l'intérêt bienveillant que le secrétaire perpétuel de l'Académie lui porte. Bien mieux, au début de 1666, il va recevoir les éloges les plus vifs de Chapelain pour ses nouveaux *Contes*. S'il recherche de tels patronages, comment s'infféoderait-il à une coterie aussi bruyante que celle qu'on nous décrit ? Le témoignage de Brossette ne se réduit pas pour autant à une pure fiction. On admettrait fort bien que La Fontaine, lié avec Racine, en relations avec Boileau, ait de temps en temps participé à de gaies rencontres et qu'il n'ait pas fui Furetière. Mais désormais celui-ci est entré pour lui dans le large cercle des relations cordiales et superficielles. Par faute peut-être de documents, leur amitié nous paraît avoir traversé moins de vicissitudes curieuses que celle de La Fontaine et de Boileau, mais s'être détériorée de façon graduelle et assez rapide. Aux alentours de 1665, c'est Boileau justement, et Racine, qui assurent probablement la liaison entre les deux camarades ; ce sont eux, en tout cas, et non Furetière, que La Fontaine invite à Château-Thierry, en 1666 [4]. De même, Furetière n'a jamais attaqué Maucroix [5], qui a été autrefois son intime et reste celui de La Fontaine. Mais leurs rapports semblent s'amenuiser [6]. En 1666, la dédicace manuscrite d'un exemplaire du *Roman bourgeois* ne frappe que par sa neutralité déférente : « Pour Monsieur Maucroix. Par son très humble

1. *L'École de 1660*, p. 231.

2. Comme le montre M. Clarac : *La Fontaine, l'Homme et l'Œuvre*, p. 50.

3. Selon M. Adam : *Hist. litt. XVII^e s.*, t. IV, p. 25. Selon M. Ph. Wadsworth, en 1663, ou même plus tôt (*Young La Fontaine*, p. 141).

4. P. Clarac, *loc. cit.*, rectifiant la date donnée par la Chronologie des *Œuvres diverses*.

5. Comme l'a fait Boileau... La question semble réglée (A. Adam : *Ecole de 1660*, p. 218, et édition des *Premières Satires*, p. 35).

6. Mais ils peuvent être visés par l'allusion du *Discours satyrique au cynique Despréaux* : « Maucroix qui doit être de vos amis puisqu'il l'est de ceux qui vous gouvernent ». On rangerait plus volontiers Furetière que La Fontaine parmi ceux qui gouvernent Despréaux. V. l'éd. Adam des *Prem. Satires*, p. 35 et 201-202.

serviteur. Furetière [1]. » Formule convenue, rituelle, mais dont le son s'accorde mal avec les joyeuses épîtres de jadis, et la Satire dédiée au même personnage dans les *Poésies diverses*.

Un autre jalon requiert l'attention à la date de 1671. Furetière publie cette année-là un recueil de *Fables morales et nouvelles*. Dans sa préface, il encense La Fontaine, et l'on y a vu la preuve que l'amitié des deux écrivains durait toujours, très vive, à cette époque [2]. Il faut examiner les choses de plus près.

La dédicace suggère une première remarque. Furetière, ennemi juré des épîtres flagorneuses et intéressées, tombe cette fois dans le travers si souvent raillé par lui. C'est à François de Harlay, nommé depuis quelques mois archevêque de Paris, et entré aussitôt après à l'Académie, qu'il offre son recueil. La même année, un autre personnage de haut rang reçoit la dédicace d'un ouvrage auquel La Fontaine a prêté son nom et ses soins. Il s'agit, on le sait, du petit prince de Conti, et du *Recueil de poésies chrétiennes et diverses* qui sort de mains jansénistes, et a été préparé sous la surveillance tracassière d'Arnauld d'Andilly [3]. Sans doute la paix règne-t-elle officiellement dans l'Église. Mais Harlay s'est signalé dès le début de sa carrière comme adversaire du grand Arnauld [4]. Le moins qu'on puisse dire est que Furetière et La Fontaine continuent à s'orienter vers des pôles opposés, et à chercher des protections qui s'excluent.

D'autre part, leur amour-propre d'auteur se trouve ici engagé. Le titre anodin des *Fables* de Furetière exprime, en fait, une intention, ou une prétention, que développe l'avis au Lecteur. Si les fables sont *nouvelles*, c'est que l'auteur a imaginé lui-même tous les sujets qu'il a traités, au lieu de les puiser chez Ésope ou dans une tradition quelconque. Si elles sont vraiment *morales*, ce n'est pas seulement parce que les apologues ont toujours servi à enseigner la sagesse ; c'est plus spécialement parce qu'il a peu sacrifié aux recherches de style, et a formulé, à la fin de toutes les pièces, une moralité explicite. Elles peuvent ainsi servir à l'instruction du peuple. Les habiles sauteront par-dessus les vers de moralité qui leur sembleront prosaïques, mais, dit Furetière, « j'ai cru que la simplicité y était bienséante, et le style le plus approchant de la prose, parce qu'elle est faite plutôt pour instruire, que pour plaire ». Cette apologie vise en fait La Fontaine. Elle réfute un paragraphe de la préface jointe aux *Fables* de 1668 : comme

1. Reproduite en tête de l'éd. Colombey du *Roman Bourgeois*.

2. Walckenaer : *Histoire de... La Fontaine*, p. 423 (3e éd.). Wey : art. cité, p. 609, et Ass. I, p. LI.

3. V. P. Clarac : *La Fontaine et Port-Royal*, p. 16 (*Rev. d'hist. de la philos.*, 1943). Le *Recueil* contient des poésies de Furetière : rien ne prouve que La Fontaine les ait fait insérer ; Brienne ou Racine auraient pu y songer. Le choix d'ailleurs était large et varié.

4. La *Fable* 48, *Des Loups*, est dirigée contre « les Hérétiques et d'autres qu'on ne nomme pas », qui, si on les tolère, « se glissent dans les Républiques et troublent enfin leurs états », tels les Loups qui avaient d'abord promis de « garder la clôture des bois ». Allusion aux jansénistes ? Ce n'est qu'une hypothèse.

« on ne considère en France que ce qui plaît », La Fontaine s'est dispensé de noter la moralité, « dans les endroits où elle n'aurait pu entrer avec grâce ». Et cette réfutation prend l'allure d'une leçon. Elle fait suite, il est vrai, à un éloge du grand fabuliste. Mais cet éloge est encore à double tranchant. Il s'adresse seulement au style, « naïf et marotique, tout à fait inimitable », qui « ajoute de grandes beautés aux originaux ». Au contraire, celui de Furetière est peu serré et peu exact, car la patience manque à l'écrivain pour polir l'expression. Mais voyons le revers. Furetière prend au pied de la lettre le titre modeste de son concurrent, et qualifie tout bonnement les *Fables* de 1668, de « traduction ». Si « excellente » que soit une traduction, saurait-elle rivaliser avec une œuvre originale ? « La France lui a encore cette obligation, d'avoir non seulement choisi les meilleures fables d'Ésope et de Phèdre, mais encore d'avoir ramassé celles qui étaient éparses dans les écrits des anciens poètes et orateurs ; ou qui nous sont venues par tradition, et celles qu'il a pu trouver dans les auteurs modernes, italiens et espagnols. Ce qui est étrange, c'est qu'avec tous ses soins, à peine en a-t-il pu trouver cent ou six vingts qui composent son recueil, qui méritassent d'être conservées. Encore y en a-t-il beaucoup qui languiraient, s'il n'en avait relevé le sujet par la beauté de son style et ses heureuses expressions. Cela montre que l'invention de ces sujets est plus difficile qu'on ne pense, puisque dans le grand nombre qui en a paru, il y en si peu qui aient réussi. » Ce passage qui contredit encore la préface de La Fontaine [1], condamne de plus le recueil de 1668, à rester sans lendemain, au moment même où La Fontaine publie huit fables nouvelles, dont l'achevé d'imprimer est du 12 mars : celui des *Fables* de Furetière est du 16 mars ! Si le second de nos « amis » avait connu le projet du premier, il aurait au moins pris une précaution oratoire. Il méconnaît enfin ce qui, dans le génie de son prédécesseur, dépasse l'élégance de l'expression. Il fait sonner très haut le mérite de l'invention. Selon toute vraisemblance, il juge ses *Fables* hors de comparaison avec celles de La Fontaine, et non dans le sens où nous le croyons aussi. La Fontaine ne peut manquer de le sentir. Il a souhaité lui-même, de bonne grâce, avoir des imitateurs. Mais le préambule de Furetière lui offre moins l'image franche d'un émule amical que celle d'un rival prétentieux et d'un critique tantôt ambigu, tantôt pontifiant.

Dans la même période, Boileau agit exactement de même envers La Fontaine, à cette différence près que la compétition se limite à deux fables : *la Mort et le Bûcheron*, *l'Huître et les Plaideurs* [2]. Pendant de longues années, les amis et relations de La Fontaine avaient pris l'habitude de le considérer comme un « bon garçon » un peu fantasque, poète amateur de troisième ordre, fourvoyé d'ailleurs et compromis

1. « Tant s'en faut que cette matière soit épuisée, qu'il reste encore plus de fables à mettre en vers que je n'en ai mis ».

2. Cf. P. Clarac : *La Fontaine, l'Homme et l'Œuvre*, p. 51.

par son attachement à Foucquet. Le double coup d'éclat des *Contes* de 1665 et bien plus encore des *Fables* de 1668, les a troublés, ou scandalisés. Chacun se croit en droit de faire la leçon au poète, avant ou après publication. Furetière n'est pas moins lié avec Patru qu'avec Boileau. Encore faut-il lui rendre justice : sa conception personnelle de la fable, influencée, quoi qu'il en dise, par celle de La Fontaine, a plus de largeur que d'autres. Il écrit en vers libres, il montre de l'ingéniosité dans les détails comme dans l'invention des sujets et son style ne manque pas de pittoresque. Mais ses vers lourds et durs sentent l'huile comme un exercice scolaire.

Furetière n'en escompte pas moins le succès. Il a préparé le lancement de ses fables, en a lu une partie à l'Académie, a obtenu, dès lors, l'approbation de l'archevêque, comme il le rappelle fièrement dans son *Épître*. Leur échec total doit l'ulcérer, et ne doit pas déplaire au « bonhomme ». Bayle, dans la Préface écrite pour le *Dictionnaire universel* de son devancier, évoque la concurrence des fabulistes, et il émet cette conjecture : « C'est peut-être ce qui a commencé la mésintelligence de ces deux auteurs. » Selon nous, elle est à la fois excessive et insuffisante : car le refroidissement remonte bien plus haut, et l'affaire de 1671 n'a pas amené de mésintelligence déclarée. Mais elle a contribué à aigrir les dispositions profondes, et à rendre plus fragile et friable le vernis de cordialité qui les recouvre encore.

Nous ne pouvons quitter cet épisode sans ajouter une dernière remarque. En 1671, Boileau travaille à l'*Art poétique*. Sur le silence observé par cet ouvrage à l'égard de La Fontaine, il s'expliquera plus tard devant Louis Racine, qui nous rapporte ses raisons : elles sont évidemment mauvaises, comme toutes celles qui lui ont été prêtées, car aucune bonne raison ne l'autorisait à proscrire le fabuliste, en 1674, d'un Art poétique français où il citait Bensserade. Quoique mauvaises, elles peuvent être sincères ; elles peuvent aussi colorer une décision dictée par la malveillance. Nous n'en savons rien. Mais le problème se réduit à ce dilemme. Ou bien Boileau a réellement obéi aux considérations qu'il expose, ou bien elles lui paraissaient du moins constituer le prétexte le plus solide, le plus plausible. Or, écoutons L. Racine : « Il m'en a dit la raison. Il ne regardait pas La Fontaine comme original, parce que, disait-il, il n'était créateur ni de ses sujets ni de son style, qu'il avait pris dans Marot et dans Rabelais. C'est pourquoi, m'ajouta-t-il, quand j'ai parlé de style naïf, j'ai nommé Marot. *Imitez de Marot l'élégant badinage*. La Fontaine s'en avoüait le disciple [1]. » Nous pensons donc que l'arrêt d'exclusion rendu contre La Fontaine résulte des conversations de Boileau et de Furetière, et du plaidoyer de celui-ci en faveur de l'originalité du sujet. Quant au style, Boileau n'a eu, pour former son jugement, qu'à adopter les

1. C'est L. Racine qui souligne la citation directe. *Réflexions sur la poésie*, chap. XI ; dans les *Œuv. compl.* de 1747, t. IV, p. 194, et dans P. Clarac, *op. cit.*, p. 176.

termes de celui de Furetière, en supprimant des formules louangeuses dont il ne sentait pas ou plus, hélas pour lui, le bien-fondé. A moins que Furetière n'ait partagé son appréciation et cru devoir la rehausser, pour le public, de quelques louanges. Mais nous croyons plutôt qu'il avait une conscience assez nette de la beauté formelle des *Fables* [1].

Douze années passent, désertes dans l'histoire de cette amitié qui demande de plus en plus de mystère. Dans les lieux et les milieux que hante La Fontaine, on ne voit jamais Furetière mettre le pied. L'Académie devient, en effet, le centre de sa vie et le tremplin de ses ambitions. Les *Registres* des séances mentionnent sa présence de façon régulière aux délibérations [2] ; il prend une part active aux diverses occupations de la Compagnie. Grâce aux relations académiques et littéraires, il continue à s'insinuer dans les bonnes grâces de François de Harlay. Ouvrage assez inattendu de sa part, la traduction en vers des *Paraboles de l'Évangile*, qu'il dédie au roi en mars 1672, a sans doute pour principal but de faire la cour à l'archevêque [3]. A la fin de février, il avait été désigné par la Compagnie, avec Charpentier, pour lui annoncer sa désignation comme Directeur. Il obtient un logement à l'archevêché, comme doit le reconnaître le *Dialogue* injurieux écrit contre lui par Charpentier lors de l'affaire du *Dictionnaire*, et il ne semble pas qu'il en ait été chassé, comme le prétend le même *Dialogue*, puisqu'il vécut encore, devenu paralytique, ses dernières années à l'archevêché [4].

Mais il se concilie aussi d'autres protections sur lesquelles il n'est pas inutile de jeter les yeux pour mesurer la distance qui le sépare de La Fontaine. Les années 1670-1680 sont marquées dans l'histoire de l'Académie par une mainmise progressive, mais délibérée, de l'autorité royale, résolue à utiliser l'institution comme un moyen d'action sur les écrivains, complément efficace de la politique des pensions. Les Registres font apparaître cette volonté, souvent déguisée en manœuvres de séduction. L'organisateur est Colbert ; le factotum de la Cour auprès de la Compagnie est le secrétaire du Cabinet du Roi, Toussaint Rose. Dès 1667, Rose a demandé et obtenu pour l'Académie

1. Un passage du *Furetiriana*, paru en 1696, le confirmerait, qui range La Fontaine au nombre des « grands génies agréables » très sujets à la distraction. Mais que penser de l'authenticité de cet *ana* ? On y lit l'anecdote célèbre de La Fontaine retournant en visite chez un ami quelques jours après l'avoir enterré (p. 138). Or, selon le *Livre sans nom* de 1695, l'anecdote se rapporte à la mort de Mitton survenue en 1690, et Roche la juge, dans cette version, presque certaine (*Vie de J. de La Font.*, p. 359). Malheureusement, Furetière est mort en 1688....

2. T. I des *Registres*, publiés en 1895. Le relevé a été fait par H. Fischer : *Ant. Furetière*, p. 48-49.

3. Nouvelle coïncidence : La Fontaine entreprend un poème religieux, son *Saint-Malc*, encore inspiré par ses amis jansénistes. Selon Charpentier, Furetière disait qu'il mettait les Paraboles en vers « à la manière de La Fontaine », c'est-à-dire assez familiers, rasant la prose, sans doute ; Charpentier, dans ce *Dialogue*, ne mérite aucune créance : sans quoi, le fait prouverait que l'on s'obstine à juger La Fontaine comme un « Marot ». (Ass. II, 220.)

4. V. H. Fischer, p. 46-47.

le droit de haranguer le roi comme les Cours souveraines. En 1672, à la mort de Séguier, il encourage l'Académie à solliciter Louis XIV de prendre lui-même le titre de Protecteur que détenait auparavant le chancelier. Harlay présente au roi la demande, et le remercie après son acceptation. Colbert fait alors décider que l'Académie se réunira désormais au Louvre [1]. Quand elle le remercie, le 13 juin 1672, il l'exhorte à travailler pour la gloire du Prince et à célébrer ses victoires. Parmi les premiers à s'acquitter de cette tâche, dès la réunion suivante, on note Furetière. Au début de 1673, Colbert, décidé à réorganiser et régulariser le travail des académiciens, leur octroie quelques libéralités (une pendule, entre autres !) ; ils le remercient « des soins affectueux qu'il *prend* pour l'avancement du Dictionnaire ». Il vient assister le 12 janvier à la réception de Racine, Fléchier et Galois, présidée par Harlay : il invite ceux qui « auraient quelques pièces à la louange du roi » à les lire, et Furetière est encore des sept qui s'exécutent. Le même mois, on réorganise les Prix d'Éloquence, et de « Poésie à la louange du Roi ». En 1675, Furetière prêtera son logement pour être le siège d'une des commissions chargées de délibérer sur l'attribution des prix. En 1675, aussi, Rose est élu académicien en considération des services rendus ; il le reconnaît sans ambages dans son discours [2]. Pour manifester sa gratitude, il fait attribuer à l'Académie six places à l'Opéra. Furetière, que l'on n'aurait pas cru si friand de ce genre de spectacle, s'empresse d'aller assister à la représentation, à Saint-Germain, avec Charpentier et trois confrères anonymes [3]. En 1677, Colbert invite ses confrères académiciens à dîner, en son château de Sceaux. Au sortir de table, « il demanda à M. l'abbé Furetière s'il n'avait rien fait de nouveau. Il se trouva qu'il avait sur lui quelques vers sur les derniers exploits du Roi », c'est-à-dire des poèmes intitulés la *Prise de Valenciennes*, *le Siège de Cambrai*, *Saint-Omer*, et *La Bataille de Cassel* [4]. Le 30 octobre 1678, a lieu la réception de l'abbé Colbert, fils du ministre. Séance d'apparat, qui se termine par la lecture de pièces diverses : Furetière lit des vers « sur plusieurs endroits de la Vie du Roi ».

Un tel ensemble de faits n'est pas dépourvu de signification : il prouve que Furetière fait du zèle, suit attentivement ou prévient les directives et les désirs venus d'en haut. Il est l'un des hommes sur qui Harlay, Colbert, Rose peuvent compter. Il s'est guéri de son intransigeante liberté ; il figure au nombre des académiciens modèles par leur docilité comme par leur assiduité [5]. Malheureusement pour lui,

1. *Registres*, p. 15, 16 et notes.
2. *Ibid.*, p. 114 ; p. 15 note.
3. *Ibid.*, p. 134.
4. *Ibid.*, p. 172, n. 2 (d'après le *Mercure galant* d'octobre 1677).
5. Bien entendu, les marques de dévotion au roi abondent. Mais beaucoup d'académiciens ont aussi leur amour-propre. Charpentier, désireux de se mettre en vedette et très remuant, soutient une assez vive controverse contre Rose en 1678 (*Reg.*, p. 188).

Colbert meurt en 1683, avant la publication d'un *Dictionnaire* composé au prix d'un labeur acharné, avec probablement la secrète pensée de satisfaire un jour de façon éclatante, au grand dam des confrères bavards et ignares, une préoccupation constante du grand ministre. En cette circonstance, c'est Furetière du moins qui se charge d'organiser le service solennel que l'Académie veut faire célébrer, quoiqu'il n'occupe alors aucune charge d'*officier* [1]. Qu'il retienne une commission sur les frais, c'est ce que nous ne sommes pas obligés de croire, car l'acte d'accusation dressé contre lui par Charpentier fourmille de calomnies autrement graves. Ce qui est sûr, c'est qu'il veut encore manifester sa fidélité aux yeux de la « maison de Colbert ». Dans son second *Factum*, qui semble destiné, dans sa pensée, à toucher le roi autant que le public, il insérera un panégyrique du disparu, comme pour se réclamer de sa mémoire [2].

Colbert enterré, il faut lui élire un successeur. Dès lors, s'amorce le dénouement de notre histoire : dénouement en deux actes étroitement liés, dont chacun a pour scène culminante un vote académique. Ces deux votes ont été souvent racontés séparément. Rappelons aussi brièvement que possible les faits utiles.

La Fontaine brûle du désir légitime de s'asseoir parmi ceux qu'on nomme immortels ; en raison de sa piètre situation pécuniaire, il aspire à partager leurs terrestres profits. Il compte suffisamment d'amis dans leurs rangs pour assurer son élection. Avec Colbert, un obstacle considérable vient de disparaître. Voici qu'il en surgit un autre : Boileau est sur les rangs. Candidature inspirée et soutenue de Versailles, où son échec causera un vif dépit. Le roi juge qu'après six années, l'heure est amplement venue de pousser à l'Académie son historiographe, dont le collègue y siège depuis dix ans déjà. La mort de Colbert paraît offrir à la Cour l'occasion de faire accepter le satirique devenu courtisan. Lui-même éprouve, semble-t-il, moins d'empressement que ses protecteurs : il jauge mieux la profondeur des ressentiments. Il vient pourtant, en 1683, de rassembler ses œuvres en une édition complète, dont la Préface verse un peu de baume sur les plaies de ses victimes. Il a donc préparé l'assaut, et c'est avec joie qu'il entre ou va entrer à la petite Académie [3]. Mais il se refuse à s'humilier par des frais abusifs d'humilité contrite [4] : il ne mendiera pas son élection. La Fontaine sous-estime l'intérêt que le roi prend à l'affaire ; ou bien il calcule déjà qu'en cas de conflit il aura droit à réparation : *l'événement n'en peut être qu'heureux*. Boileau, à sa demande, promet de ne se livrer à aucune démarche, sans vouloir ni pouvoir

1. *Reg.*, p. 215 ; Ass., II, 226.
2. Ass., I, 213.
3. Fin 1683, ou plutôt 1684 ? La date de 1685 (Bray : *Boileau, l'Homme et l'Œuvre*, p. 124) est trop tardive. Les biographes de Racine disent en général 1683, mais v. R. Picard : *Carrière de Racine*, p. 365.
4. Cf. A. Adam : *Hist. litt. XVII^e s.*, t. V, p. 61.

s'engager autrement [1]. Il sait que des amis actifs soutiendront sa cause. Le 15 novembre, lors des scrutins qui donnent treize, puis seize voix à La Fontaine contre sept à Boileau, le « bruit » et la « cabale » dont Louis XIV prendra prétexte pour différer son approbation sont l'œuvre, non des partisans de La Fontaine, mais bien du représentant attitré du souverain à l'Académie, Rose. Sur les six autres voix favorables à Boileau [2], une ou deux ont pu lui être ralliées par l'étalage public de la licence des *Contes*, ainsi que le veut Furetière : « Quand on parla de son élection *(celle de La Fontaine)*, on jeta sur le bureau un de ses ouvrages, où la piété et la pudeur étaient tellement offensées, que les plus sages se déclarèrent contre lui ; si bien qu'il n'est redevable de son admission qu'aux ennemis qu'avait alors son compétiteur » [3]. Nous gagerions plutôt que le siège de chacun était fait d'avance. Parmi les prélats présents, l'un au moins n'est pas scandalisé en son cœur par les *Contes* : c'est Harlay, alors chancelier de l'Académie ; il vote néanmoins pour le candidat du roi. Il est infiniment probable que Racine est venu, et, dans ce cas, certain qu'il vote pour Boileau, en la triple qualité d'ami intime, de collègue en historiographie et de parfait courtisan. Pour Furetière, point de doute. bien que la remarque n'en ait jamais, semble-t-il, été formulée : il est là, et son suffrage va également à Boileau.

De sa présence, la phrase du deuxième *Factum* citée précédemment contient une preuve presque formelle : car s'il ne parlait pas en témoin oculaire, il éprouverait le besoin de fortifier son allégation en invoquant ou les rapports de ses confrères, ou au moins la rumeur publique. Voici un autre indice, tiré du troisième *Factum*. Révélant alors, en 1687, l'existence de la sentence de police rendue par La Reynie, en 1675, contre les *Contes*, il ajoute : « *(La Fontaine)* doit me savoir bon gré de... ne l'avoir point produite lorsqu'il poursuivait sa réception à l'Académie, parce qu'elle l'en aurait infailliblement exclu [4]. » Bon apôtre, il se pare d'une magnanimité gratuite : il vient tout juste de retrouver la sentence, qu'en autre hypothèse il eût brandie sans faute dès le second *Factum*. Mais c'est uniquement à la séance du 15 novembre 1683, qu'a eu lieu la bataille et que, du reste, a été déclarée selon le règlement la candidature de La Fontaine. Le geste théâtral de Rose n'a pu intervenir qu'à la suite du premier scrutin, et c'est

1. Selon L. Racine. Il importe de noter qu'à l'époque le candidat ne se fait pas officiellement connaître avant le jour du vote. Après un premier scrutin seulement, s'il a obtenu assez de voix, un membre de la Compagnie se porte garant qu'il souhaite être admis, et on passe au scrutin dit de proposition ; cf. *Registres*, p. 47-48.

2. L'éditeur des *Registres* commet une erreur de plume dans sa note de la p. 217 en parlant de 13 voix pour Boileau : voir ses propres références.

3. 2e *Factum* ; Ass., I, 182. La liste des académiciens présents n'est pas connue. Ils étaient 23, chiffre très élevé pour la période. Le marquis de Dangeau s'y trouvait, comme Harlay ; il a pu voter pour Boileau ; v. les *Registres*, p. 214 et 217 et suiv.

4. Ass., I, p. 300.

alors aussi que Furetière aurait eu l'occasion de produire la pièce infamante ; mais il fallait d'abord qu'il fût présent. Cette fois encore, il évoque la scène en acteur qui y participa. Les deux textes, et d'autres indices concordants, nous disent assez quel fut son vote. Il n'oublierait pas d'accuser La Fontaine d'ingratitude s'il pouvait prétendre avec quelque vraisemblance l'avoir défendu. Il n'omettrait surtout pas cet argument dans le plaidoyer *pro domo* qu'il adresse, en 1686, à Bussy-Rabutin, pour illustrer les « bons offices » qu'il a rendus au fabuliste [1]. Au contraire, il recevra l'appui moral de Boileau, comme celui de Racine, dans ses tribulations ultérieures, et la reconnaissance de Boileau se manifestera encore devant l'Académie à la mort du proscrit : il réclamera qu'on fasse célébrer le service traditionnel à la mémoire de son vieil ami [2]. Enfin c'est tout le poids du passé et le souci de l'avenir qui déterminent son attitude. S'il ne se distingue pas comme Rose par sa virulence, s'il n'a pas mission de mater ce qui, de la part de l'Académie, constitue une manière de révolte devant un calice trop amer, il revoit le chemin parcouru pour se rapprocher des puissants ; il y a progressé moins loin que Boileau et que Racine, mais il ne veut pas perdre le fruit de sa peine, et peut-être de ses écœurements. Son Dictionnaire presque achevé lui prescrit la loi de ne pas gâcher la faveur dont il risque d'avoir besoin — il ne peut prévoir à quel point. Quand ses confrères le chasseront, elle ne lui sera pas tout à fait inutile, puisque Louis XIV se gardera d'entériner leur décision.

Voici le choc ultime entre nos deux héros. A la fin de 1684, Furetière se prépare à publier son grand ouvrage ; il a obtenu un privilège en août 1684. L'Académie détentrice d'un privilège antérieur et exclusif, s'inquiète, évoque la question en séance le 22 décembre. A l'occasion des fêtes de Noël, Tallemant l'aîné, selon son propre témoignage, exhorte Furetière à « restituer ce qu'il avait pris » [3] : entendez à dépouiller son dictionnaire de tous les mots d'usage courant, dont on l'accuse d'avoir volé les définitions à celui de l'Académie. Bensserade, Boyer, Le Clerc reprennent en termes voisins ces admonestations aigres-douces, et La Fontaine fait chorus avec eux. Pendant la première quinzaine de janvier 1685, l'affaire traîne grâce aux négociations tentées par le Président de Novion, directeur de l'Académie et ami de l'accusé. Parallèlement à ses efforts, et avec l'assentiment de leurs confrères, Racine, Boileau et, selon d'Olivet, La Fontaine, vont trouver Furetière avec l'espoir de l'adoucir, mais sans succès [4]. Le clan adverse s'impatiente. Le 16 janvier, on décide d'envoyer auprès du chancelier Le Tellier une délégation qui sollicitera l'annulation du privilège contesté : elle comprendra l'abbé Régnier-Des-

1. Lettre du 20 mai 1686 ; *Corr.* de Bussy, t. V, p. 552.
2. *Bolaeana*, p. 68 ; Ass. I, p. XLVIII.
3. Ass., II, p. 354.
4. Le 13 janvier après la séance si c'est à ces amis que fait allusion le 1er *Factum* : Ass., I, p. 25. Cf. d'Olivet, II, p. 41.

marais, secrétaire de l'Académie, l'abbé Tallemant, le plus jeune des académiciens présents, et en troisième lieu, La Fontaine : celui-ci est peut-être désigné comme le plus récemment élu [1]. L'abbé Tallemant, deux jours après, se récuse et on le remplace par l'abbé de Lavau. Charpentier, qui a signé étourdiment l'attestation nécessaire à Furetière pour obtenir son privilège, accompagne la délégation à Versailles, où elle est reçue le 20, fort cavalièrement [2]. A la séance du 22, sur vingt présents, dix-neuf voix se prononcent pour l'exclusion du coupable, et une seule contre, celle de Racine quasi certainement. On considère Furetière comme exclu, quoique la validité de la décision prête largement à contestation [3], et l'on charge Rose d'avertir le roi et de demander son approbation. Mais Louis XIV réclame des explications [4] ; l'Académie se lance dans la rédaction de mémoires circonstanciés. Finalement aucun vote nouveau n'aura lieu ; Furetière ne mettra plus les pieds à l'Académie ; il n'aura pas été toutefois destitué dans les formes.

Que penser de la conduite de La Fontaine en cette affaire ? Il se désigne aux coups de son « ami » de façon bien maladroite, si elle n'est volontaire, dès les premières escarmouches. Il joue ensuite un rôle actif dès avant le vote du 22 janvier. Peut-on se contenter de rappeler ses liens d'amitié avec des hommes tels que Charpentier, Bensserade, Perrault, ou le désir de se montrer reconnaissant envers l'Académie et respectueux du règlement ? Cette explication [5] a sa valeur, mais elle fait trop bon marché de l'indépendance habilement ménagée qui a toujours permis au fabuliste d'agir à sa tête sans vexer personne. Une très ancienne attache, reconnue de tous, lui fournirait un motif honorable d'abstention. Près de lui, non seulement Racine défend Furetière, non seulement Boileau, sans braver trop haut ses récents confrères et anciennes victimes, lui reste fidèle, mais on voit le Président de Niovon refuser de venir siéger en qualité de Directeur, parce que, déclare-t-il, il ne veut pas prendre la tête de poursuites engagées contre un homme qui a recours à lui [6]. Lors de la députation à Versailles, Tallemant le jeune se débarrasse sans difficulté de la corvée. La Fontaine ne l'essaie même pas. Dans tout cela, on aperçoit peu d'affection sincère pour un homme qui ne l'a pas encore attaqué. Supposera-t-on que La Fontaine, nouvel élu dont l'entrée a rencontré un obstacle déplaisant pour la Compagnie elle-même, se trouve mora-

1. Sur la priorité, on peut hésiter entre lui et Boileau ; mais Boileau n'assiste pas aux séances.

2. V. les *Registres*, plus sûrs que d'Olivet.

3. V. les démonstrations de Furetière, 2e *Factum*, Ass., I, p. 199.

4. Il y serait poussé par les remarques d'un académicien appartenant à la Cour : Racine ? Cf. la lettre de Tallemant, Ass., II, p. 358.

5. Qui est celle de Roche (p. 307-308). Inutile de rappeler l'épigramme inspirée ou composée par Furetière et selon laquelle La Fontaine « vend son bon ami pour gagner trois jetons ». Il n'en perdrait en effet guère plus en évitant les séances décisives (Ass., II, p. 248).

6. *Registres*, p. 242.

lement engagé envers le clan des Perrault et des Charpentier, soutiens de sa candidature ? Cette explication, d'ailleurs hypothétique, n'a de force que si la même dette de reconnaissance ne lie pas La Fontaine à Furetière ; elle implique le rapport, que nous croyons réel, entre les événements de 1683 et ceux de 1684-85.

Objectera-t-on la démarche accomplie aux côtés de Racine et de Boileau, et le motif de ce choix : ils étaient, dit d'Olivet, « amis de Furetière » [1] ? D'Olivet entre ici en contradiction avec Tallemant l'aîné qui, dans la lettre de 1688 déjà citée, et beaucoup plus proche des faits par sa date, ne connaît d'ambassadeurs auprès de Furetière que « MM. Racine et Despréaux ses meilleurs amis » [2]. Les *Registres* ne donnent aucun nom, et nous pouvons hésiter à suivre d'Olivet, quoiqu'il soit d'ordinaire bien informé sur La Fontaine. Admettons pourtant son assertion. Elle prouve ce que nous savons déjà : que La Fontaine et Furetière se connaissent depuis longtemps, ont été intimes, et ne sont pas encore brouillés ; elle n'atteste pas une amitié chaude. Elle fait même ressortir de façon plus frappante le contraste qui oppose l'attitude de La Fontaine à celle des deux autres poètes. S'il les a vraiment accompagnés, on en vient à se poser la question suivante. Les ennemis de Furetière ont grand soin, dans toutes les négociations, de ne donner aucun signe de faiblesse, et de ne lui ouvrir de salut que dans la soumission. Ce que dit Furetière : « Tout l'accommodement que m'ont proposé ces Messieurs a été que j'allasse leur demander pardon ventre à terre et leur sacrifier mon Dictionnaire pour en faire ce qu'il leur plairait » [3], rencontre en somme une confirmation dans les propos de l'évêque de Dax, selon qui on avait « engagé les plus particuliers et les plus anciens amis qu'il eût dans l'Académie à le conjurer de ne vouloir pas se perdre » [4]. Les « jetonniers » ne voient-ils pas dans la présence de La Fontaine un élément destiné à équilibrer l'ambassade, un contrepoids à la facilité trop grande qu'ils peuvent craindre de la part de Racine et de Boileau ? Encore une fois, à moins d'attribuer à La Fontaine une belle faculté d'oubli ou une sainte charité, il faut bien croire que depuis novembre 1683 au moins, il ne porte guère en son cœur l'abbé Furetière. Après tant de mobiles et de signes de froideur, comment penser que le protégé de Colbert, en déposant sa boule noire, n'a pas attiré celle que l'ancien hôte de Vaux et de Saint-Mandé place à son tour dans la machine à voter de Perrault ?

La suite est trop connue pour que nous y revenions. Une fois la guerre déclarée, Furetière veut taxer La Fontaine de trahison, et pour cela il met l'accent sur l'amitié « de cinquante ans » qui a été déchirée. Encore faut-il observer qu'il n'en souffle mot dans ses *Factums*, et

1. T. II, p. 4.
2. Ass., II, p. 356.
3. Ass., I, p. 25.
4. *Reg.*, p. 245. La phrase pourrait marquer une distinction entre les amis les plus intimes et les amis les plus anciens.

réserve cette accusation pour une épigramme anonyme et pour une lettre privée à Bussy-Rabutin, déjà mentionnées l'une et l'autre [1]. En effet, Bussy, après avoir reçu les deux premiers *Factums*, prend la défense du fabuliste et de Bensserade [2]. De sa lettre à Furetière ressort clairement qu'il ne soupçonne pas la moindre liaison antérieure entre les deux adversaires. Mme de Sévigné, tenue au courant, applaudit son cousin ; elle partage son ignorance sur ce point, et sa lettre nous montre qu'à ses yeux un abîme aussi bien social que littéraire sépare un Furetière de La Fontaine. L'abbé symbolise pour elle les pédants « durs et farouches », incorrigibles puisqu'ils sont privés de goût et dépourvus de l'usage du monde, incapables à jamais de subir l'enchantement des *Fables* : « Cette porte leur est fermée, et la mienne aussi [3]. »

***

Si incomplète qu'elle soit, l'histoire que nous venons d'esquisser suggère quelques réflexions. Elle illustre d'abord l'importance extrême de la condition toujours dépendante qui est faite à l'écrivain, des coteries où il s'engage par nécessité, et qui servent de plus ou moins loin les intérêts ou la vanité de puissants personnages. Ainsi se laisse-t-il orienter vers telles fréquentations, détourner de telles autres, astreindre à telle sorte de tâches, influencer dans son goût, dans ses idées, dans le choix des genres qu'il aborde. L'Académie française devrait procurer à ses membres, avec la force née de l'union, une conscience plus vive de la dignité de leur fonction, à cette époque surtout où, par une rencontre unique, elle groupe tous les grands écrivains que n'exclut pas leur sexe. Elle tient beaucoup de place ici, depuis l'élection de Gilles Boileau jusqu'à celle de Nicolas et au delà : c'est qu'elle en a tenu beaucoup aussi dans la vie de Furetière. Sans doute a-t-il recherché, en y briguant une place, moins un titre de gloire que le soutien moral et la consécration sociale dont il sentait le besoin. Peut-être les mêmes considérations n'ont-elles pas été indifférentes à La Fontaine. Leur histoire à tous deux met en relief les velléités d'indépendance que se permettait l'Académie, mais aussi ses divisions, et son asservissement.

En définitive, cependant, les conditions extérieures ne mettent pas en déroute le naturel, qui est l'individuel. Un concept aussi souple que celui de génération littéraire demande lui-même à être employé avec prudence, et nous nous en apercevons bien. Voilà deux écrivains exactement contemporains, issus de milieux analogues, condisciples de collège, bons camarades pendant seize ans, devenus auteurs en

1. P. 463, n. 5 et p. 462.
2. Lettre du 4 mai 1686. Bussy goûte La Fontaine par l'effet du « sang des Rabutin », et parce que le poète est depuis longtemps *persona grata* auprès du groupe de Mme de Sévigné.
3. 14 mai 1686.

même temps, doués de plus tous les deux pour le conte et l'ironie. Mais comme les voix de leur époque éveillent en eux des résonances différentes ! Furetière reste sourd à tout appel du romanesque, de la galanterie, de la préciosité mondaine, du style fleuri [1]. Sa pensée se satisfait, autant qu'on puisse en juger, d'un cartésianisme superficiel. Ce qui dans la littérature appartient au rêve, à l'évasion, à la fantaisie, à la spéculation et à la création gratuite ne l'attache pas. Jeunesse se passe vite pour lui ; ensuite le juriste et le satiriste triomphent. Si l'homme de lettres désire un recensement exact et complet des trésors de la langue, il n'attend pas moins une codification nette, raisonnable, impitoyable, du goût. Les hommes selon son cœur se lèvent avec la génération suivante, avec Boileau surtout. Bon peintre citadin, esprit ingénieux, versificateur appliqué, il est classique, si l'on peut être classique sans la profondeur, sans la grâce et sans la poésie. Comment donc s'entendrait-il avec La Fontaine, d'une pleine sympathie ? Ce n'est pas seulement la porte de M^me^ de Sévigné qui lui est fermée, c'est le pays des dieux, des bergers, des jardins, des arbres et des eaux. Il fait parler les bêtes, mais il n'entend pas leur langage. Il peint la réalité, et il la rend plus pesante que nature. La Fontaine la voit, la touche, et, même quand elle est bourgeoise, la change en une vérité brillante et pure. L'inflexion d'un vers, quatre syllabes suffisent pour que s'évanouisse la pesanteur et que surgisse la grâce. Si la recherche biographique finit par nous apprendre que La Fontaine a été l'ami de Furetière un peu moins que de Boileau, et l'ami de Boileau beaucoup moins que de Racine, qu'aura-t-elle prouvé ? Que, malgré les circonstances fortuites et les calculs, une force intime règle la vie d'un poète : c'est tout simplement l'instinct poétique.

J. Marmier.

1. Il y a toujours des exceptions : ici, deux ou trois poèmes amoureux datant de sa jeunesse :

Et si j'osais toucher ce corail animé,
Je n'y pourrais cueillir qu'un baiser parfumé...

(*Élégie*, I). Dédiée « à Cliton », cette élégie assez touchante aurait donc été offerte à La Fontaine, si l'hypothèse que nous reprenions au début est exacte.

LA BIBLIOTHÈQUE DE VOLTAIRE

Tout d'abord, quelques précisions. Possédons-nous, 200 ans après *Candide*, le texte authentique de toutes les œuvres de son auteur ? Est-il aisé de reconstituer les événements de telle ou telle semaine de la vie de Voltaire ? Loin de là. Si, pour le moins, nous sommes en état de dresser, d'après G. Bengesco, une liste complète et assez exacte des écrits de Voltaire, il y a certaines restrictions quant aux écrits les plus éphémères (mais non les moins significatifs et d'une importance nullement négligeable [1]), et, qui pis est, la genèse de la plupart des œuvres n'a pas été encore écrite. Si riche en matière biographique qu'ait été en son temps G. Desnoiresterres, il n'existe point d'appareil de travail analogue aux *Canevas biographiques*, aux *Travaux et Jours* comme c'est le cas pour Pouchkine et Tourguenev et tant d'autres classiques russes, par exemple.

Quoique les bibliographies de M. M. Barr aient été menées jusqu'à 1940, et que nous possédions la Chronique de la *Revue d'Histoire littéraire de la France*, une certaine quantité d'ouvrages demanderaient encore à être recensés même parmi ceux qui ont été écrits dans les langues occidentales, sans parler des livres et des articles des pays slaves et orientaux, ni même des travaux en langue russe, particulièrement importants durant la dernière période.

La valeur des récentes éditions critiques, depuis les *Lettres philosophiques*, préparées par Gustave Lanson en 1915, jusqu'au *Taureau blanc* présenté, en 1957, par M. R. Pomeau, est indubitable, mais tous les travaux des éditeurs — MM. Havens, Morize, Ascoli, Benda et Naves, Carcassonne, Crowley — n'embrassent qu'une partie insuffisante de cet immense héritage littéraire. Il existe quantité d'essais, plusieurs ouvrages d'ensemble, vraiment bons, — mais aucune étude monographique capitale tendant à épuiser la documentation, la littérature et les problèmes théoriques.

Toutes ces tristes constatations, nous ne les assemblons point dans un but défaitiste ; tout au contraire, la divergence palpable entre,

1. A titre d'exemple, citons la *Diatribe à l'auteur des « Éphémérides »*, étudiée dans notre article récent : « Voltaire et la Guerre des Farines » dans le Recueil consacré à la mémoire de E. V. Tarlé, *Iz istorii obscestvennykh dvizenij i mezdunarodnykh otnosenij*, Moscou, 1957, 135-147 (en russe).

d'une part, la nécessité urgente d'une étude sérieuse selon les méthodes modernes, et, d'autre part, l'insuffisance de nos instruments devrait plutôt éperonner les spécialistes à aborder la tâche rude, mais inéluctable de créer de nouveaux instruments de travail et même de procéder à une évaluation synthétique — critique et positive — de l'œuvre littéraire et politique, des positions philosophiques et sociales, de l'influence esthétique et morale, etc., du créateur de *Zaïre* et de *Zadig*.

Certes, ce n'est pas tout que de disposer des moyens que je réclame (et de combien d'incertitudes nous dédommage, presque dans tous ces domaines, la nouvelle édition de la Correspondance de Voltaire, menée si énergiquement et de main de maître par M. Th. Besterman). L'efficacité des recherches dépend de la profondeur des bases théoriques, mais elle dépend aussi de l'abondance des sources nouvelles d'information. Vus sous un angle nouveau, un texte cité mille fois, un fait anecdotique bien connu commencent à briller d'une lueur inattendue. Possédons-nous, en l'occurrence, de semblables troupes de réserve ? L'espérance d'attribuer à Voltaire un écrit quelconque, inconnu ou seulement douteux, ou bien de retrouver un autographe *non-épistolaire* (sans même parler des ouvrages principaux), n'est-elle pas des plus problématiques, que dis-je : une aspiration vaine (compte tenu même des quelques achats sensationnels des derniers lustres) ?

Malgré l'apparence, le cas n'est pourtant pas si désespéré. Sans faire étalage des centaines de notes et même, parfois, de brouillons entiers (ou bien de copies, écrites par des secrétaires, mais avec corrections autographes de l'auteur — en partie non encore utilisées dans les éditions) ; sans compter les corrections introduites par Voltaire dans les exemplaires imprimés de ses propres ouvrages, sans prendre ici en considération la valeur des attributions et des démentis de Wagnière quant à l'Édition de Kehl, il suffit de nommer ici les notes marginales de Voltaire.

L'on connaît bien quelques exemples éloquents dans l'édition L. Moland [1], on se souvient des publications sur Voltaire, lecteur de Rousseau, depuis Édouard Gardet [2] jusqu'à Georges Havens [3]. On a fait paraître depuis la guerre des notes très étoffées sur les tragédies de Crébillon et sur le *Vrai sens du Système de la nature* [4], sur d'autres

1. XXIX, 411-438 : Remarques autographes de Voltaire sur les *Observations* du Père Daniel, etc.

2. V.-J.-E. Gardet, « Une visite à l'Ermitage. Le discours sur l'inégalité des conditions et le Contrat social, annotés par Voltaire ». *Bulletin du Bibliophile et du Bibliothécaire* (J. Techener), Paris, 1860, 1519-1543.

3. G. R. Havens, *Voltaire's marginalia on the pages of Rousseau. A comparative study of ideas.* Columbus, Ohio, 1933.

4. V. Ljublinskij, *Marginalii Vol'tera* (= Les notes marginales de Voltaire, en russe, in : *Vol'ter. Stat'i i materialy*, Leningrad, 1947), p. 124-145 et 145-172. Ce recueil publié par l'Université de Leningrad, contenant les « Travaux de la Session scientifique consacrée à Voltaire en 1944 », par les soins et sous la rédaction de M. le professeur M. P. Alexeyeff, sera désigné dans les notes suivantes : « Recueil de 1947 » ; l'article en question sera nommé : « Les notes... (1947) ».

sujets encore [1], — et c'est tout. Autrement dit, ce n'est qu'une mince fraction des trésors contenus sur les marges des volumes de la Bibliothèque de Voltaire, conservée à Leningrad.

L'histoire même de cette bibliothèque, que l'on a coutume de réduire presque exclusivement à un récit de son achat par Catherine II, en 1778, mériterait une étude plus sérieuse, tant du point de vue biographique, pour la période française, que du point de vue de l'histoire des bibliothèques, pour la période russe de son existence. Notre dessein n'est point d'entrer ici dans ces matières. Nous voulons plutôt donner un aperçu succinct de l'état actuel des études sur la Bibliothèque de Voltaire en général.

1. La bibliothèque ne devrait plus être nommés « Bibliothèque de Ferney » tout court puisqu'elle contient des parties intégrales des fonds antérieurs, depuis l'époque de Cirey et même plus anciens. La preuve décisive a été fournie par un brouillon de Voltaire trouvé parmi les papiers de Pouchkine : des Stances à Frédéric (1737) ont été ébauchées sur un feuillet couvert de citations de Perse et de Juvénal, extraites, à n'en pas douter, de l'exemplaire qui se trouve de nos jours à Leningrad. Ayant fait cette constatation en 1935 [2], nous avons eu depuis lors maintes fois l'occasion de dater des lectures bien antérieures à la période suisse (*cf. infra*).

2. Une source importante nous est offerte par le catalogue manuscrit de Ferney, rédigé surtout par Wagnière, mais avec des pages entières de la main même de Voltaire [3]. Cette source n'a été que fort peu explorée jusqu'à présent ; elle demande un travail extrêmement assidu vu les complications sans nombre qu'elle comporte (complications qui toutefois ne sont point insurmontables).

3. Quelques détails sur l'achat même ont pu être éclaircis [4].

4. Un aperçu de l'histoire de la bibliothèque (et des questions « Vol-

1. Recueil de 1947, p. 173 (Notes sur les *Pensées philosophiques* de Diderot) ; p. 89 (Avant-propos de l'*Essai sur les mœurs*, photo), ; p. 70-78 (notes sur l'*Histoire du Paraguay* de Charlevoix, publiés dans un article de M. L. Gordon, *Vol'ter i gosudarstvo iesuitov v Paragvae*).

2. « Un autographe inconnu de Voltaire parmi les papiers de Pouchkine » (en russe, dans le II[e] volume du Recueil *Vremennik Puskinskoj Komissij Instituta russkoj literatury*, Leningrad, 1935, 257-265).

3. Au chapitre IV de notre publication « L'héritage de Voltaire en Russie » dans le Recueil *La culture russe et la France*, vol. II, Moscou, 1937 (= *Literaturnoe Nasledstvo*, N° 29/30), p. 167, une photographie des deux pages de ce catalogue a été reproduite. (Cette publication sera, dans les citations suivantes, désignée par « L'héritage... (1937) »). Une autre de ses pages est reproduite dans le livre de G. R. Havens. *The Age of Ideas*, New York, 1955, vis-à-vis la page 219.

4. Dans la même publication « L'héritage... » (1937) aux pages 166-172, nous avons reproduit le texte des trois lettres complétant l'information amassée par M. Paul Bonnefon dans ses deux articles sur Wagnière (*RHL*, III, 1896, 481-535, et IV, 1897, 74-100). La lettre de M[me] Denis à Grimm, du 24 octobre 1778 (Vente Cornuau du 2 février 1937), connue d'après l'extrait de la *RHL*, 1937, p. 576, nous est parvenue dans une copie intégrale, conservée dans une biographie manuscrite de I.-I. Chouvalow qui se trouve dans les archives russes.

taire et les livres », « Voltaire lecteur ») a été rédigé pour servir, en 1947, de Préface au catalogue de la bibliothèque de Voltaire, alors prêt à être publié.

5. Au cours des travaux préparatoires ou à ce catalogue ou à un *Corpus* de notes marginales, ainsi que pendant d'autres recherches spécialisées, des remarques nombreuses ont été accumulées permettant une vue beaucoup plus nette sur le système des marques de lecture (nous en distinguons jusqu'à trois dizaines d'espèces différentes) et sur les dates et les moyens d'acquisition, sur le degré d'utilisation de tel ou tel ouvrage dans des buts précis ; sur les nuances de l'attitude du lecteur envers l'auteur lu, etc.

Cela nous ramène à notre objet principal : revue sommaire des résultats obtenus et des perspectives s'ouvrant devant l'étude des fonds voltairiens soviétiques.

L'intérêt s'est porté d'abord, et très justement, sur les notes marginales mêmes. Après deux visites à Leningrad, en 1927 et en 1929-1930, MM. George R. Havens et Norman L. Torrey ont publié une importante série d'articles, en initiant pour ainsi dire les savants occidentaux aux trésors de la Bibliothèque trop oubliée [1] ou passés sous silence. Ils ont aussi donné une esquisse, très exacte et étoffée, du contenu de la Bibliothèque et y énumérèrent près de 400 titres donnant une idée approximative de l'ensemble des 7 000 volumes. Les travaux de ces auteurs à Leningrad ont été complétés par l'envoi de toute une série de photos et de microfilms grâce à quoi la publication ultérieure des carnets de Voltaire est devenue possible ainsi que les études sur l'influence des déistes anglais, les variantes du *Poème sur le désastre de Lisbonne* ou les notes marginales sur Pope [2].

En U. R. S. S., C. N. Derjavine publia, en 1928, les notes de Voltaire en marge d'*Émile*, D. P. Yakoubovitch — l'historique de la visite de Pouchkine à l'Ermitage pour étudier les manuscrits de Voltaire (unique visite de lecteur pour la première moitié du XIX^e siècle). P. S. Popov

1. Les renseignements antérieurs, toutefois insuffisants, se réduisent (sans compter les russes) à Joseph de Maistre, *Soirées de Saint-Pétersbourg*, Amiens, 1821, 319-320, à M. Ancelot, *Six mois en Russie. Lettres écrites à M. X.-B. Saintine à l'époque du couronnement de S. A. I.*, Bruxelles, 1827, 165 ss., aux livres de Léouzon Le Duc (*Études sur la Russie et le Nord d'Europe*, P., 1853 ; *Voltaire et la police*, etc., P., 1867 ; *Rapport sur les papiers de Voltaire*, etc., *Archives des Missions scientifiques et littéraires*, vol. I, P., 1850, 40-41), à V.-J.-E. Gardet (o. c., ainsi qu'une publication de deux lettres à Kantemir), à H. de La Ferrière, *Deux années de mission à Saint-Pétersbourg*, etc., P., 1867, à l'*Inventaire* de Fernand Caussy, dont nous aurons encore à parler, et aux deux articles de Paul Bonnefon signalés dans la note précédente.

2. Nous ne croyons pas indispensable d'encombrer à l'intention des lecteurs de cette Revue nos brèves notes par une répétition de tous les titres des travaux en question, puisqu'on les trouve aisément dans les bibliographies connues de M^me M.-M. Barr (*A century of Voltaire Study*, etc., N. Y., 1929, et les continuations dans *Modern Language Notes* en 1933 et 1941) et, pour la plupart, dans l'excellente *Critical Bibliography of French Litterature*, p. p. C. Cabeen ; v., dans le vol. IV (*The Eighteenth Century*, éd. by George R. Havens and Donald F. Bond), p. 198-199, 202, 205.

a pu constater l'utilisation par Pouchkine d'un des manuscrits, envoyés jadis à Voltaire de Saint-Pétersbourg pour servir à son *Histoire de l'empire de Russie*. M. P. Alexeyeff a étudié à l'Université de Tomsk les notes de Voltaire sur l'exemplaire de l'édition « pirate » de ses propres *Lettres de monsieur de Voltaire à ses amis de Parnasse* (A Genève, 1766) [1] ; O. L. Veinstein — l'exemplaire des *Additions au Commentaire historique* conservé à l'Université d'Odessa et provenant des collections Vorontzow [2]. L. S. Gordon a reproduit et commenté les notes de Voltaire sur l'exemplaire de l'*Histoire du Paraguay* de Charlevoix [3].

Notre publication des notes marginales de Voltaire sur Atrée et Thyeste et sur le *Vrai Sens...* (v. p. 4) a été accompagnée d'un essai de synthèse sur les notes marginales [4]. Il y a eu depuis beaucoup de demandes de renseignements quant à l'existence ou bien à l'absence des notes de Voltaire sur un écrit ou un auteur donné ; et tout récemment, pour une thèse d'Histoire de la Philosophie à soutenir dans un des Instituts Pédagogiques de Moscou. Au moment où nous rédigeons cette note, nous apprenons l'envoi à Turin, pour M. F. Venturi, d'un ensemble de films comprenant tous les vestiges des lectures voltairiennes sur les écrits de Boulanger, tandis que quelques semaines auparavant des photos ont été expédiées à Leipzig, pour l'étude de M. W. Krauss sur l'*Essai historique sur le goût* de Cartaud de la Villate, et à Rome, à M. Roscioni, qui s'intéresse à Voltaire-lecteur de l'écrivain suisse Muralt.

Les manuscrits de Voltaire existant en U. R. S. S. ne se réduisent point aux volumes conservés à la bibliothèque de Voltaire et décrits, en 1913, par Fernand Caussy [5]. Outre les autographes isolés, la même Bibliothèque Publique d'État à Leningrad (du nom de Saltykov-Schédrine) possède toute une collection célèbre d'autographes — le « dossier de la police » [6]. Nous avons eu l'occasion de publier, en 1937, une liste assez complète des bibliothèques, des musées et des archives possédant des autographes de Voltaire ou des matériaux manuscrits qui le concernent [7]. A peine avons-nous publié l'année dernière, dans

1. Recueil « Voltaire » de 1947, p. 210-218.

2. *Ibid.*, p. 202-209. V. aussi, du même auteur, « Fragment inédit sur Voltaire », en français, dans le *Zurnal Naucno-Issledovatelskikh Kafedr v Odesse*, Odessa, 1924, I, n° 7, p. 45-50.

3. Dans le même Recueil de 1947, au cours d'un article sur « Voltaire et l'État des jésuites au Paraguay », p. 74-78.

4. *Ibid.*, p. 115-131.

5. Fernand Caussy. *Inventaire des manuscrits de la Bibliothèque de Voltaire conservée à la Bibliothèque impériale publique de Saint-Pétersbourg* (Extr. des *Nouvelles Archives des Missions scientifiques*, Nouv. Série, fasc. 7), Paris, 1913. (Les manuscrits se trouvant parmi les livres imprimés et ceux qui sont reliés aux « Pots pourris » n'ont pas été inventoriés par Caussy). Pour la critique, v. « L'héritage... » (1937), p. 177-182, et « Textes nouveaux de la correspondance de Voltaire », I (1956), p. 209-222.

6. V. la note précédente.

7. « L'héritage... » (1937), p. 177-196.

le premier volume de nos *Textes nouveaux de la Correspondance de Voltaire* [1] une liste de 390 lettres de Voltaire, disséminées parmi une vingtaine de collections soviétiques, que deux lettres ont été retrouvées à la Bibliothèque Publique même et que Mme G. Joffé nous apprit l'existence de cinq lettres autographes entièrement inconnues, adressées au président de Meynières, qui avaient échappé à nos recherches [2] ; elles appartiennent à l'Université de Vilnius, qui les avait déjà communiquées à M. T. Besterman pour son édition. La liste des lettres adressées à Voltaire et conservées en U. R. S. S., établie pour le IIe Volume de notre publication citée tout à l'heure, est devenue naturellement encore beaucoup plus étendue et comportera un nombre plus grand de collections ; toutefois, nous sommes très éloignés de la croire complète. Si célèbre qu'ait été en son temps la correspondance, souvent publiée, entre le Vieux suisse et la Sémiramis du Nord, nous avons pu constater tout récemment que ne la connaissant que d'après les brouillons de la Czarine, nous en ignorions beaucoup de traits importants. Étant parvenus à retrouver les originaux offerts il y a cent ans à l'empereur Alexandre II par une française, Mme Gobet, nous pouvons maintenant reconstituer dans son intégrité cet échange épistolaire historique.

Parmi les textes de Voltaire publiés pour la première fois, nous pouvons citer comme présentant un intérêt primordial : 1. le recueil des 178 lettres adressées à d'Argental, qui permettent d'enrichir cette correspondance d'une vingtaine de lettres nouvelles et de rétablir le texte, défiguré parfois jusqu'à devenir méconnaissable, d'une centaine d'autres lettres [3] ; 2. l'Épître dédicatoire, préparée pour la tragédie *Olympie* — le plus éloquent manifeste entre tous, traitant avec une rare franchise les principes du spectacle, les doutes provoqués par les années de crise de la tragédie classique, l'admiration pour Shakespeare, etc. [4] ; 3. une esquisse du premier acte de la version originale de la tragédie *Don Pèdre* (datant de 1761), écrite en vers libres [5].

1. P. 277-392.

2. Tout un épisode inattendu se dessine à leur lecture. A paraître dans la revue *Voprosy literatury* (en russe) ; le texte français sera inséré dans le second volume de nos *Textes nouveaux...*

3. *Textes nouveaux de la Correspondance de Voltaire*, Vol. I, Léningrad, 1956, 15-207. Pour l'historique de la collection et des éditions, p. 17-43, avec 14 photos.

4. *Ibid.*, p. 264-270. Pour l'historique et l'appréciation, v. « L'héritage de Voltaire » (1937), p. 7-45.

5. Nous omettons ici toute analyse des éditions russes, lettes, ukrainiennes, azerbaidjanes, géorgiennes, etc., des œuvres de Voltaire. Leur nombre est très grand. Il suffit de rappeler que, depuis 1917, des écrits de Voltaire ont été imprimés en U. R. S. S. en six langues avec un tirage sommaire (seulement des éditions séparées) de plus de 1 600 000 exemplaires (sans compter les anthologies, les recueils divers, les revues, etc.). Si le plus fort succès était remporté par *Candide*, *La Pucelle*, *L'Ingénu*, n'oublions point que plusieurs dialogues philosophiques ont été traduits et publiés pour la première fois et qu'on annonce la parution prochaine du *Traité de Métaphysique*, dont la traduction a été assurée par l'Institut de Philosophie de l'Académie des Sciences. Des *Œuvres choisies ayant trait au droit et au procès criminel* ont été publiées en 1956 (par les « Éditions de la littérature juridique », rédacteur A. Guerzenson, traduction nouvelle de Mme Lapchina), dont

Des diverses publications des spécialistes soviétiques, passons aux travaux de grande envergure menés par la Bibliothèque Publique.

Le premier tour de roue donné au nouveau Catalogue en 1930-1931, est dû au poète M. L. Lozinsky [1], jadis chef de la Section des Beaux-Arts de la Bibliothèque Publique. Il sut intéresser ses collègues (et l'Administration de la Bibliothèque) à ce travail, en souligna les finesses, posa des problèmes auxquels on ne s'attendait point. C'est vers la même époque que nous commençâmes à nous occuper de l'histoire de la Bibliothèque de Voltaire. (Que de remords nous ressentons maintenant, trente ans après, de n'avoir pas été assez attiré vers ces études quelques années plus tôt quand, uniquement pour raison de service, la Bibliothèque de Voltaire fut confiée à notre garde ! Jamais depuis nous n'avons eu l'occasion de nous occuper de Voltaire autrement que comme besogne accessoire).

En 1936-1938, nous avons entrepris une revision totale (page après page) des livres de la Bibliothèque de Voltaire, avec nettoyage des signets noircis parfois d'une poussière séculaire, collage des moindres brins de papiers (« sinets ») qui souvent ne tenaient que très faiblement aux mots du texte où les avait collés Voltaire (à ce qu'il paraît, à l'aide uniquement de salive). Nous omettons ici les détails ; il suffit de constater que l'inventaire a été fait de toutes les marques de lecture, dont la série — depuis les notes textuelles jusqu'à ces sinets, à des gouttes de cire, à des cartes à jouer, etc. — est très variée (mots ou passages soulignés, traits ou croix dans les marges, signets inscrits, etc. — en somme, près de 30 manières diverses). Grâce à ce travail, il est devenu possible de marquer dans le Catalogue par des signes spéciaux tous les livres munis de notes écrites ou d'autres vestiges de lecture laissés par Voltaire, ainsi que les livres qui n'ont jamais été découpés.

Le Catalogue a été bien avancé pendant les dernières années d'avant-guerre. M^me^ Dina Krym, à qui on le doit principalement, périt durant le blocus de Leningrad sans pouvoir achever son œuvre (tous les livres et manuscrits de Voltaire avaient été évacués au début de la guerre). Mais, pendant les années qu'elle passa à ce travail, elle réussit à résoudre maints problèmes du Catalogue en préparation, à déchiffrer une quantité d'énigmes posées par les exemplaires ayant appartenu à Voltaire — dont pas mal de raretés bibliographiques, parfois non

entre autres : *La méprise d'Arras, Prix de la justice et de l'humanité, Avis au public, Commentaire sur le livre des délits et des peines, Histoire d'Élizabeth Canning*, le *Traité de la Tolérance*, les *Fragments historiques sur l'Inde*, etc., avec quelques reproductions des exemplaires de la Bibliothèque de Voltaire.

1. Mort en 1952. Traducteur célèbre particulièrement pour sa superbe traduction de la *Divine Comédie*. Le théâtre espagnol, Shakespeare, Byron avaient en lui un fidèle et brillant interprète. Des lettres françaises, il a donné au public russe *Colas Breugnon* et les poésies de Leconte de Lisle et de Marceline Desbordes-Valmore, *Le Cid* et *Tartuffe*, Paul Bourget, Mac-Orlan et bien d'autres et a mis comme rédacteur la dernière touche à des traductions de Mérimée, d'A. Dumas père, d'André Gide — et de la *Pucelle*.

identifiables à l'aide des Quérard et des Brunet, même à l'aide des catalogues modernes des grandes bibliothèques. Tout cela concerne en premier lieu les brochures et les feuilles de toutes espèces (les propres pamphlets de Voltaire inclus) et, tout d'abord, ces recueils factices très originaux que, sous le nom de Pots-pourris, Voltaire avait l'habitude de former en reliant différentes brochures qu'il recevait. Par les soins d'un spécialiste très méticuleux dans l'établissement des catalogues, Mme Zoé Ivanova, et de M. L. Gordon, auteur d'une thèse sur *Candide* et alors conservateur de la Bibliothèque de Voltaire, le Catalogue a été achevé en 1948, la bibliothèque elle-même ayant été transférée, en 1946, dans la nouvelle Section des Livres rares, laquelle avait, dès 1949, terminé tous les travaux préliminaires à la publication du Catalogue.

Resté dactylographié, ce Catalogue permet, même dans son état actuel, des confrontations, des généralisations impossibles jusqu'alors. L'analyse devenant plus souple, une synthèse commence à se dessiner. C'est à l'aide dudit Catalogue que le professeur M. P. Alexeyeff établit le très édifiant actif des thèmes d'histoire et de littérature russes dans l'entourage de Voltaire et que nous avons réussi à déployer le tableau impressionnant de la documentation du Patriarche en matière d'histoire des religions [1]. Il va sans dire qu'une fois publié, le Catalogue deviendra une source indispensable d'informations pour les études les plus diverses sur le XVIIIe siècle en général et qu'il sera d'une grande utilité pour les Facultés des Lettres, dans les séminaires spécialisés consacrés à l'histoire ou à la philosophie, etc. Le jour viendra où en percevant l'urgence de la tâche quelque enthousiaste entreprendra enfin le travail ardu d'élaborer un catalogue systématique, par matières.

Sans aucun doute, la Bibliothèque Publique entreprendra après la publication du Catalogue alphabétique celle d'un Code (« Corpus ») des notes marginales, en reprenant les travaux interrompus — mais avant de passer aux perspectives, examinons de plus près les questions déjà résolues ou seulement posées.

***

Elles sont nombreuses et appartiennent aux genres les plus divers et il s'en faut de beaucoup qu'on puisse les classer globalement même *grosso modo* à l'heure actuelle. Pour mettre notre pensée en évidence, énumérons-en quelques-unes.

A. Le nombre des notes marginales. Il n'est pas encore fixé, quoique toutes les notes aient été établies et les pages correspondantes enre-

1. « Istocniki po istorii religij v biblioteke Vol'tera » (Sources de l'histoire des religions dans la Bibliothèque de Voltaire), in : *Ezegodnik Muzeja Istorii religii i ateizma*, I, Leningrad, Éd. de l'Académie des Sciences, 1957, p. 362-401. Sera cité plus loin « Sources... (1957) ».

gistrées. Plus substantiel, le nombre des volumes portant des vestiges de lecture de toutes sortes peut maintenant être déterminé pour n'importe quelle catégorie de livres, grâce au système des signes dans le Catalogue marquant d'une part des traces de lecture (« muettes »), en général, des notes sur les feuilles de titre, des notes marginales au sens strict du terme (c'est-à-dire exprimées en mots) et, au sens un peu étendu, y compris : *a.* des mots ou des phrases inscrits non sur les marges d'une feuille, mais sur les signets divers ; *b.* des inscriptions de donateurs, etc., — et, d'autre part, — les livres non découpés. On peut évaluer le nombre entier des livres ayant des marques quelconques de lecture à un tiers à peu près du nombre total des volumes [1]. Une grande circonspection devrait être recommandée pourtant dans chaque cas concret puisque des vestiges muets peuvent appartenir à d'autres personnes que Voltaire, un in-folio (une brochure surtout !) peut sortir rogné des presses du relieur sans avoir jamais été découpé par Voltaire, ce même relieur pouvant, en d'autres cas, couper les parties des marges inscrites ou bien seulement « cornées », etc.

B. La valeur des notes, bien qu'inégale, ne saurait être sous-estimée. L'extrême impulsivité du lecteur fait jaillir la première expression de son émotion, soit d'admirateur, soit d'Aristarque indigné. Toutes les nuances, depuis des méditations pesées, observations mesurées et pleines d'estime, pour l'auteur lu (forme interrogative, le « vous », syntaxe développée), à travers des sobriquets légers, même futiles [2], jusqu'à la grande colère, le mépris ouvert : « D'adam a jesu

1. Ce nombre total, contre toute attente, est lui-même sujet à caution. D'après le dernier inventaire établi *lege artis* en 1955, la totalité des volumes s'élèverait à 6 814. Mais ce nombre : 1. comprend également les manuscrits (reliés !), un plan de Ferney, les échantillons des étoffes pour meubles, l'ancien Catalogue de Ferney, etc. ; 2. ne tient pas compte des cas notoirement faux d'attribution à la Bibliothèque de Voltaire provenant d'une méprise des bibliothécaires de l'Ermitage (où la bibliothèque a été conservée jusqu'en 1862) : soit une trentaine de volumes publiés après la mort de Voltaire, et même la *Gazette de France*, dans des reliures semblables depuis son origine jusqu'à 1786, n'ayant donc pas davantage appartenu au propriétaire de Ferney (d'autant plus que la plupart des années sont complètement dénuées de notes, et s'il y en a, elles sont « muettes » et ne peuvent déposer en faveur de leur provenance voltairienne). Notre propre dénombrement (6 789 volumes), plusieurs fois vérifié en 1946-1949, par M. L. Gordon, alors conservateur de la bibliothèque, lui aussi n'est susceptible de représenter que le nombre des volumes formant la bibliothèque actuelle ; mais celui dont disposait Voltaire vers la fin de 1777 et dont le conservateur devint Wagnière, reste incertain. Il y avait eu sans aucun doute des volumes (et non les moins « marginés » !) passés en d'autres mains avant leur transfert à Saint-Pétersbourg ; il existe aussi une liste des livres manquants établie en 1837, lors d'une vérification à l'Ermitage (leur nombre dépasse la centaine, mais il est hors de doute que la majorité de ceux qui y sont énumérés n'avait jamais appartenu à Voltaire). Cf. nos études « La bibliothèque de Voltaire », chap. IV de la publication « L'héritage... » (1937), p. 172, 173, 197, et « Les sources... », 1957, p. 370.

2. Le livre fameux de Raynal devient, à la page 218 du tome III, une « histoire lamentable execrable incroiable ecrite d'un stile si admirable quon ny trouve pas un mot de raisonable ». Cf. *Istoriceskij zurnal*, 1945, N° 1 /2, p. 88, et « Les notes... » (1947), p. 120. Sur le dos de chacun des quatre volumes de A.-L. Thomas, le relieur a dû imprimer « Thomas pas saint ». Le titre ampoulé des *Mémoires sur la Régence*, t. I, reçoit une addition : « ou il ny a que des sottises et des faussetez », et même le

4 000 ans ou 5 856 accordez vous cuistres ». Cette même impulsivité du patriarche étant (on ne le sait que trop) contrebalancée par une circonspection non moins grande, il s'ensuivait des divergences assez marquantes entre les interventions publiques et les écrits anonymes, entre ces derniers et les lettres privées, mais devenant indubitablement l'apanage de toute la république des lettres, sinon de tout Paris ; entre ces dernières et les lettres confidentielles. On n'a qu'à comparer l'extrême urbanité des lettres à Belloy avec ce que Voltaire en dit en d'autres occasions. Mais ce n'est qu'en feuilletant l'exemplaire de *Gabrielle de Vergi*, reposant dans les armoires de la Bibliothèque de Voltaire, que nous allons entendre des rugissements : « Aux Magdelonettes », « idiot », « le fouet », « quel provincial », « vers à la Crebillon », « aventure de Georges Dandin », « une flamme qui sait », « la chaire d'un joug » et ainsi de suite (et même plus fort). Tout ceci entremêlé pourtant par des « beau », « fort beau », « intéressant », mais qui semblent plutôt ironiques, car il s'y trouve aussi « rien n'est si ridicule dans une tragédie que toutes ces fausses nouvelles pour gagner du temps » et même

> On te verra bientot mettre en vers avec art
> Ou Kimpercorentin ou Vanvre ou Vaugirard.

Une autre tragédie du même auteur, *Gaston et Bayard*, remplie de gentillesses pareilles [1] jusqu'à la page 33, semble être rejetée à jamais après un « va, tu m'ennuies trop ! » [2].

nom du libraire (« A la Haye, chez Jean van Duren, MDCCXXX ») est orné d'un « grand fripon ». Le sieur Aubery, Advocat au Parlement et aux Conseils du Roi, « fera perdre son procès à son maître », d'après l'opinion de Voltaire, émise sur le titre du livre *Des justes prétentions du roi sur l'Empire* (P., 1747). La *Médecine d'esprit* (P., 1769) porte une énumération pompeuse des titres savants de son auteur, Antoine Le Camus ; mais, trouvant cette longue liste insuffisante, Voltaire change le point final en virgule et ajoute : « Et tres ridicule auteur de ce plat livre qui promet beaucoup et ou l'on ne trouve rien ».

1. Rien qu'à titre d'exemple : « froid et barbare », « ridicule », « plus ridicule », « galimatias », « galimatias barbare », « enigme », « les foudres d'un camp », « offrir la honte », « l'entremise d'une voix », « ces foudres tourmentés », « une politique qui s'explique aux yeux », « exalter l'empire d'un rang — plus iroquois encore », « ah pauvre homme », « sot ! pour faire une tragédie, il faut d'abord savoir écrire », « pas un vers qui ne soit une faute », le tout couronné par « eh, polisson, fais nous des vers admirables, et ne dis pas à l'acteur d'admirer ».

2. Sur le caractère très varié des notes, v. spécialement notre article sur la bibliothèque (dans la revue *Istoriceskij zurnal*, 1945, N° 1 /2), le discours à la Session consacrée à Voltaire par l'Académie des Sciences (Recueil de 1948, p. 332-335), « les notes... » (Recueil de 1947), p. 116-123; Sources » (1957), p. 370-377, 379-383. Voltaire confesse à Chastellux (Mol. 8703) : « Je chargeai de notes mon exemplaire, et c'est ce que je ne fais que quand le livre me charme et m'instruit, etc. », mais il exagère dans ce cas. Au premier volume de l'*Histoire naturelle* de Buffon, le voilà qui s'exclame : « Bravo. et que les athees se taisent », mais, pendant la lecture, l'approbation cède à d'autres sentiments : « Chimère », « chimères », « chimères ma sœur », « plus chimères que jamais », puis : « par ma foi cet objet est fou », et même « je n'y tiens plus ». Mais à la page 401 du second volume — un raisonnement plus largement développé : « quoi messieurs les nouveaux philosophes ! parce que vous ne concevez pas ces faits, vous en niez l'existence ! et moi, je les ai vus ! cessez de comparer une femme a une poule. convenez quune femme a plus d'imagination

Toujours net et précis, le style de Voltaire semble particulièrement adapté aux exigences de l'espace restreint d'une marge. Décisive [1] et polémique [2], ironique [3] et personnelle [4], l'expression de la pensée rappelle un javelot, un coup de stylet, mais non une arme brandie, une flèche sagement et patiemment adressée à son but. Un des procédés littéraires favoris et des plus caractéristiques de Voltaire, dont l'effet ne manque jamais, consiste en des constatations ou sentences dont l'absurdité, ou le contresens, contraste malicieusement avec le ton sérieux ou même grave. Il ne serait peut-être pas dénué d'intérêt d'étudier l'affinité de cette espèce d'humour voltairien avec l'habitude de résumer les opinions les plus bizarres [5] ou inadmissibles des auteurs lus sur les marges mêmes de leurs écrits.

Mais il reste encore un côté du problème : la forme étant d'une grande capacité, et l'essence — exprimée en toute confiance, parfois la note marginale devient extrêmement expressive. Que d'efforts n'a pas coûtés l'interprétation sociale du déisme de Voltaire, compréhensible de nos jours aux amis et aux ennemis ; une quantité de textes a été recueillie pour démontrer la nature sociale de ce déisme. Et pourtant toute la question est tranchée par cette note dans le *Système de la Nature* :

plus de sensibilité que touttes les poules touttes les dindes et tous les animaux il ny a point danimal qui ne voye égorger rotir bouillir son compagnon avec une parfaite indifference. en est il ainsi des femmes ? » D'autre part, la grande diversité des moyens de marquer le texte ne serait pas non plus à négliger ; l'*Examen du fatalisme* (1757) a été attentivement lu, mais chacun de ses trois volumes est marqué d'une manière différente.

1. « Par ma foi, mon cher Bonnet, tu es fou » — c'est la dernière des notes très nombreuses, qui ne couvrent que les trente-deux premières pages de la *Contemplation de la nature* (Vol. I, Amsterdam, 1764), le reste laissé intact, sauf un unique signet sans texte.

2. « eh fiacre oublies tu que le roy sezac les avait deja emportées ? ah fiacre » : « beau chien de raisonnement ! et si c'est esdras qui fait parler moise ! hen ? » (A qui d'autre, sinon à Dom Calmet ? A Malebranche on notera, à la page 8 de l'édition de 1700, *De la recherche de la verite* : « quelle chienne de comparaison ») ; « tu es un plaisant maraut et un sot raisonneur. si il (!) était vrai ils n'auraient pas si bien battu les troupes de ton héros philippe 2 » et « misérable que tu es n'est ce pas l'avarice et la religion qui a fait cometre aux espagnols et aux portugais tant d'actions abominables ? », s'adresse Voltaire (en dictant à Wagnière) à d'Argensola à propos de la page 75 de l'*Histoire de la conquête des isles moluques*, v. II, Amsterdam, 1706. Cf. l'article de 1945, p. 88.

3. « Paul ne hait pas l'argent », « St Paul socinien » ; « Les bons suisses préchés par le c[ardinal] de sion volent la caisse du pape et vont voler celle de francois Ier ».

4. En voyant, dans les œuvres de Racine une trentaine de pages (*Athalie* presque entière) crayonnées, couvertes de croix, etc., Voltaire voudrait « ... bien savoir quel est l'imbecile < et insolent faquin, barré > qui a défiguré par tant de croix et qui a cru rempli de fautes le plus bel ouvrage de notre langue », et à la page suivante il s'écrie : « ah < mar..., barré > de la croix si je te tenais je t'apprendrais à crucifier racine ». Les deux exemplaires des *Lettres sur l'histoire* (de Bolingbroke) sont pourvues de notes marginales, mais dans l'un, en polémique avec l'éditeur qui se permit de relever des inexactitudes dans le *Siècle*, Voltaire éclate : « Occasion de voir ! jay passé trois ans avec eux » et « j'en ay la preuve, et je vous donneray sur les doits ».

5. « Monde sphérique et quaré courage notre ami » objecte-t-il à Justin (*Opera*. Venetiae, 1747).

« L'idée de dieu est necessaire comme les lois c'est un frein » [1]. Aucun traité de stylistique (et Voltaire n'en écrivait point), ni même les *Commentaires sur Corneille* ne présentent d'une manière aussi évidente et concrète le rigorisme de Voltaire envers le faux classique, que ne le font les exclamations, les extraits, — rien que les passages soulignés ! — toute l'irritation contre les « forfaits » et « terreurs » sempiternels et si impuissants de son rival redouté — Crébillon [2].

C. Chronologie de lecture. Ce n'est qu'en scrutant de près les pages d'*Atrée et Thyeste* que l'investigateur attentif remarque qu'elles ont été lues et annotées deux fois ; cela tire à conséquence et tout l'acharnement de la polémique de 1762 et de 1771 s'épanouit d'une manière tangible [3]. C'est aussi le cas des notes sur Montesquieu — il y en a un bon nombre outre celles publiées — et elles nous ont permis de constater [4] plusieurs reprises de la lecture de *L'Esprit des Lois*, que l'on peut rapporter aux diverses interventions de Voltaire sur ce sujet qui lui tenait tant à cœur.

L'*Abrégé chronologique* (par Desormeaux) *de l'Histoire d'Espagne* est blâmé : « Ouvrage aussi plat que toutes les autres histoires de ce plat desormeaux » ; mais : 1° l'unique signet à la page 332 se rapporte au règne de Pierre le Cruel ; 2° le livre parut peu avant 1760 ; 3° nous avons acquis l'assurance que le premier assaut à « Don Pèdre » a été donné précisément dans l'été de 1761 [5] — peut-on dorénavant ignorer ces coïncidences ? Les précisions des dates de lecture peuvent donc avoir leur valeur sous l'aspect non seulement purement biographique, mais encore littéraire. Ce serait donc le cas d'entrer ici dans un sujet presque inexploré — l'étude des bribes et des fragments de lettres, employés par Voltaire comme signets. Ayant cité tout récemment une douzaine d'exemples de ce genre [6], nous nous contenterons ici d'alléguer quelques exemples nouveaux. Ainsi, pour le IV^e^ volume de Levassor (*Histoire du règne de Louis XIII*, Amsterdam, 1715), une lecture « post 29 juillet 1754 » est certifiée par cette même date sur

1. Page 344, de l'exemplaire 5-9 (II) de l'édition de Londres, 1770. Cf. : « la populace est une bête féroce qu'il faut enchaîner par la crainte de la potence et de l'enfer ».

2. « Les notes... » (1947), p. 126-128, 132-145, avec 2 photos. Ajoutons une critique de style : l'*Histoire de Cirus et de la retraite des dix mille* (Amsterdam, 1736, par l'abbé Pagi) reçoit une annotation à la page du titre « par un fat » et, au dos de la reliure, « Cirus non de Xénophon, mais de l'abbé Pagi livre ridicule », notamment pour ces expressions malheureuses : les mots « Accablés du poids du Diadème » sont soulignés et suivis d'une note : « le diadème etait un ruban le poids d'un ruban ! » ; les mots « un faux appareil » sont répétés sur la marge avec « ah polisson ! » comme complément ; l'expression « jusques au fond de l'Orient » provoque la question « ou est ce fonds ? » ; l'image fausse (« la maxime dont il faisoit parade ») est condamnée par une « parade d'une maxime » en marge.

3. « Les notes marginales de Voltaire », dans le recueil de 1947, p. 129-131.

4. Dans une conférence, consacrée à Montesquieu, à la « Maison des savants » à Leningrad en 1955.

5. V. le premier chapitre de « L'héritage... » (1937), p. 24-27, 33, 38, 44.

6. Dans un article de *The Book Collector* (Londres), Numéro d'Été 1958, p. 139-151.

une lettre de Paris, dont l'unique fragment nous est parvenu sous forme d'un signet dans ce volume. Un petit lambeau d'une lettre qui restera pour toujours inconnue, mais qui avait été adressée à Prangins, date de « non ante décembre 1754 », une lecture de la *Vie de St Irenée* (Édition de 1723). Il existe un exemplaire du *Siècle de Louis XIV* (Édition de 1769), avec un signet qui porte ces mots : « Copie de la lettre de M. le Cher de fautre Dandreuil à M. De Voltaire du 19 janvier 1770 ». Qu'il nous soit permis en ne multipliant pas ces exemples (dont l'intérêt spécial consiste dans la reconstruction des desiderata de la Correspondance) de mettre en relief l'existence de plusieurs autres moyens pour dater la lecture, parfois plus efficaces. Des variantes autographes pour le texte de *La Pucelle*, non recueillies dans l'édition Moland et se trouvant sur un exemplaire d'une édition de 1762, sont sans conteste postérieures à l'abolition de la Table de marbre, en 1771, citée dans une note de Voltaire se rapportant au vers 172 du Chant I. Le volume IV de l'*Histoire du Languedoc* (1742) a pour signet, entre autres, le fragment d'un journal du 16 mai 1770, et une réclame imprimée des horlogers de Ferney.

Le problème chronologique ne comporte pas uniquement les dates de lecture, mais aussi celles de l'acquisition. Plus d'une fois on reste stupéfait devant le nombre assez grand des doubles. Des exemplaires pouvaient tout naturellement s'accumuler par voie de don, d'héritage, d'échange, etc. — mais ce qui donne à réfléchir, ce sont les cas assez fréquents où tous les deux, voire même les trois exemplaires, ont donné lieu à une lecture, et même à une lecture acharnée. Quand fut lu et « marginé » le second exemplaire (plus exactement : réédition augmentée) de Warburton (*Divina legatio Mosis*) ? Certainement après mai 1756 ; dans les lettres du XXIXe volume de l'édition de Th. Besterman, nous voyons Voltaire presser l'éditeur Cramer de lui en procurer un exemplaire ; il revient sur ce sujet en janvier, mars et avril 1756 [1]. Une fois, Voltaire confesse son attitude : « Je ne hais pas d'avoir des doubles de tous les livres d'usage. J'ai un Shakespeare à Lausanne, un Pope, Warburton, Bolingbroke ; si vous les avez, je les prendrai pour mon petit cabinet de livres des Délices. Un nouvel atlas me viendrait encor fort bien. Si vous avez un Lactance, un Arnobe, et jusqu'à un Saint Thomas je m'en accomoderai encore » (A Cramer, sans date) [2]. Sans trop appuyer ici sur les autres cas de doubles — quoique pour les œuvres de Shakespeare et de Pope, ils nous permettent d'assister aux lectures réitérées — notons qu'un Warburton (« lu ») en six volumes dans l'édition de 1738-1741, est immédiatement précédé sur le même rayon de la bibliothèque d'un Warburton (non

1. Best. 6042, 6111 et 6155 ; il est à espérer que les volumes prochains nous permettront de nouvelles précisions. A la page 50 du vol. XXIX, M. Th. Besterman nous avertit que l'ouvrage en question ne parvint à Voltaire que le 26 octobre 1757.

2. Bengesco, III, 309, n° 27.

seulement « beaucoup lu », mais aussi « avec notes ») publié en neuf volumes en 1755. C'est précisément vers l'époque de l'installation aux Délices, puis à Ferney que semble s'accroître l'activité — la rage — des acquisitions [1].

L'on reprochait volontiers à Voltaire, comme trait de mesquine avarice, de s'être montré si exigeant en matière imprimée ; il est vrai qu'il avait coutume d'accabler « ses » libraires, et les Cramer en premier lieu, de commissions pour sa bibliothèque [2]. Mais on n'oublie que trop souvent que l'impression des œuvres de Voltaire était une mine d'or — pour autrui, mais non pour l'auteur.

D. Caractères originaux de la bibliothèque.

On est trop enclin à oublier aussi deux autres traits essentiels. L'auteur du *Dictionnaire portatif* ne partageait nullement la noble passion d'un bibliophile, la frénésie accaparatrice d'un bibliomane. Si nous ne trouvons dans sa bibliothèque qu'extrêmement peu de « nouveautés littéraires » de toutes sortes (la branche « théâtre » même n'est pas si richement représentée), c'est qu'il ne les conservait point, ou plutôt, qu'en les recevant (en masse, sans doute) et en les abandonnant à la lecture de sa nièce et de tout le monde dont grouillait le Château, il ne les admettait point dans sa bibliothèque. Presque aucune édition de luxe — à l'époque même des Fermiers Généraux ! La bibliothèque n'a jamais cessé d'être une bibliothèque de travail, et rien n'empêchait son propriétaire de déchirer un recueil, une seule brochure même afin de n'en conserver que les pages nécessaires en les reliant à d'autres dans un de ses « Pots-pourris ».

Voltaire ne parvenait pas, certes, à nommer ses livres « esclaves », mais, tout comme l'auteur de cette locution (lui aussi grand admirateur de Voltaire), il ne chérissait nullement la beauté des reliures, il négligeait les « vraies joies de l'amateur de livres » (sans rester pourtant

1. Best. 6102. A Thiériot, des Délices, le 12 mars 1756 : « Si vous avez à vous défaire d'un nombre de livres curieux envoyez moy la liste et le prix ». Cf. la lettre à Gabriel Cramer (Best. 6195) du 23 mai où, de nouveau, il s'agit d'achats pour la bibliothèque.

Notons, comme trait caractéristique, dans la lettre à J.-R. Tronchin du 20 octobre 1757 : « Il n'y a pas grand mérite à être philosophe dans de si beaux lieux, avec ma chère liberté, Madame Denis, des amis et des livres », cité d'après Alatri in *Nuova Rivista Storica*, 1956, sept.-déc., 451.

2. « Il y a beaucoup d'erreurs dans ce livre », constate Voltaire à propos des *Mémoires pour servir à l'histoire d'Espagne sous le règne de Philippe II*, par D. Vincent Baccalar y Sanna (tome I, Amsterdam, 1756), « il faut le confronter avec les mémoires du marquis de Torcy ». Le voilà qui déjà le 13 mai de l'année même de la publication, « ... prie instamment Monsieur Cramer de vouloir bien faire venir Les Mémoires de Laporte, ceux de Torsy, qui paraissent à Paris dans le moment » (Best., 6195). Or, la bibliothèque possède deux exemplaires, que l'on voudrait nommer « de Lausanne » et des « Délices », des *Mémoires de M. de* *** [Jean-Baptiste Colbert, marquis de Torcy] *pour servir à l'histoire des négociations depuis le traité de Risvick jusqu'à la paix d'Utrecht*. A la Haye [= Paris], 1756, avec des traces de lecture dans tous les trois volumes d'un des exemplaires, et dans le vol. III de l'autre.

indifférent à la présentation de ses propres œuvres — et surtout, à celle des œuvres de ses rivaux).

Et encore ceci. Derrière le poète et l'auteur dramatique, derrière l'homme politique, le courtisan, le seigneur de village, le correspondant des souverains et le patriarche de la tribu philosophique, derrière le lutteur contre l'intolérance et les abus judiciaires, etc., derrière « l'apôtre » pour les uns et le « singe » pour les autres — distinguons-nous toujours assez nettement le savant, l'homme d'étude ? Ne reléguons-nous pas trop légèrement au domaine de la vogue, à l'influence de la dame de Cirey, tout le newtonianisme avec ses télescopes et ses flacons de chimie [1] ? Ne coupons-nous pas trop court le fil des occupations scientifiques de celui qui se permettait, il est vrai, d'intervenir avec aplomb contre l'origine marine des calcaires, ou d'envoyer à Catherine II un projet de chars de guerre, mais qui se donnait sans cesse la peine de vérifier scrupuleusement le sens d'une citation, l'exactitude d'une date, sans devenir pourtant ni un pédant, ni un érudit à la façon du XVII[e] siècle, écrasé par la trop grande [2] masse de faits ?

L'Impétueux composait et dictait partout, à table, au lit, à la promenade, mais sa verve pétillante, ses boutades (et même ses gamineries) — ne nous empêchent-elles pas de l'entrevoir dans son attitude préférée, à son poste fixe, feuilletant d'une main nerveuse, parcourant avec des yeux enflammés, l'amertume du sarcasme [3] aux lèvres, les livres de sa bibliothèque ?

Toute la composition de la bibliothèque [4] ainsi que les traces d'un système de signets à destination purement indicatrice (type « jeûne » ou « jésuites ») nous démontrent sans conteste qu'à Ferney la bibliothèque est *prima facie* une bibliothèque d'étude.

E. Renseignements bibliographiques que nous donnent les exemplaires. Sans prétendre à des découvertes sensationnelles, ils ne sont point dénués d'intérêt. Même erronée, une attribution contemporaine a toute sa valeur pour aider à mieux connaître la mentalité, les cou-

1. Les célèbres *Éléments de Chimie* de G. Boerhaave ont été lus jusqu'à la page 270 très assidûment, nous y trouvons des signes de lecture de neuf divers genres ; mais le reste du tome I et tout le tome II n'ont pas été lus.

2. L'on ne s'attendait pas, dans la critique de la Bible sur les pages des Commentaires de Dom Calmet, à une déclaration de solidarité ; mais dans II Macch., II, 24-26 (« ... quinque libros comprehensa tentavimus nos uno libro breviare... omnibus autem legentibus utilitas conferatur »), Voltaire voit une « belle leçon pour l'histoire ».

3. Parfois, tout simplement un soupir sceptique. « Pourquoi les geometres sont-ils si foux ? pourquoi wiston l'était il ? pourquoy Maupertuis a t il cru qu'on pouvait devenir profete en exaltant son ame ? » se demande le lecteur à la page 168 des *Preuves de la theorie de la terre* (article II, du Système de M. Whiston) ; — « helas c'est que la geometrie laisse lesprit comme elle le trouve ». « Heureuse la nation dont on na point dhistoire a écrire » — ce fruit d'une méditation à la suite d'une lecture de la III[e] partie de *Sethos*, se trouve à la page 646.

4. Des considérations sur la méthode d'interpréter cette composition ont été proposées dans notre article « Sources de l'histoire ecclésiastique... » (1957), surtout aux pages 372-387.

rants d'information, l'atmosphère de conspiration — surtout quand il s'agit d'un esprit aussi rusé et aussi bien informé que l'avait été celui de Voltaire.

Lorsque, au verso de l'avant-titre du premier volume des *Nouveaux Mémoires d'histoire, de critique*, etc., par l'abbé d'Artigny (1749-1751), nous lisons : « Cet ouvrage est à peu près la besogne d'un chiffonier qui ramasse des guenilles dans les rues », nous n'apprenons que la mauvaise humeur du lecteur [1] qui, malgré cette appréciation, n'a pas dédaigné de lire très attentivement tous les quatre volumes en entier. Lorsque le nom de Gueudeville, auteur d'une préface pour l'*Atlas historique* (Amsterdam, 1705), est accompagné, sur le titre même, d'une annotation de Voltaire — « polisson qui écrit comme un laquais bel esprit. Il est l'autheur du cochon mitré cest lui que louvois fit enlever et enfermer dans une cage au mont St Michel », cela ne nous instruit pas davantage (même si nous tenons compte que les volumes de l'Atlas proviennent de la bibliothèque de M. Trichâteau). Lorsque Wagnière commente le poème en six chants *L'humanité* (par M. de ***, s. l., 1774), par la note suivante : « Par un nommé Champlevert, ex jésuite, qui emprunta des culottes à Ferney pour se présenter devant Mr de Voltaire, dont il espérait tirer de l'argent, et à qui il ne sçut jamais dire autre chose que « Monsieur, Monsieur », n'ayant rien reçu il a écrit des horreurs contre Mr de Voltaire, et contre Wagnière », tout cela ne dépasse point la valeur d'une anecdote. Mais quand d'un « ouvrage aussi impertinent que les mémoires de la régence » — c'est la qualification dont Voltaire orne *La vie de Philippe d'Orléans* (Londres, 1737) — nous apprenons qu' « on le croit de Rousset, mais il est de l'ex-jesuite La Motte », cela caractérise déjà l'information de son lecteur. Quand un exemplaire des *Lettres sur les miracles* (« Collection » de Neufchatel, 1765), dont la paternité a été discutée, nous présente la note autographe : « Ce livre n'est qu'une plaisanterie à laquelle deux ou trois gens de lettres se sont amusés. V. », cela possède toute sa valeur bibliographique. Il en est de même de ce témoignage : « Tout cela est de moi, j'écrivis cette lettre », à la marge de la page 51 des *Mémoires pour servir à l'histoire de l'Europe* (Amsterdam, 1749) [2]. Admettons le plus haut degré d'exagération, mais ne laissons pas ignorée cette note de l'auteur fâché sur la feuille de garde du Volume 38 de l'Édition encadrée : « Le libraire qui a compilé cette indigne edition n'a rempli ces trois volumes que d'ouvrages qui ne sont pas de moi, Voltaire, 2 janvier 1776 ».

Nous ne savons que trop ce que vaut un démenti gratuit quand Voltaire estimait nécessaire de dépister la persécution, de donner libre

1. C'est aussi le cas de déclarer : « Ces prétendues lettres (il s'agit des *Lettres d'un François*, A la Haye, 1745) n'ont été écrites à personne. Elles sont de l'abbé le Blanc. Il les adresse à des gens auxquels il n'a jamais parlé, et il décide sur des choses qu'il ne connaît pas ».

2. Il s'agit du *Nouveau mémoire que M. l'Abbé de la Ville a présenté... le 6 octobre 1745.*

cours aux premiers bonds de ses nouveaux-nés « détestables », « impertinents » « egarés » « impies ». Mais c'est un cas bien différent quand sur un exemplaire de sa bibliothèque, nullement destiné de toute évidence à circuler parmi les profanes, Voltaire s'efforce en tâtonnant de découvrir le véritable auteur : « Non miserable auteur, Du Marsais na point de part à ton plat verbiage » (*Essai sur les préjugés*, Londres, 1770) ou bien : « Jamais. il est de du marsay » (se rapporte à l'attribution à St Evremond de l'*Examen de la religion*) et quelques lignes plus bas, sur le même exemplaire du soi-disant Gilbert Burnet (*La vraie religion*, « Madrid », « 1762 ») : « Il y a bien des choses oubliées dans cet < le ms, barré > imprimé le mss est bien plus ample je le crois de du marsay » [1].

Wagnière est bien souvent le mieux informé. Malgré toute sa partialité et son horizon étroit, c'est, le plus souvent, un témoin compétent et de bonne foi. Catherine II avait toutes les raisons de lui commander des remarques sur l'édition de Kehl, dont les volumes au fur et à mesure de leur publication ont été expédiés dans ce but par Grimm à Ferney, et Wagnière ne tarda pas à parfaire la besogne. Mais — avis aux futurs éditeurs ! — ils n'auront aucune raison de s'abstenir dorénavant d'une étude scrupuleuse des *Notes et Remarques de Wagnière*, conservées à Leningrad, s'ils sont en quête des précisions quant aux dates, aux attributions des œuvres, etc. [2].

F. Les « Pots-pourris ». Ce sont précisément les recueils factices, particularité très spécifique de cette bibliothèque. Non pas un assemblage, plus ou moins fortuit, des *varia* de peu de valeur et de peu de pages, dont nous serions redevables au zèle d'un relieur, mais plusieurs séries, d'un total de 268 volumes ! Certains d'entre eux ont été numérotés, d'autres possèdent au dos un titre sommaire formulé et écrit par Voltaire, d'autres encore nous présentent un titre imprimé en lettres d'or sur le cuir de la reliure. Si le cartonnage reste vierge, le contenu du recueil (parfois, jusqu'à une douzaine de pièces) est enregistré de l'écriture menue de Wagnière sur une étiquette. Il va sans dire que beaucoup de « Pots-pourris » n'ont été formés que d'une manière purement mécanique, au fur et à mesure de l'accumulation des matériaux. Mais nous touchons déjà au thème de la documentation préméditée quand un recueil est nommé « Pot pourri curieux » ou quand se présente indiscutablement à nous un assemblage, par exemple, des Arrests des parlements dans le « Pot pourri 49 ». Il existe même des Pots-pourris franchement intitulés « Jésuites » ou bien « Recueil d'histoire ecclésiastique », avec un numéro de série. Dans un des Pots pourris, nous rencontrons plusieurs brochures ayant trait

1. V. la photo à la page 382 des « Sources... » (1957).

2. Le texte sera reproduit en appendice aux *Textes nouveaux de la correspondance de Voltaire*, vol. II. Dans le premier volume (Appendice III), nous avons publié une lettre inconnue du prince de Condé de janvier 1649, extraite de ces *Notes et remarques* et destinée à figurer dans le *Siècle de Louis XIV*.

à l'abbé Rancé et aux œuvres de Barthe, etc. ; un certain nombre de recueils sont évidemment consacrés au Parlement de Dijon. Ce n'est certainement pas par suite de l'invention arbitraire d'un relieur que l'estampage « Protestants — mariages » a pu paraître sur le *Traité de la religion chrétienne*, etc., par Jacob Vernet (Genève, 1730). Donc, la formule même de pareilles inscriptions demande à être expliquée en vue des besoins de la documentation de Voltaire.

L'on sera obligé plus d'une fois de peser aussi les motifs qui guidaient Voltaire à insérer, dans tant de recueils publiés par lui, à côté de ses propres écrits (invariablement, anonymes ou pseudonymes) des ouvrages d'autres auteurs inconnus de nous, mais dont les exemplaires de Leningrad excluent précisément toute possibilité d'attribution au « Philosophe ignorant ». Nous y voyons Voltaire non pas donnant un démenti officiel ou facétieux, mais doutant de la paternité, s'efforçant à deviner l'auteur, etc. [1].

G. Livres dangereux. C'est un des problèmes les plus captivants, mais il demeure irrésolu malgré des tentatives réitérées. Plusieurs exemplaires sont munis de l'inscription autographe « livre dangereux ». Ce ne sont que des ouvrages d'une tendance anticléricale, parfois athée, très prononcée. A quoi devait servir cette inscription ? A en juger par sa fréquence, l'idée d'un sens ironique ou burlesque semble inadmissible. Ni le propriétaire de la bibliothèque, ni son secrétaire et bibliothécaire n'avaient aucun besoin de recommandation pareille ; donc, ce n'était point pour une limitation du prêt des livres. A quel moment se rapporte cette pratique ? Et l'essentiel : quel est le critère formel et réel de cette catégorie des livres ? Si leur liste coïncidait avec l'énumération des ouvrages dénoncés par Joly de Fleury ou par le chancelier Séguier, condamnés par le Parlement à être brûlés, la question serait tranchée. La coïncidence ne paraît pourtant point suffisante. L'on connaît la conviction de Voltaire quant à la force destructive des pamphlets de cinq sous en comparaison avec les ouvrages de fond se vendant un prix élevé. Mais pas davantage n'est-ce le cas : les livres en question ne se réduisent point aux petites brochures à la portée de tous. La sentence de l'article « Dieu » *(Questions sur l'Encyclopédie)* : « Quel est l'auteur dangereux ? C'est celui qui est lu par les oisifs de la cour et par les dames », ne nous semble pas apporter de lumières. Énumérons donc quelques volumes portant (sur la feuille de titre le plus souvent) l'inscription-énigme.

Le *Traité des trois imposteurs* (Yverdon, 1768) la porte sur un exemplaire, tandis que sur l'autre on voit seulement une lettre « d ». Le *Recueil nécessaire* la porte sur les deux exemplaires dont un avec la formule « C'est un ouvrage très pernicieux. V. ». De même, les deux exemplaires réunissant chacun : 1° Fréret, *Examen critique des apologistes*, etc. ; 2° *Le Christianisme dévoilé*... Également, un autre

1. V. p. 382, des « Sources... » (1957).

exemplaire encore du même *Christianisme dévoilé* (Londres, 1767), réuni avec la *Lettre de Thrasibule à Leucippe*. Le dernier ouvrage dans un exemplaire séparé, aussi. Les *Lettres philosophiques*, par Toland, suivies des *Lettres à Eugénie* (datés de 1768 de Londres tous les deux) ; Bernier, *Théologie portative* (la même date), suivie de l'*Almanach philosophique* (A Goa, 1767) ; *De la tolérance*, etc., par Crellius (Londres, 1769) ; *De la cruauté religieuse* (même date) ; *L'enfer détruit* (aussi) ; enfin, également une publication analogue (Londres, 1768) — l'*Examen des prophéties qui servent de fondement à la religion*. Plus étrange encore, *Le dîner du Comte de Boulainvilliers*, dont l'un des deux exemplaires comprend des notes marginales et porte au verso de la feuille de titre l'autographe suivant : « Ce livre impie, et qu'il ne faut lire qu'avec précaution contient le diner du comte de boulainvilliers la profession de foy des theistes l'epître aux romains les discours aux confederez de Pologne le banissement des jésuites de la chine la mort du chev. de la bare les doutes sur la religion l'imposture sacerdotale le pretrianisme le symbole d'un laïque » (on y remarque l'empreinte d'une inscription, peut-être d'une autre main, « Recueil secret »).

« Il faut élaguer », proclamait Voltaire à son ami dans une lettre nouvellement publiée [1]. Résignons-nous donc à omettre ici d'autres questions de détail, comme, par exemple, celle des armoiries et des ex-libris [2], des inscriptions de donateurs [3], quoique ce thème ne paraisse nullement étranger aux relations littéraires. N'effleurons donc point le sujet des preuves ressortant de la Bibliothèque quant aux hypothèses sur les sources littéraires [4] de tel conte [5] ou dialogue.

1. *Textes nouveaux*, I, p. 141.

2. Pour quelques détails sur une vingtaine de cas, v. l'article cité du *Book Collector*. Une question surgit quant aux exemplaires des œuvres de Voltaire qui ont appartenu à d'autres personnes. Quel a été précisément le rôle de Rieux ? Comment devint-il possesseur d'un manuscrit de *l'Olympie*, d'une version où cette tragédie portait encore le nom de *Cassandre* ? Comment parvint au « Potpouri 53 » un exemplaire de l'édition *Le caffé, ou l'écossaise* (= Beng., I, 56, 224) avec une prière de corriger partout Frelon en Wasp, avec beaucoup de coupures et d'autres changements, et portant l'étiquette *Ex libris Joannon De Roqueville* ?

3. Les inscriptions d'Algarotti et de l'abbé d'Olivet ; v. « L'héritage... » (1937), aux pages 171 et 175.

4. M. Jean Valroot, dans la préface de son édition de *L'Ingénu* (Paris, Éditions sociales, 1955), affirme très judicieusement que Voltaire devait avoir lu le livre de Gabriel Sagard-Théodat, *Le Grand Voyage du pays des Hurons...* (Paris, 1632). Non seulement il en existe un exemplaire dans la bibliothèque, mais c'est un exemplaire « lu », avec un signet au commencement du dictionnaire huron. Nous n'y trouvons pourtant point *taya* (= « tabac »), ni le fameux *trovander*, il est vrai, mais n'est-il pas édifiant d'apprendre que Voltaire, pour forger son *essenten* (= « manger »), se servit de deux mots hurons *Sattaésenten* et *Taetsenten*, auxquels ce dictionnaire donne précisément cette signification ?

N'est-il pas utile d'apprendre de Voltaire lui-même que le *Remercîment sincère à un homme charitable*, à la page 163, du IV[e] tome des Œuvres de Montesquieu, lui paraît « bon pour les questions ABC », ou qu'à la lecture des *Essais* il marque une « belle réflexion de Montaigne à employer au mot amour » ?

5. En analysant les sources de la critique de la Bible reflétée dans *Le Taureau blanc*, M. R. Pomeau constate qu'elle implique des lectures de Rollin, Paul Lucas, Calmet, Becker, d'Hérodote, Diodore, Eusèbe., Josèphe, des *Observations* de l'abbé

Abstenons-nous d'aborder ici une question non moins grave — celle, notamment, des délimitations avec les adversaires, bien que ce soit probablement là le centre de gravitation de plus d'une étude spéciale à venir [1]. Résumons plutôt une des questions de méthode, qui n'était certes pas ignorée de nous dès le premier contact avec les livres de Ferney, mais dont l'importance s'est de plus en plus imposée à nous à mesure que nous approfondissions notre connaissance de l'objet.

H. L'étude des notes marginales. Aucune note, même la plus explicite (sans parler d'un *Nota bene* ou d'une boulette de cire, collée à la page) n'est intelligible avant d'être localisée d'une manière précise à la partie même du texte qui avait provoqué la réaction du lecteur. Pourtant, pour reproduire cette partie du texte, il faut d'abord déterminer avec certitude s'il s'agit, en l'occurrence, d'un mot, d'une phrase, d'un alinéa ou peut-être du sens général du chapitre. Cela demande une connaissance des intérêts et des tendances de Voltaire, de ses points de vue sur tel ou tel problème du style poétique ou de la théorie de la gravitation, de la dogmatique ou du folklore. Il s'ensuit une autre difficulté : dans un traité politique, Voltaire pouvait être frappé par une image hardie ou par un solécisme de grammaire, — dans une tragédie, par l'ignorance en matière d'astronomie ou de médecine ; une polémique en marge d'un ouvrage d'exégèse peut nous

François, ainsi que des œuvres d'Athan. Kircher, de Lepelletier et de Bochart (Voltaire, *Le Taureau blanc*. Édition critique, par René Pomeau. Paris, Librairie Nizet, 1956, xxxv-xlvii). Les trois derniers font défaut, mais tous les autres ouvrages se trouvent dans la bibliothèque, Rollin et François avec des indices de lecture. En rapportant les débuts de la critique de la Bible à l'époque de Cirey, M. Pomeau a également raison ; les signets dans les volumes de Dom Calmet nous permettent de dater leurs lectures du vivant de la Belle Émilie. Aux spécimens de polémique, cités plus haut, n'ajoutons que celui-ci, se rapportant exactement au IIe Livre des Rois : « Dix mille hommes seulement dans cette pauvre ville barbare ! En bien cuistres que sont devenues vos armées de 500 m. hoes ». Enfin, encore une contribution à ce même sujet : l'unique note dans le premier volume de la traduction de la Bible par Lemaistre de Saci (Paris, 1730) se rapporte au premier vers du *Deutéronome* : « Il y a dans le texte au delà, tu as falsifié le livre pour tâcher d'y mettre quelque vraisemblance ».

1. La lutte philosophique est moins ostensible que les rivalités littéraires, les tracasseries administratives, etc. Lorsqu'il s'agit d'alliés, Voltaire devient moins brusque, il est plus mesuré quand il désapprouve. A la page 108 des *Mélanges de littérature, d'histoire et de philosophie*, tome V, Amsterdam, 1769, il pose cette question à d'Alembert : « Pourquoi dire tout cela ? Pour vous mettre à l'abri ? On vous devinera ». Le livre *De l'homme* est très attentivement lu, mais une fois seulement le lecteur ne put se contenir envers Helvétius : « Maudit raisonneur tu prends tu prends (*sic* !) toujours la capacité detre honnete pour celle dacquerir des talens » (à la p. 157 du tome I de l'édition de 1773). Absolument étranger et contraire à l'esprit du *Vrai sens du « Système de la nature »*, Voltaire remplit son exemplaire d'une polémique tenace, mais très modérée quant à la forme, etc. — Lorsqu'il s'agit d'adversaires, il serait encore abusif de croire que tout se réduit aux effervescences atrabilaires. Les deux volumes d'un panégyrique (« Aux Mânes de Louis XV ») sont annotés abondamment — mais c'est le cas d'enlever impitoyablement l'auréole au roi et à toute l'époque, et non pas de polémiser avec l'auteur. — « Si monseigneur defenelon (!) est l'auteur de cet ecrit, Monseigneur a fait u (!) bien mauvais ouvrage » — telle est la réaction voltairienne à la page 376 de la *Refutation des erreurs de Benoit de Spinoza* (Bruxelles, 1731).

révéler que le lecteur est versé en géographie, qu'il s'est déjà familiarisé avec un voyage tout récemment publié, etc. Ce n'est qu'à l'analyse des notes marginales que l'on se rend compte de la date de la lecture ou du fait d'une lecture réitérée (et, notamment, du cas où les deux lectures ont été faites dans le même exemplaire). Mais de telles observations isolées, et même leur totalité, ne garantissent point encore que l'on entend bien toute la résonance d'une note marginale donnée — et même d'une série de notes tout au long de la page ou encore d'un volume entier. Et pourtant c'est justement cette résonance qui importe si l'on veut faire l'insertion d'un fait nouvellement acquis dans la chaîne des généralisations, seules susceptibles d'élargir le cadre des investigations, d'en hausser le niveau théorique, etc. [1]. De là la nécessité de confronter presque chaque intervention du lecteur avec ses autres énonciations, en tenant compte notamment de l'évolution de celles-ci. Sinon, le fruit d'une irritation passagère ou bien un tour de plume peut passer pour le Credo ou pour un trait psychologique fondamental, ou, tout au contraire, l'originalité d'une algarade peut masquer la constance d'une position également typique pour toutes les époques et qui ne se trouva être, pour cette fois-ci, qu'une expression inattendue. L'unique moyen sûr consiste à recueillir la totalité des notes, relatives à l'histoire ou au droit, aux actualités littéraires et aux théories cosmographiques, au commerce des grains et à l'hagiographie ; de la recueillir sur toute l'étendue des marges de tous les volumes conservés. Cela signifie, soit dit en passant, que le « Code » des notes marginales devrait être publié en tomes séparés, paraissant les uns après les autres, groupant la totalité des lectures voltairiennes sous des angles de vue spéciaux, par exemple, « Critique de la Bible », « Connaissances géographiques », « Tragédie classique », « Les historiens », « Voltaire et l'histoire naturelle », « Problèmes philosophiques », etc. [2].

Ainsi, peu à peu, sommes-nous arrivés au domaine des perspectives. Beaucoup de travail fait, mais plus encore à faire. En premier lieu, le Catalogue doit être publié. Le « Code » doit être élaboré. Et puis, naturellement, s'annonce toute une série d'études préliminaires et accessoires. Rechercher les sources des citations dans les carnets de Voltaire [3]. En relisant les volumes de la nouvelle « Correspondance »

1. Un exemple suffit pour démontrer l'étendue des notions apportées par l'ensemble des matériaux de la Bibliothèque. Si l'auteur regretté de *Voltaire l'Impétueux* eût connu la moindre parcelle de ces matériaux cités dans quelques-unes de nos publications, il y aurait trouvé des nuances (et même des aspects nouveaux) pour ses considérations sur la soi-disante éclipse de ferveur politique et propagandiste pendant la période de Cirey, sur les emballements scéniques et dramaturgiques et le shakespearisme, sur l'activisme et les besoins d'un tempérament pugnace, sur le sujet « Genève » et le Dieu rémunérateur et vengeur, etc.

2. Ce travail n'est encore qu'entamé, quoique le matériel pour les deux derniers thèmes ait été recueilli en 1948.

3. *Voltaire's Notebooks*, ed. by Theodore Besterman. Institut et Musée Voltaire, Les Délices, Genève, 1952, 2 volumes.

qui paraissent aux Délices, y recueillir tous les faits et toutes les allusions ayant trait aux lectures et aux acquisitions des livres. Étudier les reliures de la bibliothèque. Faire une analyse de ses parties manuscrites ; en dégager les « nouvelles à la main », etc. A son tour, la besogne textologique n'est nullement à négliger ; parmi les manuscrits de la Bibliothèque [1] et, surtout sur les exemplaires des œuvres de son propriétaire, que de variantes à recueillir [2] !

L'étude de Voltaire en U. R. S. S. en général, et notamment l'étude des influences littéraires réciproques, ne serait point un sujet moins important que tout ce que nous avons rapporté d'une manière si circonstanciée. Mais ce n'est que de la Bibliothèque de Voltaire que traitait cet aperçu.

VLADIMIR S. LUBLINSKY.

1. Ayant inventorié tous les manuscrits connus, F. Caussy ne se doutait pas de l'existence de certains livres *écrits* parmi les volumes imprimés, et dans quelques Pots-pourris. Le nouveau Catalogue, à son tour, ne fait que les nommer. Sans être nombreux et n'étant pas de la plume de Voltaire, ils méritent toutefois une certaine attention.

2. Comme spécimen du travail stylistique de Voltaire, v. les corrections autographes dans un exemplaire de l'édition de « *Saül*, tragédie tirée de l'Écriture Sainte par M. de***, MDCCLV » (s. l.) dans le Pot-pourri 11-184. Il y a tout un avertissement nouveau et plusieurs corrections heureuses qui sont restés inconnues des éditeurs. Nous les devons omettre ici pour être brefs. Notons seulement qu'après avoir démontré dans l'avertissement que « la conduitte perfide et feroce de david, ses cruautez et ses debauches sont mises dans tout leur jour » et « qu'aucun pretre n'a osé entreprendre de le refuter », etc., Voltaire, après avoir changé de plume et d'encre (et peut-être beaucoup plus tard), ajoute inopinément : « On manque trop de respect dans cette piece a ce qu'on doit respecter ».

Tout au long du tome 47 de la « Collection complète » (de Grasset, 1776), c'est-à-dire dans le texte du *Dictionnaire philosophique* se rencontrent des corrections, faites de la main de Wagnière (non encore confrontées avec l'édition critique). Rappelons aussi les *Notes et Remarques* de Wagnière, citées plus haut, ainsi que la possibilité de reconstituer même des vers, prouvée pour le cas de l'épigramme *L'Esprit* ; cf. le III[e] chapitre des *Textes nouveaux*, p. 228, et l'article du *Book Collector*, p. 149, note 21.

LA DATE DES « ILLUMINATIONS »

La question de la date de composition des *Illuminations* passionne le monde littéraire depuis de longues années. Ces poèmes en prose furent-ils composés avant ou après *Une Saison en Enfer* ? Rimbaud renonça-t-il à la littérature dès l'âge de dix-neuf ans en 1873, ou les pages manuscrites des *Illuminations* marquent-elles une renaissance éphémère de son génie poétique, dernière lueur d'une flamme qui allait bientôt s'éteindre ?

Malgré de nombreuses études, ce problème chronologique est loin d'être résolu et nous nous proposons, en le reprenant, d'examiner la validité de certaines méthodes qui ont été employées, de suggérer d'autres moyens de recherche peut-être plus sûrs, et enfin de signaler certains faits, non sans importance à notre avis, qui semblent avoir été négligés.

I

Deux remarques préliminaires s'imposent au début de cette étude.

Il est admis qu'*Une Saison en Enfer* contient, dans le chapitre *Délires II*, un adieu de Rimbaud à la création poétique ; mais s'agit-il d'un adieu à la poésie en général ou au seul genre de poésie qu'avait pratiqué Rimbaud, en 1872-1873, sous l'influence de Verlaine ? Selon cette dernière hypothèse, il faudrait admettre un second adieu de Rimbaud à la poésie, discret, mais cependant total et définitif, après les *Illuminations*. Cela est sans doute possible mais il semble plus raisonnable de croire qu'*Une Saison en Enfer* proclame, dès 1873, le seul et unique adieu définitif et total de Rimbaud à la création poétique.

De plus, si les poèmes en prose connus sous le titre *Illuminations* ne datent pas des derniers mois de l'année 1872 et des premiers mois de l'année 1873, on est obligé d'en conclure soit que Rimbaud n'a rien écrit pendant cette période, soit que rien n'a été conservé. La première de ces deux hypothèses paraît insoutenable, car le génie poétique de Rimbaud était alors à son apogée, cette période étant

encadrée d'un côté par les admirables poèmes du milieu de 1872, tels que *Larme*, *Chanson de la plus haute tour* et *L'Éternité*, et de l'autre côté par le puissant ouvrage en prose qu'est *Une Saison en Enfer*, composée entre avril et août 1873. La deuxième hypothèse semble presque aussi insoutenable, car la plus grande partie de l'œuvre de Rimbaud ayant été conservée grâce à son habitude, voire sa manie, de donner ses manuscrits à des amis — Izambard, Demény, Forain, Richepin, par exemple — il serait étonnant qu'il n'ait rien laissé de ses ouvrages écrits en 1872-1873 à son meilleur ami d'alors, Verlaine, qui, poète lui-même et mieux situé que personne pour connaître et apprécier le génie de Rimbaud, les aurait sûrement conservés.

A. Témoignages contemporains.

C'est justement à Verlaine que nous devons la première allusion à des poèmes en prose de Rimbaud, car au mois de novembre 1872 il fit parvenir à son ami Lepelletier une liste des objets qu'il avait laissés chez ses beaux-parents lors de son brusque départ de Paris avec Rimbaud, le 7 juillet 1872. Parmi ces objets, Verlaine fait mention d'une dizaine de lettres de Rimbaud « contenant des vers et des poèmes en prose » [1]. Il est donc incontestable que dans la première moitié de l'année 1872 Rimbaud s'était déjà mis à composer des poèmes en prose. C'est d'ailleurs un fait qui n'a rien de surprenant, car dans les pièces en vers datées par Rimbaud lui-même « mai 1872 », telles que *Larme*, avec ses vers impairs et ses rimes fausses, *Bannières de mai*, avec ses vers blancs, et *Bonne pensée du matin* avec son système rythmique irrégulier, il secoue le joug de la versification traditionnelle et un tel processus aboutit naturellement au poème en prose.

Que Rimbaud composa des poèmes en prose dans la période suivante, du mois de juillet 1872 au mois d'avril 1873, semble également incontestable, car en mai 1873, ayant quitté Verlaine le mois précédent pour rentrer chez lui, Rimbaud ajouta dans une lettre à Delahaye le post-scriptum suivant, écrit dans le « style potache » qu'il affectait à cette époque : « Je rouvre ma lettre. Verlaine doit t'avoir proposé un rendez-vol au dimanche 18 à Boulion. Moi je ne puis y aller. Si tu y vas il te chargera probablement de quelques fraguemants en prose de moi ou de lui à me retourner » [2]. Il semble peu vraisemblable que ces fragments soient les poèmes en prose nommés dans la liste envoyée à Lepelletier l'année précédente, car Rimbaud savait fort bien que Verlaine, avec qui il venait de passer neuf mois en Bel-

1. Voir *Correspondance de Paul Verlaine*, Paris, Messein, 1922, t. I, p. 68.
2. Voir *Arthur Rimbaud, Œuvres Complètes*, texte établi et annoté par Rolland de Renéville et Jules Mouquet, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, 1954, p. 288. (N. B. Cette édition sera désignée par la suite : *O. C.*, 1954.)

gique et à Londres, était allé chez sa tante à Jehonville dans le Luxembourg sans rentrer à Paris pour exiger la restitution des objets que gardaient ses beaux-parents [1].

Il est, en revanche, très vraisemblable que Verlaine ne remit pas ces fragments en prose à Rimbaud, car ce dernier les avait sans doute réclamés parce qu'il croyait avoir rompu définitivement avec Verlaine après l'avoir abandonné à Londres au mois de décembre 1872 et, de nouveau, au début d'avril 1873. Mais au fait, Rimbaud alla tout de même au rendez-vous à Bouillon (reporté cependant au 24 mai) ; là les deux poètes se réconcilièrent et partirent ensemble encore une fois pour Londres où ce fut cette fois le tour de Rimbaud d'être abandonné par Verlaine, le 3 juillet 1873. A la suite d'un télégramme de Verlaine, Rimbaud vint le rejoindre à Bruxelles avec les résultats funestes que l'on sait. Au milieu de ces événements pénibles — la violente querelle entre les deux amis, la blessure de Rimbaud, l'arrestation de Verlaine, la vaine tentative du blessé de retirer son accusation contre le détenu, le procès où Verlaine fut condamné à deux ans de prison — ne semble-t-il pas infiniment probable que Rimbaud ne se soit pas occupé de ses manuscrits, mêlés sans doute à ceux de Verlaine que ce dernier lui avait demandé dans son télégramme d'apporter de Londres ? [2]

Certains du moins des manuscrits datant des premiers mois de 1873, à savoir les feuilles portant au recto les ébauches *A Samarie*, *L'air léger et charmant de la Galilée* et *Bethsaïda*, que Rimbaud avait utilisées pour écrire au verso les brouillons d'*Une Saison en Enfer*, ont été sans aucun doute possible laissés avec Verlaine en juillet 1873, car c'est de celui-ci que nous les tenons et Rimbaud ne les aurait sûrement pas conservés après la publication de l'édition définitive d'*Une Saison en Enfer* pour les faire parvenir beaucoup plus tard à Verlaine qui avait reçu son exemplaire du volume imprimé à Bruxelles [3].

1. La famille Mauté n'avait certainement pas envoyé ces objets par la poste à Verlaine qui, dans une lettre à Blémont datée du 22 avril 1873, se plaint d'être « sans livres (on me garde tous les miens rue Nicolet, ainsi que des manuscrits, linge, etc. ») (Voir *Corr. de Paul Verlaine*, t. I, p. 307). Les lettres de Rimbaud à Verlaine d'ailleurs étaient sans doute des pièces capitales dans le procès contre son mari qu'intentait Mme Paul Verlaine qui précise dans ses *Mémoires de ma vie*, Paris, Flammarion, 1935, p. 268 : « Je répondis à Mlle Rimbaud (le 31 janvier 1897) que j'avais eu en effet longtemps en ma possession des lettres de son frère, écrites à Paul Verlaine ; mais qu'après la mort de ce dernier je les avais détruites, dans la crainte qu'elles ne soient lues un jour par mon fils Georges ».

2. Voir *O. C.*, 1954, p. 297 : « Volontaire Espagne. Viens ici, Hotel Liégeois. Blanchisseuse, manuscrits, si possible. Verlaine ».

3. Voir, à ce sujet, la note de M. Pierre Petitfils : « A propos de la découverte de nouvelles *Ébauches* de Rimbaud », *Mercure de France*, mars 1948, p. 572-574. M. Petitfils suggère cependant, avec très peu de vraisemblance à notre avis, que Verlaine aurait subtilisé les premiers brouillons d'*Une Saison en Enfer* à Rimbaud qui en aurait gardé une mise-au-net. Nous croyons au contraire que Rimbaud, bouleversé par les événements de juillet 1873, laissa tous ses manuscrits apportés de Londres avec Verlaine et qu'il recommença *Une Saison en Enfer* sans l'aide

Si Rimbaud ne se donna pas la peine de récupérer des mains de Verlaine en juillet 1873 les brouillons de l'ouvrage qu'il avait alors sur le chantier — *Une Saison en Enfer* est datée par l'auteur lui-même « avril-août 1873 » — il semble encore plus vraisemblable que ses poèmes en prose des mois précédents soient restés parmi les effets de Verlaine pendant ses dix-huit mois de prison. Cette hypothèse est à notre avis confirmée par une lettre de Verlaine à Delahaye datée du 1er mai 1875, deux mois après la visite du prisonnier récemment libéré à Stuttgart afin de voir Rimbaud pour la première fois depuis juillet 1873 et pour la dernière fois de sa vie, car il existe dans cette lettre une petite phrase dont l'interprétation généralement donnée jusqu'ici ne nous paraît nullement justifiée : « Rimbaud m'ayant prié d'envoyer, pour être imprimés, des poèmes en prose siens (que j'avais) à ce même Nouveau, alors à Bruxelles (je parle d'il y a deux mois), j'ai envoyé — 2 frs. 75 de port ! ! ! — illico... » [1]. Certains critiques croient comprendre, d'après la première des deux phrases entre parenthèses, que Rimbaud donna à Verlaine, lors de leur rencontre à Stuttgart, des poèmes en prose écrits sans doute peu avant. Mais si tel était le cas, Verlaine n'aurait-il pas dit : « Des poèmes en prose siens (qu'il m'a donnés) » ? Il nous semble que la phrase « que j'avais » implique très nettement que Verlaine était déjà en possession de ces poèmes en prose avant la rencontre avec Rimbaud [2]. De plus, si ce dernier avait ces poèmes en prose à Stuttgart, pourquoi ne les aurait-il pas envoyés lui-même à Germain Nouveau ? Il nous paraît que la seule explication logique du fait que Rimbaud se soit servi de Verlaine comme intermédiaire, c'est qu'il ne pouvait pas faire autrement, Verlaine n'ayant pas apporté à Stuttgart les poèmes en prose de Rimbaud qu'il avait. Ne faut-il donc pas en conclure que ces poèmes en prose étaient ceux que Rimbaud avait, selon toute probabilité, laissés entre les mains de Verlaine lors de leur rupture en juillet 1873 ?

Mais comment expliquer le choix de Germain Nouveau comme destinataire de cet envoi ? Ne semblant pas apercevoir la nuance des mots « que j'avais » dans la lettre du 1er mai 1875, M. de Bouillane de Lacoste suppose que c'est parce que Germain Nouveau aurait vu naître ces textes pendant son séjour en Angleterre avec Rimbaud en 1874 [3]. N'y a-t-il pas cependant une autre explication plus satis-

d'aucune version primitive. Il est certain qu'il y a d'énormes différences entre les brouillons et la version définitive de cet ouvrage, différences qui peuvent justement s'expliquer par le fait que Rimbaud, tout en se rappelant leurs traits les plus saillants, n'avait plus ces brouillons devant lui en août 1873.

1. Voir *Correspondance de Paul Verlaine*, t. III, p. 107.

2. Nous ne sommes pas seul de cet avis (que nous avons déjà exprimé dans une étude — « The date of Rimbaud's Illuminations » — parue dans *French Studies* en octobre 1955), car les éditeurs des *Œuvres Complètes de Rimbaud* dans la Bibliothèque de la Pléiade sont arrivés indépendamment à la même conclusion dans la réimpression de ce volume ; voir *O. C.*, 1954, p. 718.

3. Voir H. de Bouillane de Lacoste, *Rimbaud et le problème des Illuminations*, Paris, Mercure de France, 1949, p. 193.

faisante ? Rimbaud ne pouvait pas s'occuper lui-même de la publication de ces poèmes en prose puisqu'il se trouvait alors en Allemagne et allait y rester deux mois avant de partir vers l'Italie au mois de mai pour ne revenir en France qu'au mois d'octobre. Verlaine non plus ne pouvait s'en occuper puisque, comme il l'apprit à Rimbaud [1], il fut sur le point de partir pour l'Angleterre, départ qui, en effet, s'effectua le 15 mars, et en tout cas le Pauvre Lélian était alors *persona non grata* dans les milieux littéraires, comme il venait de le constater dans un poème composé en 1874 :

> Las ! je suis à l'Index, et dans les dédicaces
> Me voici Paul V... pur et simple. Les audaces
> De mes amis, tant les éditeurs sont des saints,
> Doivent éliminer mon nom de leurs desseins...
>
> (*Parallèlement.*)

Germain Nouveau cependant, l'ami le plus récent de Rimbaud, peut-être même son unique ami à cette triste période de sa vie, se trouvait non pas à Paris où le nom de Rimbaud était trop connu, mais à Bruxelles où ce dernier avait fait imprimer quelques mois auparavant *Une Saison en Enfer*. Il était donc tout indiqué pour faire les démarches nécessaires afin de trouver un éditeur pour ces poèmes en prose. Ces démarches s'avérant, on le sait, infructueuses, Nouveau dut sans doute rendre le manuscrit à Verlaine, peut-être en été 1877, lors du séjour qu'il fit à Arras chez M^me^ Verlaine mère, dont le fils s'y reposait après une année d'enseignement à Bournemouth.

C'est l'été suivant que Verlaine parle des *Illuminationns* en employant ce titre pour la première fois, car il écrit ainsi au mois d'août 1878 à son beau-frère Charles de Sivry : « Avoir relu *Illuminations* (painted plates) du sieur que tu sais, ainsi que sa *Saison en Enfer*, où je figure en qualité de Docteur Satanique. (Ca, c'est pas vrai !) Te le reporterai vers octobre. » C'est à cause de cette dernière phrase qu'il a été suggéré que Sivry était le dépositaire des *Illuminations* qui lui auraient été remises à Stuttgart [2], mais sa fille a catégoriquement affirmé que son père n'est jamais allé en Allemagne [3]. Il ne semble d'ailleurs pas nécessaire d'interpréter ainsi cette phrase qui peut indiquer tout simplement que Sivry, resté, on le sait, en bonnes relations avec son beau-frère, avait déjà feuilleté les *Illuminations* (sans doute lorsque Verlaine les avait reprises en passant par Paris au retour de Stuttgart) et qu'il avait récemment demandé à Verlaine la permission de les relire. D'autres lettres de Verlaine à Sivry suggèrent très cer-

1. Voir la lettre de Rimbaud à Delahaye écrite à Stuttgart en février 1875 : « Verlaine est arrivé ici l'autre jour... (il) s'en est retourné à Paris pour, de suite, aller finir d'étudier là-bas dans l'île ». (*O. C.*, 1954, p. 307.)

2. Voir la note dans le *Mercure de France* du 15 janvier 1939, p. 893, reproduite dans *O. C.*, 1954, p. 723.

3. Voir l'introduction, p. 25-26, de M. de Bouillane de Lacoste à son édition des *Illuminations*, Paris, Mercure de France, 1949.

tainement que le premier considérait que c'était lui le possesseur légitime du manuscrit, car après l'avoir prêté à Sivry, comme il l'avait promis, il lui écrivit quelques semaines plus tard, le 27 octobre 1878 : « Et les *Illuminécheunes* [*sic*] donc, per postas payantes papa », et d'une façon encore plus péremptoire le 28 janvier 1881 : « J'attends toujours ces *Illuminations* », avant de charger une tierce personne, Léo d'Orfer, de demander encore une fois à Sivry le manuscrit précieux le 2 septembre 1884 [1].

Mais, si Rimbaud à Stuttgart avait prié son ancien compagnon d'enfer d'envoyer à Germain Nouveau des poèmes en prose siens que Verlaine avait déjà en sa possession et qui doivent donc dater d'avant la rupture entre les deux poètes en juillet 1873, comment expliquer le témoignage contradictoire de Verlaine dans ses *Hommes d'Aujourd'hui*, en 1888 : « On le voit (Rimbaud) en février 1875..., à Stuttgart, où le manuscrit des *Illuminations* fut remis à quelqu'un qui en eut soin ». La phrase est bien vague, mais il paraît très probable que ce mystérieux « quelqu'un » est Verlaine lui-même et qu'il veut donc faire croire que les *Illuminations* lui furent remises en février 1875, et, par conséquent, qu'elles avaient été écrites pendant les mois précédents. Et ce n'était pas la première fois que Verlaine avait laissé entendre que les *Illuminations* étaient postérieures à 1873, car il avait déjà déclaré dans son étude, *Les Poètes Maudits*, parue d'abord dans la revue *Lutèce* vers la fin de 1883 : « *Une Saison en Enfer*... sombra corps et biens dans un oubli monstrueux, l'auteur ne l'ayant pas « lancée » du tout. Il avait bien autre chose à faire. Il courut tous les Continents, tous les Océans... après avoir écrit, en prose encore, une série de superbes fragments, les *Illuminations*... ». En 1886, dans la préface à la première édition des *Illuminations*, Verlaine est encore plus affirmatif : « Ce livre que nous offrons au public fut écrit de 1873 à 1875 ».

Peut-on concilier les implications de cette phrase dans la lettre de mai 1875, « des poèmes en prose siens (que j'avais) », et ces affirmations contradictoires dans les diverses études publiées une dizaine d'années plus tard ? C'est M. Marcel Coulon qui a suggéré le premier qu'à cette époque Verlaine avait intérêt à brouiller les dates afin d'éviter les reproches qui pouvaient lui être adressés sur sa responsabilité dans la rupture de Rimbaud avec la littérature [2]. L'hypothèse, qui a été reprise et développée récemment par M. Rolland de Renéville [3], est certes vraisemblable, mais si elle est bien fondée, ne pour-

1. Mention est faite de cette lettre, qui pourtant n'est pas reproduite intégralement, dans l'appendice, p. 379, du t. III de la *Correspondance de Paul Verlaine*.

2. Voir Marcel Coulon, *Le problème de Rimbaud*, Paris, 1923, p. 262-263.

3. Voir A. Rolland de Renéville, « Verlaine, témoin de Rimbaud », *Cahiers de la Pléiade*, printemps 1950. Voir aussi *O. C.*, 1954, p. 721, où les éditeurs citent une phrase de Gustave Kahn dans laquelle l'embarras de Verlaine semble se laisser apercevoir : « Les *Illuminations* sont-elles postérieures ou antérieures à *Une Saison en Enfer* ? Paul Verlaine n'était pas très fixé sur ce point ». Car Verlaine devait

rait-on pas espérer percevoir quelque part dans les études tardives de Verlaine des allusions indirectes à la véritable date des *Illuminations*, qui auraient pu s'y glisser et s'y maintenir inaperçues du faussaire ?

Justement dans cette même préface de 1886 où Verlaine donne catégoriquement les dates 1873 à 1875 pour les *Illuminations* il se trouve aussi une petite phrase apparemment sans importance dont les implications cependant sont troublantes : « Dans un très beau tableau de Fantin-Latour, *Coin de Table*... il y a un portrait en buste de M. Rimbaud à seize ans. Les *Illuminations* sont un peu postérieures à cette époque ». Or, le *Coin de Rable* de Fantin-Latour fut peint en janvier 1872 et Verlaine le savait puisqu'il figure lui aussi dans ce tableau qu'il est allé voir avec Rimbaud lors de son exposition à Londres en décembre 1872 [1]. Il est vrai qu'il s'agit d'une phrase dont les limites chronologiques ne sont pas très strictement définies, mais il est indéniable que la phrase « les *Illuminations* sont un peu postérieures à cette époque », c'est-à-dire au mois de janvier 1872, s'applique bien mieux au reste de l'année 1872 et aux premiers mois de 1873 qu'à l'année 1874 [2].

Ce n'est d'ailleurs pas le seul endroit ou le naïf Verlaine paraît se trahir, car dans ses *Hommes d'Aujourd'hui* il nous apprend que Rimbaud était plutôt beau que laid « à l'âge de seize à dix-sept ans où il avait fait les vers et faisait la prose qu'on sait ». Or, ce n'est certes pas en 1874 que Rimbaud, né le 20 octobre 1854, avait seize à dix-sept ans. On peut évidemment objecter que ce n'est pas en 1872 non plus, mais en 1871. Cette erreur bien moins grave s'explique cependant par le fait que Verlaine se trompe au début de son étude sur la date de naissance exacte de son ancien ami, car il déclare : « Arthur Rimbaud naquit à Charleville (Ardennes) en 1855 ». Par conséquent, c'est en 1872 que dut tomber, de l'avis de Verlaine, le dix-septième anniversaire de Rimbaud. C'est bien 1872 qui est donc l'année où Rimbaud « faisait la prose qu'on sait », prose dont Verlaine venait de citer dans son étude deux exemples, à savoir les deux passages des *Illuminations* intitulés *Veillées* et *Aube*.

Mais si Verlaine veut faire croire, dans ses affirmations publiques à partir de 1883, que les *Illuminations* datent d'après sa liaison néfaste avec le jeune Rimbaud, tout en laissant échapper à sa vigilance des allusions qui suggèrent une date antérieure et en laissant entendre la même chose dans une lettre de 1875, Delahaye, au contraire, soutient dans tous ses écrits que les *Illuminations* furent composées de 1872

savoir si les *Illuminations* avaient été écrites avant ou après la date capitale de sa vie, juillet 1873. S'il n'était pas très fixé sur ce point, c'est qu'il ne tenait pas à se prononcer là-dessus.

1. Voir *Correspondance de Paul Verlaine*, t. I, p. 84 : « Rien de neuf ici, si ce n'est la présence, entre autres tableaux français... du *Coin de Table* de Fantin. Nous sortons de nous revoir... » (Lettre à Lepelletier de décembre 1872).

2. C'est à M. Rolland de Renéville, dans l'étude citée plus haut, que revient le mérite d'avoir relevé ce détail significatif.

à 1873. Ce camarade de classe de Rimbaud était, certes, bien placé pour savoir la vérité sur cette question car il est resté en relations avec son concitoyen longtemps après qu'ils avaient quitté tous deux le collège de Charleville. Il était aussi l'ami de Germain Nouveau avec qui il partageait une chambre à Paris en 1881 [1] et lorsque leurs causeries tournaient vers cet être extraordinaire qu'ils avaient tous deux connu, Nouveau devait certainement renseigner Delahaye sur l'attitude de Rimbaud envers la littérature en 1874. Notons enfin qu'à la différence de Verlaine, Delahaye n'avait aucune raison de donner une fausse date aux *Illuminations* dont il affirmait avoir « entendu lire quelques-unes par leur auteur, qui les appelait alors — en 1872 — poèmes en prose » [2].

Ceux qui préfèrent la parole du compagnon d'enfer à celle du camarade de classe ont cependant suggéré que la mémoire de Delahaye a dû être défectueuse lorsqu'il se prononçait à plusieurs reprises sur ce problème des *Illuminations* à partir de 1896 [3]. Bien avant cette date pourtant, dans une lettre approximativement datée « fin 1875 » et adressée à Verlaine qui, le 21 novembre 1875 lui avait demandé des vers de Rimbaud, Delahaye répond : « Il y a beau temps que sa verve est à plat. Je crois même qu'il ne se souvient plus du tout d'en avoir fait » [4]. Admettons qu'il s'agisse de nouveau d'une phrase qui ne permet pas une interprétation chronologique exacte, mais dirait-on d'un poète qui aurait achevé les *Illuminations* moins d'un an plus tôt : « il y a beau temps que sa verve est à plat » ? On peut évidemment objecter que Delahaye parle des vers en disant : « Je crois même qu'il ne se souvient plus du tout d'en avoir fait », mais il est difficile de penser que Verlaine ait utilisé le mot « vers » au sens strict du terme, car il savait, tout comme son correspondant, que Rimbaud avait abandonné le poème en vers depuis le milieu de 1872 et qu'il ne pouvait donc attendre de lui, trois ans et demi plus tard, que des poèmes en prose. Il semble bien, par conséquent, que dès la fin de 1875 Delahaye était persuadé que Rimbaud avait cessé d'écrire depuis longtemps. Ce n'est donc pas par suite d'une mémoire défectueuse qu'il se tint, une vingtaine d'années plus tard, à la date 1872-1873 pour les *Illuminations*.

Cette analyse des allusions parfois contradictoires de Verlaine, de Delahaye et de Rimbaud lui-même aux poèmes en prose de ce dernier semblerait confirmer l'hypothèse qui rattache ces textes à la période 1872-1873. Nous ne voulons nullement prétendre cependant que le problème de la date des *Illuminations* soit d'ores et déjà

1. Voir E. Delahaye, *Souvenirs familiers. Verlaine. Rimbaud. Germain Nouveau*, Paris, 1925, p. 185.

2. E. Delahaye, *Rimbaud*, Paris, 1905, p. 108.

3. Voir H. de Bouillane de Lacoste, *op. cit.*, p. 204-213, et l'introduction par le même auteur à son édition des *Illuminations*, Paris, Mercure de France, 1949.

4. Cette lettre est reproduite dans une étude par Henri Guillemin, « Connaissance de Rimbaud », *Mercure de France*, octobre 1954, p. 237.

tranché. Il existe évidemment d'autres méthodes pour chercher une solution à cette énigme et nous nous devons de les examiner.

B. L'Écriture.

Dans sa thèse de doctorat ès-lettres, *Rimbaud et le problème des Illuminations*, H. de Bouillane de Lacoste a entrepris une analyse laborieuse des autographes de Rimbaud où il a voulu tracer l'évolution chronologique de l'écriture du poète afin d'y situer les pages manuscrites des *Illuminations*.

Il est cependant incontestable qu'il manque un maillon essentiel dans cette chaîne d'évidence graphologique péniblement forgée : à l'exception de la signature et de l'adresse de Rimbaud inscrites par lui sur un bulletin de lecteur au British Museum daté du 25 mars 1873 il n'existe aucun autographe du poète, dont la date soit connue sans aucun doute possible, depuis septembre 1872 jusqu'à mai 1873. Or, c'est justement là une des périodes auxquelles on peut attribuer la composition des *Illuminations* et il n'existe donc nulle page manuscrite datant des derniers mois de 1872 ou des premiers mois de 1873 que l'on puisse mettre côte à côte avec celles des *Illuminations* afin de faire une comparaison directe entre les deux. Le bulletin de lecteur est certainement insuffisant car « Arthur Rimbaud, 34, Howland Street, Fitzroy Square, W. », cela ne nous donne que six majuscules et quinze minuscules, soit un total de vingt et un caractères sur les cinquante-deux qu'il faudrait pour oser en déduire quoi que ce soit sur l'écriture de Rimbaud à cette époque. Encore convient-il d'ajouter que les renseignements recopiés sur le registre d'une bibliothèque ne fournissent sans doute pas les spécimens les plus typiques de l'écriture du signataire, car des soucis de lisibilité, des traits spéciaux qui peuvent être réservés à la signature, l'effroi créé par le regard inquisiteur du bibliothécaire (qui doit être particulièrement inquiétant pour un jeune homme âgé de dix-huit ans en train de jurer en noir et en blanc « I am not under twenty-one years of age ») tout cela peut donner une allure anormale à l'écriture.

Le mois de mai 1873 ne fournit qu'un seul autographe, une lettre à Delahaye dont l'écriture, selon M. de Bouillane de Lacoste, est « désordonnée, lasse, abandonnée... par faiblesse ou fatigue de la main, la plume appuie à peine sur le papier... nous n'avons ici que des formes flottantes et molles, et par suite très variables » [1]. Que révèle l'écriture de la lettre suivante, adressée à Verlaine le 4 juillet 1873, demande l'auteur de *Rimbaud et le problème des Illuminations* ? « Il va sans dire », répond-il, « qu'elle est négligée ; mais ressemble-t-elle à la lettre de mai ? Pas du tout » [2]. Dans la lettre expédiée à

1. H. de Bouillane de Lacoste, *op. cit.*, p. 88.
2. *Ibid.*, p. 92.

Verlaine le lendemain « les minuscules présentent fatalement de grandes ressemblances avec celles de l'avant-veille, mais il y a aussi quelques différences notables » [1]. A quoi est dû enfin le « manque d'harmonie » de la troisième missive à Verlaine, datée du 7 juillet 1873 ? « A la déformation des lettres » constate M. de Bouillane de Lacoste [2].

Peut-on se permettre alors de tirer de ces formes flottantes, molles et très variables, de ces contrastes entre une lettre de mai et une lettre de juillet, de ces différences notables entre deux manuscrits rédigés à un jour d'intervalle, de ces caractères déformés une conclusion vraiment bien fondée sur l'écriture de Rimbaud au milieu de 1873 ? Certainement non ; bien au contraire, de telles variations, de telles différences et de telles déformations dans des autographes rédigés, ne l'oublions pas, lorsque Rimbaud traversait une période d'extrême désarroi physique et spirituel, doivent nous inciter à nous montrer très réservés à l'égard de toute hypothèse sur la forme qu'a pu prendre l'écriture du poète au cours des mois précédents pour lesquels à peu près nulle évidence n'existe mais pendant lesquels le manuscrit non-daté des *Illuminations* a pu être rédigé.

Non seulement la période septembre 1872 à mai 1873 est ainsi, du point de vue graphologique, un vide quasi total et la période mai à juillet 1873 un chaos informe, mais, en outre, depuis le début jusqu'à la fin de l'année 1874, à laquelle M. de Bouillane de Lacoste veut attribuer la rédaction du manuscrit des *Illuminations*, il n'y a aucun autographe dont la date soit sûre et certaine à part un deuxième bulletin de lecteur au British Museum, daté du 4 avril 1874 [3]. Il est vrai que l'adresse est un peu plus longue cette fois et que Rimbaud se baptise de quatre prénoms, « Jean-Nicolas-Joseph-Arthur Rimbaud, 178 Stamford Street, Waterloo Road, S. E. », mais les objections que nous venons de soulever à l'égard du premier bulletin restent valables, car le nombre des caractères est toujours très insuffisant (sept majuscules et quinze minuscules), Rimbaud n'avait toujours pas les vingt-et-un ans réglementaires et le même souci de lisibilité a pu modifier quelque peu son écriture.

Fermement résolu cependant à trouver d'autres autographes datant de 1874, afin de comparer avec eux les pages manuscrites des *Illuminations*, M. de Bouillane de Lacoste fait beaucoup de cas des listes de mots anglais, allemands et espagnols rédigées par Rimbaud. Mais il faut souligner que la date de ces quelques feuilles est inconnue. On sait qu'elles sont tombées dans les mains de Verlaine, mais on ne sait ni quand, ni comment, ni pourquoi. Si ce n'est pas à Stuttgart en 1875 que les *Illuminations* ont été données à Verlaine, l'hypothèse (peu vraisemblable en tout cas) que ces listes de mots faisaient partie

1. *Ibid.*, p. 97.
2. *Ibid.*, p. 99.
3. Voir la photographie de ces documents du British Museum dans Enid Starkie, *Arthur Rimbaud*, Londres, 1939, p. 226.

du même paquet s'effondre complètement. Il semble en revanche fort raisonnable de supposer que, comme les brouillons d'*Une Saison en Enfer*, et, à notre avis, les pages manuscrites des *Illuminations*, elles se trouvaient parmi les papiers hâtivement ramassés par Rimbaud dans la chambre de Great College Street à Londres au début de juillet 1873, apportés à Bruxelles en réponse au télégramme de Verlaine et laissés parmi les effets de ce dernier après la rupture entre les deux poètes.

Quoi qu'il en soit, à défaut d'autres témoignages, avant de se servir de ces listes de mots comme pierre angulaire de sa thèse, M. de Bouillane de Lacoste se trouve forcé de recourir à des méthodes graphologiques pour prouver qu'elles doivent dater de 1874, et il n'est guère étonnant, vu le manque quasi total d'autographes datant sans conteste de cette période pour servir de base de comparaison, que ses arguments ne paraissent pas très convaincants. « Le *B* de " Black " est typographique », déclare-t-il à propos des listes de mots anglais [1]; et c'est très vrai, mais si l'on se rapporte à ses remarques sur la lettre à Delahaye de mai 1873 on rencontre la phrase suivante : « Notons un *B* typographique à " Boulion " [2] ». « Nous trouvons », continue l'analyse des mots anglais, un « *A* typographique (qui) commence par une attaque descendante de la plume, exactement comme le nom d'Arthur à la première ligne du désistement » [3]. Personne ne dira le contraire, mais l'important c'est que le fameux désistement de Rimbaud date, non pas de 1874, mais du 19 juillet 1873, et qu'au contraire le seul *A* majuscule datant sans conteste de 1874, celui du deuxième bulletin de lecteur au British Museum, est un *A* rond. Dans cette liste de mots anglais « nous avons aussi deux *C*, un *D*, un *J* remarquables par leurs petites dimensions et leur simplicité, un *P* typographique » [4]. Ceci est sans doute exact, mais si l'on passe maintenant à l'analyse de la lettre à Verlaine datée du 5 juillet 1873 on lit : « Les majuscules sont de toutes petites dimensions, voyez, par exemple, le *C* de « Cher ami », le *D* de « D'abord », etc. » [5], et l'analyse de la lettre à Delahaye de mai 1873 nous apprend que « le *P* de " Pas un livre " est typographique » [6]. De tels rapprochements semblent nous amener à conclure que ces feuilles non-datées ont pu être rédigées non pas en 1874 mais vers le milieu de 1873.

En ce qui concerne les minuscules des listes de mots anglais M. de Bouillane de Lacoste affirme que « les *d* à hampe droite... sont ici en majorité » [7]. On est bien obligé d'admettre qu'il a parfaitement

1. *Ibid.*, p. 118.
2. *Ibid.*, p. 88.
3. *Ibid.*, p. 118.
4. *Ibid.*, p. 118.
5. *Ibid.*, p. 97.
6. *Ibid.*, p. 88.
7. *Ibid.*, p. 118.

raison, seulement il omet de rappeler que sur l'unique autographe qui date sans conteste de 1874, à savoir le deuxième bulletin de lecteur au British Museum, les trois *d* de « Rimbaud », « Stamford » et « Road » ne sont point à hampe droite mais sont tous bouclés et très nettement bouclés. Si l'on se rapporte ensuite, à défaut d'autres autographes datant sans aucun doute possible de 1874, aux derniers manuscrits de 1873 et aux premiers manuscrits de 1875, on voit que tous les *d* minuscules qui s'y trouvent sont également bouclés, que ce soit sur la copie faite par Rimbaud vers la fin de juillet ou en août août 1873 du *Crimen Amoris* de Verlaine [1] ou dans la lettre à Delahaye du début de février 1875 [2]. En revanche un des deux *d* sur le bulletin de lecteur de mars 1873 n'est pas bouclé et l'on rencontre un certain nombre de *d* à hampe droite dans le groupe des trois lettres adressées à Verlaine au début de juillet 1873 [3] et dans le désistement rédigé quelques jours plus tard [4]. Ne pourrait-on donc pas soutenir avec beaucoup de vraisemblance que ce *d* à hampe droite a dû dominer dans l'écriture de Rimbaud pendant les premiers mois de 1873, pour lesquels aucune évidence n'existe à part les deux *d* du premier bulletin de lecteur dont l'un est bouclé et l'autre ne l'est pas, que cette forme se fait plus rare vers le milieu de 1873 et disparaît complètement à partir du mois d'août 1873 ? Il semble du moins tout aussi logique, et peut-être plus logique même, de retourner la phrase de M. de Bouillane de Lacoste et de conclure qu'il s'est écoulé de longs mois non pas « entre le désistement de juillet 1873 et la date à laquelle Rimbaud a recopié les mots anglais » [5], mais entre la date à laquelle Rimbaud a recopié les mots anglais et le désistement de juillet 1873.

La forme du *d* minuscule constitue pourtant une des clefs de voûte du plaidoyer échafaudé par M. de Bouillane de Lacoste en faveur de la date 1874 pour les listes de mots anglais [6]. L'autre, c'est la forme de la lettre *f* qui se tourne le plus souvent à gauche au-dessous de la ligne jusqu'au mois de juin 1872 lorsque le premier exemple d'un *f* bouclé à droite apparaît dans le manuscrit de *Jeune Ménage* [7]. Est-ce que Rimbaud allait adopter cette forme de plus en plus souvent au cours des mois suivants lorsqu'il écrivait peut-être les *Illuminations* ? On l'ignore, car même le bulletin de lecteur du 25 mars 1873 est cette fois absolument inutile puisqu'il ne s'y trouve pas un seul *f* minuscule. Il y a donc un manque total d'évidence sur ce point pendant

1. *Ibid.*, p. 107.
2. *Ibid.*, p. 132.
3. *Ibid.*, p. 93-102.
4. *Ibid.*, p. 96, planche hors texte.
5. *Ibid.*, p. 118.
6. Voir la préface, p. 11-12, de l'édition des *Illuminations*, Paris, Mercure de France, 1949, préparée par H. de Bouillane de Lacoste où il résume sa thèse en insistant tout particulièrement sur la forme des deux minuscules *d* et *f*.
7. H. de Bouillane de Lacoste le signale à la p. 74 de sa thèse *Rimbaud et le problème des Illuminations*. Un fac-similé de cet autographe se trouve dans *Les Manuscrits des Maîtres. Arthur Rimbaud, Poésies*, Paris, Messein, 1919.

les derniers mois de 1872 et les premiers mois de 1873 jusqu'à la lettre à Delahaye de mai 1873. Sur ce manuscrit, note M. de Bouillabe de Lacoste, l'*f*, dans la plupart des cas, « ramène sur la droite son délié final » et une fois « la plume a amorcé une boucle » [1]. De même dans la lettre à Verlaine du 4 juillet 1873 l'*f* « tourne à droite l'extrémité de sa hampe, notamment dans les mots " je te faisais signe " où la plume a amorcé une boucle » [2].

Or, dans les listes de mots anglais « non seulement la boucle est tracée, mais elle l'est avec aisance » [3]. Rien ne prouve cependant que cette forme doive être postérieure à celle des lettres de mai et de juillet 1873, car les boucles parfois amorcées — ou inachevées — dans ces manuscrits du milieu de 1873 peuvent fort bien marquer non pas le début mais la fin de l'habitude de boucler les *f*. Pourquoi Rimbaud n'a-t-il pas pu adopter l'*f* bouclé pendant les derniers mois de 1872 et les premiers mois de 1873 pour lesquels *absolument aucune évidence n'existe* avant de l'abandonner peu à peu par la suite ? L'unique *f* du bulletin de lecteur d'avril 1874 — le seul *f* de la main de Rimbaud qui date sans conteste de cette année — n'est, certes, pas bouclé comme le sont, au contraire, tous les *f* sans exception des listes de mots anglais et des passages des *Illuminations* disséqués par M. de Bouillane de Lacoste qui souligne maintes fois ce fait sans en apercevoir cette conséquence troublante : pourquoi, parmi tous ces *f* immanquablement bouclés, l'*f* du bulletin de lecteur ne le serait-il pas ? Ou, pour retourner la formule, si le seul *f* qui date sans conteste de 1874 n'est pas bouclé, est-ce que les manuscrits non-datés où tous les *f* sans exception sont très nettement bouclés peuvent dater de la même période ? Il est vrai que l'*f* bouclé se rencontre à nouveau dans la lettre de février 1875 à Delahaye et que le poète conserve cette forme jusqu'à la fin de sa vie, mais l'adolescent versatile qu'était Rimbaud a pu fort bien l'adopter en 1872-1873, l'abandonner en 1874 et la reprendre encore une fois en 1875. Il fait certes preuve d'une versatilité analogue en ce qui concerne le *d* minuscule ; la forme toujours bouclée des manuscrits de 1871 et du début de 1872 bat en retraite devant le *d* à hampe droite dans les lettres du milieu de 1873, dans les listes de mots anglais et dans le manuscrit des *Illuminations* mais reprend sa place dans l'unique autographe datant sans conteste de 1874 pour redevenir la seule forme de cette minuscule employée par Rimbaud dans la lettre à Delahaye de février 1875.

L'auteur de *Rimbaud et le problème des Illuminations* avance pourtant un dernier argument graphologique qui semble décisif. Le second des deux passages des *Illuminations* intitulés *Villes* et la dernière moitié du passage *Métropolitain* sont, déclare-t-il, de la main

1. H. de Bouillane de Lacoste, *op. cit.*, p. 90.
2. *Ibid.*, p. 94.
3. *Ibid.*, p. 118-120.

de Germain Nouveau. S'il en est ainsi, il faut admettre que le manuscrit des *Illuminations* doit dater de 1874, car ce n'est qu'en 1874 que Rimbaud et Nouveau ont fait connaissance l'un avec l'autre et sont partis vivre ensemble à Londres. Reste à savoir cependant si c'est, en effet, Germain Nouveau qui a rédigé *Villes II* en entier et une bonne partie de *Métropolitain.*

Il convient de faire remarquer tout d'abord à ce propos que M. de Bouillane de Lacoste semble s'attendre à ce qu'on lui fasse confiance sur ce point capital, car, des deux longs passages en question, un total de soixante lignes environ, il ne reproduit dans son livre que les quatre lignes du début de *Villes II*, où il ne se trouve qu'une seule majuscule et aucun spécimen des minuscules *h*, *k*, *q*, *v*, *y* et *z*. Ces quatre dernières minuscules cependant sont parmi les onze lettres « dont la forme est très personnelle chez Rimbaud et qui », déclare l'auteur de *Rimbaud et le problème des Illuminations* au début de son étude, « seront les plus sujettes à évoluer par la suite » [1]. L'absence du *z* minuscule qui, plus loin dans *Villes II* se rencontre deux fois, dans les mots « quinze » et « bizarrement », est particulièrement regrettable car dans l'extrait de la lettre de Nouveau reproduit en fac-similé par M. de Bouillane de Lacoste [2] il prend une forme très spéciale dans le mot « donnez » qui est deux fois répété.

Non seulement l'évidence apportée par M. de Bouillane de Lacoste à l'appui de son argument nous paraît donc très insuffisante mais, en outre, avec la meilleure volonté du monde, il nous est impossible de voir des ressemblances frappantes entre les quatre lignes de *Villes II* qui nous sont offertes et le fac-similé du manuscrit de Nouveau. Dans cette lettre plusieurs mots sont liés entre eux par une barre horizontale très prononcée — « que » et « dans » (l. 7), « ose » et « donc » (l. 8), « me » et « donnez » (l. 10), « s'occupant » et « de » (l. 11) — tandis que dans l'extrait de *Villes II* aucun mot n'est lié au mot suivant ; bien au contraire les caractères sont souvent séparés les uns des autres même à l'intérieur du mot, ce qui ne se produit presque jamais dans la lettre de Nouveau. Ce dernier barre ses *t* très fortement dans la plupart des cas — « lettre » (l. 1), « compte » (l. 2), « partant » (l. 6), « suivante » (l. 7), « s'occupant » (l. 11), « peinture » (l. 11), « compte » (l. 12), « aurait » (l. 14) et « bientôt » (l. 17) ; dans les quatre lignes de *Villes II* au contraire les *t* sont ou barrés très légèrement ou pas barrés du tout — « outre », « conceptions », « mat », « produit », « éclat », « bâtisses », « éternelle ». Il est d'ailleurs intéressant et, à notre avis, significatif de noter que si l'on regarde les deux fac-similés à l'envers, afin de distraire l'attention du sens des mots et de faire mieux ressortir, par conséquent, le dessin abstrait des deux écritures, loin de se ressembler, elles contrastent l'une avec l'autre de manière frap-

1. H. de Bouillane de Lacoste, *op. cit.*, p. 20.
2. *Ibid.*, p. 171.

pante. Notre opinion d'ailleurs correspond aux conclusions d'un expert en écritures, M. Delamain, qui, comme le signale M. Rolland de Renéville [1], déclare dans le numéro d'avril 1950 de la revue *La Graphologie* qu'il ne reconnaît pas l'écriture de Germain Nouveau dans les quatre lignes de *Villes II* reproduites dans *Rimbaud et le problème des Illuminations.*

Or, si l'on refuse d'accepter le plaidoyer de M. de Bouillane de Lacoste en faveur de l'année 1874 comme date des listes de mots anglais, et en faveur de l'intervention de Germain Nouveau dans la rédaction de *Villes II* et de *Métropolitain*, sa thèse s'effondre ; car c'est surtout en comparant les pages manuscrites non-datées des *Illuminations* aux feuilles manuscrites non-datées également des listes de mots anglais — procédé dont la faiblesse fondamentale saute aux yeux — et en comparant deux passages des *Illuminations* à une lettre de Nouveau écrite le 27 janvier 1876 [2] qu'il veut prouver que les poèmes en prose de Rimbaud doivent dater de 1874. Loin de nous cependant de vouloir prouver le contraire par de pareils arguments graphologiques — en soulignant, par exemple, que dans le seul autographe de Rimbaud datant sans conteste de 1874, à savoir le deuxième bulletin de lecteur au British Museum, les trois *d* sont bouclés et l'unique *f* ne l'est pas, tandis qu'au contraire dans le manuscrit des *Illuminations* tous les *f* sans exception sont bouclés et la plupart des *d* ne le sont pas. Notre propos est plutôt de mettre en relief l'impossibilité de parvenir à des conclusions irréfutables sur la date des *Illuminations* par l'application de ces méthodes. D'une part, les graphologues ne sont pas d'accord entre eux sur la question de l'intervention de Germain Nouveau dans la rédaction du manuscrit de *Villes II* et, d'autre part, les renseignements fournis par les très rares autographes de Rimbaud datant sans conteste de 1872-1873 et de 1874 sont bien trop maigres et incertains pour permettre une comparaison utile avec le manuscrit des *Illuminations.*

C. Le Style.

Pierre Guiraud a tenté d'étayer la thèse de H. de Bouillane de Lacoste par une analyse de l'évolution de deux traits du style de Rimbaud [3]. Par divers calculs, assez difficiles à suivre pour le lecteur non mathématicien, il établit, pour chacun des six groupes de poèmes ou de proses qu'il distingue dans l'œuvre de Rimbaud, d'abord la longueur moyenne des mots forts — substantifs, verbes,

1. Voir A. Rolland de Renéville, *op. cit.*, p. 93, note 1.
2. Voir, à propos de la date exacte de la lettre de Nouveau, V. P. Underwood, « Chronologie verlainienne ». *Revue d'histoire de la philosophie*, janvier 1938, p. 80-87.
3. Voir Pierre Guiraud, « L'évolution statistique du style de Rimbaud et le problème des *Illuminations* », *Mercure de France*, CCCXXII, 1954, p. 201-234.

adjectifs qualificatifs et adverbes — ensuite la fréquence moyenne du complément de nom par rapport à l'adjectif qualificatif et enfin l'aire de dispersion de chaque groupe autour de ces moyennes. En utilisant les indices, indice « sémantique » et indice « syntaxique », fournis par ces moyennes, M. Guiraud rédige un graphique afin d'obtenir un tracé représentant l'évolution de ces deux traits stylistiques à travers les différents groupes d'ouvrages de Rimbaud — les poèmes de 1869 et du début de 1870, les poèmes de la fin de 1870, les poèmes de 1871, les poèmes de 1872, *Une Saison en Enfer* de 1873 et les *Illuminations*.

Certains ont protesté, non sans raison à notre avis, contre l'emploi de ces méthodes mathématiques, car on sait qu'avec les statistiques on peut prouver n'importe quoi. Un des lecteurs du *Mercure de France* où a paru l'étude de M. Guiraud a cependant soulevé une objection non pas contre l'emploi de ces méthodes elles-mêmes, mais contre la manière dont elles ont été ici appliquées [1]. M. Guiraud, signale ce lecteur, « fait était d'une dispersion anormale pour appuyer une hypothèse sur la datation des *Illuminations*. Pour dire qu'il y a dispersion anormale il faudrait comparer des choses comparables, et, en particulier, des collections de même importance ». Or, voilà précisément ce que M. Guiraud ne fait pas, car on voit d'après l'appendice de son étude qu'il choisit 7 poèmes de la période 1869-1870, 6 poèmes de la fin de 1870, 9 de 1871, 19 de 1872, 10 extraits d'*Une Saison en Enfer*, et cependant 40 passages, presque la totalité, des *Illuminations*, seuls les deux textes *Ville* et *Scènes* étant omis. Mais n'est-il pas évident qu'il y a de fortes chances que la dispersion autour de la moyenne s'accroisse à mesure que le nombre de passages examinés augmente ? Voilà sans doute ce qui explique pourquoi la plus grande aire de dispersion, après celui des 40 passages des *Illuminations*, est celui des 19 poèmes de 1872, l'aire de dispersion des autres groupes, tous de moins de dix pièces, étant beaucoup plus restreinte.

Non seulement un choix limité de textes peut ainsi réduire l'étendue de l'aire de dispersion, mais il peut aussi élever ou abaisser anormalement l'une ou l'autre des deux moyennes. Si, par exemple, dans son premier groupe de sept poèmes, M. Guiraud avait choisi, au lieu des deux pièces *Les réparties de Nina* et *Les Effarés*, dont l'indice sémantique est très bas, les deux poèmes *Sensation* et *Le Châtiment de Tartuffe*, il aurait trouvé que leur indice sémantique est beaucoup plus élevé. Car, d'après nos calculs, grâce à des vers où s'accumulent des mots polysyllabiques (« Je ne parlerai pas, je ne penserai rien, Mais l'amour infini me montera dans l'âme » ; « Tisonnant, tisonnant son cœur amoureux... Châtiment ! ses habits étaient déboutonnés. Et le long chapelet de ses péchés pardonnés... L'homme se contenta d'emporter ses rabats »), ces deux pièces ont chacune un indice séman-

1. Voir *Mercure de France*, CCCXXII, 1951, p. 736.

tique de l. 88. Par conséquent, la moyenne du groupe aurait été non pas l. 58 mais l. 69, c'est-à-dire à peu près la même que celle des poèmes de la fin de 1870. En revanche, un rapide coup d'œil au tableau des pages 216 et 217 de l'étude de M. Guiraud suffit à convaincre que si, comme avec les autres groupes, il avait limité son choix des *Illuminations* en omettant les quatre passages *Marine*, *Promontoire*, *Départ* et *Mystique*, qui ont tous un indice syntaxique très élevé, la moyenne de ce groupe aurait été beaucoup plus basse.

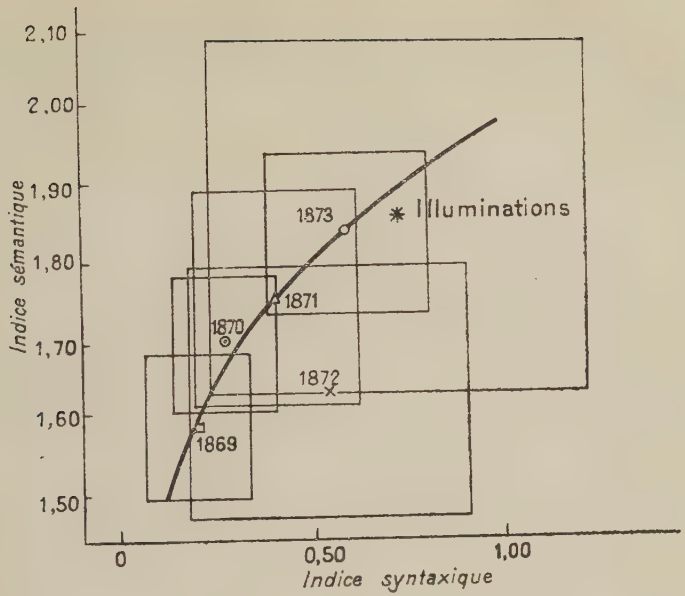
Outre cette grave erreur qu'a commise M. Guiraud en faisant un choix très restreint parmi les groupes de textes dont la date est connue et en voulant pourtant les comparer avec la quasi-totalité des *Illuminations*, sa méthode nous paraît défectueuse à d'autres égards. Sur son graphique de l'évolution du style de Rimbaud [1], tracé selon les moyennes dont nous venons de parler, ce n'est qu'en omettant le point fixé par les deux moyennes des poèmes de 1872 qu'il parvient, non sans s'écarter légèrement de ses autres points de repère, à établir une courbe régulière donnant l'illusion que les deux traits stylistiques en question continuent à se développer de façon constante. M. Guiraud veut justifier son omission des poèmes de 1872 en alléguant que l'influence de Verlaine a causé cette « régression anormale dans l'évolution du style de Rimbaud ». Ce qui est sans doute exact, mais est-ce une raison suffisante pour l'exclure du graphique ? Qu'elle soit anormale ou non, cette régression fait partie de l'évolution du style de Rimbaud. Or, si l'on tient compte, au contraire, de la position sur le graphique des poèmes de 1872 et si l'on se tient strictement aux autres points marqués par M. Guiraud (notons entre parenthèse que l'étoile désignant les *Illuminations* ne se trouve pas tout à fait au centre de l'aire de dispersion comme elle devrait), on obtient, ou du moins on peut obtenir, une courbe, ou plutôt une ligne irrégulière, qui suggère une tout autre date pour les *Illuminations*. Car cette ligne part des poèmes de 1869 (ou plus précisément des 7 morceaux sélectionnés par M. Guiraud) en bas et à gauche, monte presque verticalement aux 6 poèmes de 1870, vire légèrement à droite aux 9 poèmes de 1871, descend brusquement ensuite au centre de l'aire de dispersion des poèmes de 1872 et puis remonte... vers quel point ? Vers *Une Saison en Enfer* de 1873 ? Ou quelques millimètres à côté vers ces *Illuminations* dont la date est inconnue ? Selon cette dernière hypothèse c'est *Une Saison en Enfer*, ou plus exactement les dix extraits choisis par M. Guiraud, qui marqueraient encore une régression anormale dans l'évolution du style de Rimbaud. Mais ce qui s'est produit une fois peut fort bien se produire une seconde fois et les circonstances exceptionnellement pénibles dans lesquelles *Une Saison en Enfer* fut composée

1. Voir le premier des deux tableaux de la p. 507 et celui qui se trouve à la p. 206 du volume du *Mercure de France* où a paru l'étude de M. Guiraud.

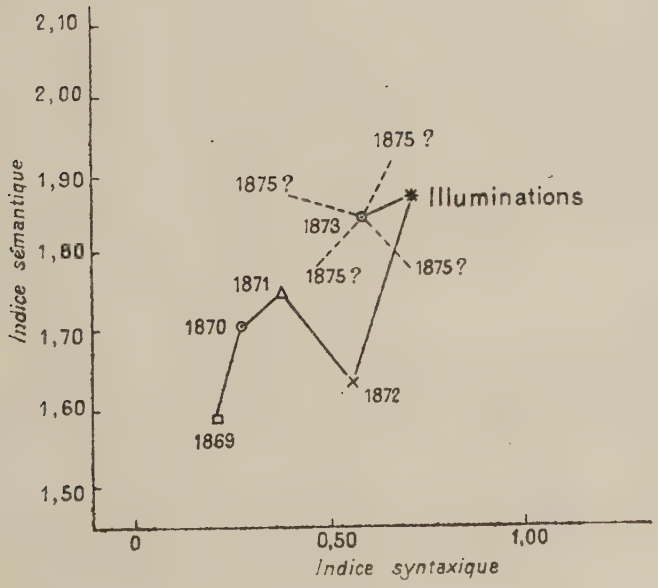
fournissent une raison possible et même probable pour une telle régression anormale.

Ceci nous amène à parler de ce qui nous semble un autre défaut dans la méthode employée par M. Guiraud, à savoir que les deux traits stylistiques sur lesquels sont fondés tous ses calculs et toutes ses conclusions ne sont peut-être pas les mieux choisis. Car des mots polysyllabiques et des compléments de nom sont le plus souvent, croyons-nous, des formes savantes qui traduisent chez le poète un esprit méditatif et recueilli. (On se rappelle le fameux début du sonnet mallarméen : « Victorieusement fui le suicide beau Tison de gloire... »). Des phrases comme « frisson de volet » et « austérité des vierges », des mots comme « étambot » et « célérité » (ces exemples sont cités par M. Guiraud) ne sont pas de ceux qui viennent d'emblée aux lèvres, pas plus qu'une phrase comme « l'écroulement des apothéoses rejoint les champs des hauteurs où les centauresses séraphiques évoluent parmi les avalanches » (*Villes I*). Ce sont des formes bien tournées avec tout ce que ce terme implique de travail et de réflexion. Or il est incontestable que les *Illuminations*, dans leur ensemble, forment un ouvrage beaucoup plus travaillé qu'*Une Saison en Enfer*. Il y a certes quelques passages, comme *Barbare*, d'où se dégage cette même impression de tourmente et d'impatience qui se rencontre presque partout dans les pages fiévreuses d'*Une Saison en Enfer*, mais il y en a bien d'autres, comme *Départ*, *Fleurs*, *Mystique*, *Conte*, *Promontoire*, *Génie*, etc., qui, de toute évidence, ont été savamment et soigneusement composés, où le poète s'est donné le temps de chercher de longs mots sonores et des constructions insolites afin de douer ces passages d'une richesse somptueuse. En revanche, le but de Rimbaud dans *Une Saison en Enfer* est de décharger son cœur le plus vite possible d'un fardeau insupportable. Il nous semble donc tout naturel de rencontrer des mots polysyllabiques et des compléments de nom beaucoup plus souvent dans les poèmes en prose bien ciselés des *Illuminations* que dans ce déchirant cri d'angoisse qu'est *Une Saison en Enfer*.

Quant aux erreurs arithmétiques de l'étude de P. Guiraud, elles sont si nombreuses qu'il nous est impossible de les signaler toutes. Quelques-unes cependant ont des répercussions importantes. Si, par exemple, on additionne les indices syntaxiques des dix-neuf pièces de 1872 donnés en appendice, et si l'on divise ensuite ce total par le nombre de poèmes, la moyenne ainsi obtenue n'est point 0.52, mais 0.74, ce qui porterait beaucoup plus à droite, sur le graphique de M. Guiraud, le centre du carré représentant les poèmes de 1872 ; celui-ci se placerait alors presque exactement au-dessous de celui des *Illuminations* dont l'indice syntaxique moyen, selon M. Guiraud, est 0.72. Est-ce que l'on peut tirer une conclusion significative de ce rapprochement ? Hélas, non ; car en additionnant les indices syntaxiques des quarante passages des *Illuminations*, M. Guiraud semble avoir omis notablement celui de *Marine*. La faute s'explique sans doute par le fait que


2,10
2,00
1,90
1,80
1,70
1,60
1,50
Indice sémantique
0
0,50
1,00
Indice syntaxique
1873
Illuminations
1871
1870
1872
1869

1


2,10
2,00
1,90
1,80
1,70
1,60
1,50
Indice sémantique
0
0,50
1,00
Indice syntaxique
1875 ?
1875 ?
Illuminations
1873
1875 ?
1875 ?
1871
1870
1872
1869

2

c'est le seul indice ayant quatre chiffres, dont le premier se trouve dans une colonne à part. Il n'empêche que le total exact est 42.59 dont la moyenne est donc 1.06. Par conséquent, le centre du rectangle des *Illuminations* doit se placer beaucoup plus à droite. Il est vrai qu'il ne se trouve plus au-dessus de celui des poèmes de 1872, mais il ne se trouve pas non plus à côté de celui d'*Une Saison en Enfer* et s'éloigne beaucoup de cette élégante courbe ascendante tracée par M. Guiraud.

En un sens pourtant, M. Guiraud a peut-être bien fait d'oublier *Marine*, car son indice syntaxique étant anormalement élevé — presque dix fois plus grand que la moyenne tandis que nul autre texte ne dépasse le chiffre 2.00 et les trois quarts n'atteignent même pas le chiffre 1.00 — ce passage fausse complètement la moyenne pour le groupe. Mais cela ne fait que mettre en relief encore un grave défaut des méthodes statistiques telles que M. Guiraud les applique, car on risque à tout moment de tomber sur un exemple très anormal et le bon statisticien reconnaît que ce n'est qu'en collectionnant des centaines, voire des milliers d'exemples (ce qui est évidemment impossible avec de petits groupes de textes assez courts) que l'on peut amortir l'effet de l'exemple anormal et ainsi éliminer la possibilité de gravement fausser la moyenne.

Sans cependant pénétrer plus loin dans les sables mouvants des statistiques, notons, pour conclure, que M. Guiraud fait lui-même remarquer qu'il existe dans son argument une lacune d'une importance capitale. Car même si l'on accepte les calculs et les chiffres qui lui font placer les *Illuminations* au delà d'*Une Saison en Enfer* sur son graphique, ce fait permet de conclure que le premier de ces ouvrages date d'après le second seulement « en admettant que le style ait continué son évolution après 1873, ce qui est malheureusement invérifiable puisque nous n'avons pas de textes datés d'après cette période » [1]. Par conséquent, *Une Saison en Enfer* peut fort bien marquer la première étape (sans suite malheureusement) d'un recul dans une évolution irrégulière des deux traits stylistiques relevés par M. Guiraud et non point l'avant-dernière étape d'une évolution régulière et progressive (à part les poèmes de 1872) vers les *Illuminations* [2].

En résumé, la thèse de M. Guiraud nous paraît aussi fragile que celle de M. de Bouillane de Lacoste et pour des raisons analogues. Ce sont des travaux qui peuvent être fort intéressants pour des esprits scientifiques que de tracer l'évolution soit régulière soit irrégulière de l'écriture ou du style de tel auteur d'après des écrits dont la date est connue. Mais c'est un procédé périlleux que de tenter de faire l'inverse et de vouloir déterminer, d'après des données graphologiques ou stylistiques, la date, inconnue par ailleurs, de certains textes.

1. Pierre Guiraud, *op. cit.*, p. 207.
2. Voir la modification du graphique de M. Guiraud que nous proposons à la p. 507 de cette étude (figure du bas).

V. P. Underwood s'est penché également sur le style de Rimbaud, non pas en statisticien cependant, mais en linguiste, et il a prouvé que l'anglais joue un rôle incontestablement plus grand dans les *Illuminations* que dans *Une Saison en Enfer* [1]. Mais a-t-il logiquement le droit de conclure que ce fait « tranche de manière décisive le problème chronologique... que posent ces deux recueils » [2] et que les *Illuminations* doivent nécessairement dater du deuxième séjour de Rimbaud en Angleterre, en 1874 ? Rappelons que tandis que les *Illuminations* forment un ouvrage savamment et soigneusement travaillé où le poète fait appel à toutes les ressources qui lui étaient disponibles, *Une Saison en Enfer* est un ouvrage fiévreusement rédigé par un homme bouleversé par une terrible crise morale. Or est-ce que, dans de telles circonstances, Rimbaud, dont la connaissance de la langue anglaise ne fut jamais très grande, se serait creusé la tête pour trouver des mots anglais ? Même celui qui parle une langue étrangère avec une certaine aisance s'exprime, sous le coup d'une émotion violente, dans sa langue maternelle, employant des mots et des phrases qui lui viennent le plus naturellement et le plus spontanément aux lèvres.

Cette différence fondamentale entre les *Illuminations* et *Une Saison en Enfer* a d'ailleurs été précisée par M. Underwood lui-même dans une phrase qui nous semble infirmer d'avance la conclusion formulée au terme de son étude : « L'auteur de la *Saison* était préoccupé d'un tumultueux conflit intérieur. Le récit qu'il en fait se ressent peu du milieu matériel où il vivait. L'auteur des *Illuminations* est au contraire très ouvert à tout ce qui l'entoure » [3]. Ici donc de puissantes descriptions de choses vues ; là quelques hideux feuillets détachés du carnet d'un damné ; faut-il chercher plus loin l'explication non seulement de « la plus grande imprégnation anglaise des *Illuminations* en comparaison d'*Une Saison en Enfer* », mais aussi de la plus grande fréquence dans celles-là de ces mots polysyllabiques et de ces compléments de nom relevés par M. Guiraud ?

(A suivre.)

C. Chadwick.

1. V. P. Underwood, « Rimbaud et l'Angleterre », *R. L. C.*, 1955, p. 5-35.
2. *Ibid.*, p. 34.
3. *Ibid.*, p. 34.

LE PALE VASCO

Le lecteur qui a la curiosité de feuilleter à la Bibliothèque Nationale le fort peu maniable *Album commémoratif* publié en 1898, sous le patronage de la reine du Portugal, pour le quatrième centenaire du voyage de Vasco de Gama, découvre non sans surprise, parmi des textes affligeants et des illustrations lamentables, le poème de Mallarmé *Au seul souci de voyager*. Un biographe nous dira quelque jour ce que le poète allait faire en cette galère. Rectifions du moins dans l'édition de La Pléiade la note de la page 1497 : « Ce sonnet ne figura nulle part avant le recueil, tout juste posthume, des Poëmes de St. Mallarmé (Deman, éd., Bruxelles, 1899). »

M. Chassé déclare dans ses *Clefs de Mallarmé* (1954) : « Je crois qu'aucun commentateur n'a jusqu'ici relevé que, en 1898, ce poème avait déjà paru dans un volume... [1]. » Rendons à chacun son dû. Le mérite de la découverte revient à M. Auriant [2], et M. Wais, à qui rien n'échappe, avait profité de l'indication dans la réédition de son *Mallarmé* en 1952.

Le fac-similé du manuscrit qui est reproduit dans l'*Album* donne du poème un texte un peu différent :

Au seul souci de voyager
Outre une Inde splendide et trouble
— Ce salut va, le messager
Du temps, cap que ta poupe double

Comme sur quelque vergue bas
Plongeante avec la caravelle
Écumait toujours en ébats
Un oiseau d'ivresse nouvelle

Qui criait monotonement
Sans que la barre ne varie
Un inutile gisement
Nuit, désespoir et pierrerie

Par son chant reflété jusqu'au
Sourire du pâle Vasco.

1. Relevons, en outre, un lapsus amusant de M. Chassé. Dans sa note de la page 165, il est dit : *Album commémoratif*... Hommage de la *presse* française ». Il s'agit en réalité de la *pensée* française. Mais il est permis assurément d'éprouver quelque inquiétude en voyant cette pensée représentée par tant de vice-amiraux.

2. Cf. la « Gazette » du *Mercure de France*, juillet 1947, p. 585.

Au vers 3, l'édition Deman substitue :

— Ce salut soit le messager

(la construction modifiée entraîne la suppression d'une virgule).

Au vers 8, « ivresse » est remplacé par « annonce ».

L'exégèse des poésies mallarméennes semble entrée dans une nouvelle phase. Trop de commentaires pêchaient par manque de précision. M. Davies a montré que toute tentative d'exégèse supposait une connaissance intime de la langue de Mallarmé, et, en conséquence, de son œuvre complète. Peut-être a-t-il eu le tort d'appliquer sa méthode avec une certaine raideur : parce que Mallarmé emploie tel mot dans tel sens, il n'est pas évident qu'il emploiera toujours ce mot avec ce même sens. On lui reprochera surtout de s'en être tenu là. Le commentateur doit s'efforcer de s'identifier au poète et de restituer son univers. Recherche de sources, si l'on veut, mais entendue au sens large, et qui doit faire place aux associations plus ou moins capricieuses auxquelles se livre une imagination poétique. M. Austin a donné dans cette revue des modèles d'exégèse méthodique [1]. Son commentaire de la *Prose pour des Esseintes* fait apparaître — encore que la courtoisie du critique lui interdise de se montrer sévère à l'égard de ses prédécesseurs — le manque de sérieux des glossateurs : il est impensable que des critiques se soient permis de commenter la *Prose*, sans avoir étudié d'abord le roman dont des Esseintes est le héros.

L'*Hommage à Wagner* a été également élucidé par lui, et la comparaison de son étude et de son interprétation avec celles de M. Davies montre fort clairement la différence de méthode et le progrès réalisé. En dépouillant la *Revue wagnérienne*, M. Austin a découvert un article de Dujardin, où se trouve soulignée une extraordinaire coïncidence : « Richard Wagner naissait à l'heure même où mourait Victor Hugo. » Simple façon de parler assurément : comprenons que Wagner était né, que Hugo était mort un 22 mai, — mais qui contribue à donner au poème commémoratif une portée inattendue. Il s'agit d'une comparaison entre le Drame et l'Opéra. Le Drame romantique cède la place à une nouvelle conception théâtrale.

Nous n'aurons pas la cruauté de passer en revue les exégèses de l'Hommage à Vasco, proposées par les commentateurs qui ignoraient l'existence de l'*Album commémoratif*. D'un tout autre intérêt est l'étude de M. Gill, car celui-ci semble vouloir rivaliser avec M. Austin. Dans un long article de *The Modern Language Review* [2], le critique cherchant à démontrer l'influence de Chateaubriand sur Mallarmé, est amené à commenter deux sonnets : *Quand l'ombre menaça* et *Au seul souci de voyager*. Nous nous en tiendrons à ce dernier poème.

1° Selon M. Gill, de même que dans l'Hommage à Wagner, il fal-

1. *R. H. L. F.*, avril-juin 1951 et avril-juin 1954.
2. Octobre 1955, p. 414-431.

lait entrevoir la présence latente de Hugo, il faut déceler derrière Vasco l'ombre de Chateaubriand. Car ici encore se découvre une coïncidence remarquable : l'année 1898 n'était pas seulement celle du quatrième centenaire du fameux voyage, mais aussi celle du cinquantenaire de la mort de Chateaubriand.

M. Gill trouve une confirmation de sa thèse dans le fait que Mallarmé passe de la deuxième personne au quatrième vers (*ta* poupe) à la troisième dans la suite du sonnet (Vasco). Il y aurait, en tous les sens de l'expression, changement de personne. Il s'agirait de Chateaubriand dans le premier quatrain, alors que Vasco ne figurerait dans la suite qu'à titre de comparaison, et le poème serait en réalité un tombeau de Chateaubriand.

2° Car non moins invisiblement serait joint à Vasco, le poète épique qui a chanté son exploit, Camoëns, auteur des *Lusiades*. Le commentateur appuie son hypothèse d'une citation empruntée aux *Mémoires d'Outre Tombe* :

> L'auteur captif de la *Jérusalem* admirant l'auteur mendiant des *Lusiades*, disait à Vasco de Gama : « Réjouis-toi d'être chanté par le poète qui tant déploya son vol glorieux, que tes vaisseaux rapides allèrent moins loin. »
>
> Tant' oltre stende il glorioso volo
> Che i tuoi spalmati legni, andar' men lungo [1].

Naturellement s'impose à l'exégète un rapprochement entre « Tant' oltre stende » et « Outre une Inde », et il en conclut que Mallarmé affirme ici la supériorité du poète sur l'explorateur.

3° Enfin il décèle dans le poème cette proportion cachée, et qui en constitue le sens profond : ce que Camoëns fut à Vasco, le poète moderne (alias Mallarmé) l'est à Chateaubriand. Entendons que ce poète doit aller plus loin que Chateaubriand dans la voie du romantisme. Plus résolument moderne, il renoncera aux croyances passées.

Pour étayer ce point, M. Gill analyse délicatement l'attitude de Mallarmé à l'égard de Villiers qui était pour lui « le dernier des Chateaubriand ». Cette amitié exemplaire comportait une divergence sur le plan religieux, et Mallarmé a raillé gentiment le caractère archaïque de la métaphysique de son ami, son catholicisme gothique.

Nous avons simplifié à l'extrême un exposé subtil, en nous efforçant de ne pas le trahir. Cette démonstration est captieuse, mais, en définitive M. Gill n'emporte pas notre adhésion comme le fait M. Austin. Nous ne discuterons pas ici la thèse générale : la dette de Mallarmé à l'égard de Chateaubriand, mais l'exégèse du seul sonnet. M. Gill groupe un ensemble de textes dont le rapprochement ne laisse pas d'impressionner. Cependant ces rapprochements restent discutables, et surtout M. Gill a le tort de s'en tenir à une source unique. Il est facile de découvrir d'autres influences possibles, en sorte que la première se trouve neutralisée, et que l'on en vient à penser que la coïn-

1. 4e partie, Livre huitième, 2.

cidence singulière, à savoir le double anniversaire, pourrait ne pas avoir inspiré Mallarmé.

On trouvera ici la suite de l'enquête. Et peut-être cet exemple privilégié montrera-t-il combien cette recherche est pleine d'embûches, car le critique, tel le navigateur dévoyé par les Sirènes, est obligé de résister à la séduction des ressemblances.

M. Gill avoue que le point de départ de son étude fut le fait que dans les admirables pages des *Mémoires* où Chateaubriand évoque son naufrage au retour d'Amérique, se retrouvent les expressions techniques figurant dans le poème, doubler le cap : « Nous doublâmes le cap de La Hougue », et gisement : « Il me semble ouïr des marins discutant sur le gisement d'une terre [1]. »

L'une et l'autre expression exige-t-elle une formation technique poussée ? La deuxième invite pourtant à une remarque capitale. A comparer, comme nous l'avons fait depuis plusieurs années, les diverses tentatives d'exégèse, il apparaît que Mallarmé connaît mieux la langue française que ses commentateurs. M. Gill est sans doute le premier à ne pas faire un contresens sur le mot « gisement ». Les autres, se laissant influencer par le qualificatif « splendide » appliqué à l'Inde, par le substantif « pierrerie », évoquent aussitôt les trésors de Golconde, diamants et pierres précieuses, et entendent « gisement » au sens minéralogique. Qu'on en juge :

— *M^me^ Noulet* : « Le gisement est inutile, car il ne sera pas découvert [2]. »
— *M. Mauron* : « Là sont des richesses, pourtant, désespérément inutiles, gisements fabuleux enfouis comme dans *Hérodiade* sous le sombre sommeil d'une terre première [3]. »
— *M. Delfel* : « Les oiseaux, signes de terres proches, ont beau lui annoncer de fabuleuses richesses... [4]. »
— *M. Michaud* : « Un oiseau annonciateur de quelque trésor enfoui... [5]. »
— *M. Chassé* : « La proximité d'une terre nouvelle où l'explorateur trouverait des gisements de métaux précieux et de pierres rares [6]. »

L'auteur des *Clefs de Mallarmé* est impardonnable. Car c'était l'occasion ou jamais de consulter le Littré. On lit dans ce dictionnaire à l'article « gisement » : 1° Terme de marine. Situation des côtes. (Suivent deux citations, la première de Buffon, la deuxième de Chateaubriand : « Il me semble ouïr des marins discutant le gisement d'une terre que l'on avait en vue », Chateaubriand, Natchez, VII [7]). 2° Terme de minéralogie....

La citation de Chateaubriand figurant dans le Littré ne pouvait-elle

1. 1^re^ partie, Livre huitième, 12.
2. *L'œuvre poétique de Mallarmé*, p. 484.
3. *Mallarmé l'obscur*, p. 184.
4. *Pages choisies*, Classiques Vaubourdolle, p. 73.
5. *Mallarmé, l'homme et l'œuvre*, Connaissance des Lettres, p. 167.
6. *Les clefs de Mallarmé*, p. 105.
7. On sait que Chateaubriand a repris la description de cette tempête à trois reprises, dans *Les Natchez*, *Les Ma tyrs*, et les *Mémoires* et en termes souvent identiques.

suffire à Mallarmé, à supposer qu'il ait eu besoin de vérifier dans le dictionnaire le sens de « gisement » ?

M. Gill cependant joint à ce premier passage des *Mémoires* d'autres extraits plus impressionnants :

« Un petit oiseau est venu se percher sur les vergues : il faut mettre le cap dehors » [1] et « Vasco de Gama ne dut pas être moins émerveillé, lorsqu'en 1498, il aborda la côte de Malabar. Alors, tout change sur le globe : une nature nouvelle apparaît ; le rideau qui depuis des milliers d'années cachait une partie de la terre, se lève : on découvre la patrie du soleil, le lieu d'où il sort chaque matin ; on voit à nu ce sage et brillant Orient, dont l'histoire mystérieuse se mêlait aux voyages de Pythagore » [2].

M. Gill ici semble marquer des points. Mais nous observerons que le thème de l'oiseau annonciateur de la terre proche est un épisode en quelque sorte obligé dans les récits de voyages et de découvertes. Quant à la deuxième citation, elle amène à noter que le texte des *Mémoires* exerce une influence *a contrario*. Si l'Orient de Chateaubriand est brillant et sage, l'Inde de Mallarmé est splendide et trouble. Si le Vasco de Chateaubriand aborde la côte de Malabar, celui de Mallarmé passe outre. Mais qui ne voit que l'idée développée par Chateaubriand en phrases somptueuses est un lieu commun, le poncif fastidieusement repris par les autres collaborateurs de l'*Album* ? Mallarmé, comme pour le Tombeau de Gautier, a voulu se distinguer. Le problème se présente donc de la sorte : pour justifier le choix du thème, n'y a-t-il qu'une seule explication possible : le fait que Mallarmé ait voulu prendre le contrepied de Chateaubriand ?

Revenons au texte. Avec l'aide de la première version, nous entendons : ce salut (qui est) le messager du temps, va (s'adresse) au seul souci de voyager outre une Inde. « Comme » introduit une comparaison : Vasco a franchi le cap dans le temps (puisque 400 ans après son exploit on le célèbre encore), de même que jadis il a franchi le cap dans l'espace. Le schéma du poème est donc des plus nets, et les hypothèses de M. Gill paraissent inutilement compliquées. Quant au changement de personne, il est loin d'être inexplicable. Mallarmé qui, au début, apostrophe normalement l'homme du jour, se garde de le nommer au cours du poème. Son nom, il le profère au dernier moment ; mais, en achevant le sonnet sur les deux syllabes prestigieuses, il campe devant nous Vasco « tel qu'en lui-même ».

En quoi consiste la gloire du grand homme pour le poète qui entend le célébrer ? Mallarmé adopte une attitude non commune. Pour lui, peu importe que Vasco ait jeté l'ancre à Calicut. L'essentiel demeure la volonté d'aller de l'avant, idée que le poète en vient à exprimer sous une forme paradoxale : Vasco, qui n'est pas allé plus loin que la côte de Malabar, est pour lui celui qui a voulu voyager outre une Inde.

1. 1re partie, Livre sixième, 2.
2. *Ibid.*, 3.

La révélation des poèmes de jeunesse prouve indiscutablement la permanence des images et des symboles en l'imagination du poète [1]. Dans *Entre quatre murs* se formule déjà le mythe de la traversée symbolique [2]. Au mois de mars 1859, Mallarmé adresse à son camarade de classe Espinas, dont il lisait les vers, une réponse :

> Ce soir-là, je chantais un corsaire, Fasco.
> Roi des mers... [3].

Fasco, Vasco, étonnante ressemblance ! Mais le poème du lycéen impose d'autres rapprochements : le juif Ismael a lancé son or *aux flots noirs* ; il est mort en maudissant son *étoile* ; Pépita la *pâle* est entrée au couvent ; car « Tous deux *à l'espérance* avaient *fermé leur cœur* » !

M. Davies avait déjà attiré l'attention sur le quatrain :

> Et je te vis comme eux, voguant sur ton esquif,
> Interroger le flot, l'âme grosse d'alarmes.
> *Va ! navigue en riant et nargue le récif* !
> Sur des autans douteux ne verse point de larmes !

Le poète de dix-sept ans, qui a déjà l'âme d'un Maître, morigène son timide disciple :

> Eh quoi ! faudrait-il donc s'endormir en son nid,
> Quand hurle le mistral qui peut vous casser l'aile ?...
>
> Non ! ces sombres terreurs chasse-les de ton cœur
> Tu vois l'étoile au ciel : prends ton vol et t'élance !
> Traverse les éclairs et redescends vainqueur
> Portant l'astre à ton front et chantant l'Espérance !

Tout cela est, sinon naïf, du moins d'une outrance romantique bien facile. Cependant s'affirme avec une parfaite netteté la volonté de poursuivre la route malgré tout.

Les modèles poétiques chers à l'apprenti ne pouvaient que corroborer cette attitude. Hugo l'y engageait par son titre : *Ibo*. Il le répétait dans *Les Mages* :

> Allez tous à la découverte !
> .....
> Conduit par les hommes d'extase,
> Le genre humain marche en avant ;
> Il marche sur la terre ; il passe,
> Il va dans la nuit, dans l'espace,
> Dans l'infini, dans le borné,
> Dans l'azur, dans l'onde irritée....

1. On notera la liaison typique des thèmes de la mer, de l'oiseau, de la plume tombée, l'analogie du ciel et de la mer, le nuage correspondant à l'écume, et l'ange à l'oiseau.
2. Et l'un des poèmes rayés s'intitulait *Inde*.
3. Nous adoptons la graphie de *Mallarmé lycéen*, p. 192, alors que l'édition de la Pléiade, p. 1384, donne Fosco.

Aussi ne sommes-nous pas surpris de retrouver dans la galerie des Mages, Vasco lui-même (et l'oiseau) :

Un jour une barque perdue
Vit à la fois dans l'étendue
Un oiseau dans l'air spacieux
Un rameau dans l'eau solitaire ;
Alors, Gama cria : la terre !
Et Camoëns cria : les cieux !

De même auparavant dans le poème IX des *Feuilles d'Automne* :

Ces Gamas, en qui rien n'efface
Leur indomptable ambition,
Savent qu'on n'a vu qu'une face
De l'immense création...
.....
Ce contrepoids qui se dérobe
Ils le chercheront, ils iront...

Le grand poème de Baudelaire, *Le Voyage*, avec une inflexion différente, aboutissait au même impératif :

Mais les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent
Pour partir ; cœurs légers, semblables aux ballons,
De leur fatalité jamais ils ne s'écartent,
Et, sans savoir pourquoi, disent toujours : Allons !

Villiers plus tard devait le lui redire encore, puisque une des devises du comte Jean-Marie-Mathias-Philippe-Auguste était : Va oultre !

Dans l'esprit de Mallarmé s'opère cependant une superposition d'images. A l'évocation du navigateur décidé à poursuivre sa route se substitue l'image plus précise du navigateur qui double un cap, comme si le véritable exploit de Vasco, aux yeux du poète, n'était pas tant d'avoir « découvert la patrie du soleil » que d'être allé plus loin que Diaz, d'avoir osé franchir le cap des Tempêtes, d'avoir défié Adamastor, comme le montre Camoëns dans la scène fameuse des *Lusiades*.

Cette prouesse lui parle davantage que celle célébrée par Chateaubriand, mais l'explication ne réside pas seulement dans le fait que par là Vasco a donné une preuve éclatante de sa volonté de passer outre. C'est que ce thème : passer le cap des Tempêtes, éveillait dans l'imagination de Mallarmé de troublantes associations.

Il est dit dans le Grand Larousse, à l'article « Vaisseau Fantôme » : « Une ancienne légende raconte qu'un marin hollandais, emporté par un ouragan et voulant continuer sa route, pour doubler le cap des Tempêtes, avait juré de réussir dans son entreprise en dépit de tous les périls. » A notre avis, c'est là la bonne direction, et derrière Vasco nous n'entrevoyons pas Chateaubriand, mais le héros wagnérien, le capitaine du Vaisseau Fantôme. Dès 1860, avait paru en français la première édition de *Quatre poèmes d'opéras* qui contenait les livrets traduits du *Vaisseau Fantôme*, de *Lohengrin*, de *Tannhäuser* et de

Tristan. La pâleur du héros est un leit-motiv du *Vaisseau Fantôme*, et il suffit de relire la ballade de Senta pour être convaincu. « A bord, sur le tillac, l'homme pâle, le maître du vaisseau, veille sans relâche ... Comme une flèche, il vole et fuit, sans terreur, sans relâche, sans repos.... Par un vent contraire, dans une tempête furieuse, il voulut autrefois doubler un cap ; il jura, il blasphéma dans sa folle audace : Je n'y renoncerai pas de l'éternité ! » Il est permis de se demander si le capitaine du Vaisseau Fantôme n'exerça pas sur Mallarmé la même fascination qu'Hamlet. Quelle étrange ouverture sur l'imagination du poète !

Il convient du reste de ne pas restreindre l'influence du mythe à son expression wagnérienne. Avant Wagner, la légende du Hollandais Volant avait plus ou moins directement inspirée d'autres œuvres et nous songeons ici aux récits d'Edgar Poe, *Les Aventures d'Arthur Gordon Pym* et *Le Manuscrit trouvé dans une bouteille*. L'apparition du vaisseau fantastique dans ce dernier conte n'a-t-elle pas suggéré l'évocation du navire irréel dans *Le Coup de dés* ? Et quand le rédacteur du manuscrit pénètre dans la cabine du capitaine, le décor évoqué n'est pas sans rappeler (nous nous permettons de signaler ce rapprochement à M. Austin) le début de la *Prose pour des Esseintes* : « Le plancher de sa cabine était encombré d'étranges in-folio à fermoirs de fer, d'instruments de science usés et d'anciennes cartes d'un style complètement oublié. » Des *Histoires extraordinaires*, nous passons naturellement aux poésies, et le thème revient plus ou moins déformé dans *Terre de Songe* ou dans *Eldorado*. Sur la terre de Songe, « extrême et vague Thulé », règne une Idole, nommée *Nuit*.

Il s'en faut cependant que tout soit éclairci.

Une première difficulté réside dans le fait que la mise en parallèle du temps et de l'espace aboutit à un autre parallélisme. A l'oiseau porteur de message dans l'espace correspond le poète du XIX^e^ siècle, porteur de message dans le temps. La version primitive du vers 8 le prouve : l'ivresse de l'oiseau rappelle dans le poème liminaire *Salut*, la belle ivresse qui engage le poète à porter son toast. Mais le message de l'oiseau est inutile. Faut-il poursuivre le parallèle et supposer que pour Mallarmé le message dans le temps est également vain ? Il n'est pas interdit de penser que telle était bien là sa conviction intime, que le poète mesurait la vanité de cette commémoration ? Mais s'il pouvait se permettre cette ironie, c'est parce qu'il était aussi Vasco. Que Mallarmé soit à la fois l'oiseau et Vasco lui-même, ne va pas sans quelque surcharge. La principale difficulté reste cependant le contenu du message.

En vertu du parallélisme défini ci-dessus, « salut » et « gisement » se correspondent, et les trois mots fatidiques « nuit, désespoir et pierrerie » sont en apposition aussi bien à « gisement » qu'à « salut ». Si l'on s'en tient à un sens vague, point d'hésitation : l'oiseau terrestre signale par sa présence et par son chant le voisinage d'une côte. Les trois mots

définissent donc cette terre que Vasco dédaigne. Mais que faut-il entendre du point de vue abstrait ? Que signifie le salut du poète ? Il répète, nous le savons, ce qu'il avait dit naguère au banquet de la Plume, dans le Toast devenu la pièce liminaire du recueil. Ces deux poèmes sont jumeaux, et à la même place figure une triade fatidique. Le salut du maître du navire est un oracle mystérieux, un Mané, thecel, pharès, qui définit le destin du poète :

Solitude, récif, étoile
.....
Nuit, désespoir et pierrerie.

A l'exemple de M. Wais, rappellerons-nous ici le *Voyage* de Baudelaire ?

Une voix de la hune, ardente et folle, crie :
« Amour... gloire... bonheur ! » Enfer ! c'est un écueil.

Les trois mots du *Voyage* sont équivalents. Mallarmé reprend la triade, mais en y introduisant l'effet de contraste cherché par Baudelaire dans la suite du vers. L'écueil, si l'on peut dire, entre sous la forme du récif dans le message qui tombe de la hune.

Il est un autre rapprochement que nul n'a proposé et qui peut paraître plus saisissant. Revenons cette fois au poème des *Mages*. La section VII de la grande ode réserve une étonnante surprise :

Le noir cromlech, épars dans l'herbe,
Est sur le mont silencieux ;
L'archipel est sur l'eau superbe ;
Les pléiades sont dans les cieux ;
O mont ! ô mer ! voûte sereine !
L'herbe, la mouette, l'âme humaine,
Que l'hiver désole ou poursuit,
Interrogent, sombres proscrites,
Ces trois phrases dans l'ombre écrites
Sur les trois pages de la nuit.

— O vieux cromlech de la Bretagne,
Qu'on évite comme un récif,
Qu'écris-tu donc sur la montagne ?
— Nuit ! répond le cromlech pensif.
— Archipel où la vague fume,
Quel mot jettes-tu dans la brume ?
— Mort ! dit la roche à l'alcyon.
— Pléiades, qui percez nos voiles,
Qu'est-ce que disent vos étoiles ?
— Dieu ! dit la constellation.

C'est, ô noirs témoins de l'espace,
Dans trois langues le même mot !
Tout ce qui s'obscurcit, vit, passe,
S'effeuille et meurt, tombe là-haut.
Nous faisons tous la même course.
Etre abîme, c'est être source.

Le crêpe de la nuit en deuil,
La pierre de la tombe obscure,
Le rayon de l'étoile pure,
Sont la paupière du même œil !

La confrontation des gloses oblige à constater que les exégètes ne sont pas d'accord sur le sens de la double triade. Si Hugo dans les trois mots résume les trois aspects du paysage de Jersey, le ciel, la terre et la mer, M. Davies, par exemple, se place sur le plan du temps. « Le mot solitude, lit-on dans son commentaire de *Salut* [1], évoque la vie particulière qui est celle de l'artiste créateur.... Récif est un symbole tout naturel du naufrage qui représente la mort du poète. L'étoile symbolise enfin la gloire posthume, l'immortalité. » Donc les trois termes représentent les trois temps de la vie du poète : la vie, la mort, la survie. De même, dans notre poème : « Nuit, qui évoque l'immense obscurité enveloppant le pâle Vasco, correspond à solitude. Désespoir, correspondant à récif, suggère le naufrage ou la mort du poète ; le scintillement de l'étoile est évoqué par le mot pierrerie. »

M. Delfel cependant ne se situe ni dans le temps ni dans l'espace. (La condition du marin se trouve) « rigoureusement évoquée par ces trois coordonnées précises qui en font le tragique et la beauté », est-il dit de la triade de *Salut* ; et, de celle de l'Hommage à Vasco, « ces trois mots suggèrent « l'Idée pure » de ces terres qui offrent aux marins le repos, les richesses, mais aussi la douleur [2]. » Tout cela comportant, en outre, un sens symbolique, puisque le poète est assimilé au navigateur.

Si les exégètes ne sont pas d'accord sur la signification des mots fatidiques, ils sont unanimes pour considérer l'énumération comme une triade. Or, à l'instant d'aborder à notre tour l'explication du message, voici qu'un doute nous saisit. En dépit de Hugo, de Baudelaire, en dépit de Mallarmé lui-même, ne sommes-nous pas victimes d'une illusion... s'agit-il bien d'une triade ?

Soit la formule calquée sur « Nuit, désespoir et pierrerie » et exempte d'obscurité : « Homme, bête et ange. » On peut penser assurément que sont énumérés trois degrés de l'échelle des êtres ; mais rien n'interdit non plus d'y voir, dans une perspective pascalienne, une définition de l'homme, considéré à la fois comme ange et bête. Donc, le premier terme est défini par deux autres mis en apposition et représentant deux aspects contradictoires.

A notre avis, Mallarmé définit ici la solitude inhérente au Poète (cf. dans les *Variations sur un sujet* le développement intitulé précisément *Solitude*). L'emblématique Nuit est à la fois noire et blanche, car la solitude peut être ou sinistre ou radieuse, celle du récif, celle de l'étoile.

La terre où le maître du navire n'aborde pas symbolise donc l'œuvre

1. *Les Lettres*, numéro spécial consacré à Mallarmé, 1948, p. 188-198.
1. *Pages choisies*, Classiques Vaubourdolle, p. 74.

future. Cette œuvre sera-t-elle un triomphe ou un naufrage ? Le Poète, répond Mallarmé, n'a pas à s'*arrêter* à cette question. Son seul souci, son « blanc souci » est de poursuivre sa route.

Pour confirmer cette interprétation, nous observerons que la pseudo-triade n'est qu'une reprise sous une autre forme du second vers :

Une Inde (Nuit) splendide (pierrerie) et trouble (désespoir).

Ainsi la *terra incognita*, plongée dans la nuit, se caractérise par son ambiguïté. Bien mieux, le cap que double Vasco illustre parfaitement cette ambiguïté, puisqu'il s'appelle à la fois cap des Tempêtes et cap de Bonne Espérance. Enfin l'ambiguïté de la terre et du cap se reflète sur le visage du maître du navire, qui est à la fois souriant et pâle.

Dans son poème de jeunesse, le lycéen faisant son petit Byron, prêtait à Fasco un rire de défi. Avec le temps, ce rire est devenu sourire. Ce sourire, nous l'avions déjà rencontré sur le visage d'un héros romantique, et précisément d'un autre capitaine, qui avait, lui aussi, lutté contre un cap :

le cap des Brumes
Qui sert de sentinelle au détroit Magellan,

le capitaine de la *Bouteille à la mer* :

Il sourit en songeant que ce fragile verre
Portera sa pensée et son nom jusqu'au port,
Que d'une île inconnue il agrandit la terre,
Qu'il marque un nouvel astre et le confie au sort.

Est-ce bien là la signification du sourire mallarméen ? Vigny souligne de la sorte la sérénité du héros qui a fini sa tâche. Mais l'idée de la tâche accomplie ne semble guère convenir ici. Adressons-nous à Mallarmé lui-même. En mai 1867, annonçant à Lefébure qu'il a parfaitement délimité l'Œuvre « *impérissable*, dit-il, *si je ne péris pas* », il propose à son ami ce qu'il faut bien appeler une dialectique du sourire. Au sourire de la Vénus de Milo, à celui de la Joconde, il oppose une troisième scintillation de la beauté sur cette terre : « Souriant mystérieusement maintenant, mais de bonheur et avec la quiétude éternelle de la Vénus de Milo retrouvée, ayant eu l'idée du mystère dont la Joconde ne savait que la sensation fatale. » Le sourire de Vasco est un sourire d'initié, d'élu du mystère.

Cependant, comme le Hollandais volant, comme les héros de Vigny, de Hugo, comme tous les êtres marqués par la fatalité, Vasco est pâle, et cette pâleur est le signe de la malédiction. Maudit et béni à la fois, tel est le Destin du Poète, tel est le Destin du Hollandais volant [1].

1. Comment ne pas songer ici aux trois vers de la *Maison du Berger* :

Mais sitôt qu'il te voit briller sur un front mâle
Troublé de ta lueur *mystérieuse et pâle*
Le vulgaire effrayé commence à blasphémer.

De même que le rire s'était mué en sourire, Mallarmé avec l'âge avait perdu sa belle assurance d'adolescent. « Redescends vainqueur, s'écriait-il à l'adresse d'Espinas, *portant l'astre à ton front.* » Prince amer de l'écueil, le poète vieilli se contente de formuler avec crainte et tremblement ce souhait : « RIEN ... N'AURA EU LIEU ... QUE LE LIEU ... EXCEPTE à l'altitude PEUT-ETRE ... UNE CONSTELLATION. » Répétait-il *in petto* la plainte du capitaine : « Jour du jugement, Jour Suprême ! Quand luiras-tu dans ma nuit !. » Jamais Mallarmé n'exorcisa cette angoisse.

De bonne heure hanté par le spectre de l'Impuissance, il connut après les nuits de Tournon une torture atroce. M. Raitt commentant la lettre de Mallarmé à Villiers du 24 septembre 1867, conclut : « C'est à partir de ce moment que se constitue, autour de l'Œuvre rêvé, le drame de la vie poétique de Mallarmé. » Et le critique poursuit, usant spontanément de métaphores et d'images qui illustrent notre propos : « Va-t-il l'entreprendre ou non ? Ose-t-il même l'aborder ? Ou bien va-t-il s'épuiser en préparatifs sans fin, en spéculations toujours plus subtiles, en atermoiements indéfinis, en essais expérimentaux, pour éviter cette confrontation terrible avec sa pensée accomplie qui lui montrera si, dans les mots qu'il emploie dans *Igitur*, « il y a eu folie » ? [1]. »

Pendant trente ans le poète a été la proie de ce drame, et, en s'efforçant de le cerner, d'*Igitur* au *Coup de dés*, il ne s'en est pas délivré. C'est ce drame encore qui lui inspire *Salut*, *A la nue accablante*, *Petit Air II*, *Au seul souci de voyager*.

Car le capitaine n'en poursuivait pas moins sa route. En 1885, une lithographie d'Odilon Redon suggérait à Mallarmé ce commentaire remarquable : « Mon admiration tout entière va droit au grand Mage inconsolable et obstiné chercheur d'un mystère qu'il sait ne pas exister, et qu'il poursuivra, à jamais pour cela, du deuil de son lucide désespoir, car c'eût été la vérité ! »

« Enfer ou Ciel, qu'importe ? » s'écriait Baudelaire avec quelque outrance. Plus sagement, au terme de son existence, Mallarmé estimait que seule comptait la fidélité à soi-même. « Suffisamment, je me fus fidèle, pour que mon humble vie gardât un sens. »

L'année 1898, anniversaire du quatrième centenaire du voyage de Vasco de Gama, est aussi l'année où mourut le poète porteur du message. Si l'Hommage à Vasco n'est pas, comme le veut M. Gill, un Tombeau de Chateaubriand, serait-il, avant l'heure, un Tombeau de Mallarmé !

L. Cellier.

C'est un effet analogue que note le narrateur du *Manuscrit trouvé dans une bouteille*, lorsqu'il décrit l'attitude de l'équipage à l'heure suprême : « L'équipage se promène sur le pont d'un pas tremblant et inquiet ; mais il y a dans toutes les physionomies une expression qui ressemble plutôt à l'ardeur de l'espérance qu'à l'apathie du désespoir. »

1. *Revue des Sciences humaines*, n° 77, janvier-mars 1955, p. 156.

P. S. — Cet article était écrit lorsque nous avons lu dans la revue *Quo Vadis* (janvier-mars 1955) le compte rendu par M. Lebois, de l'ouvrage de M. Chassé, *Les Clefs de Mallarmé.* Rendons encore à chacun son dû. Selon M. Lebois, le poème se trouve élucidé par le fait qu'il a paru dans l'*Album commémoratif* de 1898. « Il ne resterait plus, ajoute le critique, qu'à repérer des souvenirs littéraires et musicaux, qui devaient nécessairement alimenter l'imagerie du poète : *Lusiades* de Camoëns et son succédané dans l'opéra : *L'Africaine* de Meyerbeer, que cite souvent Villiers ; *Voyage* de Baudelaire (« Mais les vrais voyageurs sont ceux-là seuls... ») ; Chanson du pilote du *Vaisseau-Fantôme* [1] — et c'est le souvenir du Hollandais Volant qui explique l'épithète de « pâle Vasco », — mêlée au chant de l'oiseau dans *Siegfried.* »

2e *P.-S.* — Entre l'envoi de cet article et son insertion : 1° M. Scherer a publié *le Livre* de Mallarmé. Nous laissons au lecteur la liberté d'apprécier si ce texte infirme ou non le commentaire de M. Raitt.

2° M. Lebois a recueilli le compte rendu cité plus haut dans son ouvrage : *Admirable XIXe siècle.*

3° M. Chassé a publié dans la *Revue des Sciences humaines*, fasc. 88, oct.-déc. 1957, un article sur *le Vocabulaire nautique* de Mallarmé. Il nous apprend, p. 458, qu'un officier de marine lui a révélé « le sens proprement maritime de *gisement* ».

1. Erreur : M. Lebois confond *La Chanson du pilote* et *La Romance de Senta.*

NOTES ET DOCUMENTS

JOSEPH-FRANÇOIS BAUDELAIRE ÉTAIT-IL PRÊTRE ?

Né le 7 juin 1759 à Sainte-Menehould, Joseph-François Baudelaire intéresse l'histoire littéraire par l'influence qu'il a exercée sur son fils Charles, né le 9 avril 1821 de son second et tardif mariage avec Caroline Archenbaut-Defayis (9 septembre 1819). Sans doute le poète, orphelin dès le 10 février 1827, ne dut pas conserver de son père un souvenir bien précis, mais le défunt put néanmoins orienter d'une façon déterminante sa psychologie religieuse, s'il faut vraiment voir en lui, comme l'a soutenu M. Marcel A. Ruff dans un ouvrage dont le retentissement a été grand, un prêtre « janséniste ». M. Claude Pichois a présenté sous une forme très fine l'essentiel des remarques qu'appelait l'emploi de l'adjectif, mais sur la question du caractère sacerdotal de François Baudelaire, M. Ruff ne paraît pas avoir, jusqu'ici, rencontré de contradicteur [1].

Pourtant sa découverte ne serait pas moins paradoxale qu'inattendue, l'union dont est issu le poète ayant été bénie par l'Église. Peu importe que M. Ruff ait cherché — en vain — le nom de Jean-François dans les suppliques adressées après le Concordat au cardinal Caprara par des prêtres mariés. Les indults accordés par le légat ne permettaient en effet que la régularisation religieuse d'un mariage contracté civilement avant le 15 août 1801. Jamais il ne fut question de les faire servir à autoriser, après veuvage, une nouvelle infraction à la loi du célibat ecclésiastique. Si d'anciens prêtres réussirent sous l'Empire et sous la Restauration à faire bénir des unions illicites, ce ne put être qu'en dissimulant cet empêchement, et le plus souvent, dans une ville où ils étaient inconnus. Or, le père de Baudelaire se maria à Paris, qu'il ne semble pas avoir quitté depuis 1783 et où il avait occupé des postes en vue. En admettant que sa fraude ne constituât pas à l'égard de la mariée une escroquerie morale pour laquelle les tribunaux auraient à cette date montré peu d'indulgence [2], elle aurait nécessairement eu pour complices des témoins qui ne pouvaient pas arguer de leur ignorance. Mais comment Caroline Archen-

1. Marcel A. Ruff, *L'esprit du mal et l'esthétique baudelairienne*, Paris, 1955, p. 143, 147.— Cl. Pichois, *Le père de Baudelaire fut-il janséniste ? Revue d'Histoire littéraire de la France*, octobre-décembre 1957, p. 565-568.

2. R. Naz, *Célibat ecclésiastique*, *Dictionnaire de droit canonique*, t. III, Paris, 1942, p. 137. Cf. V. Bindel, *Histoire religieuse de Napoléon, t. I, Les évêques de Bonaparte*, Paris, 1940, p. 158-161 et L.-A.-A. Pavy, *Lettres sur le célibat ecclésiastique*, Alger, 1851, p. 174, 190 et suiv., 199. Nous tenons à remercier M. le chanoine J. Leflon, excellent historien de cette période, dont l'avis motivé nous a été très précieux.

baut-Defayis (née en 1794, elle était fille d'un officier émigré en Angleterre) l'aurait-elle pu, elle qui, orpheline le 23 novembre 1800, avait été recueillie à Paris par son tuteur Pierre Pérignon, compatriote et camarade d'études de J. Fr. Baudelaire ? Celui-ci était « l'ami de la maison » : depuis l'enfance elle le voyait souvent et en entendait sans cesse parler ; pourquoi lui aurait-on caché l'histoire du « vieillard » dont on ne pensait certes pas qu'elle remplacerait un jour la femme ? Force est donc d'admettre qu'elle a participé volontairement à une cérémonie sacrilège : attitude très baudelairienne, peut-être..., mais les historiens de son fils ont été jusqu'ici unanimes pour souligner sa piété [1] !

Les vraisemblances psychologiques comptent peu en présence des pièces d'archives. Malheureusement pour sa thèse, M. Ruff n'a pu trouver trace des promotions de J.-F. Baudelaire aux divers ordres sacrés ni même de ses études dans un séminaire. A leur défaut, il insiste sur le fait, bien établi, que le jeune homme a été régent de rhétorique à Sainte-Barbe deux années au moins (octobre 1783-octobre 1785). Or, nous dit-il, « on omet de signaler qu'aucun laïc n'enseignait alors dans les écoles » [2]. Si le laïc est celui qui ne porte pas la soutane, on a tort : mais en quoi cela renforce-t-il la démonstration de M. Ruff ? Si en revanche « non laïc » devient synonyme de prêtre, il suffit de parcourir les catalogues des corps enseignants de Louis-le-Grand (1763-1789) ou de Sainte-Barbe pour s'apercevoir qu'en dehors des postes de direction (supérieur et « supérieurs locaux » ou chefs de division), les prêtres y sont fort peu nombreux. Sans doute, depuis qu'il avait été, en 1730, confié aux Sulpiciens, Sainte-Barbe avait un caractère un peu particulier. Ses régents devaient théoriquement se destiner à l'état ecclésiastique et le séjour qu'ils y faisaient remplaçait les années de séminaire : le règlement archiépiscopal du 24 septembre 1773 chargeait même « le supérieur local de donner seul les attestations pour être admis aux saints ordres ». Mais, à la veille de la Révolution, les intéressés dédaignaient de plus en plus cet avantage : « Vainement M. de Beaumont avait dépensé son argent et ses efforts pour que la Communauté de Sainte-Barbe ne cessât jamais d'être une école cléricale. Sous son successeur, la tendance universelle fut à la sécularisation... Pour une partie des maîtres qui surveillaient les Humanistes, la soutane n'était plus qu'un habit d'uniforme... Ceux-là étaient des laïques, bien déterminés à rester toujours tels... Au lieu d'étudier la théologie, ils se préparaient à l'agrégation devenue nécessaire pour professer dans les collèges » [3]. Il n'était pas, en effet, dans les habitudes de l'Ancien Régime de prendre des engagements inutiles : si l'on recevait la tonsure, c'était en vue d'un bénéfice simple et seuls les bénéfices à charge d'âme exigeaient le sacerdoce. L'évêque de Châlons, A. Leclerc de Juigné, conféra le 12 juillet 1777, la tonsure à Pierre Pérignon, et non à J.-F. Baudelaire, né seulement deux mois plus tard [4] : il y a chance que le second ne voulait pas ou ne pouvait pas (car il était de famille beaucoup plus modeste) faire, comme son ami, carrière dans l'Église. Il comptait demander à l'enseignement sa subsistance et nous serions surpris qu'il n'eût pas « régenté » ici

1. Eugène et Jacques Crépet, *Charles Baudelaire, étude biographique*, Paris, 1906 p. 264 et suiv. — M. A. Ruff, p. 147.
2. Crépet, p. 266. — Ruff, p. 143, 226, 228.
3. G. Dupont-Ferrier, *Du collège de Clermont au lycée Louis-le-Grand*, t. III, Paris, 1925, p. 66-75. — J. Quicherat, *Histoire de Sainte-Barbe*, t. II, Paris, 1862, p. 338, 372 et suiv., 383.
4. Ruff, p. 148, 464,

ou là avant de recevoir, en 1783, une des plus importantes classes de rhétorique de Paris. La venue des deux provinciaux à Sainte-Barbe pourrait d'ailleurs s'expliquer par la promotion de Mgr de Juigné (1781) qui allait confier son propre neveu à la Communauté : il y était peut-être incité par le fait qu'un Choiseul-Gouffier, parent de son prédécesseur à Châlons, s'y trouvait déjà sous la surveillance de l'abbé Charles Nicolle, supérieur des humanistes et véritable chef du collège. On ne s'étonnera donc pas de voir Baudelaire devenir, en 1785, précepteur des jeunes Choiseul-Praslin : comme sa veuve l'écrira plus tard à Asselineau, il devait cet emploi « au proviseur de son collège, qui l'aimait beaucoup » [1].

Il se trouvait ainsi placé chez des grands seigneurs libéraux, dignitaires de la Franc-Maçonnerie, liés avec M^me^ Helvétius, avec les Condorcet, avec les Cabanis et qui, fait caractéristique, n'émigrèrent pas. Sous la Terreur, Baudelaire réussit à les sauver grâce à ses relations avec des « amis de collège » haut placés. De qui s'agit-il ? Nous savons seulement que les conventionnels Baudot, Massieu et Réal étaient sortis de Sainte-Barbe et que la Communauté était étroitement liée au collège du Plessis où Manuel, procureur général de la Commune, avait été régent. Si le précepteur des Choiseul gardait du crédit auprès d'eux, c'est sans doute qu'il n'était pas loin de partager leurs sentiments et les circonlocutions embarrassées de M^me^ Aupick sont peut-être moins proches de la vérité que le mot brutal du poète affirmant à Prarond que « son père avait porté la soutane avant de porter le bonnet rouge ». Le second fait peut n'être guère moins exact que le premier. Mais faut-il pour autant accorder la même confiance au mot rapporté par Jules Levallois : « Moi, fils d'un prêtre » [1] ? Le goût bien connu de l'auteur des *Fleurs du Mal* pour le scandale aurait en effet trouvé une occasion propice de s'exercer dans la confusion, certainement déjà très fréquente à cette époque, entre l'état sacerdotal et le port du costume ecclésiastique.

M. Ruff n'en pense pas moins que « pour une fois, Baudelaire n'avait pas besoin de mystifier ses auditeurs », car « il n'y a pas de doute que François Baudelaire avait été ordonné prêtre ». Cette conclusion lui paraît se dégager à l'évidence d'un document sur lequel il a le mérite d'avoir, le premier, attiré l'attention [2]. Le diocèse de Châlons avait été rattaché, en 1790, à celui de Reims (ou plutôt de la Marne) et le Directoire du département avertissait, le 24 mars 1791, le Comité ecclésiastique du peu de succès qu'y rencontrait la Constitution civile : il fallait pourvoir de nombreux postes vacants pour refus de serment et les candidats étaient rares. C'était en particulier le cas de la cure de Dommartin-sous-Hans dans le canton de La Neuville-au-Pont, district de Sainte-Menehould. Les électeurs, réunis le 8 mai 1791, désignèrent pour l'occuper un ex-prémontré, Et. Nic. Dommanget : hélas, ils apprenaient le lendemain que celui-ci déclinait leur offre ! Pensant alors à leur ancien compatriote, ils reportèrent aussitôt leurs voix sur François Baudelaire. De Paris, le précepteur répondait le 18 mai, « qu'attaché depuis six ans à M. et M^me^ de Praslin, il ne pouvait les quitter ». Alors qu'un élu sur quatre se dérobait, les autorités du district durent être assez peu surprises du peu de succès de leur choix improvisé. On peut même se demander si ce n'était pas une simple manœuvre pour gagner du temps : de fait, on finit par trouver un

1. Quicherat, t. II, p. 363, 367, 373, 375, 383, 385, 387. — Crépet, p. 266. — Ruff, p. 143.

2. Quicherat, t. II, p. 351 et suiv., 362, 383, 405. — Crépet, p. 3, 259 et suiv. — Ruff, p. 143, 418.

ancien augustin, Fr. M. Choinet, qui accepta de se laisser nommer le 17 septembre. Il est en tout cas difficile de savoir à quel moment placer « les commentaires et protestations » contre « l'élection d'un curé non qualifié » dont l'absence paraît à M. Ruff un argument en faveur de sa thèse. M. Cl. Pichois lui en fournit, il est vrai, un autre plus spécieux : « Si par hasard ses concitoyens lui avaient attribué une qualité qui n'était pas la sienne, Baudelaire n'aurait-il pas eu à cœur de les détromper ? ». Le malheur est que le procès-verbal ne porte d'autre « qualité » que celle de précepteur. C'est un syllogisme inconscient qui conduit nos contemporains à associer le mot de curé à celui de prêtre, même lorsque (M. Ruff en a été gêné), il n'est pas question d'institution canonique. Sans doute on pourrait invoquer la Constitution Civile du Clergé (titre II, article 32) : « Pour être éligible à une cure, il sera nécessaire d'avoir rempli les fonctions de vicaire dans une paroisse ou dans un hôpital, ou autre maison de charité du diocèse, au moins cinq ans ». Mais ce texte prouve trop, Baudelaire n'étant évidemment pas dans ce cas, non plus que quantité d'autres élus. Il est vrai qu'on n'a sans doute jamais avoué alors que le sacerdoce n'était pas nécessaire (on a même affirmé le contraire dans le Bas-Rhin à cause du grand nombre d'électeurs luthériens) et que les procès-verbaux d'élection ne fournissent pas la preuve qu'on s'en soit passé en fait. Dès 1791, ils le laissent pourtant supposer quand ils se contentent de mentionner les qualités de « régent, professeur, précepteur »... ou s'abstiennent d'en indiquer aucune. Le titre d'ex-religieux lui-même n'est pas une garantie, car il pouvait s'agir de frères lais ou, du moins, de séminaristes [1]. Nous en avons la certitude pour Michel Baumgartener, capucin de vingt-deux ans qui, élu le 18 septembre 1791 à la cure de Garrebourg (Meurthe), la refusa en alléguant qu'il n'avait pas terminé ses études. Il est aussi certain qu'un laïc fut désigné, au début d'avril 1791, par les électeurs de Châteaubriant. L'évêque de Chartres était alors contraint de devancer l'âge canonique de l'ordination (vingt-cinq ans). D'ailleurs, à mesure que le temps passait, le recrutement des pasteurs de la nouvelle Église se faisait de plus en plus difficile et ses évêques multipliaient les dispenses inouïes. Ce n'est qu'en ramenant à cinq mois le temps de séminaire que Nicolas Diot, évêque de la Marne, put procéder à des ordinations en juin et en décembre 1792. Ailleurs, on faisait monter à l'autel, quel que fût leur âge et après quelques jours d'études, répétiteurs, instituteurs, clercs de notaire, bedeaux ou chantres. On n'en était pas encore là à Châlons le 9 mai 1791, mais aussi l'irrégularité n'était pas aussi grande, en admettant qu'il y en eût une : même s'il n'avait jamais passé par un séminaire proprement dit, François Baudelaire possédait la culture requise et peut-être, en vertu des privilèges de Sainte-Barbe, le temps de cléricature suffisant. S'il n'a pas signalé à ses électeurs son caractère laïque, c'est que ceux-ci le connaissaient et lui auraient répondu que N. Diot était prêt à l'ordonner sur le champ « titulo beneficii » comme le prescrivait le concile de Trente. Les habitudes de l'Ancien Régime étaient telles qu'il n'est pas sûr que les non-jureurs eussent pu s'en scandaliser [2].

1. Lud. Sciout, *Histoire de la Constitution civile du clergé*, 1790-1801, Paris, 1872, t. I, p. 115, 126, 188 ; t. II, p. 108, 340. — A. Millard, *Le clergé du diocèse de Châlons-sur-Marne, La Révolution*, 1re *p.*, *Le serment*, Châlons-sur-Marne, 1904, p. 83, 109, 121-124, 127, 129, 167, 170, 177 et suiv., 266, 277. — Dom H. Leclercq, *L'Église constitutionnelle (juillet 1790-avril 1791)*, Paris, 1934, p. 404-407, 421.

2. Sciout, t. II, p. 105, 347. — Millard, p. 413, 423. — Leclercq, p. 401, 403, 419-423. — C. Constantin, *L'évêché du département de la Meurthe*, t. I, Nancy, 1935, p. 668. — Bindel, t. I, p. 166 et suiv.

Même s'il n'a jamais reçu « la longue formation qui mène à la prêtrise », François Baudelaire a du moins passé sa jeunesse dans un milieu ecclésiastique et cela aurait pu suffire à le marquer d'une empreinte janséniste. Mais où l'aurait-il subie ? Il n'avait que quatre ans à la mort de Mgr de Choiseul-Beaupré et les *Nouvelles ecclésiastiques* déplorent aussitôt les persécutions dont leurs amis, déjà peu nombreux, sont victimes de la part du chapitre presque unanime et du nouvel évêque, Mgr de Juigné. Pis que tout, le séminaire de Châlons était confié aux lazaristes et le « trop fameux docteur Petitjean » venait de recevoir la cure de Sainte-Menehould ! Aussi ne s'étonne-t-on pas qu'E. Préclin ne puisse signaler en 1789 dans le diocèse qu'un seul « janséniste », le curé de Fromentières (si les curés constitutionnels y étaient assez nombreux, il faut l'attribuer au gallicanisme et à la « philosophie »). En admettant même qu'il ne soit pas venu à Paris à la suite de Juigné, le jeune régent y entra dans une maison où plus de cinquante ans d'efforts avaient si bien réussi à faire disparaître l'hérésie quesnellienne que, le 10 octobre 1783, les *Nouvelles ecclésiastiques* se lamentaient sur sa décadence : on y joignait au goût du théâtre celui du tapage nocturne ! [1] M. Cl. Pichois a bien senti l'importance de la chronologie et il a aussi heureusement caractérisé les tendances « fin de siècle » de l'entourage des Praslin. Ses conclusions ne font d'ailleurs que confirmer les termes de la requête du père du poète, demandant, en 1797, à « être employé dans les bureaux de l'Instruction publique..., son goût l'ayant toujours porté vers la littérature et les arts, il s'est livré jusqu'à présent à des occupations relatives à ces deux genres d'études ». Il est frappant que sa veuve, qui ignorait à coup sûr cette pièce, ait décrit François Baudelaire avec les mêmes expressions dans sa lettre à Ch. Asselineau. Seule la découverte de documents nouveaux permettrait de retoucher — sans, croyons-nous, la bouleverser — la physionomie morale qui se dégage de la concordance, déjà soulignée par M. Jean Pommier, des sources biographiques les plus sûres [2].

Jean Orcibal.

UNE LETTRE INÉDITE DE LAMENNAIS

La lettre de Lamennais que nous publions ci-dessous appartient à M. Mathis, docteur ès-lettres, censeur des études au Lycée Georges-Clemenceau, à Nantes. Nous le remercions très vivement de nous l'avoir communiquée en nous autorisant à la reproduire. Cette lettre met en scène Charles Didier (1805-1864), d'origine genevoise, l'auteur de *Rome souterraine* (1833), le seul de ses ouvrages qui ait eu un semblant de succès. En 1837, Lamennais avait essayé d'en faire un journaliste et lui avait confié le secrétariat de la rédaction du *Monde*. Ni ses romans vécus (George Sand, la Comtesse d'Agoult) ou écrits (*Chavornay*, par exemple, qui n'est pas sans intérêt), ni son mariage ne lui donnèrent gloire et fortune. Il finit par le suicide. Il laissait un journal beaucoup moins prolixe que celui de son compatriote Amiel, mais plus acide.

Quant au destinataire de la lettre, Charles-François Lallemand (1790-1853), médecin et chirurgien, il servit dans la chirurgie militaire, puis fut

1. *Nouvelles ecclésiastiques*, 6 mars 1765, p. 42 et suiv. ; octobre 1766, p. 211 et suiv. ; 17 septembre 1772, p. 150 et suiv. ; 30 janvier 1776, p. 17-20 ; 10 octobre 1783, p. 162 et suiv. — Edmond Préclin, *Les jansénistes du XVIII^e siècle et la Constitution civile du clergé*, Paris, 1929, p. 85, 100, 124, 305, 374, 502 et suiv. — Ruff, p. 143 et suiv.

2. Crépet, p. 265 et suiv. — Ruff, p. 145 et suiv. — Pichois, *loc. cit.*

à Paris élève de Dupuytren et de Récamier. Il était professeur de clinique chirurgicale à la Faculté de Montpellier depuis 1819. Il devint membre de l'Institut.

Lamennais sortit de prison le 3 janvier 1842 [1] ; il y était entré le 4 janvier 1841. Il se rendit dans son appartement de la rue Tronchet. Déjà très fatigué par la prison, il ne se reposa guère pendant ce mois de janvier qu'il passa à Paris [2]. Il partit pour la Bretagne, le mardi 1er février [3] ; il était de retour à Paris, le 23 février [4].

JACQUES VIER.

Paris, 30 janvier 1842.

Un de mes amis, M. Ch. Didier, va faire un voyage dans le Midi, et il désire, mon cher Docteur, vous voir en passant à Montpellier. Son nom doit déjà vous être connu, notamment par *Rome souterraine*, et, sans parler ici du talent qui ne gâte pourtant rien, son caractère, si honorable de tout point, suffirait seul pour vous rendre agréable sa connaissance personnelle [5]. J'envie le plaisir qu'il aura de causer avec vous quelques instants. Vous me parleriez de vos belles recherches, si précieuses pour la science et qui m'intéressent si vivement. Au lieu de cela, je vais vous tourner le dos. Je pars pour la Bretagne afin de m'y reposer quelques semaines. La prison m'a laissé de la fatigue et cette fatigue n'est pas diminuée par la vie trop active qui est la mienne depuis ma sortie. J'espère que la campagne me fera du bien, même en cette saison. Tout à vous cher Docteur,

F. LAMENNAIS.

LE SENS DU « BATEAU IVRE »

Bien que *Le Bateau Ivre* soit sans doute une des œuvres les mieux connues de la poésie française, il n'est pas sans poser certains problèmes. Rimbaud n'ayant même pas vu la mer en septembre 1871, les prodigieux voyages qui sont racontés dans la première partie du poème doivent symboliser quelque chose ; mais quoi exactement ? Que signifie ensuite cette « Europe aux anciens parapets » que regrette Rimbaud dans le vers final d'une des dernières strophes ? Enfin et surtout, quelle est la conclusion à laquelle arrive le poète ? « O que ma quille éclate ! O que j'aille à la mer ! », souhaite-t-il dans l'antépénultième strophe, et pourtant, dans la strophe finale, selon l'exégèse généralement proposée, il semble renier ce désir de partir :

> Je ne puis plus, baigné de vos langueurs, ô lames,
> Enlever leur sillage aux porteurs de cotons,
> Ni traverser l'orgueil des drapeaux et des flammes,
> Ni nager sous les yeux horribles des pontons.

1. Lettres de Lamennais à la baronne Cottu ; lettre du 31 décembre 1941. « Enfin, le 3, de bonne heure, je serai rue Tronchet, n° 13 ». *Lettres inédites de Lamennais à la Baronne Cottu*, publiées par le comte d'Haussonville, Paris, 1910, p. 316.

2. D'abord, pour accéder à son appartement, il lui fallait monter 118 marches. Lettre déjà citée à la baronne Cottu. De plus, comme il le dit dans une autre lettre à la même destinataire : « Au bruit, au mouvement, aux divers coups sur coups et sans interruption [*sic*], est venu se joindre un gros rhume avec extinction de voix », lettre du 24 janvier 1842, *op. cit.*, p. 317.

3. Le 28 janvier 1842, Lamennais écrivait à la baronne Cottu : « Ma place est arrêtée à la diligence pour mardi prochain »., *op cit.*, p. 317.

4. Lettre à la baronne Cottu du 25 février. Il parle de son voyage à d'autres. Par exemple, le 3 mars, il écrivait à la comtesse d'Agoult. Cf. Ch. Dédéyan, *Trois lettres inédites de Lamennais, Revue d'Histoire littéraire de la France*, octobre-décembre 1952, p. 512. Dans la lettre du 28 janvier 1842 à la baronne, Lamennais déclarait que son voyage ne durerait pas plus de trois ou quatre semaines, *op. cit.*, p. 318.

5. Le personnage était pourtant terriblement ombrageux.

C'est « la fin attristée du périple », affirme Mme Noulet, résumant ainsi l'avis de tous les critiques, « la chute des illusions » [1]. Nous croyons cependant que c'est une grave erreur que d'interpréter ainsi cette strophe finale, erreur qui résulte, en partie au moins, du fait que l'on a mal compris le reste du poème.

Il serait oisif de reprendre ici les recherches qui ont été faites sur les antécédents littéraires du *Bateau Ivre* en dehors de l'œuvre du poète lui-même. Nous savons que Rimbaud ne connaissait pas à cette époque d'autres pays que la France et la Belgique, et que les splendides images exotiques qui foisonnent dans le poème ne peuvent donc être que de sources livresques. Le brillant élève du collège de Charleville, qui était aussi, comme en témoignent ses lettres à son professeur Izambard, un lecteur vorace, avait certainement lu Baudelaire, Hugo, Michelet, Jules Verne, Gautier, les poètes du *Parnasse contemporain*, et sans doute bien d'autres encore. Mais ce ne sont là que les matières premières du poème ; il nous semble plus important de savoir ce que l'auteur du *Bateau Ivre* en a fait.

Pour nous aider dans cette tâche, il existe dans l'œuvre de Rimbaud lui-même un poème ayant avec *Le Bateau Ivre* des rapports évidents qui pourtant n'ont jamais, à notre connaissance, été signalés. Il s'agit des *Poètes de sept ans*, pièce datée du 26 mai 1871, c'est-à-dire de trois ou quatre mois avant *Le Bateau Ivre*. Comme l'indique le titre, Rimbaud décrit dans le premier de ces deux poèmes sa vie et ses sentiments à l'âge de sept ans lorsqu'il se complaisait à faire « des romans sur la vie au grand désert », en s'imaginant au milieu de « forêts, soleils, rives, savanes », en rêvant « la prairie amoureuse, où des houles lumineuses... font leur remuement calme » ; son « roman sans cesse médité » était :

> Plein de lourds ciels creux et de forêts noyées,
> De fleurs de chair aux bois sidérals déployées.

Non seulement cette pièce nous offre déjà le vocabulaire et la mise en scène du *Bateau Ivre*, mais, en outre, les deux derniers vers annoncent cette métaphore du poète-bateau qui va dominer le deuxième poème, car Rimbaud se dépeint à sept ans

> ... seul, et couché sur des pièces de toile
> Écrue, et pressentant violemment la voile !

Mais pourquoi, l'imagination libérée par le simple contact avec ces morceaux de toile, Rimbaud voulait-il s'enfuir vers des rives lointaines à bord d'un voilier ? Le début des *Poètes de sept ans* ne laisse aucun doute : c'était parce qu'il ne pouvait déjà plus tolérer la discipline imposée par sa mère trop autoritaire :

> Et la Mère, fermant le livre du devoir,
> S'en allait satisfaite et très fière, sans voir,
> Dans les yeux bleus et sous le front plein d'éminences,
> L'âme de son enfant livrée aux répugnances.
> Tout le jour il suait d'obéissance ; très
> Intelligent ; pourtant des tics noirs, quelques traits
> Semblaient prouver en lui d'âcres hypocrisies !

Ce qu'il désirait ardemment, cet enfant trop discipliné, c'était la liberté, « la Liberté ravie », comme il l'appelle dans un vers au milieu

1. E. Noulet, *Le premier visage de Rimbaud* (Bruxelles, 1953), p. 266-267.

du poème, dotant ce terme, comme celui de « Mère » d'une majuscule, comme pour symboliser que c'étaient là les deux pôles du monde de son enfance.

Or, si Rimbaud pouvait déjà, à sept ans, traverser en imagination des « prairies amoureuses », des « houles lumineuses », des « forêts noyées », des « bois sidérals », de « lourds ciels ocreux », n'est-il pas tout naturel qu'à dix-sept ans il puisse s'imaginer faisant des voyages encore plus vastes tels qu'il les décrit dans *Le Bateau Ivre* ? D'autant plus qu'il avait alors goûté momentanément cette liberté ravie pendant ses trois fugues à Paris, à Bruxelles, et de nouveau à Paris vers la fin de 1870 et au début de 1871. Car quel est le thème fondamental que souligne le poète plusieurs fois au début du *Bateau Ivre* lorsqu'il raconte qu'il ne se sentait plus guidé, qu'il n'avait plus de haleurs, que

> Les fleuves m'ont laissé descendre *où je voulais* ?

N'est-ce pas la liberté totale et entière qu'il chante et la joie de s'être échappé de toute contrainte, d'avoir pu danser, plus léger qu'un bouchon, sur les flots, sans gouvernail pour le diriger, sans grappin pour le retenir ? Il nous semble, en effet, que la première partie du *Bateau Ivre*, où tous les verbes, il est important de le noter, sont au passé, est tout simplement une prodigieuse transformation poétique des trois courtes fugues en voyages vertigineux.

Puis, après dix-sept strophes, survient un brusque changement, une exclamation de surprise : « Or moi, bateau perdu... moi qui trouais le ciel... qui courais... qui tremblais », moi « fileur éternel des éternités bleues », à présent, avoue Rimbaud avec étonnement,

> Je regrette l'Europe aux anciens parapets.

Que peut-il symboliser ce vieux continent aux murailles solides que regrette Rimbaud malgré le bonheur enivrant qu'il vient d'éprouver en s'échappant de toute contrainte ? N'est-ce pas une simple métaphore, amenée par le contexte, pour la stabilité et la sécurité qu'apporte la discipline, par contraste avec l'instabilité et l'insécurité qui accompagnent inévitablement la liberté et que doit surtout éprouver un enfant en train de secouer le joug de l'autorité maternelle ? S'il est permis de traduire en langage prosaïque les splendides images de ces deux premières parties du *Bateau Ivre*, il nous semble que ce sont d'abord la joie du garçon qui a quitté sa mère pour la première fois et ensuite le sentiment de nostalgie qu'il ne peut quand même pas s'empêcher d'éprouver pour cet abri de l'enfance qu'il a laissé derrière lui.

C'est de là que provient, à notre avis, l'inquiétude implicite dans la question posée dans la strophe suivante où, après s'être exprimé d'abord au temps passé et puis au temps présent, Rimbaud se tourne enfin vers l'avenir et se demande si c'est vraiment dans cette liberté totale que réside la précieuse force vitale qu'il cherche :

> J'ai vu des archipels sidéraux ! et des îles
> Dont les cieux délirants sont ouverts au vogueur :
> — Est-ce en ces nuits sans fonds que tu dors et t'exiles,
> Million d'oiseaux d'or, ô future Vigueur ?

Dans la strophe suivante cependant, il écarte résolument ses craintes, car il lui faut avouer que, lorsqu'on se réveille de ces rêves où l'on a vu des nuits sans fonds, les aubes de la vie réelle sont navrantes, que le soleil et la lune revenant interminablement dans l'existence monotone

de tous les jours sont atroces et amers pour celui qui a une fois goûté le fruit aigre-doux de la liberté. Il veut donc repartir ; il lui tarde de redescendre les fleuves impassibles, de sentir à nouveau l'eau verte pénétrer sa coque de sapin :

> Mais vrai, j'ai trop pleuré ! Les Aubes sont navrantes.
> Toute lune est atroce et tout soleil amer :
> L'âcre amour m'a gonflé de torpeurs enivrantes.
> O que ma quille éclate ! O que j'aille à la mer !

S'il veut une certaine sécurité ce n'est pas celle qu'apporte une discipline devenue trop dure à supporter, mais celle de l'enfance où l'on se plie moins difficilement à l'autorité maternelle, où l'on ne peut que se laisser tristement enfermer dans un horizon limité :

> Si je désire une eau d'Europe, c'est la flache
> Noire et froide où vers le crépuscule embaumé
> Un enfant accroupi plein de tristesses, lâche
> Un bateau frêle comme un papillon de mai.

Nous voici donc arrivés à la strophe finale ; pour en trouver le sens résumons l'argument de Rimbaud jusqu'ici. Il a connu l'immense joie d'être libre et, malgré un sentiment de regret pour la stabilité et la sécurité qu'offre la soumission à l'autorité maternelle, il tient toujours à s'évader ; il ne pourrait accepter la contrainte que s'il était un enfant. Or au moment de composer *Le Bateau Ivre*, Rimbaud, à la veille de son dix-septième anniversaire, n'est plus un enfant ; quel doit donc être, logiquement, le sens de cette conclusion qui débute par la phrase : « Je ne puis plus... » ? Une seule réponse nous semble possible : n'étant plus un enfant, Rimbaud ne peut plus tolérer la discipline imposée par sa mère.

Cette interprétation, qui nous paraît non seulement justifiée, mais exigée même par le développement de l'argument du *Bateau Ivre*, se trouve confirmée dès que l'on procède à une analyse rigoureuse des derniers vers du poème. Rimbaud déclare d'abord qu'il ne peut plus « enlever leur sillage aux porteurs de cotons ». Tout le monde a voulu rapprocher ce vers de ceux de la première partie, ce qui donnerait à croire que Rimbaud renie finalement son désir de s'échapper. N'est-il pas évident cependant que ce vers suggère non plus la liberté de la « planche folle » des premières strophes, mais la contrainte subie par un vaisseau qui doit suivre une route déjà tracée ? De même, « traverser l'orgueil des drapeaux et des flammes » évoque non plus l'image d'un bateau perdu « jeté par l'ouragan dans l'éther sans oiseaux », mais celle d'un navire qui entre dans un port, guidé par des signaux de chaque côté. « Nager sous les yeux horribles des pontons » enfin s'oppose très nettement à l'idée de danser sur les flots « sans regretter l'œil niais des falots » et suggère au contraire celle de naviguer entre des embarcadères le long d'une rivière étoite.

Loin de renier son désir de s'enfuir, il nous semble donc que dans cette strophe finale, Rimbaud constate que, ayant connu la liberté (car tel doit être le sens de ce participe passé « baigné de vos langueurs, ô lames »), il ne peut plus se permettre d'être tenu en laisse par sa mère, d'être guidé par elle, de n'agir que sous sa surveillance.

Pour terminer, remarquons que, ainsi interprété comme le manifeste du poète de dix-sept ans, *Le Bateau Ivre* s'accorde parfaitement non seulement avec ce qui venait de se passer, mais aussi avec ce qui

allait se passer dans la vie de Rimbaud. Car on sait que le lendemain de la composition du *Bateau Ivre* (ce qui nous paraît confirmer notre exégèse de la strophe finale), Rimbaud rompit avec sa mère pour s'en aller d'abord à Paris et ensuite à Londres avant de faire plus tard ces immenses voyages qu'il n'avait pu faire qu'en imagination au mois de septembre 1871, en agrandissant démesurément dans *Le Bateau Ivre* ses trois pitoyables fugues d'adolescent rebelle.

C. CHADWICK.

COMPTES RENDUS

R. Doucet, **Les bibliothèques parisiennes au XVI^e siècle**. Paris, A. et J. Picard, 1956. Un vol. in-8° de 175 pages.

En analysant, ici même, les catalogues des bibliothèques privées de la seconde moitié du XVIII^e siècle, Daniel Mornet ouvrait la voie à des recherches qui, si elles avaient été plus nombreuses, eussent éclairé la diffusion des livres et des idées à telle ou telle époque. Pour la Renaissance, quelle ne serait pas l'utilité d'un répertoire des inventaires déjà publiés, et d'une étude de sociologie littéraire fondée sur les inventaires connus ! Nous ne connaîtrons bien la diffusion de la littérature païenne [1], des ouvrages italiens, des écrits d'Érasme et de Lefèvre d'Étaples, que le jour où nous saurons ce que contenaient en 1520, 1540, 1560, les « librairies » d'un médecin parisien, d'un chanoine d'Autun, d'un noble campagnard, d'un conseiller au parlement d'Aix, etc.

Aussi le livre par lequel R. Doucet a terminé sa carrière de savant, est-il le bien-venu. Trois parties : une étude de 80 pages sur 194 bibliothèques parisiennes de 1493 à 1560, puis quatre inventaires (l'historien Nicole Gilles, 1499 ; le libraire Jean Janot, 1522 ; l'avocat Le Féron, 1548 ; le marchand brodeur Valet, 1555) ; enfin un répertoire des inventaires qui sont conservés au Minutier central et que R. Doucet a dépouillés pour écrire son étude.

Ce répertoire rendra de grands services aux chercheurs. Mais il eût été facile d'indiquer que certains inventaires avaient déjà été publiés : le libraire Ricouart dans la *Revue des bibliothèques* en 1895, les libraires Laliseau et Frichon dans les *Mémoires de la société de l'histoire de Paris* (XXI et XXIII), Bouchard, Poireau et Besnon par Coyecque (*Recueil d'actes notariés*, I), Labbé, J. d'Essoyes, Pichart, Symon par le même (*ib.*, II). Il est inutile que le travailleur se penche sur des grimoires que Coyecque et d'autres ont déjà déchiffrés et imprimés. Doucet mentionne la thèse de M^lle Fr. Lehoux sur la bibliothèque de Gaston Olivier [2] ; mais il a omis la liste des livres de l'étudiant Philibert de Pingon (cf. *Mélanges Picot*, II, p. 191).

L'étude est pleine d'intérêt, et on y trouve les qualités d'un historien méthodique et scrupuleux. Doucet s'est intéressé aux bibliothèques les plus modestes comme à celles qui contenaient de 500 à 1 000 livres, sans compter les riches reliures et les belles miniatures. Il ne dissimule pas les défauts et les insuffisances de ces inventaires : noms d'auteurs et titres estropiés [3], descriptions trop brèves, lots prisés en bloc.

Beaucoup d'inventaires conservés au Minutier central ne mentionnent aucun ouvrage. Les acheteurs de livres se recrutent surtout parmi les hommes de loi, les officiers royaux, et les ecclésiastiques. Peu de livres chez les gentilshommes, ce qui semble confirmer le jugement dédaigneux de B. Castiglione sur la noblesse française [4]. R. Doucet signale l'importance croissante

1. J'ai cherché dans ces inventaires et catalogues les témoignages du succès de Platon (*Actes du congrès Budé* de Tours-Poitiers, p. 331) et d'Horace (*Humanisme et Renaissance*, III, p. 153-154). Cf. aussi le Colloque Charles-Quint (1959).

2. Cette thèse vient de paraître (en vente chez l'auteur). Les 775 ouvrages que possédait cet aumônier du roi y sont identifiés ; chacun est accompagné d'une très utile notice bibliographique.

3. Schutz a relevé cette savoureuse déformation de *Bueve d'Antonne* : *bœuf en tonne* !

4. *Il Cortegiano*, I, XLII.

des bibliothèques à partir de 1520 ; parallèlement, la part des manuscrits diminue. Quels sont les ouvrages les plus répandus ? Ceux de droit, les livres religieux depuis la Bible [1] jusqu'aux docteurs du Moyen Age, aux sermonnaires et aux commentaires récents, les œuvres d'Érasme, les ouvrages de morale, les romans de chevalerie, le *Roman de la Rose*.

Sur la diffusion des œuvres latines et grecques, l'auteur apporte d'utiles précisions. Peu d'ouvrages en grec, mais beaucoup de textes et de dictionnaires latins. Pas de livres en allemand ou en anglais.

Mais il ne faut pas conclure hâtivement de la rareté ou de l'absence d'un livre, dans ces inventaires, à son insuccès. Par exemple, l'auteur déclare : « Pas de mention de Platon avant 1526 ». C'est vrai pour ses 194 inventaires ; mais la bibliothèque de Jean de Ganay — correspondant de Ficin — comprenait, en 1512, « ung livre des euvres de Platon ». Il constate l'absence d'ouvrages nettement luthériens et des écrits de Calvin ; un seul inventaire (1556) mentionne les *Psaumes* de Marot. Or ces *Psaumes* ont été un des grands succès de librairie au XVI^e siècle, et on sait combien les livrets hérétiques se répandaient à travers le royaume. Que faut-il penser de ce silence quasi total [2] ? Que les experts et les notaires — et plus encore les héritiers du *de cujus* — jugeaient prudent de ne pas mentionner dans un acte ces ouvrages compromettants. Ayant rencontré peu de mentions du *Pathelin*, de Rabelais et de Ronsard, Doucet affirme que cette farce n'eut pas de popularité, et que « l'attention n'était pas prête à se porter vers Ronsard, Du Bellay, ni même vers Rabelais ». Or, les éditions du *Pathelin* et des ouvrages de Rabelais et de Ronsard furent nombreuses [3]. Mais les éditions populaires du *Pathelin*, du *Gargantua* et du *Pantagruel* n'étaient pas conservées avec soin par leurs possesseurs, et elles s'abîmaient : aussi la plupart des exemplaires ont-ils disparu ; en outre, les auteurs des inventaires ont souvent dû les comprendre sous une rubrique générale et anonyme : « Sept petits volumes »... Quant à Ronsard et Du Bellay, leurs lecteurs les plus nombreux et les plus fervents sont morts après 1560 ; du reste, M. Schutz, qui a poussé ses recherches jusqu'à l'année 1600, obtient pour Du Bellay un chiffre honorable et pour Ronsard un chiffre fort élevé.

Cette réserve faite, je suis certain que, dans ce livre, on apprendra beaucoup plus sur la persistance des traditions médiévales et sur les développements de l'humanisme que dans d'éloquentes dissertations [4].

R. Lebègue.

A. H. Schutz, **Vernacular books in Parisian private libraries of the XVI^th century according to the notarial inventories.** University of North Carolina. Studies in the romance languages, n° 25. Chapel Hill, 1955. Un vol. in-8° de VIII-88 pages.

R. Doucet n'a pas connu le livre de M. Schutz qui, au même Minutier Central, a dépouillé 220 inventaires compris entre 1500 et 1600. Les deux ouvrages se complètent, et le second aide à corriger le premier.

Dans l'introduction, le professeur américain classe les possesseurs de livres d'après leur profession ; il arrive aux mêmes conclusions que Doucet et que M^lle Bourdel [5]. Ensuite il passe en revue les principaux écrivains

1. Doucet déclare tantôt que la Bible était achetée par tous (p. 31), tantôt qu'elle se vendait peu (p. 40 et 68). La première affirmation est beaucoup plus proche de la réalité. Dans la 67^e nouvelle de l'*Heptaméron*, Marguerite de Navarre met entre les mains de la femme d'un artisan un *Nouveau Testament*, sans doute en français.

2. Doucet s'avance trop loin en écrivant, p. 79 : « Nous avons relevé combien le renouvellement des idées religieuses était lent ».

3. H.-J. Martin tire de la bibliographie de Rabelais des conclusions contraires à celles de Doucet (*L'Apparition du livre*, 1958, p. 415).

4. Je signale, p. 72-78, des remarques sur le prix des livres. Une table des noms d'auteurs cités dans les quatre inventaires eût été utile. Un lapsus, p. 50, sur les dates des œuvres de Ronsard. Un autre, p. 38 : Hugue de Saint-*Caro*.

5. Voir le résumé de sa thèse dans L. Febvre et H.-J. Martin, *L'apparition du livre*, 1958, p. 398.

français du temps. Il précise la place de Rabelais dans les bibliothèques privées ; à son sujet, il signale, avec des dates précises, la popularité des romans de chevalerie. A propos de la Pléiade, il fait une observation opportune : « Il n'existe aucune preuve qu'un grand poète lyrique, au moins dans la Pléiade, ait eu accès aux trouvères ou aux troubadours » [1]; presque seules [2], les bibliothèques princières possédaient des exemplaires — manuscrits — de leurs œuvres. La liste qu'il a dressée des possesseurs d'éditions de Ronsard est instructive [3]. En somme, les inventaires confirment le succès de la Pléiade, et principalement celui de Ronsard.

La seconde moitié de l'ouvrage américain contient, outre la liste des inventaires, un très utile index alphabétique des livres, avec renvois aux inventaires qui en font mention. M. Schutz a laissé de côté les livres en langues étrangères, la Bible et les Pères. La statistique qu'on peut tirer de cet index est riche d'enseignements. Viennent en tête les œuvres de Pétrarque — en français, italien, ou latin, — dont, vingt-et-une fois, les *Triomphes*, et, onze fois, les *Remèdes*. De quarante à vingt fois, Froissart, le *Décaméron*, Monstrelet, Ronsard, les *Illustrations de Gaule*, la *République* de Bodin, *Lancelot du Lac*, Valère-Maxime, et l'*Orloge des Princes*. De dix-neuf à onze fois, Marot, le *Courtisan*, la *Mer des Histoires*, le *Roland furieux*, *Amadis de Gaule*, Desportes, Rabelais, Vincent de Beauvais, les *Cent nouvelles nouvelles*, les *Quatre fils Aymon*, *Tristan*, Dante, Machiavel. Dans ces inventaires qui sont presque tous parisiens, les poètes lyonnais n'apparaissent guère : une fois Louise Labé, trois fois Pontus de Tyard, jamais la *Délie*. On s'étonne de ne lire le nom de Du Bartas que dans sept inventaires. Puisque M. Schutz s'arrête à l'année 1600, l'absence du nom de D'Aubigné n'a rien de surprenant.

R. Lebègue.

Philippe Desportes, **Cartels et Masquarades, Epitaphes**, éd. Victor E. Graham. Genève, Droz, et Paris, Minard, 1958. Un vol. in-16 de 119 pages.

Ici même, il y a vingt ans, j'émettais le vœu qu'on nous donnât enfin une édition critique des poésies de Desportes. Souvent rééditées à la fin du XVI[e] siècle, elles nous renseignent sur l'évolution du goût poétique à l'époque d'Henri III ; en outre, dans son savant ouvrage, M. Jacques Lavaud avait mis en lumière l'intérêt des nombreuses corrections faites dans les rééditions successives. Mon souhait est enfin exaucé ; mais c'est un étranger, enseignant dans une lointaine province du Canada, qui a entrepris cette tâche si lourde et si utile aux historiens de notre littérature et de notre langue. Qu'il soit félicité de son zèle et de son courage ; nous espérons qu'il rééditera sinon le Psautier de Desportes, tout au moins le texte intégral des *Premières Œuvres*.

Le plan de l'édition est satisfaisant : une introduction brève et précise précède le texte, qui est accompagné des variantes des manuscrits [4] et des éditions, et du commentaire de Malherbe. Table des incipit. Index des noms propres, cités par Desportes et dans les notes. Un index des formes lyriques rendrait des services. On remarquera, page 106, que Malherbe avait déjà rangé la *Complainte* parmi les poèmes que Desportes écrivit pour Henri III pleurant Marie de Clèves.

Dans l'introduction, M. Graham utilise les travaux les plus récents. Signalant l'absence d'épitaphes postérieures à 1581, il croit que Desportes avait peu de goût pour ce genre littéraire ; je vois une autre explication :

1. Pasquier, dans une lettre adressée à Ronsard, vante le talent de Thibaut de Champagne ; mais selon toute vraisemblance, Ronsard n'a pas lu d'autres vers de Thibaut que ceux que Pasquier citait d'après un manuscrit.

2. Sur les chansonniers appartenant à Pasquier: Fouchet, H. de Mesmes et Matharel, cf. J. Espiner-Scott, *Fauchet*, p. 186.

3. Il faut en retrancher le nom d'Anne de France, morte avant la naissance de Ronsard. Autres erreurs : un manuscrit de l'*Heptaméron* ne peut se trouver dans l'inventaire n° 153. Pas de mystère des *Actes des Apôtres* au n° 19.

4. P. 95, la variante du vers 7 (et non 1) est : *Pour travailler d'accez* ; p. 103, lire : *blessé*.

ce poète était trop égoïste pour célébrer ses protecteurs après leur mort. D'autre part, il n'a pas participé aux *Tombeaux* de Ronsard : son abstention est significative, car il ne pouvait ignorer les sarcasmes que le Prince des poètes avait maintes fois lancés contre ses vers.

L'apparat critique devrait être plus clairement disposé. Page 31, il vaut mieux écrire ainsi la variante du vers 31 : *Vous qui estes guerrier aymé et amoureux*, ce qui met en lumière le pénible hiatus que Desportes a tardivement supprimé. Page 35, la variante est incompréhensible, si l'on n'écrit pas : *Et mourir malheureux en cruelle souffrance*. Même observation pour le vers 7 de la page 75. Pages 37 et 38, la variante concerne le vers 41, et non le vers 40 ; page 34, elle concerne le vers 21, et non le vers 19.

Imitant l'exemple donné par un autre Canadien, M. Arthur Sideleau, doyen de la Faculté des Lettres de Montréal [1], M. Graham s'efforce de reproduire de façon plus complète que ne l'avait fait Lalanne, le commentaire de Malherbe. Comme personne, sans doute, ne recommencera après lui, nous devons l'avertir que son édition de ce texte capital est défectueuse. Comme Lalanne, il a modernisé l'orthographe de Malherbe ; il fallait la conserver. Presque à chaque page, on doit rectifier la transcription de M. Graham. Le critique-grammairien écrit *esclatte* (p. 23), *suget* (27), *blasfemer* (35), *eust peu* (37), *gueres* (46 et 80), *epitete* et *epithete* (51 et 74), *quand à* (53), *aveque* (55), *cors* (57), *scay* (71), *frase* (78), *ell'eust* (82), *prens* (88), *Normans* (93), *cacofonie* (98), *autonne* (107), *euvre* (103 et 107), etc. Il ne met pas de *t* final au masculin pluriel des participes présents. Il fait *epithete* du masculin (74) ; p. 53, il écrit *anomal*, et non *anormal* ; p. 98, *matiere*, et non *maniere* ; p. 99, *ses intentions*.

Les traits horizontaux ont souvent été oubliés ou reproduits incomplètement : p. 34, v. 16, *et de sang* ; p. 35, v. 30, *doux payement* ; p. 39, v. 70 *plein du dieu qui le donte* ; p. 42 v. 15, *larveux* (néologisme) ; p. 49, v. 10, *pre à la chasse* (pralacha) ; p. 54, *de trop* ; p. 55, v. 10, *forcé la Mort* ; p. 57, v. 11, *Elle donc, mere et femme* ; p. 58, *envieuse fureur et d'ire* et *Perça son* (sason) ; p. 59, *mille soldars* (archaïsme) ; p. 62, *coeur felon* ; p. 64, *luy les travaux decevoit* ; p. 72, *Autre orne* ; p. 73, v. 24, *playes mortelles* (prosodie) ; p. 75-76, *averé* et *chœur* (c'est à *averé* que s'applique *Palais* [2]) ; p. 77, *plie, ad, poitrine* (trivial) et *croyant* ; p. 78, *mesme* et *eschauffa tout le ciel* (n. 4, écrire : *qu'il ressent pour son fils*) ; p. 88, v. 6, *ores* (vieux) ; p. 90, *confort* (vieux) et *un ulcere* (trivial) ; p. 91, *et douce* ; p. 100, *tomach la flad* (malafla) ; p. 101, *tois resté* ; p. 102, *te-toy, grand'rigueur* ; p. 106, *poitrine* et *confort* ; p. 107, *le beau, retire, attire* (rimes) ; p. 110, *printanieres* ; p. 111, *esmoy* et *confort*.

Des traits verticaux encadrent page 44 les vers 7 et 8 (pas de soulignure) ; page 65, les vers 1 et 2 (rime) ; page 67, les vers 9 et 10 ; page 80, les vers 15 et 16 ; page 97, les quatre derniers vers (pas de soulignure).

Page 56, le *Froid* s'applique aux trois derniers vers ; page 69, n. 4, la critique concerne le 2e hémistiche du vers 13 et tout le vers 14. Page 46, n. 1, ajouter au début : *Ceste imagination est impertinente* ; écrire en face du premier hémistiche du premier vers, que Malherbe a souligné, un *B* élogieux, — combien rare dans ce commentaire ! Page 62, n. 3, lire : 5e et 6e vers ; *grand* n'est pas souligné. Page 81, n. 10, lire *pas là bien placé*. Page 87, n. 7, lire : *l'or aux autres*.

Puisque M. Graham consacre à Desportes son activité scientifique, nous attendons de lui une édition définitive des variantes du poète et des notes de Malherbe.

R. Lebègue.

Marin Mersenne, **Correspondance**, commencée par Mme P. Tannery, publiée et annotée par Cornélis de Waard, t. IV (1634). Un vol. gr. in-8° de xi-473 pages. Deux planches. Paris, Presses Universitaires, 1955.

Nous avons rendu compte, en 1937, du tome II de cette Correspondance. Le tome III a paru en 1946, un an après la mort de Mme Tannery ; il em-

1. Malherbe, *Commentaire sur Desportes*, Montréal, éd. Chantecler, 1950 (Diane).
2. F. Brunot l'avait bien vu ; M. Graham pourra contrôler ses transcriptions, en se référant à l'excellente thèse de ce maître.

brassait les années 1631-1633. Le tome IV est consacré à la seule année 1634. Désormais c'est le Centre National de la Recherche Scientifique qui a pris en charge cette vaste entreprise ; mais M. de Waard continue à assumer l'exécution et à accompagner les lettres de savants commentaires historiques et scientifiques. On ne pouvait souhaiter un éditeur plus compétent ; en outre, le P. Lenoble est un fidèle collaborateur.

Comme dans les autres volumes, les érudits de la première moitié du XVII^e siècle, y révèlent leur caractère et leurs curiosités. Le bon Peiresc invite souvent — sans succès, semble-t-il, — le Minime à tempérer son humeur combative. Il l'exhorte à « choyer » Campanella, qui avait un caractère encore plus irritable et dont les attaques contre Gassendi finirent par lasser la patience du magistrat aixois.

Mersenne tient ses correspondants, tels qu'André Rivet à la Haye, au courant des ouvrages qui se publient ou s'achèvent à Paris. Ces savants se posent des problèmes ; parfois ils se défient en gageant « un couple de pistolles ». Les matières traitées dans ces lettres se rapportent à la physique, à la musique, aux mathématiques, à la géométrie, à l'astronomie.

Le nom de Galilée revient souvent sous la plume de Mersenne, de Peiresc, de Descartes, etc. Il a été condamné par Rome. Peiresc, fougueux ami, blâme les Ultramontains et adresse au cardinal Barberini une lettre courageuse. Mersenne se montre plus prudent (p. 267-268 et 411-412).

L'affaire des possédées de Loudun inspire à un médecin de Sens, Christophe de Villiers, des réflexions judicieuses.

Une lettre de Mersenne à Peiresc, du 2 août 1634, le renseigne sur les débuts de l'Académie française.

Cette très belle édition est une mine de renseignements sur la vie scientifique au XVII^e siècle. Pour qu'elle fût parfaite, il faudrait que le texte en fût très exactement établi. Quelques vérifications au département des Manuscrits de la Bibliothèque Nationale m'ont révélé un certain nombre de mauvaises lectures : par exemple, p. 59, l. 178-188, il faut lire : fait *feste* d'un instrument, n'est pas *comun*, avez *ouy* parler, que *de* boys, tendue *dessus* (comme à *une* viole) ; p. 289, l. 104-110, lire : les *agilités* (et non *agacités*), *escrier* des *muts*. Il serait bon de charger un expert de collationner les copies avec les originaux ou les microfilms.

R. LEBÈGUE.

Correspondance de Martin de Barcos, abbé de Saint-Cyran, avec les Abbesses de Port-Royal et les principaux personnages du Groupe Janséniste, éditée et présentée par LUCIEN GOLDMANN. Paris, Presses Universitaires de France, 1956. Un vol. in-4° de 632 pages.

« Thèse secondaire » d'une importance exceptionnelle, ce volume contient cent soixante-deux lettres provenant surtout des fonds d'Amersfoort et de Troyes. L'éditeur signale l'existence de vingt-cinq autres. On peut y joindre : quinze lettres aux Visitandines de Poitiers (Port-Royal, ms. 18) ; une lettre d'Amersfoort, deux de l'O. B. C. d'Utrecht, et peut-être trois de l'abbaye du Parc qui désignent Barcos comme l'intermédiaire entre Port-Royal et les disciples flamands de Jansénius ; deux lettres de lui dans le manuscrit *Vaticanus Latinus* 7226 ; un autographe de sa main à la Biblioteca Nazionale Centrale de Florence (collection Gonnelli) et trois dans le *Catalogue... de B. Fillon* (cf. aussi J. des Gachons, *M. Lancelot à l'abbaye de Saint-Cyran*, Paris, 1927) ; des fragments de lettres dans les *Mémoires* de Fontaine et dans le *Progrez du Janssenisme* du jésuite Pinthereau (Avignon, 1655). Etant donné la possibilité de doubles emplois, nous ne pouvons pas donner le chiffre exact des pièces inédites contenues dans les manuscrits de Troyes 2173, 2236, 2237, 2240, 2335, dans le manuscrit de Reims 2081 et dans le manuscrit d'Amersfoort 3207, mais nous croyons possible d'augmenter le nombre des lettres publiées de près de moitié.

Cela s'entend des lettres écrites par le second abbé de Saint-Cyran, car des raisons commerciales ont empêché l'impression d'aucune de celles qui lui furent adressées. M. Goldmann se contente d'en signaler vingt-deux.

Ajoutons-en : une dans les *Lettres* imprimées de la Mère Angélique, une à Chantilly (ms. 167), une dans le manuscrit Silvy de Port-Royal et, à la Bibliothèque de Troyes, deux dans le manuscrit 2196, une dans le manuscrit 2237, quatre dans le manuscrit 2239. On eût particulièrement aimé lire les réflexions par lesquelles la Mère de Ligny détruisait le 1er juin 1662 une illusion de son correspondant : « Pour ce qui est de la lettre de notre bonne sœur Pascal, j'avoue qu'elle a excédé en ce point. Et si cette fille était fort humble et fort modérée, comme on vous l'a dit, et comme il est vrai, ce n'était pas néanmoins de son naturel qui était très ardent et élevé, mais il y a grand sujet d'espérer que Dieu aura eu égard à la droiture de son cœur, pour ne pas lui imputer la faute qu'elle a pu faire seulement par un excès d'amour pour la justice et pour la vérité. »

M. Goldmann a également dû se borner à une annotation des plus sommaires, ce qui l'a empêché de signaler bien des documents utiles et même les variantes des pièces connues par plus d'une copie. Ce travail supplémentaire lui aurait pourtant permis d'identifier quelques destinataires et, surtout, de préciser beaucoup de dates : or, les sources ne donnant le millésime que de soixante-six lettres, le classement adopté par l'éditeur reste très incertain et ne pourra être suivi qu'avec beaucoup de circonspection.

On ne peut, en revanche, que féliciter M. Goldmann d'avoir publié divers textes de Barcos dont le plus grand nombre concernent la question du Formulaire. Celui qu'on trouve p. 554 et suiv. devrait porter le titre : *Ecrit pour prouver qu'on peut signer purement et simplement les constitutions d'Innocent X et d'Alexandre VII* et il date du début de 1663. On regrette, d'autre part, de ne pas trouver mention de la *Responce de M. de Saint-Cyran à des difficultés qu'on lui avait envoyées par ordre de M. S*[*inglin*] (ms. fr. 17759) ; elles affirment l'absolue fidélité de Jansénius à la pensée de saint Augustin. Sur d'autres sujets, il y aurait à rapprocher les manuscrits de Port-Royal 106 et 110, le manuscrit de Lyon 1296 et le manuscrit de Troyes 1137 de divers imprimés (y compris la seconde édition des *Instructions sur le Rituel d'Alet*, 1670). Au *manuscrit français* 19729, il eût enfin fallu joindre les manuscrits de Port-Royal 103 et 103 *bis*, *Explication de la Règle de saint Benoît*.

M. Goldmann a joint à son édition une *Introduction*, dense et riche, de soixante pages. Nous n'avons pas à en examiner ici les postulats — ceux d'une « sociologie de l'esprit » (p. 7) qui nous paraît une variété de platonisme — ni les conclusions qui font de Barcos le « type » d'un jansénisme assimilé aux partis politiques les plus rigides (p. 1, 16). On ne s'étonnera donc pas de voir traduites en termes de comportement la spiritualité de Port-Royal et celle de Barcos. Qu'il s'agisse des prêtres vivant en laïques aux Granges ou du goût du second abbé de Saint-Cyran pour la retraite et le silence, M. Goldmann a pourtant le tort d'oublier la tradition patristique et les problèmes, historiques ou doctrinaux, de l'époque. Et il néglige l'insistance de Barcos sur la « nécessité de l'Eglise » qui a besoin de prêtres vertueux (p. 109-111, 370) et sur « les devoirs d'état » dont la pratique sanctifie, même sur le trône (p. 57, 141-144, 590). Dans un cas comme dans l'autre, nous retrouvons la « vocation » chère à l'oncle de l'abbé. Quant aux contradictions qui abondent dans les lettres de Barcos, elles relèvent de recherches psychologiques que son système interdit à M. Goldmann.

Aussi n'est-ce que pour des raisons *a priori* qu'il déclare (p. 46) son héros « anti-mystique ». Ce qui n'aide pas à comprendre que Nicole ait pu faire servir contre Mme Guyon le *Traité de l'Oraison* qu'il avait composé contre lui ! Il aurait, au contraire, fallu dégager chez Barcos un « pneumatisme », qui condamne dans la prière les méthodes et les opérations intellectuelles, parce qu'elles empêchent les « gémissements ineffables » de l'Esprit Saint. L'importance littéraire en est d'autant plus grande qu'il rejoint les protestations des poètes baroques (M. Régnier, Théophile, Saint-Amant) contre les « règles » (cf. p. 140 et suiv.). En revanche, M. Goldmann en conclut un peu vite (p. 12) que Pascal n'aurait jamais pu classer les fragments de ses *Pensées*.

C'est qu'il croit tirer Barcos de son isolement (gênant pour un sociologue), en le rangeant dans le même « sous-groupe » que Pascal et Racine (p. 28). La *Correspondance* ne nous oblige à examiner que le premier de ces rappro-

chements. M. Goldmann l'appuie avec raison sur les *Questions sur les Miracles* de 1657, mais elles montrent surtout la déférence du futur apologiste envers son directeur Singlin. Plus importante serait évidemment la lettre « de la Justice et de la Providence de Dieu »... si elle était vraiment adressée à l'auteur des *Provinciales*. M. Goldmann le soutient, mais la mention de la mauvaise écriture du correspondant va en sens contraire, celle de son « bon esprit » est trop fréquente sous la plume de l'abbé (p. 50, 367) pour être probante et conviendrait aussi bien à Thomas du Fossé (à qui les mots « me revoir comme autrefois », p. 264, s'appliqueraient mieux). Seule est à retenir la parenté de deux phrases avec les fragments Br. 72 et surtout 233 et 267. La question reste ouverte, mais rien ne dit que la lettre en question soit antérieure à 1670, ou qu'elle n'ait pas une source commune avec les *Pensées* : Pierre Charron dont l'oncle de Barcos avait pris la défense sur ce point même.

Beaucoup plus significative serait l'opposition que l'abbé et le mathématicien auraient été seuls à faire lors de la réception de la bulle d'Innocent X (1653). M. Goldmann croit la prouver par les témoignages de Thomassin et de Clémencet (p. 25). Mais de nombreux textes soulignent la soumission unanime des « augustiniens » à cette date, à l'exception peut-être de Sainte-Marthe. Ses affirmations répétées prouvent, d'autre part, qu'en 1654, 1656 ou 1657, Barcos ne s'intéressait qu'à la défense du *fait* (p. 17 n., 48 n., 201, 209, 214, 221 et suiv.). Comment croire enfin que Pascal ait pu être appelé, dès 1653, à une « délibération des chefs du parti » ? L'erreur est certainement venue de ce que son attitude en 1661 avait indissolublement lié son nom au refus de toute signature, le P. Quesnel l'avait bien compris dès 1711. Et la phrase elliptique de dom Clémencet ne précise pas la date de la révolte de Pascal.

Quand il eut acquis une autorité théologique, l'auteur des *Provinciales* traita avec mépris un mémoire de l'abbé destiné à M^me^ de Longueville (fin de 1660 ou début de 1661). M. Goldmann gêné essaie de ramener l'incident à une banale « affaire d'exportation de capitaux » (p. 30 n. et suiv.), ce qui l'oblige à s'inscrire en faux contre les récits concordants de « M^lle^ Périer » (son nom est fourni par le ms. d'Amersfoort 2671) et de Nicole (cf. Racine, *Abrégé*, éd. A. Gazier, Paris, 1908, p. 199 et suiv.) : ils sont pourtant confirmés par les lettres d'Arnauld qui attestent à cette date ses excellents rapports avec Pascal (celui-ci servait en particulier d'intermédiaire entre lui et M^me^ de Sablé). Le seul argument de M. Goldmann est tiré du caractère, qu'il juge injurieux, des paroles que le laïque a adressées à cette occasion à Singlin. Mais il commet un faux-sens sur les mots « peu d'intelligence en ces matières » et il est, en outre, victime d'une illusion créée par l'hagiographie port-royaliste. Pascal resta toujours loin de la perfection, MM. J. Mesnard et L. Jerphagnon le savent bien. Enfin, dans les derniers mois de 1661, les héros de M. Goldmann montrèrent qu'ils étaient tous les deux extrémistes... en embrassant les extrêmes opposés. C'est que, pour être exceptionnelles dans leur milieu, leurs formules psychologiques n'en sont pas moins inverses. L'un pense trop vite et avec trop d'ampleur. Son étroitesse d'esprit pesante et appliquée fait au contraire de l'autre l'écho servile des grands hommes avec qui il a vécu, et dont un au moins, Jansénius, l'avait jugé à sa valeur. Si Barcos conserve une grande importance historique, c'est que la piété des disciples du patriarche de Port-Royal, en particulier celle de Singlin, avait, par une sorte de « réflexe conditionné », reporté sur lui les sentiments qu'ils nourrissaient pour son oncle.

Cela suffit à justifier l'entreprise de M. Goldmann : il n'y avait guère de sujet qui pût contribuer davantage au progrès des études port-royalistes. Si éloigné qu'il en parût par sa formation et par ses préoccupations majeures, l'éditeur s'y est adapté avec une rapidité surprenante. Phénomène paradoxal, il a sans doute attribué à un piètre penseur quelque chose du jaillissement dialectique qui lui est propre. Mais, lorsqu'il rencontre dans le passé des attitudes analogues aux siennes, il les exprime avec vigueur et originalité. Si le présent volume ne contient pas la monographie complète que son auteur n'a d'ailleurs pas prétendu donner, il renferme une mine de renseignements et une synthèse par rapport à laquelle ceux qui traiteront désormais de l'histoire religieuse du XVII^e^ siècle devront prendre position.

J. Orcibal.

KATHERINE E. WHEATLEY, **Racine and English Classicism.** Austin, University of Texas Press, 1956. Un vol. (15 × 23 cm.) de XI-345 pages.

Racine n'a jamais été compris outre-Manche, on le dit du moins. Fort injustement, d'ailleurs, en ce qui concerne la minorité d'Anglais capables de le lire dans sa langue. Mais les traductions anglaises de Racine sont pitoyables (quel équivalent peut-on espérer trouver, aujourd'hui, à ce style poétique ?). Et la scène anglaise ignore ses tragédies depuis plus de deux cents ans — sans doute, en partie, faute de traductions utilisables.

De 1675 à 1723, pourtant, six tragédies raciniennes ont fait l'objet de dix versions présentées sur les scènes de Londres. Elles sont étudiées dans ce livre par une Américaine, professeur à l'Université du Texas et auteur déjà d'un ouvrage sur Molière et Térence, paru en 1931.

Elle nous montre que le public londonien n'a jamais pu connaître le véritable Racine ; les adaptateurs, capables ou non, illustres ou inconnus, ont commencé par éliminer de ses pièces tout ce qu'elles contenaient de racinien, dans le style, dans la psychologie, dans la dramaturgie même. Les phrases interrogatives, si caractéristiques de sa manière, disparaissent du dialogue, comme aussi tout ce qui répond au geste, ou au regard, d'un interlocuteur. Le dénouement de la *Mourning bride* de Congreve (fondée sur *Bajazet*) montre l'héroïne en train de découvrir sur la scène trois cadavres — le troisième sans tête, — deux muets et deux coupes de poison. Dans celui de *Phaedra and Hippolytus*, d'Edmund Smith, Hippolyte échappe à la mort et retrouve sa princesse ; exactement comme, dans le *Roi Lear* remanié par N. Tate, Edgar triomphait avec son amante Cordelia.

Les deux ou trois chercheurs qui avaient consacré à cette histoire des pages trop rapides, ont tout mis sur le compte d'incompatibilités de tradition ou de génie nationaux. Mme Wheatley prouve qu'il s'agit, non d'un romantisme ou préromantisme, mais bien d'un classicisme anglais.

Certes, il y a eu des incompatibilités de goût. D'une part, les théoriciens anglais en étaient encore à favoriser, même au théâtre, un style non pas dramatique, mais « poétique », caractérisé par une profusion d'épithètes, d'images, de sentences, de « lyrisme ». D'autre part, Londres n'avait jamais connu, comme Paris, la passion de l'analyse psychologique : ce que ces traductions laissaient subsister dans l'œuvre de Racine de son habileté à pénétrer les replis du cœur humain, déplut et choqua.

Mais la partie sans doute la plus neuve de cet ouvrage est le chapitre XI consacré (après plusieurs études récentes, la plupart américaines) à la fortune de la « doctrine classique » en Angleterre. Il semble en résulter que c'est là ce qui a nui à Racine, et non pas les qualités ou les défauts de son œuvre, qu'on n'y a jamais connue. Cette doctrine, telle que Rymer l'avait recueillie pour ses lecteurs chez La Mesnardière et Rapin surtout, reprenait les idées de l'époque préracinienne — disons mieux, elle ne s'écartait pas énormément de la tradition reçue telle qu'elle s'est prolongée, malgré l'exemple de Racine, à travers le XVIIIe siècle. Le « classique » anglais exigeait donc une intrigue compliquée, amenant un dénouement imprévu, où la vertu trouvât sa récompense et le vice son châtiment, selon la plus plate morale bourgeoise.

C'est une tradition qui pouvait se réclamer du théâtre et des théories de Corneille, bien que celui-ci eût certainement répudié cette descendance bâtarde. Mais il n'en reste pas moins vrai que nous avons ici ce qu'on peut appeler un triomphe posthume de la « mécanique » cornélienne sur le « pathétique » de Racine (comme dirait M. Georges May), confirmant dans une sorte de grossissement caricatural le bien-fondé de cette antithèse — pour schématique et simpliste qu'elle soit — que nous avons mis deux siècles et demi à bien voir et à formuler.

Telle est l'histoire que raconte ce livre intéressant, avec plus de nuances et de détails, une documentation copieuse qui paraît probante, et quelques redites.

R. C. KNIGHT.

André Delattre, **Voltaire l'impétueux. Essai présenté par** R. Pomeau. Un vol. in-16 de 109 pages. Paris, Mercure de France, 1957.

Le regretté André Delattre, auquel les études voltairiennes doivent tant d'importantes contributions, laissait à sa mort des notes sur Voltaire que M. R. Pomeau nous présente en un pieux hommage au maître disparu. Il ne faut pas chercher dans cet essai autre chose que ce qu'il prétend être, une tentative d'explication du caractère de Voltaire. Tentative faite avec la sympathie que commande une longue familiarité avec l'objet étudié. C'est le portrait d'un ami intime que nous a laissé André Delattre, et là n'est pas le moindre mérite de ce petit livre : Voltaire vit devant nous, avec les aspects divers, voire même opposés, de son tempérament et de son activité.

Pour nous restituer la figure de Voltaire, André Delattre a eu recours aux cadres de la psychologie moderne. Voltaire est, selon lui, « un dionysiaque qui voulut être apollonien » (p. 33). Ce contraste entre le tempérament et la personnalité volontaire sert à expliquer ce qu'il y a d'énigmatique dans la vie et dans l'œuvre de Voltaire : ses sautes d'humeur, ses volte-face relatives à tel événement, comme la trahison de Mme du Châtelet, la contradiction entre ses éloges de la liberté et sa politique au total conservatrice, et sur le plan littéraire l'étonnante discordance entre l'académisme de ses grandes œuvres et la vie qui anime les écrits de circonstance. On ne peut nier que cette explication soit séduisante, et susceptible d'éclairer maints traits de la biographie de Voltaire, particulièrement son ironie. Celle-ci n'est pas tant une tournure d'esprit sarcastique qui le porte à tout dénigrer, qu'une réaction de pudeur par laquelle il cache souvent des sentiments qui lui tiennent à cœur, affections personnelles, amour de la patrie ou pitié pour les souffrances de l'humanité. André Delattre montre également beaucoup de subtilité dans la recherche psychanalytique du choc émotionnel subi dans sa jeunesse qui aurait conduit Voltaire à ce refoulement de sa sensibilité et à ce dénigrement de la nature humaine, de même qu'il voit dans la lutte contre la religion chrétienne un complexe d'opposition suscité par la dévotion du père et du frère janséniste de Voltaire.

Cependant le recours à ces grands mots est assez fallacieux, et dans le cas de Voltaire l'explication a le tort d'être exclusivement fondée sur la psychologie individuelle. L'opposition entre le dionysiaque et l'apollonien, disons entre l'enthousiasme et la raison, est une caractéristique générale de toute la première moitié du XVIIIe siècle, et comme Voltaire la plupart des contemporains la résolvent par le triomphe de la raison, suivant en cela la leçon de Locke dans l'*Essai sur l'entendement humain*. Quant à ce qui concerne le caractère conventionnel des grandes œuvres littéraires, le véritable responsable n'en est-il pas l'esprit classique dégénéré, qui en était arrivé à donner le pas à l'esprit critique sur la spontanéité ? C'est devenu une banalité de constater qu'au XVIIIe siècle, comme dans toutes les époques de classicisme décadent, seuls sont vivants les genres qui n'ont pas été pratiqués à l'époque précédente, et qui, par suite, n'ont pas à obéir à des règles strictes. Cela est aussi valable pour les contes et les pamphlets de Voltaire. L'étude d'André Delattre pèche là par l'angle même sous lequel elle envisage Voltaire. Si Desnoiresterres avait pris prétexte de la biographie de Voltaire pour peindre tout le XVIIIe siècle, nous avons ici un Voltaire trop abstrait de son temps.

Mais une telle chicane est au fond injuste, car ce portrait de Voltaire n'était qu'un préambule à une œuvre plus vaste dont la mort d'André Delattre nous a privés, et qui aurait replacé les faits dans leur juste perspective. Tel qu'il est, ce portrait nous présente un Voltaire vivant, peint avec amour, avec les nuances essentielles. « Voltaire l'impétueux » : la formule met peut-être un accent un peu trop fort sur un certain aspect de la personnalité voltairienne, et on pourrait imaginer avec quelque malice des volets complémentaires au tableau : « Voltaire le calculateur » ou « Voltaire le civilisé ». Mais c'était une réaction nécessaire contre l'image conventionnelle de Voltaire ricanant à propos de tout et acharné à semer les négations pour le plaisir de contredire et de détruire.

Roger Mercier.

Studies on Voltaire and the Eighteenth Century, sous la direction de Théodore Besterman, t. II. Institut et Musée Voltaire, Genève, 1956. Un vol. in-8° de 318 pages.

Parallèlement à la publication de la *Voltaire's Correspondence*, Th. Besterman a entrepris de faire paraître périodiquement des volumes de travaux en anglais et en français. Entre autres avantages, cette initiative permet de publier dès maintenant les *errata* et compléments aux tomes parus de la correspondance : on lira dans la présente livraison plusieurs lettres nouvelles, et d'autres déjà connues dont le texte est rectifié d'après des manuscrits récemment communiqués à l'éditeur. Th. Besterman nous offre en outre, un inédit fort curieux : le « linge sale » de Frédéric II, « blanchi » par Voltaire, à savoir l'*Art de la guerre*, poème en six chants corrigé par le chambellan de Sa Majesté prussienne. On ne sait ce qu'il faut admirer le plus, ou l'application du roi à versifier une sorte de *Manuel de l'Infanterie* (voir les vers sur le garde-à-vous), ou le sérieux avec lequel Voltaire s'efforce d'amender incorrections, platitudes, cacophonies. Nous devons encore à Th. Besterman un article sur le tremblement de terre de Lisbonne, dans lequel nous apprenons qu'un autre séisme avait secoué l'Europe en 1750, faisant 2 000 morts dans l'île de Cythère ; or la catastrophe n'avait provoqué aucun commentaire. Comment se fait-il donc que celle de 1755 ait eu tant de retentissement ? Th. Besterman l'explique par le succès du *Poème* de Voltaire, dont une vingtaine d'éditions parurent en 1756. Mais n'est-ce pas accorder une importance trop exclusive à cette œuvre ? Le supplice de Calas serait passé inaperçu sans Voltaire ; peut-on en dire autant des 20 000 morts de Lisbonne ? Il semble plutôt que le *Poème* exprimant avec éloquence l'émotion publique, l'ait par là même renforcée ; mais il ne paraît pas démontré qu'il l'ait créée.

Comme il convient, Voltaire obtient dans ce volume la meilleure part. R. Falke étudie la tolérance dans l'Eldorado de *Candide*. Virgil W. Topazio compare la *Pucelle* à l'*Orlando furioso*, en insistant sur les intentions satiriques de Voltaire [1]. J. Seznec à propos d'une lettre inédite du sculpteur Falconet, relate un plaisant épisode. Falconet a relevé les bévues du *Siècle de Louis XIV* sur les beaux-arts. Mais secrètement avide de gloire littéraire, il quémande les éloges de ce Voltaire auquel il dénie toute compétence. Il se flatte d'obtenir gain de cause à Ferney dans sa discussion avec Diderot sur la postérité ; et il se désole que celui-ci s'oppose à la publication de leurs lettres. R. A. Leigh montre l'importance du portrait satirique de Voltaire attribué au jeune marquis de Charost (attribution vraisemblable, dit R. A. Leigh, mais il est possible que Ramsay et d'autres habitués de l'hôtel de Charost y aient collaboré). Voltaire fut très sensible aux accusations du portrait ; il s'efforcera de les démentir par sa conduite dans les années suivantes. En vain, car le portrait a mis définitivement en circulation les thèmes antivoltairiens : Fréron, Nonotte, Sabatier de Castres, broderont sur ce canevas. Pendant la guerre de Sept ans, les journaux de Londres en publieront une traduction, attribuant l'original, contre toute vraisemblance, à Frédéric II. A la mort de Voltaire, les articles nécrologiques de la presse anglaise reproduiront encore ce portrait, aménagé pour la circonstance. Il reparaît dans les livres de Harel, de Warcy. Injustice flagrante : si le portrait au moment de sa composition (1735) ne manquait pas de vérité, il ne ressemblait plus au Voltaire des Délices et de Ferney. On lira aussi avec intérêt l'article de M. Ledergaard-Hansen sur *Scarmentado* : ce conte a du rapport, comme l'affirmait Collini, avec les mésaventures de Voltaire en 1753, et il est vraisemblable que sous sa forme première il comportait un épisode allemand.

Quatre articles sont consacrés à d'autres auteurs du XVIII^e siècle. C. E. Engel établit que l'abbé Prévost collabora régulièrement, de 1734 à 1740, au *Mercure suisse* : « Souvenir de l'époque où il était protestant et fréquen-

1. Il est à noter, p. 219, que dans le chant III de la *Pucelle*, le P. Le Tellier est cité par Voltaire comme inspirateur de « la bulle divine » *Unigenitus*, et non de la Révocation de l'Édit de Nantes ; on sait qu'en 1685, le confesseur de Louis XIV était le P. Lachaise.

tait le milieu des descendants des réfugiés français de Londres ». G. Roth a retrouvé le plan d'un *Siège de Calais*, tragédie de Saurin, refondu entièrement par Diderot. P. M. Coulon publie deux lettres inédites de M^me^ de Graffigny à Maupertuis, et F. Venturi une lettre du baron d'Holbach au P. Frisi.

On souhaite que d'autres *Studies* en grand nombre suivent ce volume. Ces recueils pourront rendre à la cause de l'érudition les mêmes services qu'autrefois la *Revue du XVIII^e^ siècle*.

R. Pomeau.

Diderot, **Œuvres philosophiques.** Textes établis, avec introductions bibliographiques et notes, par Paul Vernière. Paris, Garnier frères, s. d. [1956]. Pet. in-8° (19 × 12), xxviii-647 pages.

Comme il l'indique clairement dans son *Introduction*, M. Vernière n'a pas voulu donner une édition savante. Mais tous ceux qui s'intéressent à Diderot, sans être précisément des spécialistes, lui seront reconnaissants d'avoir réuni sous une forme commode la plupart des œuvres philosophiques d'un écrivain à qui nul ne conteste plus aujourd'hui le titre de philosophe.

M. Vernière ne pouvait naturellement pas négliger les problèmes que pose toute édition de Diderot. Il a voulu nous donner le « meilleur texte », c'est-à-dire, celui qui « représente la *pensée dernière* de l'auteur », celui aussi qui « représente la pensée *la plus authentique*, c'est-à-dire *la plus audacieuse* » (p. xxiv-xxv). Ce ne sont pas là nécessairement les principes d'une édition critique. En fait, la question ne se pose pas pour tous les textes. Là où elle se pose, M. Vernière expose rapidement les renseignements qu'il a tirés de l'examen des manuscrits et les raisons de son choix. Il est intéressant, à cet égard, de comparer le texte du *Supplément au Voyage de Bougainville* que donne M. Vernière, avec celui qu'en donne M. Dieckmann, dont l'édition semble avoir paru trop tard pour que M. Vernière l'utilise. Les deux éditeurs tirent, de l'examen des manuscrits, des conclusions analogues. Mais M. Dieckmann a choisi d'éditer le manuscrit le plus ancien du fonds Vandeul, en mettant dans les variantes les corrections et additions ultérieures de Diderot, dont la célèbre histoire de Polly Baker. Plus libre, M. Vernière a donné l'état le plus récent du texte, et incorporé à l'ensemble l'épisode de la féconde Américaine. Etant donné le but qu'il s'était proposé, on ne saurait lui donner tort.

Le choix des œuvres reproduites ne prête guère à critique. On peut sans doute regretter l'absence de la *Promenade du sceptique* et de l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, dont M. Vernière souligne justement l'intérêt. Mais était-il matériellement possible de les faire entrer dans un volume déjà important ? Et l'on se réjouira de trouver, avec, naturellement, les *Pensées philosophiques* et la *Lettre sur les aveugles*, les si importantes *Pensées sur l'interprétation de la nature*, le texte moins connu des *Principes philosophiques sur la matière et le mouvement*, de larges extraits de la *Réfutation d'Helvétius* et la *Lettre apologétique de l'abbé Raynal à M. Grimm*, où le vieux Diderot montre éloquemment qu'il n'a rien abandonné de son idéal. Et aussi, bien sûr, le *Rêve de d'Alembert*, le *Supplément au Voyage de Bougainville*, l'*Entretien d'un Philosophe avec la maréchale de* *** et l'*Entretien d'un père avec ses enfants*. Les œuvres sont classées par ordre chronologique, et chacune d'elles est précédée d'une introduction qui la situe dans son temps et dans la pensée de Diderot, indique les circonstances de composition et expose les questions d'édition. Une bibliographie rapide est donnée pour chaque œuvre. Les notes sont assez nombreuses et très précises. Plutôt qu'à commenter le texte, elles visent à fournir les éléments nécessaires à sa compréhension. On pourrait parfois discuter sur l'importance de certaines références ou l'interprétation de certaines citations. Mais on ne peut qu'admirer la manière dont M. Vernière connaît le xviii^e^ siècle, et particulièrement le xviii^e^ siècle scientifique.

Enfin — mais peut-être aurait-il fallu commencer par là —, le livre s'ouvre sur une alerte introduction, où l'éditeur brosse un portrait intellectuel de son auteur, retrace l'histoire de ses idées, et rappelle les tendances contradictoires qui l'écartelèrent toute sa vie. Contradictions, ou « bipolarité »,

qu'il convient, selon M. Vernière, d'interpréter, non par référence à un système, mais par la « condition biologique de l'homme ». Introduction rapide et dense, dont le seul défaut, s'il fallait lui en trouver un, serait de s'adresser à un lecteur déjà familier de la pensée de Diderot, plutôt qu'à un néophyte désireux d'aborder par ce livre l'étude de cette pensée.

Concluons en disant que cette édition, sans remplacer les éditions savantes faites ou à faire, fournit un excellent instrument de travail, ou de plaisir, à tous ceux qui veulent lire Diderot dans un texte sûr, excellemment présenté et annoté, et d'un maniement commode. Au reste, les bibliographies contenues dans ce volume permettent, à qui le désire, de pousser plus loin son enquête. Et n'oublions pas, en terminant, de féliciter les éditions Garnier qui ont eu l'audace, si rare aujourd'hui, de croire qu'il existe en France un large public pour les *Pensées philosophiques* ou le *Rêve de d'Alembert*.

JACQUES ROGER

MAURICE LECUYER, **Balzac et Rabelais**. Paris, Les Belles Lettres, 1956, 224 pages.

Que Balzac, dans la générosité de sa nature, fasse songer à Rabelais ; qu'il ait lu, aimé, pastiché même l'auteur de *Gargantua* : ce sont là des évidences qui se passent de démonstration. Mais il n'est pas tellement aisé de décrire tous les aspects d'une influence littéraire qui, loin de se limiter aux *Contes drolatiques*, se discerne déjà dans les romans de jeunesse et se retrouve en maint endroit de *La Comédie Humaine*. M. Lecuyer a voulu tracer « la courbe de la fièvre rabelaisienne » chez Balzac ; il a mené son enquête avec méthode et clairvoyance.

La bibliothèque de Balzac, dispersée après la mort de sa veuve, contenait l'édition des œuvres de Rabelais publiée, en 1820, par de l'Aulnaye chez Desoer. Balzac possédait aussi, héritée sans doute de son père, l'édition Le Duchat, qui date du XVIII^e^ siècle. Ces deux indices matériels éclairent la précocité d'une culture rabelaisienne dont nous discernons les premières traces dans *Falthurne*. Plus généralement, M. Lecuyer fixe l'état des connaissances sur Rabelais au temps de Balzac : cette mise au point, souvent neuve, tient compte, quand il y a lieu, des travaux antérieurs, rappelés avec beaucoup d'honnêteté.

Mais la partie la plus importante du livre est naturellement celle où M. Lecuyer relève, dans leur multiplicité, les signes d'une présence de Rabelais dans l'œuvre de Balzac. Le vocabulaire, les idées, les personnages du romancier sont examinés sous cet aspect, non sans bonheur (nous apprécions l'intérêt de certaines trouvailles : c'est ainsi que le nom de Ferragus est relevé dans la généalogie de Pantagruel). « L'univers géant » de Balzac ressemble dans sa démesure même à celui de Rabelais : peut-être pourrait-on le montrer d'une façon plus large encore et à propos de textes plus nombreux. Nous regrettons aussi que n'ait pas été dressé un inventaire systématique des références ou allusions à Rabelais égrenées dans les romans : lorsque Balzac écrit, dans *Splendeurs et Misères des Courtisanes*, que la Torpille est « le sel chanté par Rabelais et qui, jeté dans la matière, l'enivre et l'élève jusqu'aux merveilleuses régions de l'Art », ne pourrions-nous savoir à quel passage des œuvres du Chinonais songe notre Tourangeau ?

Çà et là, on relève des erreurs de détail [1], des inadvertances [2], des lapsus ou des coquilles [3]. Ces taches ne doivent pas nous faire oublier tout le soin apporté, dans l'ensemble, à une monographie dont l'utilité est incontestable.

PIERRE-GEORGES CASTEX.

1. P. 29 : selon le témoignage de Gautier lui-même, c'est à la fin de 1835 et non en 1834 que Balzac, cherchant des collaborateurs pour *La Chronique de Paris*, entra en relations suivies avec l'auteur de *Mademoiselle de Maupin*. — P. 167 : Balzac se réfère, en 1831, à la *Confession* de Jules Janin, non à celle de Musset, et pour cause.

2. P. 43 : « Retrouver une solution de continuité ». Le contexte prouve que M. Lecuyer veut dire justement le contraire.

3. Meyer pour Mayer (p. 21) ; Blanchet pour Blondet (p. 96) ; ***Béatrice*** pour ***Béatrix*** (p. 136) ; du Marsay pour de Marsay (deux fois p. 177) ; **Mathurin** pour Maturin (p. 185).

Honoré de Balzac, Les Chouans. Introduction, Notes et choix de variantes par Maurice Regard. Paris, Garnier frères, 1957. Un vol. in-16 de xlvi-557 pages et 14 planches.

Voilà une excellente édition des *Chouans* faite avec le soin scrupuleux et l'érudition que M. Regard apporte à tout ce qu'il nous donne ; une édition précieuse parce qu'elle fournit le matériel indispensable à une étude approfondie des *Chouans*, sans pour cela devenir illisible pour « l'honnête homme ». On sait que les éditions Garnier ont fixé comme principe, en publiant une nouvelle série des œuvres de Balzac, d'offrir en appendice un choix des variantes les plus importantes relevées sur les manuscrits aussi bien que les éditions. C'est ce qu'on pourrait appeler une édition semi-critique, et cet effort nous rapproche d'un idéal qui ne sera sans doute que très difficilement atteint ; la publication d'une édition intégralement critique des œuvres de Balzac, qui permettrait enfin une étude autorisée de la technique et de la création chez Balzac. Déjà Maurice Allem avait frayé la voie par ses excellentes éditions publiées à cette même librairie Garnier, et, aussi, par son édition des *Chouans* au Club Français du Livre. Mais il n'utilisait que les variantes imprimées. La supériorité de l'édition Regard est de tenir compte du manuscrit. Malgré sa richesse, l'apparat reste lisible, clair, simple. Le texte de base est celui de l'édition Furne corrigée ; il est accompagné d'excellentes notes, témoignant d'une connaissance nourrie du monde balzacien, et de celui des *Chouans* en particulier ; du texte des trois Introductions (dont, bien entendu, le fameux Avertissement du *Gars*) ; d'une curieuse petite chronologie fixant jour après jour l'emploi des onze journées que dure le roman ; du répertoire classique des « personnages reparaissants », enfin d'une bibliographie sommaire. Quatorze planches, bien choisies, éclairent le texte, parmi lesquelles d'excellentes photographies des lieux, et — ce qui est fort appréciable — deux plans l'un de Fougères, l'autre de la région, quasi indispensables pour bien suivre le roman. Le lecteur est ainsi parfaitement documenté.

Mais l'apport le plus important de M. Regard à l'exégèse des *Chouans* c'est l'Introduction d'une cinquantaine de pages qu'il a placée en tête du volume. Il nous offre là sur la genèse de l'ouvrage, sur ses rapports avec *Fragoletta*, sur le succès des *Chouans* (ou plutôt leur insuccès) en librairie et devant la critique, sur leurs rééditions corrigées, des vues solidement justifiées, neuves et intéressantes. Il a eu le grand mérite d'examiner soigneusement le manuscrit A. 13, conservé à la collection Lovenjoul, et d'essayer, ce qui est fort difficile, d'en tirer des leçons relativement à l'histoire de l'œuvre. Il y a là en effet des couches successives de rédaction, découpées, corrigées, complétées, déplacées, dont l'embrouillure est extrême, mais qui fourniraient certainement à un observateur très attentif les meilleurs documents sur la genèse du texte. Quant aux rééditions, nous sommes assez porté à penser que leur histoire proprement dite, cette longue épopée de contrats faits, défaits, retardés n'offre pas grand intérêt ; ce qui en offre beaucoup, en revanche, c'est l'effort tenté par M. Regard pour discerner l'esprit dans lequel Balzac a modifié le texte en vue de ses rééditions. M. Regard souligne une influence de Mme Hanska sur l'édition Vimont de 1834... Peut-être ! Ce n'est pas certain ! malgré l'affirmation du romancier : « Si vous saviez ce qu'il y a de vous dans chacune des phrases refaites des *Chouans*. » Mais s'il souligne à la même époque, un changement radical dans l'attitude politique de Balzac, nous l'admettons bien volontiers. En outre, félicitons vivement M. Regard d'avoir retrouvé et souligné le rapprochement si curieux opéré par Balzac lui-même entre Marie de Verneuil et Mlle Michonneau (Intr., p. xlv). De telles remarques ouvrent des perspectives insoupçonnées sur le mécanisme de l'imagination créatrice chez Balzac.

Qu'il nous soit permis en terminant de présenter quelques observations sur les origines du roman. M. Regard pense que l'*Avertissement du Gars* était rédigé avant l'arrivée de Balzac à Fougères, probablement en août 1828. Voilà qui nous étonne. D'où Balzac en ce cas aurait-il tiré le nom de

Gars, mot essentiellement breton et qui figure dans le texte même de l'*Avertissement* [1].

Sur la genèse du sujet les indications données par Balzac lui-même, soit dans ses lettres à M. de Pommereul (*Corr.*, éd. Ducourneau, p. 33-43), soit dans l'*Introduction* qu'il plaça en tête de l'édition de 1829, sont complexes, ambiguës et contradictoires. Pour y voir clair, il serait, selon nous, important de distinguer trois périodes dans la composition des *Chouans* : 1° avant le séjour à Fougères (découverte du sujet et, sans doute, première documentation livresque) ; 2° le séjour à Fougères (enquête sur place, rédaction probable d'une des versions du roman) ; après le séjour à Fougères (travail de correction, rédaction définitive, influence de Latouche).

D'où vient le sujet des *Chouans* ? La lettre du 1er septembre 1828, à M. de Pommereul, que nous n'avons aucune raison de suspecter, donne quelques renseignements fondamentaux : « [...] on m'a présenté, par le hazard le plus pur, un fait historique de 1798 qui a rapport à la guerre des chouans et des vendéens... » Quel est ce fait ? Les historiens bien informés n'en ont jamais trouvé qui cadre exactement avec les exigences du roman ; et quand on essaie de choisir, une grande difficulté vient de ce que le sujet du livre peut être envisagé sous plusieurs aspects différents et que Balzac, en fait, ne nous a jamais expliqué quel était celui qui lui apparaissait essentiel. Le plus probable est que, selon un procédé qui lui sera toujours cher, Balzac a puisé simultanément à plusieurs sources et a mélangé à sa convenance les événements dont il avait eu l'occasion d'être informé. Il en est un sur lequel on n'a jamais, croyons-nous, suffisamment insisté : c'est l'assassinat du vicomte d'Aché, livré à Fouché pour soixante mille francs, par sa maîtresse la marquise de Vaubadon. Disons tout de suite que le vicomte d'Aché mourut en 1809, ce qui est en contradiction absolue avec la date de 1798 donnée par Balzac (mais l'aventure tragique de Boishardy que l'on tient généralement pour la « source » des *Chouans* survint en 1795). Remarquons, cependant que d'Aché fut impliqué dans le vol de la diligence d'Alençon, autrement dit l'affaire de Tournebut où furent compromises Mme de Combray et sa fille Mme Acquet de Férolles. Or Balzac connaissait bien cette affaire de Tournebut depuis son voyage à Alençon en 1825, et s'en inspira (c'est un fait bien connu), pour l'*Envers de l'Histoire contemporaine*. Remarquons encore que Mme d'Abrantès avec qui Balzac était fort lié quand il composait les *Chouans* a pu lui fournir tous les détails de la mort tragique du vicomte d'Aché puisqu'elle lui a consacré un chapitre entier de ses *Mémoires* (chap. XIII, t. IV, éd. Garnier).

Ce ne sont là que des pièces que nous versons au procès, sans tirer une conclusion qui appellerait une étude infiniment plus précise.

Signalons en terminant un menu lapsus à M. Regard : p. 26, le nom de Duchemin Desurpeaux auteur des *Lettres sur l'origine de la Chouannerie et sur les Chouans du Bas-Maine* (Paris, 1825) est, en réalité, J. Duchemin Descepeaux. C'est bien peu de chose !

SUZANNE J. BÉRARD.

MAURICE REGARD, **L'Adversaire des romantiques, Gustave Planche, 1808-1857**. Tome I, in-8° de 454 pages ; tome II, **Correspondance, Bibliographie, Iconographie**, in-8° de 319 pages. Paris, Nouvelles Éditions latines, [1955].

Gustave Planche est né en 1808, comme Nerval ; il est mort en 1857, quelques semaines après la publication des *Fleurs du Mal*, quelques jours après leur condamnation. Mais qu'a-t-il de commun avec Gérard et Baudelaire ? Quand on ferme les deux volumes de M. Regard, on doute de s'être trouvé en présence d'un homme du XIXe siècle, du contemporain d'une des périodes les plus florissantes de nos lettres. S'il n'avait été tant accablé, on serait enclin à dénoncer une nouvelle fois sa crasse et son envie. Mais,

1. P. 413, éd. Regard. Il faudrait vérifier qu'il n'y a pas eu de correction. M. Regard, en tous cas, n'en indique pas. Balzac dit expressément dans le texte des *Chouans* (éd. Regard, p. 23) « Le mot gars, que l'on prononce gâ, est un débris de la langue celtique... ».

puisqu'il sort des thèses de M. Regard sinon « lavé » de ces imputations, du moins plus sympathique qu'on ne l'imaginait, suivons l'exemple du biographe. Celui-ci, bien différent de son « héros », lui témoigne cependant une rare bonté d'âme. Planche semble, aussi bien, avoir été plus à plaindre qu'à blâmer. M. Regard esquisse même une interprétation d'ordre existentiel, lorsqu'il montre le critique cherchant les mauvais coups et s'exposant à les recevoir « dans une suite de batailles où il ne choisit pas toujours un terrain solide ». Par imprudence, peut-être. Et aussi parce qu'il y a chez lui un besoin d'avilissement, un goût du masochisme, qui dénote un profond désarroi et une conscience ou un cœur fort malheureux. Impuissance créatrice ? Il se peut, car Planche ne parvint jamais à achever son roman, *Béatrice Diodati*, plusieurs fois annoncé. Amours déçus, en tout cas, avec George Sand, avec Marie Dorval, ce qui lui attirait, en janvier 1837, cette consolation de Jules Sandeau : « Vous avez un désert dans votre cœur ; moi j'ai le mien plein de ruines » (t. II, p. 113). Il y a de l'une et l'autre causes dans le mystère psychologique de la vie de Gustave Planche. Une légende diogénique a fait le reste, qui, née de ses déceptions, l'a finalement obligé à se confondre avec un personnage qui, d'abord, n'avait pas été lui.

Je crois qu'à ce jour on n'ignore plus rien d'important de la biographie et du rôle littéraire de Planche : les parents pharmaciens, le Collège Bourbon et l'influence de Damiron, l'apprentissage de la médecine, les premières relations avec les romantiques, l'entrée dans le journalisme militant, puis dans les grandes revues *(L'Artiste, La Revue des Deux Mondes)*, la participation à la genèse de *Lélia* [1], la lutte contre les anciens compagnons d'armes jugés coupables de forfaire au génie de la langue et de la littérature françaises, les relations avec Balzac qui s'empare de quelques traits de son collaborateur à la *Chronique de Paris* pour les donner à Claude Vignon [2], les principes directeurs de sa critique — tout cela nous est désormais bien connu grâce aux recherches que M. Regard a menées dans les bibliothèques comme dans les archives privées.

M. Regard y eut d'autant plus de mérite qu'il était aussi rarement dans la capitale que Planche sur les routes et les mers. Curieusement, c'est lorsque le critique s'approche de la Méditerranée, si familière à son biographe, que celui-ci perd sa trace. Après la mort de son père (mai 1840), Gustave qui vient d'entrer en possession de 15 000 F décide d'aller prendre l'air de l'Italie. M. Regard, au terme d'un juste raisonnement (t. I, p. 258), prouve que Planche partit pour Rome immédiatement après le règlement de la succession, en septembre. Il ne sera donc pas fâché de voir sa déduction corroborée par les nouvelles locales que donnent les journaux de Marseille. On lit, en effet, dans *Le Sud* du 22 septembre : « Le *Minos*, parti hier pour Malte, avait à bord M. Loëve-Weimar [*sic*], consul-général de France à Bagdad et M. Gustave Planche, qui se rend à Rome. » Même renseignement dans la *Gazette du Midi*, le 23. Trois semaines plus tard, *Le Sud* (13 octobre ; texte reproduit par la *Gazette* du 14) raconte la visite faite par Planche à la bibliothèque municipale de Marseille qui se trouve dans un lamentable état de dégradation, malgré les appels de Joseph Méry. « L'autre jour encore, notre célèbre critique, M. Gustave Planche, visitant la bibliothèque sous le bras de son conservateur, lui dit : « Mon cher Méry, voilà une bibliothèque bien mal conservée, je ne vous en fais pas mon compliment. » Le conservateur se hâta de dire alors à M. Planche ce qu'il répète chaque jour aux visiteurs de la capitale et de l'étranger, qu'une demande en restauration d'urgence a été adressée à l'autorité par lui et par l'architecte, et qu'on attend [3]. »

1. M. Regard ju e « froide », la dédicace que George Sand inscrit, le 15 août 1833, sur l'exemplaire qu'elle offre au critique : « A Gustave Planche, son véritable ami. George Sand » (t. I, p. 118). Elle me semble, à moi, assez chaude. D'ailleurs, la romancière a signé de son seul prénom : « George », ainsi qu'on le peut voir par ce précieux exemplaire conservé dans la collection Smith-Lesouëf de la Bibliothèque Nationale.

2. Quant à Victor Hugo, qui avait eu à se plaindre du critique, il l'a travesti en Barkilphédro dans *L'Homme qui rit* (1869).

3. Le passage de Gustave Planche à Marseille avait déjà été brièvement signalé par M. Auguste Brun dans son excellente étude trop peu connue : *Le Romantisme et les Marseillais* (Aix-en-Provence, 1939).

Le retour de « notre célèbre critique » se fit, ainsi que l'a retrouvé M. Regard *in extremis* (t. I, p. 423, qui corrige la p. 275), par Turin, Chambéry, Genève et sans doute Bruxelles, en avril 1845. Pendant cinq ans, Planche a donc vagabondé en Italie. M. Regard n'a pu évoquer ce long séjour qu'à l'aide de rares lettres et de quelques allusions contenues dans des articles postérieurs : une douzaine de pages en tout, dans une thèse qui en comporte plus de trois cent cinquante, c'est peu pour ces cinq années, proportionnellement aux quarante-neuf que dura la vie de Planche. Sera-t-il possible de retrouver dans les journaux italiens, comme dans ceux de Marseille, des traces précises de son passage, avec quelques croquis vivants, c'est sans doute ce que l'avenir répondra à M. Regard.

Osera-t-on aussi lui reprocher, après qu'il a justement marqué ce qui rapprochait Gustave Planche des « réalistes » (voir t. I, p. 69, 342 et 362, entre autres), de gâter une juste cause en écrivant (p. 343) : « N'avaient-ils pas [les réalistes] comme lui le souci de la phrase bien écrite ? » En fait, c'était le cadet de leurs soucis : la petite presse se moque à longues colonnes du massacre de la langue française par Champfleury, qui déclare tout uniment dans *Le Réalisme* (1857, p. 260) : « Je suis plein de reconnaissance pour les esprits chercheurs, bourrés d'idées, qui se soucient médiocrement de la forme souvent pénible et pareille à un écheveau emmêlé. » C'est là simple vétille. Les autres remarques que l'on peut faire sont du même ordre : elles vont des coquilles, lapsus et inadvertances [1], rançon de ces travaux où le plus scrupuleux n'est jamais infaillible, jusqu'à quelques compléments qu'il est loisible de proposer à la Bibliographie : à celle des écrits consacrés à Planche qui figure au tome I [2] et où l'on ne comprend pas pourquoi les revues sont séparées des journaux — comme au répertoire des articles et ouvrages de Planche lui-même [3].

Ce répertoire, dans lequel chaque article est présenté sous la forme d'un utile résumé, appartient au tome II qu'ouvre la Correspondance du critique et que ferme l'Iconographie [4]. Les lettres envoyées par Planche comme celles qu'il a reçues n'ont pas été retrouvées en grand nombre — et souvent elles sont figurées par de chétifs témoins, des mentions énigmatiques de catalogues de libraires. Comme pour remédier à cette rareté, M. Regard a accompagné les lettres d'une riche annotation, un peu trop riche parfois [5]. Visiblement, il a été hanté par l'exemple de M. Jean Bonnerot. Mais ce que celui-ci a fait légitimement pour Sainte-Beuve, est-il nécessaire de le faire pour un critique de second plan ? Traitera-t-on de la sorte les lettres de Janin, celles de Saint-Marc Girardin, Cuvillier-Fleury, Philarète Chasles ?

Cet excès de l'annotation dans le tome II balance la rédaction çà et là un peu trop serrée du tome I. Dans la partie biographique, notamment, les citations sont souvent « atomisées », elles forment une poussière de

1. T. I, p. 292, n. 6, manque l'indication du tome (c'est le deuxième) des *Mémoires* de Ph. Chasles. — I, 344, lire Roquairol (pseud. de Duranty) et non Roquariol. — I, 352, est-ce Calmann Lévy qui assista aux obsèques de Planche, et non pas plutôt son frère Michel ? Au tome II, lire p. 125, n. 1, Lacuée de Cessac, et non de Lessac ; p. 144, n. 2, *Salon de* 1845 et non de 1842.

2. Y ajouter : *Diogène*, 11 janvier 1857, article de Ch. Bataille sur Th. Gautier où celui-ci se voit préférer, pour la critique d'art, le « pédagogue à martinet de la *Revue des Deux-Mondes* ». — Marquis de Laincel, *Essais de critique en province* (Paris, C. Dillet, 1861, p. 348). — *Figaro*, 8 janvier 1863, article de Th. Silvestre sur Flaubert dont les yeux rappellent à l'auteur ceux de Planche « ruminant ». — A. Bougot, *Essai sur la critique d'art. Ses principes, sa méthode, son histoire en France* (Thèse de Paris, 1875, Hachette), où Planche est cité, p. 43 et 371, alors que Baudelaire est absent. Cet ouvrage intéresse la fortune posthume du critique, ainsi que le chapitre d'André Thérive dans *Le Musée romantique*, Quatrième Album, *Critiques et Essayistes* (Paris, Éditions du Trianon, 1928 ; B. N. : Rés. G. 709).

3. L'article sur Vigny publié dans la *RDM* le 1er août 1832 a été, cette même année, reproduit dans la *Revue universelle* de La Haye, au tome III, ainsi que l'article sur Mérimée, inséré dans la *RDM* du 1er septembre.

4. N'oublions pas de signaler dans les deux volumes de copieux index qui rendent bien aisée leur utilisation.

5. Bien que quelques points restent encore à élucider. Ainsi, qui est le Rousseau dont le père de Planche peut obtenir une recommandation pour placer son autre fils à la Bibliothèque Royale (p. 60) ? Est-ce le chansonnier et vaudevilliste ou, plutôt, le médecin ?

membres de phrases placés entre guillemets (des guillemets que les typographes ont, deux ou trois fois, oublié d'ouvrir ou de fermer), alors qu'on eût aimé avoir des extraits plus longs, composés dans un corps typographique différent. Léger défaut — et signe des temps ! — qui ne pèse guère aux yeux de qui sait apprécier l'importante documentation qu'a réunie M. Regard, et le goût avec lequel il a composé cette biographie littéraire et psychologique. Grâce à lui, une figure du XIX^e siècle, dont on distinguait fort mal les traits, se trouve maintenant éclairée, mise en valeur. C'est une résurrection qui ne procède pas d'un miracle, mais d'une longue patience alliée à la plus fine compréhension.

CLAUDE PICHOIS.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE. **Charles Baudelaire. Exposition organisée pour le centenaire des « Fleurs du Mal ».** Paris, 1957, 124 pages. — BIBLIOTHÈQUE NATIONALE. **Gustave Flaubert et « Madame Bovary ». Exposition organisée pour le centenaire de la publication du roman.** Paris, 1957, 26 pages.

Le retard d'un compte rendu — toujours regrettable — l'est particulièrement pour ces panégyries d'art et de lettres : les expositions rétrospectives de la Bibliothèque Nationale. Résurrections éphémères, elles manifestent le moindre de nos pouvoirs : si l'homme fusée s'approche de l'ubiquité divine, quelle faiblesse dans nos entreprises sur le temps irréversible ! Il faut une imagination sympathique pour faire de la vie avec de la mort. Au moins les organisateurs [1] n'ont-ils rien négligé pour montrer « un Baudelaire vivant dans le siècle tout en préservant sa demi-solitude » (J. Cain), un Flaubert tirant *Madame Bovary* de sa cervelle : auprès de quoi les plus laborieux accouchements de son père et de son frère ne durent être, si j'ose ainsi dire, qu'un jeu d'enfant.

Quand je respire cette atmosphère d'autrefois, pourquoi pensé-je au jour de la clôture, et à la dispersion d'un si bel assemblage ? Que les prêteurs me pardonnent : on se prendrait à souhaiter une pluie de cendres qui recouvrît, mais qui conservât, les vitrines et les tableaux du nouveau Pompéi.

Des deux ouvrages commémorés, l'un seulement, celui de Baudelaire, l'a été dans une de ces évocations totales qui devraient, semble-t-il, être réservées au Centenaire d'une naissance ou d'une mort. Que fera-t-on en 1967 ? Les deux lustres intervenus permettront-ils d'ajouter beaucoup à cette exposition-ci ? Je le souhaite, mais n'y compte guère. Du reste le poète parisien — le condamné, le maudit — a régné fort à son aise dans cette galerie Mansart, qui convient à ce qu'il y avait de solennel dans son génie. Mais pour l'intimité, pour l'amour, les réduits valent mieux, a-t-il écrit dans *La Fanfarlo*. Et, de fait, le Normand dans le vestibule de la Salle d'honneur reçut peut-être des hommages plus dévots. L'église, la chapelle.... C'est ce que je remontrai, en cours de visite, à un Rouennais qui trouvait sa province un peu sacrifiée. Il s'en consola sur la promesse du Catalogue, que « ce n'était là qu'un ajournement ». De son propre, la Bibliothèque Nationale possède suffisamment de manuscrits flaubertiens pour qu'il soit tentant d'appeler tous documents appropriés à se grouper autour.

Que de sollicitations de la vue ! Comme ce Delacroix vert et rouge (n° 92) répond, non seulement à la strophe des *Phares*, mais à la remarque d'un *Salon* sur l'immédiateté de l'impression, avant toute connaissance du sujet ! Parmi tant de figures, où de vieilles connaissances qu'on aperçoit sans plaisir font qu'on s'écarte d'une vitrine comme on change de trottoir dans la rue, quelques révélations récompensent un « long désir, Idées ». Voilà quarante ans que je rêve à la « brune enchanteresse » de l'île Maurice, sous son dais végétal « d'où pleut sur les yeux la paresse ». La voici (n° 47), délicieuse image qui est, en mieux, celle que j'entrevoyais. D'autres cristallisations se brisent tout d'un coup. M^lle G. Leleu a retrouvé des Mémoires que l'on ne peut lire sans évoquer la dame aux six ou sept amants qui en est l'héroïne. Quoi ! c'est elle, et si peu séduisante ? Le daguerréotype invite à

1. Pour Baudelaire : MM. R. Pierrot (assisté de M^me Cordroc'h) et Cl. Pichois ; J. Adhémar. — Pour Flaubert : M^lle M. Cottin, M. J. Suffel.

repenser le cas de Ludovica. Ce visage, dont nous cherchons le secret, si c'était le masque de l'érotomanie ?

Repérer les « gîtes » des documents, les obtenir des collectionneurs, grande affaire ! Non seulement il s'en découvre d'inconnus, mais une fois en place, ils s'expliquent et se colorent, comme les mots, par leur contexte. La dispersion de certains manuscrits congénères interdisait leur comparaison. Mais les voici rapprochés dans un espace de quelques mètres carrés. Bonne fortune pour l'historien littéraire, surtout si une main complaisante soulève pour quelques minutes ce couvercle-ci ou celui-là. Alors le grain du papier, son format, ses plis ; alors l'encre, l'écriture, parlent leur langage ordinaire. Une hypothèse de travail est conçue, peut-être une vérité nouvelle.

La pénultième page du Catalogue Baudelaire porte une liste des Catalogues des Expositions (une douzaine pour ce qui nous regarde) depuis la dernière guerre. Ils ont pris rang parmi nos instruments de travail et se font préférer quelquefois par la diversité, la densité, la précision des notices, par leur classement, par la commodité de la consultation. (Remarquer, dans ce même Catalogue, avant la *Table des Matières*, un *Index des principaux personnages cités*.) Ce genre a, comme tout autre, des avantages et des inconvénients. Les organisateurs ont dû meubler murs et vitrines d'objets qui, plus que le manuscrit ou l'imprimé, appellent et retiennent le regard. L'intérêt croissant des littérateurs pour les œuvres d'art, les « sources plastiques » (quelle expression !) ne doit-il pas quelque chose à cet impératif des « mostre » ? Le critique idéal devrait avoir dans la tête presque autant d'idées de tableaux, gravures, etc., que d'écrits. Mais un rapport d'esprits a plus de peine à se matérialiser. Le chapitre IV du *Baudelaire* sent le livre plus que le catalogue. Si bien choisis soient-ils, les *deux* numéros relatifs à J. de Maistre soutiennent mal cette première partie d'un titre qui ne laisserait pas attendre une telle disproportion de fait avec la seconde (E. Poe).

J'ai recueilli, même de l'étranger, plusieurs plaintes sur ce que le découvreur, tantôt est nommé, tantôt non, dans la notice qui s'est faite avec sa découverte. Plus d'uniformité serait désirable peut-être. Mais il y a tant de cas d'espèce ! Un nom d'auteur peut être avancé pour une simple proposition, une opinion singulière. L'anonymat serait alors plus honorable, l'auteur reconnaissant à ce signe que son idée n'est plus contestée par personne : n'est-ce pas ainsi que va le progrès ?

Qu'il comporte des déchets, des dépréciations, c'est inévitable. Cela se traduit par des omissions réfléchies, ou par... un changement de rubrique. Telle cette « légende de *Madame Bovary* » où la Rigolette de J.-D. Court doit être bien surprise de figurer, elle qui si longtemps... Quant aux *lieux saints* de Ry, ils n'en auront pas un pèlerin de moins, mais enfin l'histoire littéraire n'est pas au service du tourisme. Peut-être — surtout après la citation du n° 22 — l'inclusion du témoignage Du Camp dans ce chapitre VIII paraîtra-t-elle trop catégorique. Il reste que ces Catalogues sont des enregistreurs fort sensibles des courbes de l'histoire littéraire.

Que le lecteur m'excuse d'avoir si peu détaillé les mérites et les défauts de ces deux Expositions. Elles ont trouvé, en leur temps, une presse si attentive que l'essentiel a été dit dès lors. S'il est vrai, comme je le crois, que ce XX^e^ siècle, décevant à tant d'égards, aura été un grand siècle de l'érudition — nous le voyons mal, parce que nous sommes trop près de l'objet, — nul doute que les Expositions de la Bibliothèque Nationale n'aient joué un rôle d'importance dans ces mouvements de curiosité rétrospective.

J. P.

ARTINE ARTINIAN, **Pour et Contre Maupassant. Enquête internationale. 147 témoignages inédits.** Paris, Librairie Nizet, 1955.

« Avez-vous lu Baruch ? », s'enquérait La Fontaine ; « aimez-vous Maupassant ? », a demandé à cent quarante-sept écrivains français et étrangers, M. Artine Artinian qui est actuellement l'un des connaisseurs les plus avertis de l'œuvre de Maupassant et l'un de ceux qui la goûtent le mieux.

L'image que je me faisais de la fortune de Maupassant, avant d'avoir lu les réponses recueillies par M. Artinian, était à peu près celle-ci : dédaigné

par ses compatriotes, le romancier serait apprécié à l'étranger à l'égal des meilleurs écrivains ; et je crois n'avoir pas été le seul à penser ainsi.

Or, il ressort de cette enquête, menée avant et depuis la guerre, que bien des écrivains français continuent de voir en Maupassant un maître en l'art du récit, tandis que quelques étrangers — des Américains notamment — nient avoir subi son influence, ce qui n'empêche pas Maupassant d'avoir aux États-Unis un très grand succès. D'autre part, il faut soigneusement distinguer les romans — qui vont rejoindre dans le purgatoire des bibliothèques ceux de Paul Bourget — des nouvelles et des contes qui auront toujours des lecteurs parmi les écrivains désireux de perfectionner la technique des « short stories ».

On trouvera d'ailleurs, fort habilement résumés dans la préface, les principaux résultats de cette enquête.

Celle-ci a été conduite avec toutes les garanties désirables. Pourtant, on aurait aimé lire au début le texte exact de la question que M. Artinian a posée à ses correspondants, car la réponse est toujours, dans quelque mesure, déterminée par le libellé de l'interrogation. Regrettera-t-on de plus l'absence, — à côté de tant d'écrivains français, anglais et américains, de quelques allemands et scandinaves, — de romanciers et de critiques russes ? La comparaison avec Tchékov, çà et là esquissée, aurait été révélatrice. Et les Italiens, représentés par le seul Benedetto Croce, auraient pu tenter le parallèle avec les nouvelles de Pirandello.

Plusieurs réponses méritent d'être lues pour leur valeur intrinsèque (Céline, Montherlant), car elles éclairent admirablement la personnalité de leurs auteurs. Quant au billet de Valéry, on dirait d'un pastiche. Les satisfactions de l'humour n'ont pas dû manquer à M. Artinian... [1].

Journaux et revues procèdent périodiquement à des enquêtes. Celle-ci, par le sérieux de l'enquêteur, leur est incomparable. Elle apprendra aux historiens — et c'est une leçon à retenir — que pour étudier la fortune d'un auteur, on ne saurait se borner à enregistrer passivement des témoignages ; il faut aussi les provoquer.

Cl. Pichois.

La Table Ronde, nº 111, mars 1957. Numéro spécialement consacré à **Maurice Barrès, l'homme et l'œuvre.** In-8º, 207 pages sur Barrès.

Articles de valeur inégale. Des lettres inédites de Barrès à Victor Giraud, les unes du début du siècle, les autres de 1921 et 1922, élégamment présentées par M. Pierre Moreau. Les premières éclairent ou nuancent les jugements de l'écrivain sur Pascal et Taine, de l'homme politique sur Bainville et l'*Action française*. Dans deux de ces lettres, datées de 1904, Barrès définit son art : il répudie « la phrase poétique, la rhétorique », revendique le droit de garder son « accent plébéien », explique son faire : « Je me calque », mais repousse cependant une « certaine clarté ». « Il faut, dit-il en une formule très belle, autour de telles sensations, de l'indéfini, un prolongement, quelque chose qui vibre après qu'on croit avoir tout cerné » (p. 45). Est-ce un écho de Verlaine ? Le dernier groupe de lettres a un intérêt plus nettement autobiographique : Barrès s'explique sur telle de ses œuvres à propos de l'étude que lui consacre alors V. Giraud. Quelques inédits encore, malheureusement trop brefs, autour de la jeunesse de Barrès et de sa correspondance avec Léon Sorg et Stanislas de Guaita (p. 63 et suiv.). Ces inédits mis à part, notons le groupe d'articles sur la *Colline Inspirée*, raccourcis riches de pensée latente, abrégés de patientes recherches. A propos du « Culte du moi et de la vie de l'âme » quelques pages qui rejettent les systématisations faites par Barrès et reconstituent, sur des points précis, le cheminement, l'évolution de l'auteur (p. 181 et suiv.).

Mais la plupart des articles ne répondent pas à ce que l'on est en droit d'attendre de la critique, trente-quatre ans après la mort d'un écrivain. Avec les années, il est possible d'échapper aux partis-pris, aux admirations ou aux querelles de partis, de groupes, de cénacles, aux idées reçues, aux

[1] P. 1. 62, lire sans doute « *b*rimée » au lieu de « *p*rimée ».

redites. Et d'abord aux articles « nécrologiques ». Ils sont nombreux dans ce numéro, et gênants : les générations qui n'ont pas connu Barrès ne subissent pas le prestige des bandelettes embaumées et, de même, regardent avec un certain détachement les engagements de la vie publique ou les utilisations qui en sont faites : elles voient et veulent voir une œuvre vivre à la fois hors du temps et dans le temps. Et d'abord n'a-t-on pas un recul suffisant pour juger de l'évolution de Barrès indépendamment de ce qu'il en a dit lui-même, pour marquer l'importance dans sa vie, dans sa pensée, dans son art, dans sa conception de l'amour et de la passion, de cette année 1903, de son « chant de confiance dans la vie » dont les échos se trouvent partout, même dans la *Colline Inspirée*. Ce « chant de confiance » est vraiment un commencement, ou un recommencement. Il est impossible de n'en pas tenir compte.

De même, comment peut-on continuer à ne voir dans *Le voyage de Sparte* que le récit « ironique » d'une déception ? Ecrit quatre ou cinq ans après le voyage effectif en Grèce — et il n'y a pas eu de guerre — ce livre accorde une bien petite place aux impressions premières, celles de 1900. Il est, en réalité, un livre d'amour. Quand consentira-t-on à l'admettre ? Alors on ne s'étonnera plus d'y rencontrer Gœthe et son *Iphigénie en Tauride*. « Transposition romantique » ? Certainement non ; mais interrogation vivante, passionnée, délicate, sur les mystérieux rapports de l'amour et de la création poétique.

Un article exprime des réserves à propos d'une réflexion sur Chopin, citée comme étant de Barrès (p. 157). En fait, elle n'est pas de lui. C'est une copie, on le sait, et d'un texte par surcroît singulièrement farci. Que l'étude de Barrès et de sa prose ne puisse s'improviser, après la lecture de ce numéro de *La Table Ronde* on n'en saurait douter.

Quant au jugement général sur l'homme et sur l'œuvre qui se dégage d'article en article, il laisse vraiment confondu : Barrès apparaît, dans l'ensemble, comme prisonnier de l'image que l'on s'est faite de lui il y a cinquante ou quarante ans, comme emmuré dans cette image et dans les mots d'alors. S'il prononce des paroles qui ne sont pas celles que l'on attend de lui, on ne les recueille pas. Un seul exemple : on lui reproche d'être resté à l'écart des grands problèmes humains et mondiaux de son temps. Mais, curieuse méthode, on ne tient pas compte d'une *Enquête aux pays du Levant*, le dernier ouvrage publié par lui avant de mourir. *L'Enquête* donne ses dernières « Conclusions », son testament en quelque sorte. Clairvoyantes ces « Conclusions » qui ont été prophétiques à propos de l'Allemagne et de l'influence de la France en Asie et en Afrique ; constructives aussi, qu'il s'agisse des problèmes propres à l'Islam, des rapports de l'Occident et de l'Orient, ou de « la meilleure définition de l'Europe ». Tel article s'interroge sur ce qu'aurait pensé Barrès s'il avait lu Spengler. Ces « Conclusions » en disent un mot. Elles révèlent surtout une réflexion qui, sans perdre le contact avec la vie intérieure et le problème de la pensée créatrice quel qu'en soit le domaine, est ouverte aux multiples problèmes de son temps et les aborde avec sympathie, avec le mouvement de la vie, avec intelligence. On y est loin de ce qui est écrit, dans ce numéro de *La Table Ronde*, du doctrinaire de la Terre et des Morts et du nationaliste. Seulement il vaut mieux avoir lu l'auteur dont on parle. Son dernier livre aussi.

IDA-MARIE FRANDON.

JEAN MÉNARD, L'œuvre de René Boylesve. Paris, Nizet, 1956. Un vol. in-8° de 269 pages.

La mémoire de René Boylesve méritait l'hommage d'une thèse. Celle-ci, fort consciencieuse et d'une solide information [1], nous situe d'abord « au seuil de l'œuvre », dans ce que nous en font pressentir « les étapes d'une

1. M. Jean Ménard a tiré un parti abondant et précis des manuscrits communicables ; il n'a pas ignoré les manuscrits non-communicables, qu'il a pu consulter grâce à l'obligeance de M. Gérard-Gailly, tout en respectant, d'ailleurs, les clauses testamentaires.

vie » et les « premiers écrits » ; puis dans l' « univers de l'œuvre » (son cadre, ce qu'elle nous apprend des mœurs, des sentiments, de la vie) ; enfin dans l' « esthétique de l'œuvre ».

Pour les hommes auxquels leur âge a permis de connaître les derniers survivants de *l'Ermitage*, peut-être le nom de Boylesve évoquera-t-il plus de souvenirs et de nuances que le jeune travailleur canadien ne pouvait en percevoir. Ils souhaiteraient voir se lever, en feuilletant ces pages, tout un monde dont le charme aristocratique, spirituel, enveloppait de légèreté et de teintes d'aquarelles de secrètes nostalgies. On est surpris de ne pas rencontrer, dans le livre de M. Ménard, le nom de Pierre de Querlon [1]. De même Henri de Régnier, qu'il ne cite guère que comme académicien (il a répondu au discours de réception de René Boylesve), a entretenu avec Boylesve des relations de sensibilité et de talent ; il lui a consacré, — en dehors des *Portraits et souvenirs* de 1913, que cite M. Ménard (p. 260), plusieurs articles que cette thèse semble ignorer (dans *les Nouvelles littéraires* de 1926 et de 1934). Il suffit d'avoir lu *La Leçon d'amour dans un parc* ou *Le Parfum des îles Borromées* à peu près à l'âge où on lisait *Les Vacances d'un jeune homme sage* ou *Le bon plaisir*, pour savoir que l'on respire, ici et là, le même air dans le même décor, au rythme de la même musique de scène.

Les confrontations littéraires ne manqueraient pas, qui nous tentent à tout moment et ne seraient pas simples digressions. Nous indiquerions volontiers trois itinéraires, à ces promenades autour d'une œuvre qui n'est elle-même que promenade dans le monde et dans le temps. D'abord celui qui conduit au provincialisme, à la poésie retrouvée de la petite ville et de l'autrefois : le nom d'André Theuriet, qui passe presque inaperçu dans ces pages, s'impose à notre mémoire. Puis cette poésie de l'enfance retrouvée, ce genre, un moment si riche et si neuf, aujourd'hui passé au cliché ou à la rengaine : le roman de l'adolescence [2], où l'*Enfant à la balustrade* occupe une place si originale, dans le prolongement de Fromentin : M. Jean Ménard a bien raison d'y insister. Et nous ajouterions volontiers, pour notre part : dans le prolongement des six premiers livres des *Confessions*. Enfin, René Boylesve lui-même nous invite à situer son œuvre romanesque à une époque, critique entre toutes, de l'histoire du roman. Vers le temps où il écrit ses *Opinions sur le roman* qui paraîtront après sa mort (1929), une vive controverse multiplie des livres ou des articles qui s'intitulent *Essai sur le roman* (de Georges Duhamel, 1925), *Apologie pour le roman*, *Le roman est-il en danger* ? (de François Fosca et d'Edouard Estaunié, *Revue hebdomadaire*, 1925), *Considérations sur le roman* (de John Charpentier, *Mercure de France*, 1925), *Réflexions sur l'art du roman* (d'Henri Massis, 1927), *Le Roman* (de François Mauriac, 1928)... Certes ce chœur touffu et discordant risquerait d'étouffer l'air de flûte de René Boylesve, si on le convoquait sans choix ni discrétion. Il reste cependant que cet air de flûte s'élève, ici, dans une demi-solitude, qui ne rend pas tout à fait justice à la pensée et à la sensibilité d'un auteur raffiné, assurément, mais attentif aux problèmes de son temps.

Les amis de René Boylesve, petit groupe fervent qui entretient, pourrait-on dire, la nostalgie d'une nostalgie, sauront gré, d'ailleurs, à M. Jean Ménard de cette demi-solitude : le fin visage s'y découpe mieux, avec sa distinction, ses grâces d'enfance que les jeux mêmes du libertinage n'altèrent pas.

Pierre Moreau.

Henri Mondor, **Précocité de Valéry**, Paris, Gallimard, 1957. Un vol. in-16 de 442 pages.

La connaissance du jeune Valéry progresse à pas de géant. Les documents, les correspondances sortent des tiroirs à un rythme accéléré. A ce train, il ne restera bientôt plus rien à deviner. Quelle est l'importance de cette nouvelle contribution du Professeur Mondor ?

1. Signalons à l'auteur, pour une revision ultérieure, que son index renvoie rarement aux pages exactes : quelque décalage a dû se produire au cours d'un remaniement des épreuves.

2. V. J. O. Brien, *The Novel of Adolescence in France. The Study of a Literary Theme*, New York, Columbia Univ. Press, 1937.

Il ne s'agit pas d'un travail entièrement neuf. Reprenant et complétant des études antérieures, M. Mondor nous donne cette fois un tableau d'ensemble de la jeunesse de Valéry, jusqu'aux alentours de l'événement connu sous le nom de *Nuit de Gênes* et qui marque, en 1892, la rupture de Valéry avec la poésie. Après avoir décrit la vie du jeune Valéry à Sète et à Montpellier, il examine avec un soin particulier ses principales admirations : Huysmans, Villiers, Verlaine, Rimbaud, Mallarmé. Chemin faisant, il soulève aussi le problème des rapports de Valéry avec Hugo et le romantisme, avec Baudelaire, Leconte de Lisle, Heredia, il esquisse un parallèle Valéry-Proust, et raconte un premier amour.

L'infatigable chercheur n'a pas voulu aborder tous ces problèmes sans un bagage de documents inédits. Pour l'essentiel, il s'agit de carnets ou de cahiers laissés par Valéry : un cahier noir de 1884, un cahier vert de 1887, le carnet noir de 1888-91. Et l'on nous dit qu'il y a encore, pour plus tard, des cahiers rouges, bleus, jaunes, contenant de nombreux poèmes inédits. Tout cet arc-en-ciel aurait eu sa place naturelle dans le premier tome des *Cahiers*, qui commencent arbitrairement en 1894 ; les souscripteurs auraient mérité qu'on ne les en privât point. D'autres inédits sont de moindre importance. M. Mondor n'a pas eu tort de redonner en entier, dans son contexte normal, le premier article de Valéry : *Sur la technique littéraire*, qu'il avait découvert dans les archives de Karl Boès. Pour cette reconstitution de la jeunesse de Valéry, le critique utilise aussi très largement les *Correspondances* qui ont été publiées ces dernières années.

Néanmoins, la source essentielle, éternellement fraîche, et nouvelle, et intarissable, à laquelle puise nécessairement le Professeur Mondor, sans qu'il ait peut-être eu pleinement conscience de l'ampleur de ce recours, c'est l'œuvre déjà connue de Valéry. Et c'est là que se pose le problème de la méthode critique, auquel ce livre invite si puissamment et si diversement à réfléchir. M. Mondor déclare, à maintes reprises, ne pas vouloir céder à la tentation des « conclusions d'ensemble », des « interprétations impatientes » [1], des synthèses prématurées [2], préférant s'en tenir à la collecte des « précisions », des « détails », à la « moisson fervente des faits ». Il semble avoir nourri l'ambition d'écrire une jeunesse de Valéry qui se suffise à elle-même, et qui serait une contribution objective à l'explication de l'œuvre. Mais ce positivisme est bientôt limité, précisément, par les faits eux-mêmes.

Car ce goût des détails est placé sous les auspices de Valéry, ce qui est un recours à sa méthode critique. Ces appels se font dans le livre de plus en plus fréquents, au point de devenir prédominants dans la dernière partie, consacrée à Mallarmé, où la conception psychologique de l'influence mise en circulation par Valéry est utilisée très largement. Je ne vois rien là que de très naturel, et même d'inévitable. Il y a une solidarité si étroite entre la méthode critique de Valéry et l'ensemble de son œuvre, entre ce que l'une et l'autre apportent de plus essentiel et de plus neuf, qu'un va-et-vient entre ces deux domaines s'impose de lui-même. C'est sans doute pourquoi l'on ne peut plus guère lire de livres sur Valéry, qu'ils soient écrits en France ou à l'étranger, où l'on ne se réclame plus ou moins directement de ses principes critiques. Cette idée semble avoir réalisé de grands progrès dans les dix dernières années ; alors qu'elle avait d'abord paru quelque peu étrange, elle est déjà devenue si naturelle que l'on commence à oublier son promoteur. On ne saurait donc trop féliciter le Professeur Mondor de lui apporter à son tour une illustre caution. On peut regretter simplement peut-être qu'il n'aille pas plus loin dans cette voie. N'y aurait-il pas intérêt à utiliser, dans un récit de la jeunesse de Valéry, ces théories de Valéry sur les *crises de formation* dont tant d'éléments se rapportent si visiblement à son propre cas ? La notion de précocité reste bien vague. Ne serait-il pas expédient, comme Valéry en a usé à l'égard de Descartes, du Vinci et de tant d'autres, d'essayer de retrouver, parmi le labyrinthe de ses pensées de toutes sortes, la *loi intime* de son esprit ?

Dans un passage cité par le Professeur Mondor, Valéry rappelle que ce qui doit retenir particulièrement l'attention dans la jeunesse des grands

1. P. 166.
2. P. 122.

hommes, ce sont « les perspectives qui s'y dessinent », et les premières manifestations de ce qui doit devenir « la qualité maîtresse ». Mais comment apercevoir ces perpectives d'avenir sans s'y référer et sans le connaître ? Et comment discerner la future « qualité maîtresse » si l'on n'en a pas quelque sentiment ? M. Mondor cite très justement à ce sujet une phrase de Chateaubriand sur les difficultés de la « futurition » [1]. On touche là au point crucial de la révolution réalisée par Valéry dans le domaine de la critique : « Toute la critique est dominée par ce principe suranné : l'homme est *cause* de l'œuvre, — comme le criminel aux yeux de la loi est *cause* du crime. Ils en sont bien plutôt l'effet [2]. » On peut dire de même que la jeunesse d'un écrivain explique moins l'œuvre ultérieure qu'elle n'est expliquée par elle. Aussi le Professeur Mondor a-t-il mille fois raison de puiser constamment dans l'ensemble de l'œuvre de Valéry pour montrer l'intérêt des découvertes qu'il a faites sur la jeunesse [3]. Il utilise d'ailleurs avec le même soin les similitudes objectives et les appréciations formulées par Valéry sur ses propres productions. Un calcul simple montrerait que le nombre des citations empruntées à des textes de jeunesse est inférieur à celui des autres.

Mais le critique ne peut, en définitive, se soustraire à l'obligation de donner quelque cohérence à l'image qu'il présente de son héros. Pour sortir du labyrinthe, il n'est d'autre ressource que le fil doré de la synthèse. M. Mondor n'y renonce qu'en apparence. Il fait intervenir parfois des schémas qui ne sont pas entièrement inconnus. C'est le cas, entre autres, quand il parle de « cet intense examen mental de soi qu'il (Valéry) aimait plus que tout » [4], ou quand il trouve un magnifique exemple d'*anticipation* dans ce vers de la seizième année : « Et je jouis sans fin de mon propre cerveau ». C'est le cas enfin lorsqu'il fait intervenir *implicitement* son hypothèse d'ensemble dans la solution des différents problèmes qu'il aborde.

Ce n'est pas moi qui lui reprocherai cette manière de vivifier l'analyse par l'emploi d'une synthèse provisoire, mais il est naturel que ses conclusions puissent provoquer des objections de la part des autres exégètes. L'influence de J.-K. Huysmans n'est-elle pas simplement une influence « avortée » ? Celle de Rimbaud ne s'est-elle pas limitée au domaine littéraire ? Le penseur, si l'on admet qu'il existe, n'était pas atteint. De ce point de vue, la lettre du 10 août 1891, à André Gide, citée comme exemple d'influence rimbaldienne, peut passer aussi bien pour un effrayant prodrome de la crise qui va bientôt créer le nouveau Valéry : quelle énergie impitoyable dans la lucidité et le nihilisme ! Mallarmé a-t-il exercé sur Valéry une plus grande influence qu'Edgar Poe ? On peut en douter. M. Mondor trouve inconcevable que Valéry, poète français, ait pu se dire lui-même principalement disciple de Poe, de Wagner et du Vinci : Valéry n'a-t-il pas considéré les influences étrangères comme les plus fécondes ? Sur le problème Mallarmé-Valéry, le fragment de lettre de Valéry à un correspondant inconnu découvert par le Professeur Mondor contient une très précieuse remarque : « Mais en dehors de la différence extrême de valeur qui existe entre nos esprits, il y a aussi une différence très profonde de leur nature. J'ai poursuivi des objets bien différents de ceux qu'il a poursuivis [5]. »

Cette profonde différence de nature entre les deux esprits, peut-être est-il nécessaire de s'en faire une idée, ne serait-ce qu'approximative, pour essayer de comprendre les solutions que Valéry donne à ses propres problèmes. Dans ce portrait extrêmement riche et suggestif, mais axé de préférence sur la personnalité poétique et littéraire, la place qui leur revient a-t-elle été faite à la tendance « abstraite » et anti-littéraire de Valéry, aux exigences grandissantes de la *conscience seconde*, à l'étude des structures profondes de l'esprit et de son « fonctionnement d'ensemble » ?

Malgré la grande admiration et la profonde sympathie qu'il éprouve pour son modèle, peut-être M. Mondor en est-il séparé par une différence de nature ou de méthode ? Notre Eryximaque semble avoir beaucoup de dédain pour l'anatomie et la physiologie de l'esprit. Il essaie parfois, avec beau-

1. P. 26.
2. *Introduction Vinci*, p. 38.
3. Notamment p. 400.
4. P. 152.
5. P. 437.

coup d'ingéniosité, de concilier son goût de l'homme concret, de l'anecdote et du document avec les tendances antibiographiques et antihistoriques de notre auteur ; mais ne laisse-t-il pas se manifester un certain conflit de goûts quand il déplore que Valéry n'ait pas écrit de Mémoires ? Ne suffit-il pas que Valéry ait écrit les Mémoires de son esprit dans les *Cahiers* ? Et à quoi bon un 2e, ou un Nme Proust ? Il vaut mieux que Valéry ait été Valéry. Il est vrai que M. Mondor écrit de très intéressantes pages sur la découverte faite par Valéry, à l'époque de son service militaire, au cours d'une garde nocturne, de la *mémoire involontaire*, découverte qui aurait pu lui assurer, à cet égard, la priorité sur Proust. Mais pourquoi faire honneur à Madame Bibesco d'une priorité qui ne lui appartient pas ? La référence à Chateaubriand, Nerval et Baudelaire, fournie par Proust lui-même dans le deuxième tome du *Temps retrouvé*, p. 72-73, a été relevée, dès 1938, par M. Jean Pommier dans sa *Mystique de Marcel Proust*. On pourrait ajouter aux précurseurs de Proust, J.-J. Rousseau qui, au livre III des *Confessions*, découvre la poésie de la mémoire ; toutefois le déclenchement involontaire des souvenirs par une sensation actuelle n'intervient pas.

Il y aurait encore beaucoup de choses à discuter dans le livre de M. Mondor. On n'en finirait pas avec lui. Il n'y a pas de plus bel éloge.

MAURICE BÉMOL.

PAUL VALÉRY, **Cahiers, Tome I, 1894-1900** et Tome II, **1900-1902**. Deux vol. de format grand in-8°, de 922 et 924 pages consacrées à la reproduction photographique des « Cahiers » manuscrits de Paul Valéry, avec une Préface (4 pages) de Louis de Broglie. Paris, Éditions du Centre national de la Recherche scientifique, 1957.

Nous voici en possession des deux premiers tomes des *Cahiers* de Valéry, deux des trente-deux volumes qui contiendront les deux cent cinquante-sept cahiers de notes : l'auteur de *Narcisse* s'était bien gardé de les détruire, et le C. N. R. S. a entrepris de nous en donner une reproduction photographique intégrale.

Cas exceptionnel d'influence posthume d'un écrivain, dont l'ombre a su merveilleusement incliner une organisation d'État à mettre au jour, si vite et si bien, cet énorme trésor de papiers personnels.

Mais l'aventure est peut-être encore plus singulière, quoique nullement imprévue, pour les valérystes. Alors que la découverte des inédits résulte en général de labeurs prolongés ou de chances fortuites, pour Valéry, tout, ou presque, est donné d'un coup, sans effort, sans aucune discrimination entre les chercheurs, avec une abondance qui les ravit et les confond. La période mystérieuse, et qui aurait pu rester inaccessible, du *Grand Silence*, se trouve brusquement et largement ouverte aux investigations les plus étendues. C'est comme si, dans le domaine de la paléontologie, une époque que l'on ne connaissait que par de rares fossiles et par des efforts plus ou moins hasardeux de reconstruction, était restituée à l'observation, au-delà des espoirs les plus audacieux, par le témoignage continu, et extrêmement riche, d'un témoin capital et qualifié. Sur le silencieux disciple de M. Teste, nous aurons désormais une documentation de première main et de premier ordre, nous pourrons mieux distinguer dans la flore et la faune valéryennes, parmi les plésiosaures et les ptérodactyles de l'esprit, les espèces disparues et celles qui ont survécu en se transformant plus ou moins, et nous pourrons peut-être saisir plus exactement la nature du principe créateur qui anime toute cette évolution.

Voici donc en pleine lumière ce mystère tant convoité, le secret si longtemps attendu. Voici donnés, ou qui commencent d'être donnés, des éléments de solution décisifs en ce qui concerne l'un des problèmes les plus ardus posés par la personnalité et la carrière de Valéry, le problème des rapports entre l'œuvre publiée et l'œuvre secrète. Que nous apprennent à ce sujet, ces deux premiers volumes ? Quels éléments nouveaux introduisent-ils dans les études valéryennes ? Apportent-ils, ou non, de véritables bouleversements dans notre information ?

Répondre à ces questions, ce sera l'objet principal de ce compte rendu, qui ne saurait d'ailleurs être un compte rendu au sens ordinaire du terme. Car cet ouvrage n'est pas un livre, une œuvre élaborée complètement, ni même une œuvre inachevée, ni une collection d'œuvres en projet, ni même un *Journal* où les jours et les événements s'inscrivent avec précision. Il s'agit de « notes », fugitives ou insistantes, de brouillons, du reflet scripturaire d'une pensée qui se cherche parmi ses repères, ses produits et ses déchets, qui essaie de se forger une méthode personnelle, qui se mesure avec quelques grands problèmes de prédilection, et aboutit parfois à des conclusions, ou constatations, plus ou moins partielles. Puisqu'il n'y a pas ici d'*auteur*, au sens littéraire du mot, il ne peut y avoir de *critique*. Rendre compte véritablement de ces volumes, ce serait substituer le lecteur à l'auteur, pour qu'il tente l'impossible achèvement d'une entreprise abandonnée. Nous sommes en présence d'une sorte d'immense toile de Pénélope spirituelle, et comment rendre compte du travail de Pénélope, sinon en disant qu'il n'est jamais fini ?

On peut essayer cependant d'observer comment ce travail se fait. Et le lecteur a dans ce cas sur l'« auteur » un avantage, qui est la possibilité de contempler d'un seul regard, comme chose finie et organisable de l'extérieur, ce qui a été cheminements à tâtons dans le clair-obscur de la conscience, progression pas à pas dans l'inconnu de soi-même et des choses, efforts incertains de leurs moyens, sinon de leurs fins. Dans le cadre qui nous est imparti, nous devrons donc nous borner à une description d'ensemble de ces deux volumes, à une sorte de recensement des données plus ou moins nouvelles qu'ils contiennent.

La chronologie des *Cahiers* appelle tout d'abord quelques remarques. Le premier volume embrasse sept années, de 1894 à 1900, le second trois seulement, de 1900 à 1902. Sur la base de 257 cahiers et de 32 volumes de 900 pages pour la période de 1894 à 1945, c'est-à-dire pour cinquante-et-un ans, chaque année devrait correspondre *en moyenne* à 5 ou 600 pages. Les neuf années contenues dans les deux premiers volumes n'apportant en gros que 2 000 pages au lieu de 5 000, les premières années de silence se trouvent donc, dans l'ensemble, beaucoup plus faiblement représentées que les suivantes. Elles le sont d'ailleurs très inégalement : 1894, 69 pages ; 1895, 51 pages ; 1896, 17 pages ; 1897, 221 pages ; 1898, 143 pages ; 1899, 310 pages ; 1900, 251 pages environ ; 1901, 225 pages environ ; 1902, 546 pages environ [1]. Les records opposés sont donc détenus jusqu'ici par les années 1896 et 1902. Pourquoi n'y a-t-il que 17 pages pour 1896, et pourquoi les trois premières années fournissent-elles si peu de cahiers ? On aurait aimé quelques indications de l'éditeur à ce sujet. Est-ce le labeur, ou l'effort de notation, qui devient plus intense à partir de 1897 ? 1896 représente-t-il une sorte de tournant après les difficultés de la mise en soute, après l'adoption définitive de la nouvelle ascèse ? On serait tenté de le croire, à examiner l'écriture. Sans donner dans la graphologie, on croit voir qu'une transformation de la graphie, commencée vers 1895-1896, s'achève en 1897 : la tendance à la régularité s'accentue, le volcanisme de la jeunesse semble en voie d'apaisement. On se pose aussi quelques questions, touchant la date prise comme point de départ. Pourquoi 1894 ? N'y aurait-il pas de *Cahiers* antérieurs ? On est déçu, — les valérystes sont insatiables, — de ne rien trouver pour la période 1890-1894, marquée par la crise de formation juvénile de Valéry, crise qui est à son paroxysme en 1892, avec la décision de rompre avec la poésie et la littérature [2]. On a pourtant reproduit, entre autres, dans certains ouvrages, une page de carnet datant de 1892 et concernant la *Nuit de Gênes*. Un supplément viendra peut-être, un jour, combler cette lacune.

1. Environ, car, pour ces trois années, certains cahiers ou groupes de cahiers sont présentés sous les titres : 1900-1901 et 1901-1902, sans aucune indication de limite précise. A cet égard, on peut déplorer que cette édition ne contienne aucune table des matières, et qu'aucun renseignement ne soit donné sur la présentation extérieure des cahiers.

2. A la page 571, I, on trouve un tableau chronologique de sa propre évolution établi par le jeune Valéry, dans lequel l'importance de cette date est matérialisée par un grand trait transversal. En face, Valéry a écrit le mot : *Réforme*.

Venons-en au contenu des *Cahiers*. C'est pour nous une profonde satisfaction de le constater : ces deux premiers volumes, bien loin de les détruire ou de les modifier fondamentalement, apportent dans l'ensemble une confirmation très nette des résultats précédemment acquis par la critique valéryenne. Il est incontestable, tout d'abord, que la rupture de Valéry avec la littérature a été parfaitement sincère : le travail très technique dont les *Cahiers* sont le reflet est bien de nature *a-littéraire*, c'est-à-dire accompli sans préoccupation immédiate de lecteur. Mais on peut mieux se rendre compte aussi que cette rupture avec la littérature n'est peut-être que « la manifestation d'une volonté littéraire à grand retardement » [1], car si la tendance littéraire, à l'époque des premiers *Cahiers*, est très sévèrement reléguée à l'arrière-plan, elle n'est nullement détruite et se fait jour de diverses façons. Elle apparaît dans le fait que la littérature est, de temps à autre, l'objet des réflexions de notre solitaire, soit qu'il fasse, du point de vue nouveau qui est le sien, la critique de la littérature commune, émettant des aperçus sur Poe, Mallarmé, Rimbaud ou Gœthe, et c'est ce qui alimentera plus tard sa théorie de la littérature ou sa théorie de la poésie [2], soit qu'il essaie de concevoir, et c'est surtout le cas vers 1899-1900, des formes nouvelles de littérature, par exemple, un roman psychologique de type inédit [3].

L'une des manifestations les plus curieuses de la persistance de la préoccupation littéraire est sans doute une conversation que Valéry rapporte entre son démon et lui-même, sous un titre qui est peut-être le symétrique voulu de la *Nuit de Gênes* : « Nuit du 4 au 5 décembre 1898. *Insomnie.* Café. Conversation avec le démon (littérature !). Le démon, être simple et froid, me dit... » [4]. Il y a aussi, dans le deuxième volume, un document bien instructif en ce qui concerne l'attitude de Valéry à l'égard de la poésie pendant sa période de silence : il s'agit de deux versions, la première incomplète (II, p. 426-428), la seconde (II, p. 884-886) conforme au texte définitif publié déjà dans les *Lettres à quelques-uns* (p. 65), d'une lettre à Henri de Régnier au sujet de la *Cité des Eaux*. L'existence même de ces deux versions, en plus du texte envoyé au destinataire, prouve l'importance que Valéry dut attacher à sa rédaction, qui est d'ailleurs un chef-d'œuvre de nuances et d'habileté ; la comparaison des variantes, nous nous proposons d'y revenir ailleurs, serait du plus haut intérêt pour caractériser l'attitude d'*expectative* dans laquelle Valéry se trouve à ce moment. Il y a encore, à la page 880 du deuxième volume, cette note à usage purement personnel, sorte de confidence de soi-même à soi-même, et qui en dit long : « Certains jours, pour moi, je fête la Saint-Mallarmé, souvenirs, ambition ancienne, admiration et amour, tristesse, dépit, grandeurs.... »

Le fait est que, dans l'intervalle de deux abstruses méditations théoriques, à la faveur d'une variation de potentiel spirituel, le démon littéraire et poétique se réveille et s'émeut dans l'esprit de Valéry, et lui inspire quelque rêverie ou vision dont la trace est inscrite dans les *Cahiers* : fragments de poésie plus ou moins *brute* apparaissant sous forme de brèves esquisses en vers informes, ébauches plus ou moins poussées de sonnets ou de poèmes, de fables philosophiques, de poèmes analytiques constitués par des sommaires de sensations, par des images originales captées à l'improviste, et parfois par d'étranges graphiques verbaux ou des dessins plus ou moins hermétiques. Il arrive aussi, et même beaucoup plus souvent, que, négli-

1. Cf. notre *Paul Valéry*, p. 49.

2. Certaines réflexions sur les rapports de la poésie et du langage constituent sans aucun doute les germes des plus originales de ses conceptions futures, par exemple : « Les phénomènes mentaux suscités par un déplacement quelconque, paroles ou autres, ne sont pas « linéaires » dans le cas le plus général. C'est pour cela que la *suite* d'une idée s'accompagne souvent de phénomènes adventices... L'ensemble de tous ces épiphénomènes est utilisable dans la poésie. Il en constitue la possibilité », I, p. 116, ou bien, I, p. 882 : « Le problème littéraire est assez aisé et se ramène à la science lorsque la chose à décrire est parfaitement définie et limitée. Mais il en est autrement. Ainsi dans la poésie dont tous les effets sont en dehors du sujet », ou encore, II, p. 586 : « La littérature n'admet pas la perfection des pensées ».

3. *Cahiers*, I, p. 772.

4. I, p. 504.

geant son effort rigoureux de recherche ultra-personnelle, et faisant encore provisoirement usage de ce langage commun que cette recherche tend précisément à abolir ou à transformer, Valéry se laisse aller à noter la maxime, l'aphorisme, la simple formule qui viennent de lui traverser l'esprit. Ces aphorismes sont parfois d'un intérêt très général, et viennent grossir avec éclat le célèbre « grenier de citations », ils ont parfois aussi un caractère plus personnel et apportent sur le processus créateur chez Valéry de précieuses indications, par exemple, I, p. 321 : « La facilité, c'est un plaisir infiniment petit », ou bien, II, p. 586 : « Je plie sous le fardeau de tout ce que je n'ai pas fait », ou encore, II, p. 831 : « Je m'amuse à ne pas faire ».

Toute cette « littérature » ne constitue malgré tout que la moindre partie des *Cahiers*, dont l'essentiel est formé par l'exposé de véritables *théories*. Contrairement à ce qui a été soutenu parfois, Valéry n'est pas seulement un « moraliste » procédant par aperçus ingénieux ou pénétrants, mais il est en même temps et davantage un grand faiseur de théories, et conscient de cette activité fondamentale de son esprit. Il va jusqu'à définir tout le travail consigné dans les *Cahiers* comme une « théorie de soi-même » (I, p. 276). On le voit indiquer dans l'emploi du temps d'une de ses journées : « Théorie de 8 à 11 », ou se préoccuper d'assurer aux théories de l'avenir une forme ouverte, qui fasse d'avance sa place à la part d'erreur qu'elles contiennent nécessairement toutes. A cet égard, ces deux premiers volumes apportent à foison des preuves supplémentaires du fait que, dans un esprit dont la souplesse et l'agilité n'ont d'égales que sa cohérence et sa solidité, les « thèmes inébranlables » qui traversent toute sa vie intellectuelle se sont formés dès la jeunesse. Le primat de la psychologie, c'est-à-dire de la conscience de soi, et même de cette *conscience seconde* qui est la pensée de la pensée, s'affirme à plein. Valéry emploie pour la désigner des expressions telles que « science intérieure », « observation self-intérieure », « observation interne », etc. Il découvre dès ce moment la portée universelle de la méthode psychologique : « Problème général — chercher dans n'importe quoi les racines psychologiques, ou donner aux composants de cette chose donnée leurs noms psychologiques » (I, p. 100). Il pose, II, p. 82, le problème de la psychologie des Martiens. C'est bien dès l'époque du travail relatif au Vinci et à M. Teste, dès 1894 et sans doute même avant, que les théories fondamentales du valérysme ont pris naissance : théorie du langage, théorie de la littérature et méthode critique qui en découle, théorie de la philosophie, théorie de l'histoire. La théorie de la philosophie tient une place particulièrement importante dans le tome II, où l'on trouve déjà cette affirmation, p. 487, répétée volontairement p. 700 : « Au fond toute philosophie est une affaire de forme ». Il est particulièrement révélateur de trouver les fondements de la théorie de l'histoire dans une analyse portant sur le rôle de l'abstraction dans le souvenir et le caractère *actuel* de toutes nos représentations mentales (I, p. 61-67 et II, p. 833). Des notions telles que celles de modulation, de sphère de la connaissance, de récurrence, de formes de l'esprit, de postulats implicites, apparaissent dès cette époque. La méthode favorite de l'analyse inventive ou imagination analytique, Valéry en prend conscience déjà comme d'un aspect essentiel de son esprit : « La rigueur imaginative est ma loi » (I, p. 25 et 59). A maintes reprises, il nous est donné de constater que telle phrase, telle formule, telle trouvaille, lues pour la première fois aux alentours de 1930, ont été écrites vers 1895-1900.

Aussi le valéryste se trouve-t-il à bien des égards, quand il lit les *Cahiers*, en pays connu. Ce qui n'est pas surprenant, car les *Cahiers* ne sont pas vierges. Ils ne le sont pas, puisque Valéry en avait publié des extraits intégraux, tels le *Cahier B 1910*, ou partiels, tels les nombreux recueils de pensées et de notes, mais aussi parce que la substance des essais de la troisième période, cela paraissait évident, n'est qu'une « reprise consciente » de méditations anciennes.

Les *Cahiers* fournissent cependant d'importantes précisions sur la nature des recherches personnelles poursuivies pendant le *Grand Silence*. L'une des intuitions fondamentales sur lesquelles repose le travail du psychologue solitaire, c'est que la *connaissance* de l'esprit est inséparable de sa *représentation*. Citons, parmi beaucoup d'autres, ces remarques : « C'est peut-être dans la façon de se représenter l'esprit qu'on pourrait déchiffrer l'esprit »

(I, p. 863), ou : « Je sens que tout progrès philosophique à venir dépendra de l'envie qu'on aura de *représenter* plus ou moins précisément la connaissance et la pensée » (I, p. 870).

Mais comment parvenir à cette meilleure représentation de l'esprit ? Deux voies semblent s'offrir au jeune Valéry : ou bien perfectionner le langage commun, ou bien créer un langage nouveau exactement adapté à cette fin.

La première méthode est, comme on le savait déjà, l'origine de travaux prolongés de Valéry. Nous le voyons ici, à de multiples reprises, se préciser pour lui-même cet objectif et ses difficultés. La seconde méthode, et c'est une autre intuition essentielle qui marque profondément ces deux premiers volumes, consiste à mettre les mathématiques, et notamment les procédés analytiques de l'algèbre, au service de la psychologie. Un exemple entre mille :

> Je pose que : La science mathématique dégagée de ses applications telles que la géométrie, l'arithmétique écrite, etc., et réduite à l'algèbre, c'est-à-dire à l'analyse des fonctions d'un être purement différentiel, composé d'éléments homogènes est le plus fidèle document des propriétés de groupement, de disjonction et de variation de l'esprit. (I, p. 36.)

Ces postulats ont été pour Valéry, pendant les années que couvrent les deux premiers volumes, un guide constant. Il s'efforce d'une part d'observer et de définir les *opérations* de la pensée, d'autre part, de formuler une théorie précise du langage. On le voit aussi procéder à des essais extrêmement audacieux, et sans doute téméraires, d'une synthèse de la psychologie et de l'algèbre, sous forme de théorèmes psychologiques, de lois ou théories algébriques des phénomènes mentaux, d'équations psychologiques, etc. Dès 1894, les *Cahiers* se remplissent d'exercices mathématiques poursuivis pour eux-mêmes, d'applications mathématiques à la psychologie, sans parler de nombreuses tentatives d'une psychologie des mathématiques. Dans le deuxième volume, la tendance proprement mathématique semble toutefois faiblir.

Ici se pose donc la question de savoir ce que valent les mathématiques de Valéry, et, par suite, sa psychologie algébrique. C'est l'élément de nouveauté peut-être le plus considérable apporté par les *Cahiers* dans les études valéryennes. Nul ne pourra désormais être complètement valéryste sans être, peu ou prou, géomètre. Sur ce point, nous avons cru nécessaire de consulter un collègue mathématicien. M. Daniel Kastler, qui est d'ailleurs un grand admirateur de Valéry, nous répond, sans prétendre formuler de jugement définitif, ce qui suit :

> Le niveau mathématique de Valéry correspond à la propédeutique avec certaines faiblesses (il n'avait pas dû bénéficier d'un très bon enseignement) et quelques aperçus sur le programme de licence. Il était donc en mesure de se livrer à la critique philosophique (épistémologique) des mathématiques antérieures au dernier tiers du XIX^e^ siècle, et d'entrevoir la signification de certains résultats fondamentaux de la période suivante. Les résultats ultérieurs ne lui étaient, par contre, accessibles qu'intuitivement, donc de manière vague, et non critique, et à travers des ouvrages de vulgarisation ou par la conversation de mathématiciens.
>
> Il est également intéressant de situer les connaissances de Valéry en physique, car ses tentatives, qui consistent à rechercher des applications inédites des mathématiques (au psychisme en particulier) ont plutôt le caractère des théories de la physique mathématique.
>
> Les connaissances de Valéry se situent ici à un niveau intermédiaire entre propédeutique et licence. Il devait comprendre l'esprit et la lettre de la physique de Newton (dynamique). Quant à la théorie de Maxwell, il en pénétrait sans doute mieux l'esprit que la lettre, qui échappait à ses moyens mathématiques. A remarquer d'ailleurs qu'une compréhension intuitive de la physique se conçoit mieux que celle des mathématiques. A cet égard, Valéry pouvait se livrer à des réflexions sur la physique moderne, quoique le côté technique lui en échappât complètement. Et il en saisissait certainement la beauté avec assez de relief pour que ceci fût pour lui source d'émotion esthétique...
>
> Pour passer maintenant aux essais mathématiques de Valéry contenus dans la portion des *Cahiers* que j'ai rapidement parcourue : à part des problèmes du niveau de propédeutique sans autre intérêt que de nous renseigner sur le niveau mathématique de Valéry, ou des lambeaux de calculs trop fragmentaires pour être lisibles, il s'agit presque toujours de tentatives d'appliquer les mathématiques au psychisme. Ces tentatives restent à l'état d'ébauches rudimentaires : il ne pouvait d'ailleurs en être autrement, un but aussi ambitieux se dérobant dérisoirement à la faiblesse des moyens mis en œuvre. Ces tentatives n'ont donc pas d'intérêt scientifique, elles auront peut-être un certain intérêt historique dans un âge futur où le psychisme serait accessible à une forme d'analyse mathématique, — hypothèse bien fantastique à l'heure actuelle. Valéry apparaîtrait alors comme un visionnaire — d'ailleurs certainement très naïf quant à la forme de ses essais.

Il n'est pas sûr que Valéry serait beaucoup mieux traité par les psychologues, si l'on s'avisait de les consulter. Il n'est pas sûr non plus que leur jugement serait l'expression de la vérité absolue, et qu'il n'y ait pas beaucoup à prendre, pour la psychologie de l'avenir, dans les *Cahiers*. Il nous paraît difficile de trancher ces questions avant qu'une véritable étude des *Cahiers* ait pu être accomplie. Dès maintenant, l'on peut remarquer cependant que, si Valéry n'a pu aboutir à des résultats décisifs dans ce domaine de la psychologie mathématique qu'il était sans doute l'un des premiers à explorer, il a eu parfaitement conscience du caractère actuellement excessif de ses ambitions. Il dit, par exemple, en 1898 :

> Je présente ces travaux comme une tentative et cette tentative même comme le signe de l'étonnement que j'ai eu lorsque je me suis aperçu qu'on ne l'avait point encore tentée. (I, p. 369, phrase répétée textuellement en II. p. 65, cette fois dictée à Mme P. Valéry.)

et ailleurs avec une nuance de self-ironie, qui montre qu'il n'est pas dupe de son démon psycho-algébrique :

> Il n'est pas de sujet que je n'aie agité dans ce petit endroit, il n'est pas de rôle que je n'y aie joué, de choses que je ne m'y sois figuré savoir » (I, p. 263).

Ailleurs encore il se demande si son travail ne doit pas être considéré surtout comme une œuvre d'art :

> Pour comprendre cette entreprise, écartez tout — habitude littéraire — même la simple logique — chaque page y commence quelque chose qui n'est point liée à la précédente que par le but final — et c'est cependant une seule phrase continuée dans laquelle une autre phrase principale... Œuvre d'art faite avec les faits de la pensée même.

Mais l'art ne sera sans doute pas seul à sauver les *Cahiers*. Il paraît impossible que la connaissance n'y trouve aussi, tôt ou tard, son bien. Dans le domaine de la psychologie pure, Valéry n'a pas pu, ou n'a pas voulu, écrire un traité qui l'eût classé parmi les psychologues spécialisés. Mais à défaut de résultats d'ordre systématique, la qualité de ses ambitions, de ses intuitions, et de ses facultés incomparables d'observateur et d'interprète du monde intérieur lui assure, aussi longtemps que l'introspection restera l'une des méthodes fondamentales de la psychologie, une des premières places parmi ceux qui ont fait profession d'étudier l'esprit humain. On s'apercevra peut-être un jour qu'il fut le premier à poser le problème de la psychologie, c'est-à-dire de la connaissance de l'esprit, dans toute sa rigueur. Ce dont on ne saurait douter, c'est que les *Cahiers* ne constituent un document de premier ordre pour l'étude de l'esprit humain. C'est peut-être ici le lieu de rappeler le mot de Bergson : « Ce qu'a fait Valéry devait être tenté. »

Il passera sans doute du temps avant que les *Cahiers* ne deviennent, véritablement et complètement, l'objet d'une connaissance précise et réelle, c'est-à-dire d'une connaissance d'ensemble. Il y faudrait un mathématicien assez versé dans la psychologie et assez sensible à la poésie, ou bien un psychologue-poète suffisamment formé aux mathématiques, et qui, ayant assez de temps à perdre pour retrouver et revaloriser le temps perdu par Valéry dans son exploration de lui-même, ait le courage et la patience de laisser se réorganiser en soi suivant leurs propres lois, puis de dominer et de critiquer, ces innombrables démarches d'un esprit aussi ambitieux que lucide.

L'étude des *Cahiers* commence.

MAURICE BÉMOL.

HENRI MONDOR, **Propos familiers de Paul Valéry.** Paris, Grasset, 1957. Un vol. in-16 de 284 pages (44e volume de la nouvelle série des « Cahiers verts »).

Les miettes elles-mêmes n'ont pas de prix, qui tombent de la table des Dieux.

Il s'agit de paroles prononcées par Valéry au cours de conversations mondaines, lors de déjeuners ou dîners littéraires ou d'entretiens personnels avec

le narrateur : simples formules, « mots », boutades, répliques, aphorismes, souvenirs, anecdotes, petits développements explicatifs ou justificatifs... Mais, dès lors qu'il s'agit de miettes, quel usage en faire ?

Il paraît impossible ici d'ignorer les avertissements donnés si souvent par Valéry lui-même, touchant la méthode biographique et l'observation des vivants. Le narrateur n'a pas manqué de rappeler, pour s'en autoriser à juste titre, ceux qui concernent Degas [1] ou Léonard de Vinci [2]. Il est bon, en effet, de méditer des phrases comme celles-ci :

> Il est vrai toutefois qu'une chose est plus instructive encore : c'est l'étonnante *inexactitude probable* de l'observation immédiate, le faux qui est l'œuvre de nos yeux. *Observer*, c'est, pour la plus grande part, imaginer ce que l'on s'attend à voir... [3].

On pourrait y joindre celles qui se rapportent à Gœthe :

> Ses ouvrages, les propos qu'on a recueillis de sa bouche, ce ne sont pas les moins trompeuses des données, ni celles qui nous conduiront assurément au secret qui fait notre envie [4],

ou à Anatole France :

> ... La mort laisse le mort sans défense contre ce qu'il parut être. Il se fait une sorte d'abus de la vérité dont il n'est rien de plus trompeur que les parcelles. Chaque fragment du vrai ensemence l'esprit et l'excite à produire un personnage faux. Ne pouvant être intacte ni entière dans la tête des hommes, la vérité n'est jamais si pure ni si détachée des rancunes et de l'amusement de ceux qui disent la posséder, qu'elle ne soit presque toujours d'une pieuse infidélité ou d'une fidélité calomnieuse [5].

Comment se mettre, dans la mesure du possible, à l'abri de ce pouvoir trompeur des parcelles, sinon en les rattachant, en les intégrant aux ensembles dont elles font partie ? C'est ce que le narrateur ne manque pas de faire lui-même, en rappelant des sentences, des pensées tirées des œuvres de Valéry. Mais le critique, exposé au même danger, ne peut se contenter, pour rendre compte d'un tel ouvrage, d'appeler l'attention sur tels détails savoureux, il doit s'efforcer d'évaluer aussi correctement que possible ce que ces propos représentent comme apport pour la solution des problèmes qu'ils soulèvent.

Il lui souvient alors d'un passage où Valéry, à propos du Vinci, essaie d'évoquer l'espèce de polarité qui constitue le « système caché de quelque individu de la première grandeur » :

> Il se considère d'abord assujetti aux nécessités et réalités communes et il se replace ensuite dans le secret de la connaissance séparée. Il voit comme nous et il voit comme soi. Il a un jugement de sa nature et un jugement de son artifice. Il est absent et présent. Il soutient cette espèce de dualité que doit soutenir un prêtre. Il sent bien qu'il ne peut se définir entièrement devant lui-même par les données et les mobiles ordinaires. *Vivre*, et même bien vivre, ce n'est qu'un moyen pour lui : quand il mange, il alimente aussi quelque autre merveille que sa vie, et la moitié de son pain est consacrée... [6].

La conscience de cette *dualité* du grand esprit et des interférences qu'elle entraîne est bien nécessaire pour l'interprétation des attitudes mondaines et familières de Valéry, comme celles qu'on nous présente ici. Cette dualité inévitable semble avoir pris chez lui la forme d'une alliance entre l'esprit de solitude et de singularité absolue, d'une part, l'esprit de sociabilité et de mondanité, d'autre part. Puisqu'il faut faire leur part aux « nécessités et réalités communes » et qu'il n'est pas possible de se consacrer sans inter-

1. P. 19.
2. P. 251. Ici la citation ne semble pas tout à fait exacte. Valéry écrit : « ... et nous voilà jolis pour *toute* l'éternité *littéraire* ».
3. *Pièces sur l'art*, p. 15.
4. *Discours*, p. 88.
5. *Ibid.*, p. 22.
6. *Introduction Vinci*, p. 25.

ruption à la « connaissance séparée », Valéry avait choisi de vouer ses loisirs à la fréquentation d'autrui. Lui qui se sentait si différent de ses *semblables*, paraît s'être toujours beaucoup plu dans leur compagnie, ni misanthrope, ni misogyne. Lui qui devait finalement se déclarer « excédé d'être une créature » [1], n'a nullement dédaigné, a même recherché avec dilection, le commerce de ses congénères. La vie sociale, et particulièrement mondaine, on en a la preuve dans ce recueil, avait pour lui des charmes. A partir du moment surtout où il n'eut plus d'occupation professionnelle, il y trouve le plus agréable et le plus sûr des *divertissements*. La nullité récréative du monde lui était la plus sûre consolation des néants d'univers. Dans un groupe de femmes du monde et d'académiciens, il ne voyait plus les gouffres que son esprit ouvrait à ses côtés. Les papotages politico-littéraires lui recouvraient le silence éternel des espaces. Au sortir de ses exercices matinaux d'inhumanité, il avait plaisir à se retrouver si détendu, si simple, si humain, trop humain. Le poète cosmique, qui détestait la nature et la campagne, sauf marines, n'éprouvait dans le monde, à l'inverse de quelques autres grands solitaires, J.-J. Rousseau, par exemple, ni effroi, ni ennui.

Il acceptait donc de dîner en ville, quitte à laisser voir qu'il mangeait, et qu'il mettait parfois les bouchées doubles, bien que ce soit, à ce qu'il disait, « indécent » [2]. Il manifestait la simplicité accomplie et la parfaite aménité de celui qui a compris, une fois pour toutes, qu'il est un homme comme les autres, et qu'il faut faire paraître cette conviction pour ne pas déplaire. Il pouvait se montrer badin, léger, facétieux, rabelaisien à l'occasion, ajoutant une variation au chapitre XIII de *Gargantua* [3]. Il observait par-dessus tout une indifférence aux opinions émises qui lui évitait l'effort de s'engager à fond, et de retomber inopinément dans une subtilité ou une profondeur désobligeantes. C'est ce qui fait qu'on trouve dans les propos rassemblés plus de confirmations que de révélations : réserves habituelles sur Stendhal, Loti, H. de Régnier, Barrès, France, Proust, etc., diatribes contre Pascal, explications sur l'influence de Baudelaire, Mallarmé, Huysmans, Rimbaud ou Racine, fausses confidences sur *La Jeune Parque* ou *Le Cimetière marin*. Je dis : *fausses confidences*, non pour mettre en doute leur contenu, mais pour signifier qu'elles n'expriment sans doute pas les vrais secrets. Elles se contredisent d'ailleurs parfois : la genèse du *Cimetière marin* indiquée ici [4], à partir d'un mot, n'est plus la même que celle de *Variété III*, à partir d'un rythme. Les vraies confidences, celles qui font apparaître le tréfonds de l'être, même dans les entretiens les plus privés, sont, en somme, très rares. Les conversations avec des confrères restent presque toujours dans une note honnêtement conventionnelle : elles font l'effet de dialogues de sourds, ou parfois, dans leur parfaite prévisibilité, de « Dialogues des Morts ». Rien qui rappelle ce que Valéry avait projeté à l'égard de Mallarmé, et qu'il n'a jamais réalisé, une tentative pour « le sonder à fond, avoir ses dernières réponses, et, pour ainsi dire, l'inviter à mettre toutes cartes sur tables ». D'autres y auront-ils pourvu ? L'avenir le dira.

Pourtant la longue et perpétuelle ascèse à laquelle l'avait contraint et le contraignait son démon solitaire ne laissait pas de marquer parfois ses propos d'un cachet insolite. Telle boutade ou telle réplique n'est souvent que l'application imprévue et irrésistiblement drôle ou efficace d'une « théorie », par exemple, quand il riposte qu'il est un auteur fait pour être retenu et que « le vers libre est surtout libre de déserter la mémoire de ceux qui aiment à se réciter des vers » [5].

Cette souveraineté généralisée de l'esprit n'est que plus frappante et plus émouvante quand ce n'est pas l'auteur, mais l'homme, qui cherche à se faire entendre. C'est souvent le cas à la fin du recueil lorsque Valéry est aux prises, en même temps qu'avec la guerre, avec la vieillesse, la maladie et la mort. Car ce volume est avant tout un document sur sa vieillesse : 189 pages concernent les années 1940-45 (69 à 74 ans). Si la fatigue et la

1. *Mon Faust*, p. 247.
2. P. 42.
3. P. 108.
4. P. 162.
5. P. 164 et p. 267.

souffrance ont pu tirer parfois quelques plaintes de Valéry, il ne se pouvait qu'il ne les proférât avec la même sereine discrétion que ses enthousiasmes. Il nous rappelle ainsi que son fameux sourire et son exquise douceur ne furent qu'un long stoïcisme. Cet homme, que l'on aurait pu croire comblé, et qui n'eut guère à souffrir de l'injustice, ne retira pas de la vie une impression de bonheur. Qu'aux approches de sa fin, il ait eu tout naturellement recours à ses propres maximes et à ses vers pour soutenir son courage, c'est la preuve que son œuvre n'était pas que « littérature », était bien autre chose que « littérature » : sur un autre mode, mais non moins fidèlement que ces propos familiers qui en forment le revers symétrique, le témoignage de l'Esprit plongé dans l'aventure de la Vie.

MAURICE BÉMOL.

REVUE DES SCIENCES HUMAINES, octobre-décembre 1956. **Numéro spécial consacré à Guillaume Apollinaire.** Études réunies par MICHEL DÉCAUDIN.

Utile et savant numéro que celui où Michel Décaudin a réuni des études consacrées à **Guillaume Apollinaire.** Bien que la recherche des sources et des éléments de composition s'y taille la plus large part, toutes les méthodes d'investigation y sont représentées, depuis la critique d'édition (celle de *Calligrammes* au *Club du Meilleur Livre*, vérifiée, complétée et jugée par R. Warnier) jusqu'à l'analyse littéraire proprement dite.

Plusieurs articles pourraient s'inscrire sous le titre que J.-B. Barrère donne au sien : *Apollinaire obscène et tendre*, car si l'Apollinaire, fileur de romance, a conquis le public de longue date, c'est l'habitué de l' « Enfer » de la Bibliothèque Nationale que mettent en évidence les travaux récents. A la faveur d'un recensement tant des vocables que des images amoureuses, J.-B. Barrère conclut avec M. Adéma que, chez Apollinaire, « l'érotisme verbal est le contrepoids du sentimentalisme romantique ».

Est-ce sous l'influence de ce premier article que l'exégèse méticuleuse et parfaitement décente que propose L.-C. Breunig fait apparaître nettement luxurieux le poème Lul de Faltenin ? Chaque détail du manuscrit, chaque sens possible de chaque terme est si bien scruté qu'à travers la perplexité du commentateur s'établit, pour le lecteur, une certitude.

Autre tendance que plusieurs articles soulignent — un peu cruellement, — c'est que « nul n'est, comme Apollinaire, expert dans l'art de donner à des poèmes ou à des fragments anciens une destination nouvelle ». Trois études au moins, celles de Scott Bates, de Michel Décaudin, de Robert Guiette, surprennent le poète et surtout le prosateur en flagrant délit de « récupération ».

Sur deux colonnes, Scott Bates confronte la modernisation qu'Apollinaire avait faite de *Lancelot du Lac* avec le texte de *L'Enchanteur Pourrissant*. Des transformations apportées, il déduit d'abord la signification du roman « l'éternel abîme entre l'homme et la femme » ; il étudie ensuite, chez un Apollinaire, disciple de Jarry, la dégradation progressive du symbole par l'inconvenant et le burlesque.

A propos du *Poète Assassiné*, Michel Décaudin, lui, a minutieusement mis au point un instrument de travail : classant, décrivant et comparant les différents états connus du texte (dont il publie un intéressant inédit), il arrive, selon une méthode quasi-radiographique à retracer — à l'usage des commentateurs futurs — comment le livre a été peu à peu composé par morcellement, juxtaposition, travestissement et intégration d'écrits antérieurs.

Quant à Robert Guiette, qui a relevé dans *La Femme Assise* « des pages, voire des chapitres entiers » des *Anecdotiques* « sans nulle retouche », il se demande où « ce grand liseur », « ce grand fouineur de bouquins », a puisé les documents relatifs à l'histoire de Mormons qu'il a rattachée à son roman. Encore insatisfait, malgré les sources nombreuses qu'il a déjà inventoriées, Robert Guiette invite le lecteur à poursuivre la chasse.

A cet abondant dossier des « réminiscences », Claude Évrard verse un document inattendu : deux sonnets de Shakespeare dont le poète d'*Alcools*

s'est souvenu en composant *Cor de Chasse*, un poème qu'il abandonna d'ailleurs et que Jeanine Moulin a récemment republié.

Prometteuse d'autres trouvailles, une *Note du « Journal » d'Apollinaire* par M. Décaudin révèle, outre l'existence de ce Journal inconnu, l'intérêt que le poète prenait, vers 1907, aux *Serres Chaudes* de M. Maeterlinck.

L'efficacité de tant d'érudition au service de la sensibilité poétique, se prouve aussi dans le commentaire du poème *Cor de Chasse* par Mme Durry, poète elle-même. Lorsqu'elle rappelle, par exemple, les origines du thème, elle place le lecteur au point de la tradition où Apollinaire l'a reprise. Le poème lu, elle l'aborde, non par le début, mais par les vers qu'elle appelle « advenus » et que Valéry appelait « vers donnés ». Et c'est autour d'eux, dont elle écoute la résonance sensible, mélodique et intellectuelle, qu'elle découvre et recompose, comme avec l'écrivain, le poème entier. Pièce à pièce, elle ajuste ce que de savantes recherches ont amoncelé autour du texte ou ont détaché de lui ; et voilà, chatoyant à nouveau, le manteau d'Arlequin. De telles pages font l'apologie d'une méthode qui conduit du plaisir de connaître à la joie de savourer.

E. Noulet.

Raymond Bayer, **Traité d'esthétique.** Paris, Armand Colin, 1956. Un vol. in-8° de 302 pages.

Le premier livre de cet ouvrage est consacré à l'étude du beau, et d'abord à ce que l'auteur appelle l'expérience ouverte du beau. « Toute image esthétique, écrit-il, est débordée par les images possibles qu'elle suscite, elle ouvre ». Pourtant il ne saurait y avoir rêverie, puisque c'est sur et dans l'objet qu'a lieu l'expérience. « Le beau se ramène donc à une sorte de quête, de recherche perpétuelle, ce qui fait que l'on ne se trouve jamais en présence de la formule d'une œuvre d'art. »

Il n'y a d'esthétique que de la relation et, « bien loin que la loi explique le beau, le développement du beau s'explique par les nouveautés apportées à la loi ». Dans le domaine de l'art, en effet, il n'existe pas de loi, car, ce qui enchante, c'est la trouvaille, or la trouvaille est un phénomène spirituel et l'art peut être regardé comme un dialogue, une dialectique du même et de l'autre.

Le symbole est à l'origine de l'art, et le symbole, de nature multivoque, doit être distingué du signe, de l'allégorie. Il offre des « vertus heuristiques », et des « virtualités envahissantes et débordantes ». Le subconscient et l'inconscient s'y mêlent et, pour lui, comme pour l'art, au fond et à proprement parler, rien « n'est donné ni créé dans le monde ».

D'abord sensible, intuitif, le plaisir du beau coïncide ensuite avec l'intelligence qui met en forme, puis avec un plaisir relationnel, lequel se présente comme une « transfiguration perceptive » qui vit d'analogies.

Etant perpétuelle recherche, le beau est par là même renouvellement perpétuel. Aussi l'histoire de l'art peut-elle être assimilée à une généalogie de l'unique, et la vie de l'art, dans une certaine mesure, à une fantaisie.

Les nerfs, la sensibilité font l'artiste, et ce dernier, s'il est grand, ne saurait être éclectique. Inventeur de valeurs, il transforme ses fictions en choses, en quoi il apparaît non comme un joueur, mais comme un lutteur partagé entre l'enthousiasme et le renoncement ; un lutteur donc, mais au surplus un être capable de faire revivre ce qu'il a vu et vécu, capable également d'abstraire pour créer des types, un être enfin dont la sensibilité, surtout admirative, est orientée vers l'expérience plus encore que vers l'émotion.

A un autre point de vue, l'art peut être regardé comme une philosophie des formes, comme la création de styles, le style pouvant être défini : l'unité et l'unicité de l'ensemble des œuvres d'un artiste. Il existe d'ailleurs diverses sortes d'art : l'art pour soi, l'art pour initiés et enfin l'art universel.

Dans une section consacrée à ce qu'il appelle la dialectique du beau, M. Bayer commence par caractériser l'idéalisme, l'hédonisme, la valeur, le formalisme et l'idéalisme esthétique, après quoi il examine les rapports entre le beau et le vrai selon les Anciens et les Modernes, puis ceux entre le beau et le bien suivant Platon, Plotin, Kant, Hegel, etc. (et, à ce propos,

M. Bayer formule de très intéressantes suggestions sur une morale de la grâce). Abordant en suite l'étude du beau et de l'agréable, l'auteur du *Traité* cite de nouveau Platon et Kant, puis Basch, Ziehen, pour conclure que « distinguer l'agréable et le beau, c'est distinguer plaisir et valeur ». Et, après avoir analysé de même les relations entre le beau et l'objet, M. Bayer rejette, avec la théorie de l'*Einfühlung*, la conception pythagoricienne et la conception formaliste qui ont, elles aussi, le préjugé « réiste » ou « chosiste ». En ce qui concerne les rapports du beau avec l'utile, M. Bayer émet l'avis que « ce que le beau et l'utile ont en somme de plus clair en commun, c'est la réussite ». Que penser, enfin, des rapports du beau et du parfait ? Il semble bien que M. Bayer rejette le concept de perfection, qu'il juge solidaire d'une dogmatique close, fixiste, et d'une logique de l'identité incompatible avec sa dialectique ouverte et mouvante.

Dans un deuxième livre intitulé : l'Art, M. Bayer tout à la fois compare et oppose l'art à la philosophie, puis il analyse certaines connexions entre l'art et la société. Il y a, constate-t-il à ce propos, des arts ou des formes d'art « intrinsèquement sociologiques », par exemple, les genres littéraires dont l'exécution doit avoir lieu en public (comédie, drame, opéra, — ou l'art oratoire). Les circonstances politiques influent sur l'art, poursuit M. Bayer, et en des lignes qui intéresseront plus particulièrement les écrivains, il relève qu'au début des littératures, le vers, en général, règne « sous sa forme didactique ; c'est le langage de la mémoire et la mémoire est le livre primitif. Puis l'écriture matérielle détrône la mémoire et le vers avec elle. La prose est plus propre à la raison et apparaît à son tour... D'ailleurs, la société devient plus positive, plus démocratique... Le vers est une sorte d'aristocratie du sentiment et devient antipathique... Le lyrisme seul reste le domaine inviolable du vers... » D'une façon analogue, on peut dire que les écoles classiques, romantiques, réalistes, naturalistes, etc., reflètent des états sociaux successifs.

L'écrivain est donc, dans une certaine mesure, l'expression de son temps. Au reste, il a besoin d'un appui matériel et intellectuel que la société, tantôt lui accorde, et tantôt lui refuse. Et l'écrivain, comme tout artiste en général, passe, au cours des siècles, « sous l'action » de la théocratie, de la monarchie, de l'aristocratie d'argent, de la démocratie.

Abordant le problème des rapports entre l'art et la vie, l'auteur du Traité se rallie à la théorie de Lalo, pour qui « l'art n'est ni toute la vie, ni rien de la vie, mais il en exprime quelque chose ». Et M. Bayer consacre également plusieurs pages aux relations entre l'art et la nature, ou entre l'art et l'idéal, et à cette occasion il distingue, à côté des idéalistes, les idéalisateurs, et les suridéalistes (Blake), qu'il oppose aux réalistes, aux trivialistes et aux naturalistes.

Dans une autre section intitulée : les Mobiles de l'Art, M. Bayer souligne une fois de plus qu'en art il n'existe pas de lois inviolables et que tout credo artistique aboutit à l'académisme. Puis, avec autant de force que de justesse, il ajoute qu'une règle de composition « est d'autant plus sûrement condamnée à la caducité qu'elle a obtenu à son origine un résultat plus saisissant ».

M. Bayer formule de même de très pertinentes remarques au sujet de la création artistique distinguée de l'imitation, du jeu, d'une simple expression de l'instinct sexuel (Freud), d'une sorte d'héroïsme (Carlyle), d'une manifestation de pure originalité ou de pure tradition ; de très pertinentes remarques encore au sujet de l'art et du métier, des arts mineurs, de la classification des arts et, incidemment, il exhorte les artistes à reprendre l'œuvre de Wagner et à réaliser quelque synthèse de tous les arts.

L'*Univers esthétique* est le titre du troisième livre, dans lequel l'auteur dénombre sept catégories esthétiques : celle du sublime et celle de la grâce — les principales, — et celles du beau, du baroque, du comique, du fantastique et du naïf.

Quant aux valeurs esthétiques, M. Bayer montre qu'elles sont toujours liées à une réussite et il déclare partager l'opinion de M. Dupréel, qui tient pour impossible de réaliser toutes les valeurs dans une seule et même œuvre d'art. Puis il observe, d'une manière très pénétrante, que « de grandes valeurs non esthétiques peuvent faire plus de valeur esthétique qu'une

valeur esthétique certaine appliquée à des valeurs humaines de contenu à peu près nul ».

Traitant du jugement esthétique, M. Bayer admet, non sans réserves, qu'une science de la qualité est possible et il écrit, fort justement selon nous, que « le problème humain n'est peut-être pas de savoir s'il y a des lois, mais bien « de s'arranger pour en trouver ».

Enfin, le quatrième et dernier livre du *Traité* passe en revue les diverses méthodes de l'esthétique (psychologiques, psychanalytiques, sociologiques, métaphysiques ou historiques), ainsi que les différentes doctrines de cette « science », de Platon, d'Aristote, de Plotin, d'Alberti à Valéry, Basch et E. Souriau.

Et M. Bayer de conclure son ouvrage en disant qu'il y a, dans l'art, non seulement de la sensibilité et de l'intelligence, mais aussi de l'activité : les grandes catégories, estime-t-il, « ne sont que des états du pouvoir ». Il ajoute que la querelle des idéalistes et des réalistes est oiseuse puisque, dans toute œuvre artistique, il y a à la fois du général et du particulier. Et il tient l'art et la philosophie pour des « traductions autonomes de l'Univers ».

Telles sont, brièvement résumées, les idées essentielles du grand ouvrage de M. Bayer, et il va de soi qu'un examen critique approfondi de toutes ces idées déborderait les limites que nous devons nous imposer dans ce bref compte rendu. Nous nous bornerons donc à deux ou trois observations :

Peut-être quelques lecteurs vétilleux regretteront-ils que ce livre semble, ici ou là, avoir été écrit avec quelque hâte (accentuation des mots grecs déficiente ; répétition textuelle de certaines phrases à quelques pages de distance : ainsi dans les pages 54 et 55 ; ou 15 et 59 ; ou 53 et 60). Et l'on dira que, si M. Bayer parle de l'art et de la beauté avec infiniment de science et de philosophie, il en parle peut-être avec moins d'art et de beauté qu'on ne pourrait le souhaiter. Son livre, en effet, pourrait être, ça et là, éclairci, allégé et accéléré avec bonheur. Par endroits aussi, on aimerait à y trouver moins de généralités connues, et plus de précisions nouvelles.

Mais ce ne sont là que des détails et il importe bien davantage de relever les très remarquables mérites de cette œuvre bien informée, précise, solide, riche de réflexion personnelle, profonde souvent. Louons et félicitons aussi, et grandement, M. Bayer, de sa méthode ouverte, dynamique, qui épouse parfaitement le courant de la pensée scientifique et philosophique contemporaine. Quant à la dialectique mobiliste, de l'un et du plusieurs, dont le *Traité* procède et s'inspire, si elle s'adapte aux faits et aux idées esthétiques beaucoup mieux que la logique aristotélicienne de l'identité et de la causalité, on pourrait peut-être se demander si elle ne s'y adapte toutefois pas un peu moins bien qu'une *catalogique* statistique, capable de concilier en elle une diversité plus poussée dans une unité plus souple.

Léon Bopp.

The Oxford Book of French Verse, XIIIth Century-XXth Century, chosen by St. John Lucas, second edition edited by P. Mansell Jones. Oxford, Clarendon Press, 1957. Un vol. de XLIII-641 pages.

Voici, refondue et rajeunie, cette anthologie chère à des générations d'Anglais. C'est le fin connaisseur, le lettré exquis, P. Mansell Jones, professeur honoraire à l'Université de Manchester, qui a opéré cette heureuse métamorphose. Introduction, texte et notes portent également la marque de son intervention discrète mais décisive. Signalons aux amateurs de beau style les pages sur la poésie moderne (p. XXXVIII-XLIII), enfin dignement représentée par un large choix d'un goût parfait. Ainsi, P. Mansell Jones, aidé, pour la section initiale, par l'éminent médiéviste F. Whitehead, nous apporte une anthologie qui, sous sa nouvelle forme, mérite un succès durable.

Lloyd James Austin.

René Georlette, **Le Roman-feuilleton français.** Chez l'auteur, 207, avenue Richard-Neybergh, Bruxelles. Cinq fascicules hors commerce.

M. Georlette complète par cette étude la thèse déjà ancienne (1929) de Nora Atkinson, sur *Eugène Sue et le roman-feuilleton* [1]. Il ne s'intéresse donc pas aux circonstances historiques qui ont présidé à la naissance de ce genre littéraire si négligé des chercheurs et aucune allusion au fameux amendement Riancey, auquel nous devons l'*Angélique* de Nerval, n'apparaît sous sa plume. Les renseignements qu'il nous fournit sont surtout précieux dans l'ordre biographique (notices sur Pigault-Lebrun, Paul de Kock, Fr. Soulié, P. Féval, H. Malot, E. Gaboriau, M. Leblanc, G. Leroux, P. Zaccone, etc.) et bibliographique (ouvrages consacrés aux auteurs de romans-feuilletons). Il reste à établir la liste exacte des romans-feuilletons publiés dans les journaux : la connaissance que M. Georlette a du sujet devrait lui permettre de mener à bien cet utile travail [2].

Cl. Pichois.

P.-H. Simon, **Esprit et Histoire**. Paris, Armand Colin, 1954. Un vol. in-8° de 241 pages.

Voici fort clairement et élégamment résumé le drame intellectuel du XX^e siècle par un spécialiste de l'évolution de la condition humaine dans la littérature contemporaine ; toutes les nuances de l'humanisme agnostique et chrétien, toute la splendeur imprécatoire du bi-millénarisme, toute la vigueur et la fruste ascèse du marxisme stalinien [3], toutes les fraternités ennemies de l'existentialisme viennent, purifiées et rendues potables, converger vers un lac harmonieux fait à souhait pour noyer la foudre. Non que la conclusion de M. P.-H. Simon arrange tout le monde ; le témoin a ses préférences qui vont visiblement à la sauvegarde de l'esprit et de la transcendance, contre laquelle ne saurait prévaloir aucun fatalisme historique, mais si la haute tenue du débat, sa scrupuleuse objectivité, — la sévérité de l'affection portée à Bernanos compense la tendresse de l'ironie manifestée à M. Aragon, — se gardent de toute sommaire panacée, elles rendent du moins possible le diagnostic. Quant à l'ordonnance, c'est une autre affaire.

Jacques Vier.

1. Il ignore la thèse de Régis Messac peut-être plus intéressante et qui parut la même année : *Le « Detective novel » et l'influence de la pensée scientifique.*
2. Quelques fautes d'impression ; ainsi l'éditeur des *Mémoires* de Dumas se voit (II, p. 15) transformer en ambassadeur (Jusserand pour Josserand) ; et le pseudonyme de Jules Lecomte devient Van Engelyom au lieu d'Engelgom (IV, p. 3).
3. Le livre était écrit avant l'investiture de M. Kroutchev.

CORRESPONDANCE

A la suite des comptes rendus publiés par M. Claude Pichois sur le Baudelaire *de Miss Starkie et sur l'édition des* Œuvres *de Nerval due à Albert Béguin et à M. Jean Richer (voir* RHLF, *janvier-mars et juillet-septembre* 1958*), nous avons reçu de Miss Starkie et de M. Jean Richer les lettres que voici.*

Monsieur,

Je remercie Monsieur Pichois des opinions favorables qu'il a exprimées sur le compte de mon *Baudelaire*, cependant j'ai quelques mailles à partir avec lui en ce qui concerne les opinions défavorables. Je ne cherche point à pallier les nombreuses coquilles qui le défigurent — je les déplore autant que lui ! Mais sa fréquentation de Baudelaire aurait pu lui suggérer que la seule responsabilité n'en revient pas toujours à l'auteur, et que les imprimeurs « corrigent » souvent après le bon à tirer, croyant être mieux renseignés que l'auteur lui-même ! Pour ne citer qu'un seul exemple, « Ile-et-Vilaine » est une de ces « corrections » — « Rouen » pour « Rennes » est un *lapsus linguae* qui n'infirme aucunement mon argument ! S'il était obligé, dans ses publications, de citer des auteurs en langue étrangère, Monsieur Pichois serait, peut-être, plus indulgent aux coquilles ! Néanmoins je ne sollicite aucune indulgence à cet égard, et je bats ma coulpe !

Cependant j'ai des objections plus graves à faire valoir contre ses critiques. Il me reproche — comme pourrait le faire le loup dans la fable — d'ignorer un article paru quand mon livre était sous presse ; et il m'accuse de « feindre » de ne pas connaître un de ses articles ! Mon ignorance n'était point feinte, car je ne connais pas tous ses articles — pas plus qu'il ne connaît tous mes travaux — mais je ne vois pas pourquoi j'aurais eu besoin d'adopter « curieusement » — comme il dit — ou autrement, ses conclusions sur *Les Yeux de Berthe*, puisqu'elles avaient déjà été les miennes vingt-deux ans auparavant dans mon *Baudelaire* publié en 1933. On pourrait, à plus juste titre, l'accuser lui d'avoir adopté, encore plus curieusement que moi, mes conclusions personnelles ! Je ne lui reproche point d'ignorer mon ouvrage, je me borne simplement à remarquer que — comme on dit en Angleterre — « Great minds think alike » ! Mais je ne comprends pas pourquoi il cite, à cet égard, le passage suivant de mon livre : « Biography is an important literary art, in which interpretative and divining powers are most essential » en ajoutant ironiquement « On ne saurait mieux dire ! ». Je suis de son avis, mais le sens de la citation m'échappe !

Monsieur Pichois prétend qu'étant Irlandaise, j'ai à cœur de choquer le plus possible « les barbares parmi lesquels » il me faut cohabiter — cette insulte injustifiée et sans motif est de lui et non de moi — mais d'où tient-il l'opinion, qu'en 1957, les Anglais s'offusquent des mots « brothel » et « gigolo » ? N'a-t-il jamais entendu parler du « Wolfenden Report » ? Il est vrai que du temps de la vénérable Reine Victoria, les gens bien élevés ne pouvaient se permettre de proférer le mot « trousers », mais étaient obligés de recourir à l'expression évasive « unmentionables » ! Mais deux guerres mondiales ont balayé cette pudibonderie ! Entre parenthèse il prétend que ces mots indécents fleurissent sous ma plume ! Pauvre petite floraison puisque « gigolo » figure une seule fois dans mon texte, et « brothel » une ou deux fois seulement, et cela dans un gros volume de 625 pages ! Quelle expression

conseille-t-il d'employer, en anglais, pour « bordel » ? Il insiste que je tiens à cette « obscenity », et il me reproche d'appeler le procès de Baudelaire « The Trial for Obscenity ». Mais le verdict rendu par le tribunal en 1857, déclara que « l'ouvrage intitulé *Les Fleurs du Mal* contient des passages et des expressions obscènes et immorales (*sic*) ». Pour tout Anglais un procès dont la conclusion est un tel verdict est « a trial for obscenity ».

Monsieur Pichois prétend que mon désir de choquer m'entraîne « à prendre le contrepoids [1] des vérités reçues ». Mais par qui sont-elles reçues ces vérités ? La conception de la terre plate fut jadis une « vérité reçue », ce qui ne l'a pas empêchée, à la longue, d'être bouleversée ! Mes théories furent exprimées de bonne foi et non pas pour choquer qui que ce soit ! Les problèmes du séjour à Châteauroux, de la date des *Correspondances*, de l'attribution de *Jour de pluie*, ne sont pas encore définitivement résolus ! Je n'ai jamais déclaré, comme l'affirme Monsieur Pichois, que le poème *Correspondances* fut composé en 1855. J'ai seulement avancé l'hypothèse qu'il fut écrit entre 1852 et 1857, date de sa publication. Je n'ignore point les arguments en faveur de l'attribution à la période avant la Révolution — je les cite moi-même — mais je ne les considère pas probants ! J'ai rappelé que Baudelaire, en 1852, envoya à Gautier, qui, à ce moment-là, dirigeait *La Revue de Paris*, deux lots de poèmes — nous en connaissons les titres — dans l'espoir qu'il en publierait un choix dans la revue. Le poème intitulé *Correspondances* ne figure pas parmi eux ! Il me paraît invraisemblable — pour ne pas dire impossible — que s'il eût été déjà composé le poète ne l'eût soumis à Gautier ! Son style ressemble fort peu à celui des poèmes incontestablement écrits avant la Révolution, mais ressemble à celui des poèmes inspirés par Madame Sabatier et Marie Daubrun, entre 1852 et 1857. En surplus, il contient des idées analogues à celles que Baudelaire exprima, en 1855, dans son article intitulé *L'Exposition Universelle.*

Je connais aussi bien que Monsieur Pichois les arguments en faveur de la « restitution » de *Jour de Pluie* à Baudelaire, mais, pour mon compte, je n'en suis pas convaincue ! Vu le caractère des soi-disants auteurs des *Vers Retrouvés* — et leurs assertions — je ne vois aucune raison valable de leur voler leurs compositions ! Je serais, quant à moi, plutôt tentée de croire que Baudelaire, dans *La Fanfarlo*, aurait emprunté à Prarond les vers en question que vice versa — nous n'ignorons pas qu'il ne se gênait point de prendre à autrui ce qui lui plaisait ! Il m'a toujours semblé que les *Vers Retrouvés* pourraient être de n'importe qui, de n'importe quel Bousingo de 1830 ! De qui, par exemple, sont les vers suivants tirés d'un poème intitulé *Necropolis* :

> Plus de rages d'amour ! le cœur stagnant et morne,
> Ne se sent plus broyé sous la dent du remords.

Ou, du même poème :

> Ose, à la fois, être le juge,
> La victime et l'exécuteur.

Ou ces vers tirés d'*Amour* :

> Sous l'amour de tes yeux qui me trempent de flamme,
> Respirer comme un vague et saisissant dictame,
> Que je boive à pleins bords l'oubli des mauvais jours !
> Ma reine, dis-moi bien que tu seras toujours,
> Dans les sables brûlans de ma vie agitée,
> Mon ombreuse oasis et ma coupe enchantée.

Il y a surtout le poème intitulé *Succube* qui est une gerbe entière de Fleurs du Mal. De qui sont-ils tous ces vers, et d'autres encore du même genre ? D'un Baudelaire jeune et maladroit ? Nullement ! Ils sont tirés du recueil *Feu et Flamme* de Philothée O'Neddy publié en 1833.

Je suis d'accord avec Monsieur Pichois à penser que la vie de Baudelaire pendant la Révolution « semblait à peu près connue ». Cependant c'est dans la période postérieure que je cherche, comme il dit, « à bouleverser la chronologie ». Il laisse libre carrière à son ironie quand il discute mon interprétation des séjours de Baudelaire à Dijon et à Châteauroux ! Ce que j'ai tenté

1. Cl. Pichois avait écrit : *contrepied.*

de faire pour le second c'est remettre en question l'année, et d'apporter de nouveaux arguments en faveur de la date originale que, depuis quelques années, certains critiques veulent abandonner — sans raison suffisante il me semble — et de suggérer que deux articles publiés dans *Le Représentant de l'Indre*, en 1850, pouvaient aussi vraisemblablement être de sa plume, que celui de 1848 que Monsieur Pichois lui attribue, et qu'il publie, dans l'édition des œuvres complètes du Club du Meilleur Livre, comme étant incontestablement de lui. Pour ma part, je n'aurais jamais osé être si affirmative avec si peu de preuve à l'appui.

Quant au séjour à Dijon, il déclare : « Miss Starkie ne peut nier le séjour de Baudelaire à Dijon en décembre 1849, attesté par des lettres, elle suggérera donc que Baudelaire était venu à Dijon afin de coopérer à la fondation du *Socialiste*. » Pour quelle raison chercherais-je à nier ce séjour ? Tout ce que j'ai voulu faire, c'est l'expliquer — ce qu'on n'est pas encore parvenu à faire ! Puisque ses amis avaient affirmé qu'il était allé à Dijon diriger un journal de gauche, j'ai émis la suggestion que ce journal pourrait être *Le Socialiste de la Côte d'Or* fondé par Victor Meunier. Cela ne me semblait pas si bête puisque Baudelaire avait connu, à Paris, à *La Démocratie Pacifique*, Victor Meunier dont la femme était la traductrice d'Edgar Allen Poe, et que c'est à ce moment-là qu'il commençait à s'intéresser au poète américain. Quant à l'article signé *Un Passant*, que je cite, je n'ai point affirmé, comme le déclare Monsieur Pichois : « Bien entendu, cet article ne peut être que de Baudelaire. » J'ai insisté, au contraire, qu'on ne pouvait rien conclure, mais qu'il contenait des expressions susceptibles de venir de sa plume.

Si je devais relever tout ce qu'il y a de contestable dans la critique de Monsieur Pichois de mon livre, cela me mènerait trop loin. Dans tout son compte rendu, il n'a point essayé d'apprécier la vérité et la valeur de mes arguments, et de les réfuter. Il s'est borné à faire de l'ironie, à se moquer, et à se réfugier derrière la Ligne Maginot des « vérités reçues ». Si mes théories sont erronées qu'il en démontre la fausseté — je suis prête à être convaincue par des arguments sérieux ! Je ne lui reproche ni sa sévérité ni sa dureté, ni sa condamnation des erreurs et des coquilles — tout cela est comme de juste — tout ce que je lui reproche c'est son manque de justice et d'impartialité.

ENID STARKIE.

Monsieur le Rédacteur en chef,

Je réponds ici à ce qui, dans les compte rendus de M. Pichois publiés dans votre numéro de juillet-septembre 1958, me concerne et me paraît de la compétence de ce critique. Je me réserve de répondre ailleurs à certaines allégations non fondées. Comment, cependant, M. Pichois peut-il écrire « cette édition de la Pléiade où la critique astrologique *n'a que peu de part* », alors que cette part est *nulle* ?

Je m'étonne aussi que M. Pichois ait totalement passé sous silence le contenu du tome II des *Œuvres* de Nerval, alors qu'il parle de choses qui ne sont pas dans les livres dont il prétend rendre compte.

Permettez-moi de vous rappeler que dans ce volume, paru en 1956, M. Albert Béguin, disparu depuis si soudainement, avait présenté, non seulement *Lorely*, mais aussi les textes relatant les voyages de Nerval en Allemagne, Hollande, Belgique, Angleterre, qui n'avaient jamais été groupés. Il aurait peut-être été équitable aussi de signaler au moins que les éditions critiques du *Voyage en Orient* et des *Illuminés* n'étaient pas la simple reproduction des éditions, d'ailleurs excellentes, dues respectivement à M. Gilbert Rouger et à Aristide Marie, mais comprenaient des textes non recueillis et de nombreuses notes nouvelles. Mes notes pour le *Voyage* ne sont sans doute pas si mauvaises, puisqu'on les trouve en grand nombre dans une autre édition parue depuis, à laquelle M. Pichois fait une allusion implicitement élogieuse !

Bien qu'il feigne de l'ignorer (pourquoi donc ?), M. Pichois est l'un des mieux placés pour savoir que j'avais préparé le tome III de la Pléiade et que ses éléments constitutifs, malgré les dérobades de plusieurs, feront l'ob-

jet de six volumes d'*Œuvres complémentaires*, qui paraîtront dans les prochaines années, je crois pouvoir l'annoncer. Cela, je l'espère, rassurera pleinement vos lecteurs quant à la compétition que nous fait appréhender M. Pichois : elle n'aura pas lieu. Nous conservons une dizaine d'années d'avance sur les russes, les américains et même les fuégiens les plus rapides !

Je pense que le mémoire de Nerval sur *La propriété littéraire* est peut-être à l'origine de deux articles : l'un, que je viens de retrouver, dans le *Journal des Débats* du 23 mars 1841, intitulé « De la propriété littéraire » et signé G. L'autre serait celui que M. Rouger avait proposé d'attribuer à Gérard : La contrefaçon littéraire chez les communistes, publié dans le Journal d'Alphonse Karr, le 27 août 1848. (B. N. : Lc² 1926). Toutefois ces attributions demeurent incertaines.

La rectification des dates d'une lettre et d'un billet proposée par M. Pichois semble judicieuse, j'en tiendrai compte, le moment venu. D'ailleurs, il se pourrait que l'autographe de la lettre 213 fût à présent à Chantilly, ce qui permettrait un contrôle de la date du cachet postal.

Il n'y a, à mon sens, aucune raison de penser que Nerval a emprunté l'*angsoka* à *Mademoiselle de Maupin* : Gautier et Gérard ont lu le *Choix de poésies orientales* de Francisque Michel (1830) et s'en sont entretenus. Ceci est confirmé par le fait que le *Pantoum malais* de ce recueil, source d'*Erythréa*, a également inspiré la poésie de Gautier : *Les papillons*, pantoum.

Enfin, l'influence de S. Mercier sur Nerval a, je crois, été considérable, excusez-moi de n'en pouvoir parler plus en détail pour le moment, cela dépasserait de beaucoup le cadre d'une simple lettre.

JEAN RICHER.

Nous avons communiqué ces deux lettres à M. Claude Pichois qui nous a déclaré qu'il s'en tenait aux textes de ses comptes rendus, qu'il priait les lecteurs de s'y reporter, et d'en juger sainement.

Société Chateaubriand. — La 69e réunion de travail de la Société s'est tenue sous la présidence de M. Le Savoureux, chez Mme de Durfort, arrière-petite-nièce de l'écrivain.

Mlle Daumard a révélé, d'après les archives notariales du temps, que sous la Restauration et la Monarchie de Juillet, quatorze pour cent des bibliothèques de la bourgeoisie parisienne possédaient les œuvres complètes de Chateaubriand.

Le R. P. Blanchet, S. J., a communiqué une admirable lettre inédite de Chateaubriand à un père Jésuite, en 1844.

M. Collas a produit des notes et lettres inédites de la famille Parscau, alliée à Chateaubriand par sa femme, et dans lesquelles on voit les neveux plus admiratifs pour leur oncle par alliance que pour leur tante naturelle.

M. V.-L. Tapié a montré des reproductions de l'édifice baroque appelé par Chateaubriand « Basilique des ci-devant Jésuites », en 1833, et qui se nomme en réalité Saint-Nicolas-de-Prague.

M. Lebègue, membre de l'Institut, a communiqué une très intéressante correspondance inédite échangée par Chateaubriand, sur de multiples sujets, avec les Pastoret père et fils, entre 1818 et 1846, et que conserve actuellement la Pierpont Morgan Library à New York.

Mme M.-J. Durry a apporté quelques précisions complémentaires sur la mystérieuse Mme Bail, « bibliothécaire » de Chateaubriand.

Enfin M. A. Gavoty a montré comment on pouvait voir dans la mort tragique d'Octave de Ségur, trop épris de son infidèle épouse, la source d'inspiration des *Vers trouvés sur un pont du Rhône* publiés par Chateaubriand en 1828.

Rectification. — Dans la livraison d'avril-juin 1958, p. 244, M. Robert Ricatte a indiqué que les *Lettres inédites* de Huysmans *à Edmond de Goncourt* avaient été publiées à Genève, chez Mlle Droz. C'est là un lapsus : le recueil de ces lettres a paru à la Librairie A.-G. Nizet, place de la Sorbonne, à Paris.

ÉDITIONS DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

I - PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

Bulletin signalétique : 3e *partie* (*trimestrielle*) [Philosophie — Sciences Humaines]. *France*, 2 700 F — *Étranger*, 3 200 F.

Abonnement au Centre de Documentation du C. N. R. S. — 16, rue Pierre-Curie, Paris Ve, C. C. P. Paris 9131-62. Tél. DANton 87-20.

Bulletin d'information de l'Institut de recherches et d'histoire des textes : Un n° par an ; n° 1, 300 F. ; n° 2, 400 F. ; n° 3, 460 F.

II - OUVRAGES

Collection « Le chœur des muses » (Directeur : J. Jacquot) :

1. *Musique et Poésie au XVIe siècle*, 384 pages ..... 1 600 F
2. *La Musique Instrumentale de la Renaissance* (relié pleine toile crème), format in-4°, 394 pages ..... 1 800 F
3. *Les Fêtes de la Renaissance* (relié pleine toile crème), format in-4°, 492 pages, 48 planches ..... 3 000 F
4. *La Renaissance dans les Provinces du Nord* (relié pleine toile crème), format in-4°, 219 pages ..... 1 100 F

Collection d' « esthétique » :

1. *Mélanges G. Jamati* (relié pleine toile) ..... 1 300 F
2. *Visages et Perspectives de l'Art Moderne* (*peinture, musique, poésie*). Recueil des Communications faites aux Entretiens d'Arras (20-22 juin 1955), relié pleine toile ..... 1 200 F
3. *La Mise en Scène des œuvres du passé* (Entretiens d'Arras 1956), relié pleine toile ..... 1 900 F

Publications de l'Institut de recherches et d'histoire des textes :

Mlle PELLEGRIN, *La Bibliothèque des Visconti-Sforza* (relié pleine toile). 2 400 F.

VAJDA, *Répertoire des catalogues et inventaires de manuscrits arabes*, 450 F.

VAJDA, *Index général des manuscrits arabes musulmans de la Bibliothèque Nationale de Paris*, ... 2 400 F.

VAJDA, *Les certificats de lecture et de transmission dans les manuscrits arabes de la Bibliothèque Nationale de Paris*, ... 600 F.

Tirage limité à 1 000 exemplaires numérotés, non vendus par volumes séparés.

Les Cahiers de Paul Valéry :

Volumes : 1° reliés, 160 000 F (64 000 F à la commande et 3 000 F à la parution de chacun des volumes) 2° sous étuis, 174 000 F (78 000 F à la commande et 3 000 F à la parution de chacun des volumes). Les volumes I-III sont parus.

III - COLLOQUES INTERNATIONAUX

II. *Léonard de Vinci et l'expérience scientifique au XVIe siècle* ..... 1 500 F.

V. *Musique et poésie au XVIe siècle* ..... 1 600 F.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA CINQUANTE-HUITIÈME ANNÉE
DE LA REVUE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE

Articles.

Pages

ISIDORE SILVER. Deux points de vue sur Ronsard « aristarque de ses œuvres ». 1
J. D. HUBERT. Les funestes amours de Belcar et Méliane de Jean de Schélandre 16
JEAN POMMIER. Baudelaire devant la critique théologique..... 35
B. MUNTEANO. La survie littéraire des rhéteurs anciens..... 145
RAYMOND PICARD. Le *Précis historique* est-il de Racine ?..... 157
S. JEUNE. Lettres inédites du marquis de Custine à la duchesse d'Abrantès.... 165
GILBERT GUISAN. Flaubert et la Révolution de 1848..... 183
ROLAND MORTIER. Les idées politiques de Pascal..... 289
MICHEL VIVIER. Hugo et Nodier collaborateurs de *L'Oriflamme* (1823-1824). 297
M. LARROUTIS. Essai sur les sources du *Satyre* de Hugo..... 324
J. MARMIER. La Fontaine et son ami Furetière..... 449
V. S. LUBLINSKY. La bibliothèque de Voltaire 467
C. CHADWICK. La date des *Illuminations* (I)..... 489
L. CELLIER. Le Pâle Vasco..... 510

Notes et Documents.

PIERRE GROSCLAUDE. Une lettre retrouvée de Malesherbes à Voltaire..... 47
PIERRE GROSCLAUDE. Deux documents sur l'activité de Voltaire en faveur des protestants 49
GEORGES ROTH. A propos d'une certaine « lettre à Sophie »..... 52
ROBERT LAULAN. Chateaubriand comédien de salon..... 55
GEORGES LUBIN. Sur les débuts de l'amitié Sand-Dorval 205
JEAN GAULMIER. Six lettres inédites de Leconte de Lisle..... 209
ROLLAND BORIS. Leconte de Lisle et les musiciens..... 215
GUSTAVE CHARLIER. Champfleury, Duranty et Camille Lemonnier (lettres inédites) 365
MARCEL GIRARD. Emile Zola et Louise Solari..... 371
MARCEL GIRARD. Deux lettres inédites de Zola à Huysmans..... 372
JEAN ORCIBAL. Joseph-François Baudelaire était-il prêtre ?..... 523
JACQUES VIER. Une lettre inédite de Lamennais..... 527
C. CHADWICK. Le sens du *Bateau ivre*..... 528

Comptes rendus.

F. DESONAY. *Ronsard poète de l'amour* (R. LEBÈGUE)..... 69
P. COLOTTE. *Le poète Pierre de Deimier* (R. FROMILHAGUE)..... 74
S. WILMA DEIERKAUF-HOLSBOER. *Le Théâtre du Marais* (J. SCHERER)..... 76
G. VEDIER. *Origine et évolution de la dramaturgie néo-classique* (J. SCHERER)... 77
C. LUPORINI. *Voltaire e le « Lettres philosophiques »* (R. MERCIER)..... 78
J. FABRE. *Chénier, l'homme et l'œuvre* (P. DIMOFF)..... 80
CHATEAUBRIAND. *Vie de Rancé*, éd. F. LETESSIER (Y. LE HIR)..... 84
TH. MARIX-SPIRE. *Les Romantiques et la musique. Le Cas George Sand* (P. MOREAU) 85
ENID STARKIE. *Baudelaire* (CL. PICHOIS)..... 89
L. HORNER. *Baudelaire critique de Delacroix* (CL. PICHOIS)..... 92

Pages

Deux catalogues d'expositions baudelairiennes (Cl. Pichois)..... 94
G. Bonneau. *Mélanges critiques* (Cl. Pichois)..... 95
Villiers de l'Isle-Adam. *Contes cruels*, éd. P.-G. Castex et J. Bollery (E. Drougard)..... 96
J. Richer. *Verlaine* (V. P. Underwood)..... 98
G. Delaisement. *Maupassant journaliste et chroniqueur* (A. Vial)..... 101
B. Morrissette. *The Great Rimbaud Forgery, the Affair of « La Chasse spirituelle »* (Etiemble)..... 102
L. Morawska. *Studium o jezyku Pawla Valéry* (A. Zatloukal)..... 104
J. Pommier. *Créations en littérature. Racine, Chateaubriand, Michelet, Balzac, Musset, Flaubert, Mallarmé* (J. Levaillant)..... 106
R. Vivier. *Et la Poésie fut langage* (J. Dubu)..... 106
Benjamin Constant. *Adolphe*, éd. J.-H. Bornecque (Ph. Van Tieghem)... 109
G. Cohen. *Études d'histoire du Théâtre en France au Moyen Age et à la Renaissance* (Ph. Van Tieghem)..... 227
H. Busson. *Le Rationalisme dans la littérature française de la Renaissance* (L. F.)..... 227
Les Fêtes de la Renaissance (R. Lebègue)..... 228
P. Colotte. *Malherbe et la Provence* (J. Vanuxem)..... 230
M. Rat. *Aventurières et Intrigantes du Grand Siècle* (P. Audiat)..... 232
Rotrou. *Venceslas*, éd. W. Leiner (R. Lebègue)..... 233
Textes nouveaux de la Correspondance de Voltaire. Lettres de Voltaire, éd. V. S. Lublinsky (R. Pomeau)..... 234
Voltaire. *Le Taureau Blanc*, éd. R. Pomeau (H. Coulet)..... 234
A. Green Fredman. *Diderot and Sterne* (J. Seznec)..... 236
Gunnar von Proschwitz. *Introduction à l'étude du vocabulaire de Beaumarchais* (R. Pomeau)..... 236
A. Pizzorusso. *Studi sulla letteratura dell' età preromantica in Francia* (Cl. Pichois)..... 237
G. Venzac. *Les Origines religieuses de Victor Hugo* (P. Moreau)..... 239
P. Savey-Casard. *Le Crime et la peine dans l'œuvre de Victor Hugo* (G. Venzac)..... 242
Victor Hugo. *Claude Gueux*, éd. P. Savey-Casard (G. Venzac)..... 243
J.-K. Huysmans. *Lettres inédites à Edmond de Goncourt*, éd. P. Cogny (R. Ricatte)..... 244
A. Vial. *Guy de Maupassant et l'art du roman* (J. Thoraval)..... 246
I. Putter. *The Pessimism of Leconte de Lisle, sources and evolution* (R. Boris). 249
R. Arbour. *Henri Bergson et les lettres françaises* (P. Moreau)..... 249
R. Rolland-Jean Bodin. *Jean-Christophe et Armel* (J. Bastaire)..... 252
M. Proust. *A la Recherche du Temps perdu*, éd. P. Clarac et A. Ferré (B. D.). 253
F. Jost. *La Suisse dans les lettres françaises au cours des âges* (P. Moreau).... 254
E. R. Curtius. *La littérature européenne et le moyen âge latin*, trad. J. Bréjoux (Ph. Van Tieghem)..... 374
R. Garapon. *La fantaisie verbale et le comique dans le théâtre français, du moyen âge à la fin du XVII^e siècle* (R. Lebègue)..... 376
R. Lebègue. *Malherbe et du Périer. Harangue pour le Prince de Joinville* (P. Colotte)..... 380
La Varende. *M. le duc de Saint-Simon et sa comédie humaine* (J. Vier)..... 381
N. Addamiano. *Voltaire* (R. Pomeau)..... 382
Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau, tome xxxiii (J. Roger)..... 383
J. Voisine. *J.-J. Rousseau en Angleterre à l'époque romantique* (R. Osmont)... 384
A. M. Wilson. *Diderot. The Testing Years* (J. Proust)..... 386
R. Pomeau. *Beaumarchais. L'homme et l'œuvre* (L. Guichard)..... 389
A. Cento. *Condorcet e l'idea di progresso* (A. Pizzorusso)..... 391
Journées stendhaliennes internationales de Grenoble (P. Jourda)..... 392
Stendhal. *Rome, Naples et Florence en 1817*, éd. H. Martineau (A. Caraccio)..... 393
A. J. George. *The Development of French Romanticism* (P. Moreau)..... 394
L. Petroni. *Poetica e poesia d'Alfred de Vigny* (F. Germain)..... 395
G. Picon. *Balzac par lui-même* (S. Bérard)..... 396

Pages

R. Journet et Guy Robert. *Le Manuscrit des « Contemplations »* (J.-B. Barrère) 397
Gérard de Nerval. *Œuvres*, éd. A. Béguin et J. Richer (Cl. Pichois)..... 399
J. Richer. *Gérard de Nerval.* — L. Cellier. *Gérard de Nerval, l'homme et l'œuvre.* — J. Gaulmier. *Gérard de Nerval et « Les Filles du feu »* (Cl. Pichois) 404
Bibliothèque nationale. *Catalogue de l'Exposition Alfred de Musset* (J.-C. Merlant)..... 406
R. Goffin. *Mallarmé vivant* (C. Chassé)..... 410
J.-K. Huysmans. *Lettres inédites à Camille Lemonnier*, éd. G. Vanwelkenhuyzen (H. Lefai)..... 413
H. Mondor. *Maurice Barrès avant le Quartier latin* (I.-M. Frandon)..... 414
Bibliothèque nationale. *Catalogue de l'Exposition Paul Valéry* (Cl. Pichois) 415
R. Doucet. *Les bibliothèques parisiennes au XVI^e siècle* (R. Lebègue)..... 533
A. H. Schutz. *Vernacular books in Parisian private libraries of the XVIth century according to the notarial inventories* (R. Lebègue)..... 534
Ph. Desportes. *Cartels et Masquarades. Epitaphes*, éd. V. E. Graham (R. Lebègue) 535
M. Mersenne. *Correspondance*, éd. Tannery et Cornelis de Waard, t. IV (R. Lebègue)..... 536
Correspondance de Martin de Barcos, abbé de Saint-Cyran, avec les Abbesses de Port-Royal et les principaux personnages du Groupe janséniste, éd. L. Goldmann (J. Orcibal)..... 537
K. E. Wheatley. *Racine and English Classicism* (R. C. Knight)..... 540
A. Delattre. *Voltaire l'impétueux*, présenté par R. Pomeau (R. Mercier)... 541
Studies on Voltaire and the Eighteenth Century, t. II, dir. Th. Besterman (R. Pomeau)..... 542
Diderot. *Œuvres philosophiques*, éd. P. Vernière (J. Roger)..... 543
M. Lecuyer. *Balzac et Rabelais* (P.-G. Castex)..... 544
H. de Balzac. *Les Chouans*, éd. M. Regard (S. J. Bérard)..... 545
M. Regard. *L'Adversaire des romantiques, Gustave Planche* (Cl. Pichois)... 546
Bibliothèque nationale. *Charles Baudelaire.* — *Catalogue de l'Exposition.* — *Gustave Flaubert.* — *Catalogue de l'Exposition* (J. P.)..... 549
A. Artinian. *Pour et Contre Maupassant. Enquête internationale* (Cl. Pichois). 550
La Table Ronde, numéro consacré à *Maurice Barrès, l'homme et l'œuvre* (I.-M. Frandon)..... 551
J. Ménard. *L'œuvre de René Boylesve* (P. Moreau)..... 552
H. Mondor. *Précocité de Valéry* (M. Bémol)..... 553
P. Valéry. *Cahiers, t. I et II* (M. Bémol)..... 556
H. Mondor. *Propos familiers de Paul Valéry* (M. Bémol)..... 561
Revue des Sciences humaines, numéro consacré à *Guillaume Apollinaire*, éd. M. Decaudin (E. Noulet)..... 564
R. Bayer. *Traité d'esthétique* (L. Bopp)..... 565
The Oxford Book of French Verse, 2^e éd. par P. Mansell Jones (Ll. J. Austin)..... 567
R. Georlette. *Le Roman-feuilleton français* (Cl. Pichois)..... 568
P.-H. Simon. *Esprit et Histoire* (J. Vier)..... 568

Bibliographie, par René Rancœur 113, 257, 417, 577

Nouvelles diverses et correspondances 111, 255, 415, 569

BIBLIOGRAPHIE

Dans ce numéro, le mois des numéros des revues est seul indiqué, quand c'est un mois de l'année 1958.

Les livres sont distingués des articles par un astérisque.

La Revue de littérature comparée *et la* Revue d'histoire littéraire *collaborant et ne se copiant pas, cette bibliographie ne relèvera que très exceptionnellement les articles et les livres concernant la littérature comparée.*

BIBLIOGRAPHIE

— * Culot (Jean-Marie). — Bibliographie des écrivains français de Belgique (1881-1950). — I. Abel-O.-P. Destrée (Publications de l'Académie royale de langue et de littérature françaises). — Bruxelles, Palais des Académies, 1958.

— * Dictionnaire biographique des auteurs de tous les temps et de tous les pays. Tome II. K.-Z. — Laffont-Bompiani, Société d'édition de dictionnaires et d'encyclopédies, 1958.

— Brown (Paul A.), Bandy (William T.), Gravit (Francis W.) et Taylor (Robert E.). — Annual bibliography [1957] of French language and literature including provençal. — *PMLA*, April.

DIVERS

— * Barbin (Pierre) et Vernillat (France). — Histoire de France par les chansons. Tome 3. Du jansénisme au siècle des lumières [IV. La vie de l'esprit du Grand siècle à la Révolution]. — Gallimard, 1957.

— * Edel (Dr Leon). — Literary biography. — London, Hart-Davis, 1957. [Voir C. R. de Jacques Vallette, *MF*, mai.]

— * Escarpit (Robert). — Sociologie de la littérature (« Que sais-je ? ». N° 777). — Presses Universitaires, 1958.

— * Pottinger (David T.). — The French book trade in the « Ancien Régime », 1500-1791. — Cambridge, Mass., Harvard University Press ; London, Oxford University Press, 1958.

— * Le Guide des prix littéraires. 3e éd. revue et complétée. — Cercle de la Librairie, 1958.

— Junker (Albert). — L'esprit français devant la civilisation européenne. — *Archives des lettres modernes*, n° 9, février.

— Pholien (Georges). — Écrivains, historiens et critiques (à propos de la publication des inédits). — *Marche romane*, mai-août 1956.

— Pinatel (J.). — Problèmes d'histoire littéraire. Sources et variantes. — *L'Enseignement chrétien*, mai.

Baroque. — Elwert (W. Theodor). — Le varietà nazionali della poesia barocca. [La lirica barocca francese interpretata alla luce della poesia italiana. La poesia spagnola confrontata con quella italiana e la francese]. — *Convivium*, gennaio-febbraio.

— Poulet (Georges). — Les métamorphoses du cercle et la toile d'araignée. — *NRF*, juin.

Critique. — Moreau (Pierre). — La crise de la critique littéraire. — *Revue de la Franco-ancienne*, avril.

Enseignement. — Sancier (R.). — A propos de l'instruction en Bretagne au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle. — *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, 1958.

— Rat (Maurice). — L'enseignement du français au lycée. — *Lycées et collèges*, avril-juin.

Folklore. — Coirault (Patrice). — « Le Cheval déferré ». — *Arts et traditions populaires*, avril-décembre 1957.

— M. L. T. [Ténèze]. — Littérature orale : recueil de contes français. — *Arts et traditions populaires*, avril-décembre 1957.

— Vries (Jan de). — Les contes populaires. — *Diogène*, n° 22, avril-juin.

Langue. — * Guiraud (René). — La Grammaire (« Que sais-je ? ». N° 788). Presses Universitaires, 1958.

— Le Hir (Y.). — Influences bibliques sur la langue française. — *Le français moderne*, juillet.

— Maquet (Albert). — A propos du mot français « chenapan » [origine au XVI^e^ siècle]. — *SF*, gennaio-aprile.

— Matoré (Georges). — A propos du vocabulaire des couleurs. — *AUP*, avril-juin.

Littérature belge. — * Mor (Antonio) et Weisberger (Jean). — Storia della letteratura del Belgio. — Milano, Nuova Accademia Editrice, 1957.

— * Biographie nationale, publiée par l'Académie royale... de Belgique. Tome 29. Supplément. Tome 1^er^. — Bruxelles, É^ts^ E. Bruylant, 1956-1957.

— Bernier (Armand). — Panorama de la poésie belge d'expression française. — *Inter-auteurs*, 2^e^ trimestre.

— Nothomb (Pierre). — Poésie d'Entre Deux. — *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, n° 1.

— Voir : *Bibliographie.*

Littérature d'outre-mer. — Viatte (Auguste). — État présent de la littérature française outre-mer. — *Revue des travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*, 1957, 1^er^ semestre.

Mélanges. — * Syntactica und Stilistica. Festschrift für Ernst Gamillscheg zum 70. Geburtstag. 28 Oktober 1957 [publié par Günther Reichenkron, Mario Wandruszka et Julius Wilhelm]. — Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1957.

— * Studia philologica et litteraria in honorem Leo Spitzer. — Bern, Francke, 1958.

Nécrologies. — Harvitt (Hélène). — F. Baldensperger (1871-1958). — *CL*, Spring.

— Lefèvre (André). — F. Baldensperger et les Vosges. — *Le Pays lorrain*, n° 2.

— Bruneau (Charles). — Jean-Marie Carré. — *La Grive*, juillet.

— Pichois (Claude). — J.-M. Carré et les nouvelles orientations de la littérature comparée. — *MF*, juillet.

— Gorsse (Pierre de). — Éloge de M. Jean Fourcassié.... — *Recueil de l'Académie des jeux floraux*, 1958.

— Joseph (Roger). — En souvenir d'Y.-G. Le Dantec. — *Points et Contrepoints*, juin-juillet.

— Mallet (Marc-George). — Y.-G. Le Dantec. — *L'Age nouveau*, nº 103, juillet-août.

— Durry (Marie-Jeanne). — Quelques mots sur H. Martineau. — *MF*, juin.

— Klingsor (Tristan). — Souvenirs sur H. Martineau. — *Le Cerf-Volant*, nº 22, juillet.

— Lavaud (Guy). — H. Martineau. — *Revue Quo Vadis*, avril-juin.

— Pizon (P.). — H. Martineau. — *La Presse médicale*, 11 juin.

— Vaudoyer (Jean-Louis). — H. Martineau (1882-1958). Souvenirs. — *RDM*, 15 mai.

— Christophe (Lucien). — Charles De Trooz. — *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, nº 1.

Poésie. — * Bounoure (Gabriel). — Marelles sur les parvis. Essais de critique poétique (Coll. « Cheminements »). — Plon, 1958.

— Charpier (Jacques). — Enquête sur la diction poétique [*suite* ; réponses de Gaston Bachelard, Tristan Tzara : Diction et langage poétique ; Alain Jouffroy ; Jean-Clarence Lambert]. — *Cahiers d'études de radio-télévision*, nº 16.

— Pinatel (J.). — Du merveilleux à la poésie. — *L'Enseignement chrétien*, février.

— Pinatel (J.). — Poème en prose. — *L'École*, 3 mai.

Rhétorique. — Munteano (B.). — Humanisme et rhétorique. La survie littéraire des rhéteurs anciens. — *RHLF*, avril-juin.

Roman. — * Prévost (Jean-Laurent). — Le roman catholique a cent ans (Bibl. Ecclesia). — A. Fayard, 1958.

— Cinéma et roman. Éléments d'appréciation [par Georges-Albert Astre, C. Gauteur et M. Mourlet]. Bibliographie sommaire. — *La Revue des lettres modernes*, nº 36-38.

Stylistique. — Hatzfeld (Helmut). — Ist eine Geschichte des französischen Prosastils möglich ? — [In] * Syntactica und Stilistica. — Tübingen, 1957.

Théâtre. — Lilar (Mme Suzanne). — Théâtre et mythomanie. — *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, nº 1.

— Scharre (Rolf). — Bibliographie sur l'art du mime. — *Cahiers d'études de radio-télévision*, nº 16.

Thèmes littéraires. — Dainville (François de). — La Bible dans les lettres et les arts [1550-1650]. — * Dictionnaire de spiritualité, fasc. XXV, 1958, col. 238-242.

— Guth (Paul). — Le naïf dans la littérature. — *Les Annales*, juin.

— Langner (Gerhard). — Zur Entwicklung des Russlandbildes in Frankreich von Diderot bis Mérimée. — *Wissenschaftliche Zeitschrift der Universität Rostock. Gesellschaft-und Sprachwissenschaftliche Reihe*, 1956-1957, H. 2.

— Piroué (Georges). — La France et *Les Mille et une nuits*. — *TR*, juillet-août.

XV^e SIÈCLE

Divers. — Brunelli (Giuseppe A.). — Una *Ars moriendi et bene vivendi* nella Francia del secolo XV [l'âge de Gerson, de Jean Castel et de Villon...] — *SF*, maggio-agosto.

Ch. d'Orléans. — * Charpier (Jacques). — Ch. d'O. (« Écrivains d'hier et d'aujourd'hui »). — Seghers, 1958.

— Poirion (Daniel). — Création poétique et composition romanesque dans les premiers poèmes de Ch. d'O. — *RSH*, avril-juin.

Gerson (J.). — Machabey (Armand). — Remarques sur le lexique musical du *De Canticis* de G. — *Romania*, n° 2.

Villon (F.). — Brunelli (Giuseppe A.). — La preriforma, V. et il v. 29 della ballata « des proverbes ». — *SF*, gennaio-aprile.

XVI^e SIÈCLE

Divers. — * Tervarent (Guy de). — Attributs et symboles dans l'art profane. 1450-1600. Tome I (Travaux d'Humanisme et Renaissance. T. 29). — Genève, E. Droz, 1958.

— Clements (Robert J.). — Ars emblematica. — *Romanistisches Jahrbuch*, 1957.

— Françon (Marcel). — Vérité et littérature : le thème du poète malade. — *SF*, maggio-agosto.

— Muller (Armand). — La Renaissance et l'humanisme. — *Pédagogie*, mai.

— Richter (Bodo L. O.). — French Renaissance translations in the Newberry Library. — *SF*, gennaio-aprile.

— Saulnier (Verdun-L.). — Glanes bibliographiques sur Marot, Ronsard et Montaigne, à propos d'une vente récente [bibliothèque du D^r Lucien-Graux]. — *Het Boek*, n° 1.

— Steele (A. J.). — Conversions. — *CAIEF*, n° 10, mai.

— Will (Samuel F.) et Wiley (W. L.). — Literature of the Renaissance in 1957 : French... — *SP*, April.

Bibliophilie. Livre. — Delarue (Henri). — Les premiers imprimeurs de la Réforme en France. Simon Du Bois et Pierre de Vingle. — *Les Musées de Genève*, mai, juin.

Poésie. — Poulet (Georges). — Poésie du cercle et de la sphère [dans la seconde moitié du XVI^e et au XVII^e s.]. — *CAIEF*, n° 10, mai.

— Rousset (Jean). — Les images de la nuit et de la lumière chez quelques poètes religieux [Sponde, Aubigné, C. Hopil]. — *CAIEF*, n° 10, mai.

— Weber (Henri). — Poésie polémique et satirique de la Réforme sous les règnes de Henri II, François II et Charles IX. — *CAIEF*, n° 10, mai.

Théâtre. — Schlötke-Schroer (Charlotte). — Zur Entwicklung des Pathos in den frühen französische Tragödie. — [In] * Syntactica und Stilistica. — Tübingen, 1957.

Aubigné (A. d'). — Voir : *XVI^e siècle. Divers.*

Calvin (J.). — * Niesel (Wilhelm). — Die Theologie C. — München, Chr. Kaiser-Verlag, 1957.

— Cadier (Jean). — Renan et C. : deux attitudes religieuses. — *La Revue réformée*, n° 2.

— Réveillaud (Michel). — L'autorité de la tradition chez C. — *La Revue réformée*, n° 2.

Chassignet (J.-B.). — Muller (Chanoine A.). — C. et la Contre-Réforme. — *CAIEF*, nº 10, mai.

Des Périers (B.). — Pabst (Walter). — Patois als « Erlebte Rede » bei Des P. — [In] * Syntactica und Stilistica. — Tübingen, 1957.

Du Bartas. — Dagens (Jean). — Du B. humaniste et encyclopédiste dévot. — *CAIEF*, nº 10, mai.

Du Bellay (J.). — * Boyer (Frédéric). — Joachim Du B. (« Écrivains d'hier et d'aujourd'hui »). — Seghers, 1958.

Ferrault (J.). — Poujol (Jacques). — Jean F. on the King's privileges. A study of the medieval sources of Renaissance political theory in France. — *Studies in the Renaissance*, vol. V.

Labé (L.). — Bauer (Roger). — Kritik der Ubersetzung : L. L. [à propos de deux traductions allemandes]. — *Antares*, Juni.

L'Hospital (M. de). — Jardonnet (Marcel). — Michel de L'H., poète néo-latin et humaniste. — *L'Auvergne littéraire*, 1er-2e trimestres.

Marot (C.). — * C. M. — *L'Adolescence clémentine*, présenté par V.-L. Saulnier (Bibliothèque de Cluny). — A. Colin, 1958.
— * C. M. — *Le Roman de la rose*, publié par Silvio F. Baridon. Introduction par A. Viscardi. — Genève, E. Droz, 1958.
— Voir : *XVIe siècle. Divers.*

Montaigne. — Dujarric de la Rivière (R.). — M. et la médecine. — *Revue générale des sciences*, mars-avril.
— Voir : *XVIe siècle. Divers.*

Postel (G.). — Paralipomènes de la Vie de François Ier par G. P., a cura di François Secret. — *SF*, gennaio-aprile.

Rabelais (F.). — * Œuvres complètes de F. R. Tomes III (*Le Tiers livre*) et IV (*Le Quart livre*). Texte établi et annoté par Marcel Guilbaud (Collection nationale des grands auteurs). — Imprimerie nationale, 1957.
— Denier (Dr André). — R. à Grenoble. — *Le Divan*, avril-juin.
— Meyer (Herman). — Das Zitat als Strukturelement in R' Erzählwerk. — [In] * Gestaltprobleme der Dichtung. Günther Müller zu seinem 65. Geburtstag am 15. Dez. 1955. — Bonn, Bouvier, 1956.

Ramus (P.). — Moltmann (Jürgen). — Zur Bedeutung des Petrus R. für Philosophie und Theologie im Calvinismus. — *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, 1957, H. III-IV.
— Watson (George). — R., miss Tuve and the New Petromachia. — *MP*, May.

Ronsard (P. de). — Maurer (Karl). — Pseudo-Etymologisches zum Bockopfer bei R. — *Romanische Forschungen*, 1957, H. 1-2.
— Pineaux (J.). — Transformations protestantes d'un thème ronsardien. La naissance d'Opinion, fille de Jupiter et de Présomption. — *CAIEF*, nº 10, mai.
— Voir : *XVIe siècle. Divers.*

Sponde (J. de). — Voir : *XVIe siècle. Divers.*

XVII[e] SIÈCLE

Divers. — Esmonin (Ed.). — Un recueil de caricatures du XVII[e] siècle. Les *Illustres proverbes* de Lagniet. — *Procès-verbaux mensuels de la Société dauphinoise d'ethnologie et d'archéologie*, janvier-mars.

— Herval (René). — Romantisme sous Louis XIII. — *La Revue de l'Université Laval*, mai, juin.

— Thormann (Wolfgang E.). — Again the « Je ne sais quoi ». — *MLN*, May.

— Tucker (Joseph E.). — On the authorship of the *Turkish Spy* : an *état présent*. — *The Papers of the Bibliographical Society of America*, Ist quarter.

Bibliographies. — Loos (Erich). — Die französische Literatur des 17. Jahrhunderts. Ein Forschungsbericht (1937-1957). — *Deutsche Vierteljahrschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte*, H. 3.

Classicisme. — Bigeard (Guy). — Le goût classique et la vie du Grand Siècle. — *L'École*, 28 juin.

— Carritt (E. F.). — Classicism. — *Revue internationale de philosophie*, fasc. I.

— Muller (Armand). — Le classicisme : grandeur et limites du point de vue chrétien. — *Pédagogie*, juillet.

— Perelman (Ch.) et Olbrechts-Tyteca (L.). — Classicisme et romantisme dans l'argumentation. — *Revue internationale de philosophie*, fasc. I.

— Reymond (Marcel). — Esprit classique et esprit primitiviste. — *Revue internationale....*

— Rudrauf (Lucien). — La pensée classique et le problème des formes d'art. — *Revue internationale....*

— Tatarkiewicz (Wladyslaw). — Les autres significations du mot « classique ». — *Revue internationale....*

Langue. — Schalk (Fritz). — Bemerkungen zum Pron. indef. in der französischen Sprache des 17. Jahrhunderts. — [In] * Syntactica und Stilistica. — Tübingen, 1957.

Jansénisme. — * Ceyssens (Lucien). — Jansenistica. Études relatives à l'histoire du jansénisme. Tome III. — Malines, St. Franciscus-Uitgeverij, 1957.

— Ham (Edward B.). — Knox on jansenist enthusiasm [Cf. * Ronald A. Knox, Enthusiasm, — a chapter in the history of religion, with special reference to the XVII and XVIII centuries]. — *JHI*, April.

— Vermeylen (Alphonse). — Sainte Thérèse et Port-Royal [Le « grand » Arnauld. Pascal]. — *LR*, mai.

— Voir : *Racine* (*J.*).

Poésie. — Cauchie (Maurice). — Le sonnet sous Louis XIII et la régence d'Anne d'Autriche. — *XVII[e] siècle*, n° 38, 1[er] trimestre.

Roman. — * Romanciers du XVII[e] siècle. Sorel : Histoire comique de Francion. — Scarron : Le Roman comique. — Furetière : Le Roman bourgeois. — M[me] de La Fayette : La Princesse de Clèves. — Textes présentés et annotés par Antoine Adam (Bibliothèque de la Pléiade). — Gallimard, 1958.

Spiritualité. — Augereau (abbé J.). — Jeanne Absalu, mystique inconnue du Grand Siècle [religieuse de Hautes-Bruyères, de l'Ordre de Fontevrault]. — *Carmel*, n° 2

— Berthelot du Chesnay (Charles). — Écriture sainte et vie spirituelle : le XVII[e] siècle. — * Dictionnaire de spiritualité, fasc. XXV, 1958, col. 226-238.

— I. N. [Noye]. — Bibliographie de M. Olier et de Saint-Sulpice (1957). —

Compagnie de Saint-Sulpice. Bulletin du Comité des études, janvier-mars.

Théâtre. — * Cherpack (Clifton). — The call of blood in French classical tragedy. — Baltimore, The Johns Hopkins Press ; London, Oxford University Press, 1958.

— Lowe (Robert W.). — Les représentations en musique au collège Louis-le-Grand, 1650-1688. — *RHT*, janvier-mars.

Boileau. — Voir : *Racine (J.)*.

Bossuet (J.-B.). — Anagnine (Eugenio). — J.-B. B. e le correnti religiose e politiche del suo tempo. — *Nuova Rivista storica*, settembre-dicembre 1957.

Bussy-Rabutin. — Henriot (Émile). — B.-R. l'oublié. — *Le Monde*, 7 mai.

Campion (H. de). — Freudmann (Felix R.). — Henri de C. : aspects of an inner conflict. — *RR*, April.

Corneille (P.). — Le Hir (Y.). — Étude grammaticale et stylistique d'une page de *Psyché*. — *IL*, avril-juin.

— Sellstrom (A. Donald). — *L'Illusion comique* of C. : the tragic scenes of act V. — *MLN*, June.

Courtin (A. de). — Farid (Kemal). — Sources idéologiques de l'œuvre de C. — *La Revue du Caire*, avril-juin.

Cyrano de Bergerac. — * C. de B. — Œuvres. Éd. établie et préfacée par Georges Ribemont-Dessaignes (Coll. « Merveilles »). — Club français du livre, 1957. [Voir C. R. de A. Carriat, in *Bulletin bibliographique de l'Institut pédagogique national*, avril.]

Descartes. — * Gouhier (Henri). — De Pétrarque à D. Tome II. Les premières pensées de D. Contribution à l'histoire de l'anti-Renaissance. — J. Vrin, 1958.

— * Lefèvre (Roger). — Le criticisme de D. (« Bibliothèque de philosophie contemporaine »). — Presses Universitaires, 1958.

— Ehrmann (P.). — D. Utilisation pratique d'une préface méconnue [celle de l'édition française des *Méditations métaphysiques*]. — *La Presse médicale*, 24 mai.

— Milhaud (Gérard). — D. est-il rationaliste ? — *Cahiers rationalistes*, février.

Desmarets de Saint-Sorlin (J.). — Cognet (Louis). — Jean D. de S.-S. de Boisval. — * Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques, fasc. 79, 1958, col. 344-349.

Du Plessis-Mornay. — Dufour (Alain). — Lettres de Du P.-M. [acquisition, par la Société du Musée historique de la Réformation, Genève, de deux manuscrits contenant des copies de lettres, 1612-1623 ; les volumes ont appartenu à Montesquieu]. — *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, janvier-mars.

Fénelon. — Leytens (J.). — Espérance et désintéressement. A propos de la théologie de F. — *Collectanea Mechliniensia*, août-septembre.

— M. O.-G. [Olphe-Galliard]. — F. et le pur amour (I). — *Revue d'ascétique et de mystique*, avril-juin.

— Voir : *La Fontaine*.

François de Sales (S^t). — Lachèze (J.). — Une pédagogie fondée sur l'amour de Dieu : s^t F. de S. — *L'Enseignement chrétien*, juin-juillet.

— S[t] F. de S. nous parle [choix de lettres par Marcelle Georges Thomas]. Préface de Henri Caffarel : La pédagogie spirituelle de S[t] F. — Bibliographie. — *L'Anneau d'or*, mai-août.

Furetière (A.). — Benedetti (Esio). — C. R. de : A. Furetière, *Le Roman bourgeois*, éd. G. Mongrédien (Paris, Club du meilleur livre, 1955). — *RLMC*, gennaio-marzo 1957.
— Voir : *XVII[e] siècle. Divers* (Roman).

Hopil (Cl.). — Voir : *XVI[e] siècle. Divers.*

La Fayette (M[me] de). — * M[me] de La F. — *La Princesse de Clèves.* Ed. with an introduction and notes by N. Scarlyn Wilson (« Harrap's French classics »). — London, Harrap, 1958.
— Voir : *XVII[e] siècle. Divers* (Roman).

La Fontaine (J. de). — Barloy (Jean). — La F., traduit en latin par Fénelon [« Le Meunier, son fils et l'âne »]. — *L'École* (1[er] cycle. Enseignement littéraire), 31 mai.
— Caudal (A.). — Intérêt des lettres de La F. sur son voyage en Limousin. — *Revue des Facultés catholiques de l'Ouest*, n° 1.

La Rivière. — Voir : *La Rochefoucauld.*

La Rochefoucauld. — * Hess (Gerhard). — Zur Entstehung der *Maximen* La R[s]. (Arbeitgemeinschaft für Forschung des Landes Nordrhein-Westfalen Geisteswissenschaften. H. 67). — Westdeutscher Verlag Köln und Opladen, 1957. [Voir C. R. de Margot Kruse, in *Romanistisches Jahrbuch*, 1957.]
— Kruse (Margot). — « L'esprit est toujours la dupe du cœur. » Bemerkungen zu einer *Maxime* La R[s]. — *Romanistisches Jahrbuch*, 1957.
— Marchand (Jean). — La R. et La Rivière : une confusion de Barbier et de Quérard. — *BB*, 1957, n° 5.

Longepierre (B[on] de). — Hubert (J. D.). — Une tragédie de la sensibilité : la *Médée* de L. — *Romanische Forschungen*, 1957, H. 1-2.

Malebranche. — * M. — Œuvres complètes. Tome XV. Entretien d'un philosophe chrétien et d'un philosophe chinois. — Tome XVI. Réflexions sur la prémotion physique. — Introduction, texte et notes par André Robinet. — J. Vrin, 1958, 2 vol.
— * Antologia di M. A cura di R. Crippa. Traduzione di A. Bettio (« I classici della filosofia »). — Torino, S. E. I., 1958.
— Robinet (André). — L'attitude politique de M. (Notes pour un commentaire du *Traité de Morale*, l. II, chap. IX et XI). — *XVII[e] siècle*, n° 38, 1[er] trimestre.

Molière. — * M. — *Le Tartuffe.* Introduction et notes par Pierre Cogny (« Scrittori francesi »). — Roma, A. Signorelli, 1958.
— Freudmann (Felix R.). — Is there *Un cas Molière* ? — *Modern Language Quarterly*, March.
— Howarth (W. D.). — *Dom Juan* reconsidered. A defence of the Amsterdam edition. — *FS*, July.
— Lebois (André). — C. R. de : H. Poulaille, *Corneille sous le masque de M.* (Grasset, 1957). — *Bulletin de l'Université de Toulouse*, décembre 1957.
— Mélèse (Pierre). — C. R. de : A. Simon, *M. par lui-même* (Paris, 1957). — *RHT*, janvier-mars.
— Ronsin (A.). — M. à Dijon. — *Annales de Bourgogne*, juillet-septembre 1957.

— Rouillard (C. D.), F. R. S. C. — The age of M. — *Mémoires de la Société royale du Canada*. Section I, juin 1957.

Pascal (B.). — * P. — *Les Provinciales*. Extraits présentés et annotés par Roger Pons (« Classiques Hatier »). — Hatier, 1958.

— Delassault (Geneviève). — La source des *Pensées* de P. — *RSH*, avril-juin.

— Julien-Eymard d'Angers, O. F. M. Cap. — C. R. de : *B. P. L'homme et l'œuvre*. Cahiers de Royaumont (Paris, 1956) et de : G. Brunet, *Le pari de P.* (Paris, 1956). — *XVII^e siècle*, n° 36-37, juillet-octobre 1957.

— Lafuma (Louis). — A la recherche du prix de vente — au XVII^e siècle — du volume des *Pensées* de P. — *XVII^e siècle*, n° 38, 1^er trimestre.

— Maher (Leo Donald). — P. and the critics of the *Pensées* [Thèse Columbia University, 1957]. — *Dissertation abstracts*, n° 4.

— Meyer (Harding). — P^s *Mémorial*, ein ekstatisches Dokument ? — *Zeitschrift fur Kirchengeschichte*, 1957, H. III-IV.

— Mortier (Roland). — Les idées politiques de P. — *RHLF*, juillet-septembre.

— Philipp (Franz-Heinrich). — Tolstoj und P^s. — *Zeitschrift für Religions-und Geistesgeschichte*, H. I.

— Spoerri (Theophil). — P^s Hintergedanken. — *Merkur*, April.

— Strolz (Walter). — Die Aktualität P^s. Das Weltbild der heutigen Naturwissenschaft und die Situation des Menschen. — *Wort und Wahrheit*, Januar.

— Vier (Jacques). — B. P. — *La Pensée catholique*, n° 55.

Perrault (Ch.). — Ténèze (Marie-Louise). — « Si Peau-d'Ane m'était conté... ». A propos de trois illustrations des Contes de P. — *Arts et traditions populaires*, avril-décembre 1957.

Racine (J.). — * Cairncross (John). — *Phaedra*, by R. — Genève, E. Droz, 1958.

— * Lugli (Vittorio). — Interpretazioni di *Phèdre*. — Bologna, Cappelli, 1958.

— * Weinrich (Harald). — Tragische und komische Elemente in R^s *Andromaque*. Eine interpretation (Forschungen zur romanischen Philologie. H. 3). — Münster/Westfalen, Aschendorffsche Verlagsbuchhandlung, 1958.

— * Jeunesse de R. [1^er fascicule]. — La Ferté-Milon (Imprimerie du Centre, Villers-Cotterets), 1958.

— Delassault (Geneviève). — Les solitaires de Port-Royal à La Ferté-Milon. — [In] * Jeunesse de R.

— Dommarco (Alessandro). — Récentes traductions italiennes de *Phèdre*. — [In] * Jeunesse de R.

— Dubu (Jean). — J. R., enfant de La Ferté-Milon. — [In] * Jeunesse de R.

— Haga (Toshiko). — Le rôle d'Antiochus et la caractéristique de son amour dans *Bérénice* de R. [en japonais ; résumé analytique en français]. — *Regards. Revue de la littérature et de la langue françaises*, n° 2.

— Mersch (E.). — Bibliographie racinienne : [les travaux de] R. Picard. — [In] * Jeunesse de R.

— Millot (Jacques). — « Œuvres diverses d'un auteur de sept ans », s. l., s. n., s. d. (Imprimerie royale, 1678), in-4° [collaboration de R. et de Boileau]. — *BB*, 1957, n° 6.

— Picard (Raymond). — Le *Précis historique* est-il de R. ? — *RHLF*, avril-juin.

— Picard (R.). — C. R. de : *Cahiers raciniens* (Paris, 1957, II). — *RSH*, avril-juin.

— Schilling (Gilbert). — La terreur dans le théâtre de R. — [In] * Jeunesse de R.

— Serres (Hervé). — Phèdre, R. et l'amour. — *Revue Quo Vadis*, avril-juin.

— Vier (Jacques). — La carrière de R. — *L'École*, 3 mai.

— Vier (J.). — La dramaturgie de R. — *L'École*, 31 mai.

— Voir : *Chénier* (*A.*).

Retz (Cardinal de). — Watts (Derek A.). — The enigma of R. — *FS*, July.

— Voir : *Chénier* (*A.*).

Saint-Pierre (l'abbé de). — Perkins (Merle L.). — Unpublished maxims of the abbé de S.-P. [Bibl. Ville de Neuchâtel, Ms. 7929]. — *FR*, May.

Saint-Simon. — * S.-S. Mémoires. Tome VI. Années 1718 (*suite*)-1721. Appendices, notes, bibliographie, index, par Gonzague Truc (Bibliothèque de la Pléiade). — Gallimard, 1958.

— Hallig (Rudolf). — Uber Form und Eingliederung der wörtlichen Rede in der *Memoren* des Duc de S.-S. — [In] * Syntactica und Stilistica. — Tübingen, 1957.

Scarron. — Voir : *XVII^e siècle. Divers* (Roman).

Sévigné (M^me de). — Collot (Augustin). — M^me de S., dans les vignes du Seigneur, à Saulieu, en août 1677. — *Tastevin en main*, avril.

Sorel (Ch.). — Voir : *XVII^e siècle. Divers* (Roman).

Urfé (H. d'). — Lem (Jean). — Honoré d'U. à Senoy. — *Le Bugey*, novembre 1957.

Voiture (V.). — Van Eerde (John). — V. and some political observations. — *SF*, maggio-agosto.

XVIII^e SIÈCLE

Divers. — * Fabre de Massaguel (J.). — L'École de Sorèze de 1758 au 19 fructidor an IV (5 septembre 1796). Préface de Jacques Godechot (Cahiers de l'Association Marc Bloch de Toulouse. Études d'histoire méridionale. N° 2). — Toulouse, Ass. M. Bloch, 4, rue A.-Lautman, 1958.

— Bongie (Laurence L.). — David Hume and the official censorship of the « Ancien Régime ». — *FS*, July.

— Gross (Georg). — Textkritik in der französischen Aufklärungsliteratur. Mirabaud. Dumarsais. Le Mascrier. — *Wissenschaftliche Zeitschrift der Universität Rostock. Gesellschaft-und Sprachwissenschaftliche Reihe*, 1956-1957, H. 2.

— Mauzi (Robert). — Écrivains et journalistes du XVIII^e siècle devant les jeux de hasard. — *RSH*, avril-juin.

— Murdoch (Ruth T.). — Newton and the French muse. — *JHI*, June.

Langue. — Saisselin (Rémy G.). — Une grammaire de poche au siècle des lumières [Bruxelles, 1713]. — *FR*, May.

Théâtre. — * Langlois (Rose-Marie). — L'Opéra de Versailles. — Éd. Pierre Horay, 1958.

— Laroche (D^r L.). — Le comédien René Magnon, de souche tournusienne, fonde, en 1722, le théâtre national danois. — *Société des amis des arts et des sciences de Tournus*, 1957.

— Leclerc (Hélène). — Au théâtre de Besançon (1775-1784). Claude-

Nicolas Ledoux, réformateur des mœurs et précurseur de Richard Wagner. — *RHT*, avril-juin.

— Tribout de Morembert (H.). — Un curieux procès entre les créanciers et la femme volage d'un comédien messin (1775). — *RHT*, janvier-mars.

Alembert (d'). — Dubief (Lise). — Note sur d'A. [à propos d'un manuscrit entré à la Bibl. nationale, N. acq. fr. 13504, d'A., Appendices]. — *RHS*, janvier-mars.

Béat de Muralt. — Just (François). — Le caractère français selon le Bernois B. de M. — *Revue de psychologie des peuples*, 1er trimestre.

Beaumarchais (P. C. de). — Ferré (Max). — *Le Mariage de Figaro* est-il une pièce politique ? — *L'Information des cours complémentaires*, mai-juin.

Bernardin de Saint-Pierre. — * Baridon (S. F.). — *Les Harmonies de la nature* di B. de S.-P. I (Testi e documenti di letteratura moderna. 3). — Milano, Istituto editoriale cisalpino, 1958.

Boulanger (N.-A.). — Voir : *Voltaire*.

Brosses (Ch. de). — * Natoli (Glauco). — De B. e Stendhal : dalle *Lettres familières* alle *Promenades dans Rome*. — Milano, Parenti, s. d. (1958). [Communiqué par A. Pizzorusso.]

— Andreoli (Aldo). — Il presidente de B. a Modena nel carnavale del 1740. — Estr. da *Atti e Memorie della deputazione di storia patria per le antiche Provincie Modenesi*, série VIII, vol. X, 1958. [Communiqué par A. Pizzorusso.]

Buffon. — Voir : *Réaumur*.

Chamfort. — Rat (Maurice). — Grammairiens et amateurs de beau langage. Ch. — *Vie et langage*, mai.

Chénier (A.). — Pighi (Laura). — Note su Ch., Racine e i maestri antichi. — Bologna, Coop. tip. Azzoguidi, 1957. [Estr. dal *Rendiconto delle sessioni della Accademia delle scienze dell'Istituto di Bologna. Classe di scienze morali*, serie 5, vol. 5, 1956.]

— Venzac (Chanoine Géraud). — A. C. « athée avec délices » ? — *CAIEF*, nº 10, mai.

Choderlos de Laclos. — Voir : *Rivarol*.

Deschamps (Dom). — Volguine (V. P.). — Le « vrai système » de Dom D. — *La Pensée*, mai-juin.

Diderot (D.). — * D. D. — Correspondance, recueillie et annotée par Georges Roth. Tome 4. Février 1762-décembre 1764. — Éd. de Minuit, 1958.

— Casini (Paolo). — Studi su D. (I). Da Lessing a Carlyle. — *Rassegna di filosofia*, gennaio-marzo.

— Deuchler (Florens). — Ds Traktat über das Schöne. — *Jahrbuch für Aesthetik und allgemeine Kunstwissenschaft*, Bd. III, 1955-1957 [1958].

— Dieckmann (Herbert). — Das Problem der Ausdrucksform des Denkens bei D. — *Romanische Forschungen*, 1957, H. 1-2.

— Huber (Egon). — Bemerkungen zu Ds Gebrauch vom Vergleich und Metapher in *Le Neveu de Rameau*. — [In] * Syntactica und Stilistica. — Tübingen, 1957.

— Kail (Andrée M. F.). — Un argument des *Pensées philosophiques* : scolastique et siècle des lumières. — *FR*, May.

— Loy (J. Robert). — Notes on a apocryphal D. text. *Le Dialogue entre D.*

et l'abbé Barthélemy [ms. trouvé dans les papiers de Sainte-Beuve et publié en 1920 dans *La Revue mondiale*]. — *PMLA*, June.

— Proust (Jacques). — La bibliothèque de D. — *RSH*, avril-juin.

— Proust (J.). — C. R. de : Arthur M. Wilson, *D. The testing years* (New York, 1957). — *RHLF*, juillet-septembre.

— Wilson (Arthur M.). — Leningrad, 1957 : D. and Voltaire gleanings [I.-D.'s library. — II. Unpublished D. letters at Leningrad : quatre lettres ou notes, Bibl. Saltykov-Shchedrin. — III. Manuscripts of D.s works at Leningrad. — IV. The Voltaire library at Leningrad]. — *FR*, April.

— Voir : *Encyclopédie.*

Dumarsais. — Voir : *XVIII^e siècle. Divers.*

Encyclopédie. — Henon (M.). — Actualité de l'*E.* — *Technique. Art. Science*, mai.

— Schwab (Richard N.). — The history of medicine in D.'s *Encyclopédie.* — *Bulletin of the history of medicine*, May-June.

Frain du Tremblay (J.). — Pizzorusso (Arnaldo). — F. du T. e i suoi trattati sulle lingue e sulla poesia. — *RLMC*, luglio-dicembre 1957.

Fontenelle. — Birembaut (Arthur). — F. et la géologie. — *RHS*, octobre-décembre 1957.

— Delorme (Suzanne). — Contribution à la bibliographie de F. — *RHS*, octobre-décembre 1957.

— Delorme (S.). — La *Géométrie de l'infini* et ses commentateurs de Jean Bernoulli à M. de Cury. — *RHS*, octobre-décembre 1957.

— Delorme (S.). — Tableau chronologique de la vie et des œuvres de F. avec les principaux synchronismes littéraires, philosophiques et scientifiques. — *RHS*, octobre-décembre 1957.

— Delorme (S.). — C. R. de : F., *Entretiens sur la pluralité des mondes*, éd. R. Shackleton (Oxford, 1955). — *RHS*, octobre-décembre 1957.

— Mc Kie (Douglas). — F. et la Société Royale de Londres. — *RHS*, octobre-décembre 1957.

— Martin (Geneviève). — Retouches au portrait de F. Pièces inédites. — *RHS*, octobre-décembre 1957.

— Pravda (Miroslav). — Dvojí Fontenellovo vyroci [Double anniversaire de F. ; résumé français]. — *Casopis pro moderní filologii*, 1957, c. 4.

— Voir : *Réaumur.*

Fréron (E.). — Myers (Robert L.). — F.'s theories on tragedy. — *FR*, May.

Holbach (B^on d'). — Voir : *Voltaire.*

Lavoisier. — Daumas (Maurice). — C. R. de : Œuvres de L. Tome VII. *Correspondance*, éd. Fric, fasc. II (Paris, 1957). — *Archives internationales d'histoire des sciences*, octobre-décembre 1957.

Le Mascrier (l'abbé). — Voir : *XVIII^e siècle. Divers.*

Lesage. — Cordié (Carlo). — Intorno al L. I. *Gil Blas* e una probabile imitazione delle *Maccheronee* folenghiane. — II. Una sicura derivazione dal *Gil Blas* nel *Conciliatore.* — *Orpheus*, settembre 1957.

— Dumay (Raymond). — L., écrivain par amitié. — *Les Lettres nouvelles*, mai.

Lespinasse (M^lle de). — * Bouissounouse (Janine). — Julie de L. Ses amitiés, sa passion (« Bibliothèque variée »). — Hachette, 1958.

Ligne (P^ce de). — Fleischman (Théo). — Le prince de L. au congrès de Vienne. — *Société belge d'études napoléoniennes. Bulletin*, n° 25, février.

Malesherbes. — Grosclaude (Pierre). — M. en exil d'après une correspondance inédite. — *Revue historique de droit français et étranger*, avril-juin.
— Grosclaude (P.). — La poésie célèbre M. — *Poésie française*, 2e trimestre.
— Voir : *Rousseau (J.-J.)*.

Marivaux. — * M. — *Le Miroir*. Introduzione e note a cura di Mario Matucci. — Napoli, Libreria scientifica Editrice, 1958. [Communiqué par A. Pizzorusso.]

Mirabaud (J.-B. de). — Voir : *XVIIIe siècle. Divers.*

Montesquieu. — * Monteskiusz i jego dzieło... [M. et son œuvre. Session scientifique pour le 200e anniversaire de sa mort. Varsovie, 27-28 octobre 1955. Les articles sont en polonais, avec des résumés français]. — Warszawa, Ossolineum, 1956.
— Bachelot (Jean). — M., maître de l'historiographie moderne. — *Bulletin de la Société des bibliolâtres de France*, septembre 1957.
— Burda (Andrzey). — La doctrine constitutionnelle de M. — [In] * M. et son œuvre....
— Delpech (Jean). — Comment j'ai compris l'illustration des *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains*. — *Bulletin de la Société des bibliolâtres de France*, septembre 1957.
— Koranyi (Karol). — Le fonds historique de l'œuvre de M. — [In] * M. et son œuvre.
— Merquiol (André). — M. et la géographie politique. — *Revue internationale d'histoire politique et constitutionnelle*, juillet-décembre 1957.
— Opałek (Kazimierz). — M. en Pologne. — [In] * M. et son œuvre....
— Pławski (Stanisław). — Les problèmes du droit pénal dans les œuvres de M. — [In] * M. et son œuvre....
— Scaglione (Aldo). — M. e Algarotti. Nota sulla storiografia settecentesca. — *SF*, maggio-agosto.
— Wróblewski (Jerzy). — La théorie du droit de M. — [In] * M. et son œuvre....

Prévost (l'abbé). — * Abbé P. — *Manon Lescaut*. Édition présentée par Jean-Louis Bory (Club du meilleur livre. « Astrée ». 13). — Club du meilleur livre, 1958.
— Engel (Claire-Éliane). — L'abbé P. et l'Ordre de Malte. — *Médecine de France*, nº 91, 1958.

Réaumur. — Birembaut (Arthur). — Fontenelle, R. et le gaz naturel. — *RHS*, janvier-mars.
— Davy de Virville (A.). — R. dans la Mayenne. — *RHS*, janvier-mars.
— Rostand (Jean). — R. embryologiste et généticien. — *RHS*, janvier-mars.
— Speziali (Pierre). — R. et les savants genevois. Lettres inédites [Bibl. de Genève]. — *RSH*, janvier-mars.
— Torlais (Dr Jean). — R. et l'histoire des abeilles. — *RHS*, janvier-mars.
— Torlais (Dr J.). — R. philosophe. — *RHS*, janvier-mars.
— Torlais (J.). — Une rivalité célèbre : R. et Buffon. — *La Presse médicale*, 11 juin.
— Torlais (Dr J.). — Chronologie de la vie et des œuvres de René-Antoine Ferchault de R. — *RHS*, janvier-mars.

Rivarol. — Loiseau (Ivan). — R., Laclos et la monarchie française. — *RDM*, 15 juillet.

Rousseau (J.-J.). — Bémol (Maurice). — Gœthe, R. et *Faust*. — *Études germaniques*, janvier-mars.

— Blanchot (Maurice). — J.-J. et la littérature. — *NRF*, juin.

— Bonnard (Georges-A.). — C. R. de : J. Voisine, *J.-J. R. en Angleterre à l'époque romantique* (Paris, 1956). — *Études anglaises*, janvier-mars.

— Françon (Marcel). — R. et Malesherbes : nouvelles datations de quelques lettres sur la botanique. — *SF*, gennaio-aprile.

— Gagnebin (Bernard). — 3 000 pages de R. dispersées aux enchères [copies pour M^me^ Dupin, vente Genève, 20 juin et 16 décembre 1957, 17 mars 1958 ; certaines pièces ont été acquises par la Bibl. de G.]. — *JG*, 26-27 avril.

— Hofman (Alois). — Manuscrits de J.-J. R... à Prague [lettre inédite, 6 septembre 1767, post-scriptum du 30 décembre]. — *Casopis pro moderni filologii*, (Supplément « Philologica »), 1957, n. 2-3.

— Levene (Ricardo). — Mariano Moreno et son édition en espagnol du *Contrat social*. — *Revue internationale d'histoire politique et constitutionnelle*, juillet-décembre 1957.

— Meyer (Paul H.). — The individual and society in R.'s *Émile*. — *MLQ*, June.

— Temmer (Mark J.). — Art and love in the *Confessions* of J.-J. R. — *PMLA*, June.

Sade (M^is^ de). — Bonnefoy (Yves). — Gilbert Lély ou le romantisme poétique. — *Critique*, mai.

— Bover (André). — Le m^is^ de S. et le théâtre. — *Reflets méditerranéens*, avril-mai.

— Dupé (Gilbert). — Le m^is^ de S., avec des textes inédits... — *Les Œuvres libres*, n° 136, septembre 1957.

— Habert (Gabriel). — Le m^is^ de S. auteur politique. — *Revue internationale d'histoire politique et constitutionnelle*, juillet-décembre 1957.

Voltaire. — * Folman (D^r^ Michel). — V. et M^me^ Denis. — Genève, impr. de la « Tribune de Genève », 1957.

— * V. Autographes. Documents. Manuscrits. — J. Lambert, 6, place de la Madeleine, Paris, 1957.

— Neuf lettres inédites de Frédéric II à V., présentées par Théodore Besterman. — *FL*, 2 août.

— Flower (Desmond) et Simmons (J. S. G.). — Voltairiana in the U. S. S. R. — *TLS*, 16th May.

— Leigh (R. A.). — C. R. de : V.'s *Correspondence* (Genève, 1956, vol. 17-24) ; *Lettres d'amour de V. à sa nièce*, éd. Besterman (Paris, 1957) et de *Studies on V. and the 18 th century* (Vol. I-IV). — *MLR*, July.

— Lublinsky (Vladimir). — V. and his library. — *The Book Collector*, Summer 1958.

— Myers (Robert L.). — A literary controversy in 18th century France : V. vs. Desfontaines. — *Rice Institute Pamphlets*, 1957, p. 94-116.

— Oustinoff (Pierre C.). — C. R. de : V. S. Lublinsky, éd. *Lettres de V.* (Moscou et Léningrad, 1956). — *MLN*, May.

— Pomeau (René). — V. et le christianisme. — *Cahiers rationalistes*, février.

— Vallery-Radot (Pierre). — V., sous un aspect inattendu. — *Histoire de la médecine*, juin.

— Venturi (Franco). — Postille inedite di V. ad alcune opere di Nicolas-Antoine Boulanger e del barone d'Holbach. — *SF*, maggio-agosto.

— Voir : *Diderot*.

XIXe SIÈCLE

Divers. — David-d'Angers. — Carnets inédits [Lamennais. Funérailles de B. Constant. Al. Bertrand]. — *RP*, juin.

— Dupuy (Aimé). — Les grands magasins et leur « histoire littéraire » [Balzac, Zola, etc.]. — *L'Information historique*, mai-juin.

Bibliophilie. Livre. — * Monglond (André). — La France révolutionnaire et impériale. Bibliographie méthodique et descriptive des livres illustrés. Tome VIII : années 1809-1810. — Imprimerie nationale, 1958.

— Lhéritier (Andrée). — Les Physiologies. Contribution à l'étude du livre illustré au XIXe siècle. Catalogue des Physiologies conservées à la Bibliothèque nationale. — *Études de presse*, 4e trimestre 1957.

Naturalisme. — Voir : *Réalisme.*

Physiologies. — Voir : *XIXe siècle. Bibliophilie. Livre, Presse, Balzac (H. de).*

Presse. — * Kayser (Jacques). — La presse de province sous la IIIe République (Cahiers de la Fondation nationale des sciences politiques. No 92). — A. Colin, 1958.

— Huon (Antoinette). — Charles Philipon et la maison Aubert (1829-1862). — *Études de presse*, 4e trimestre 1957.

— Pichois (Claude). — Le succès des *Physiologies* (1841-1842). — *Études de presse*, 4e trimestre 1957.

— Prinet (Jean). — Les *Physiologies*, la presse et l'estampe. — *Études de presse*, 4e trimestre 1957.

— Tudesq (André J.). — Un journal gouvernemental au temps de Guizot : le *Journal des Débats*. — *Bulletin de la Société d'histoire moderne*, no 1.

— Voir : *Sand (G.).*

Réalisme. — * Réalisme et naturalisme. L'histoire, la doctrine, les œuvres, présenté par J.-H. Bornecque et Pierre Cogny (Les Documents de France. Mouvements littéraires). — Classiques Hachette, 1958.

— Cellier (Léon). — Le romantisme et le mythe d'Orphée. — *CAIEF*, no 10, mai.

— Iknayan (Marguerite). — The fortunes of *Gil Blas* during the Romantic period. — *FR*, April.

— Pinatel (J.). — Pour l'histoire de la littérature française. Au sujet du romantisme. — *L'Enseignement chrétien*, juin-juillet.

Théâtre. — Coèle (René-Thomas). — Le Théâtre bourgeois de la rue Transnonain. — *RHT*, avril-juin.

— Trénard (Louis). — Le théâtre lyonnais sous le Consulat et l'Empire. — *Cahiers d'histoire publiés par les Universités de Clermont-Lyon-Grenoble*, no 2.

Allart (H.). — Voir : *Stendhal.*

Ballanche (P.-S.). — Maurois (André). — B. — *RP*, juin.

Balzac (H. de). — Arrigon (L.-J.). — B. et Talleyrand. — *RDM*, 1er juin.

— Cesare (Raffaele de). — Una recensione inedita di B. a Latouche [Bibl. Lovenjoul, A. 85]. — *SF*, gennaio-aprile.

— Cluzel (Étienne). — *David Séchard* d'H. de B. ou une autre *Ténébreuse affaire*. — *BB*, 1957, no 6.

— Conner (Wayne). — The genesis of B.'s *El Verdugo*. — *Leuvense Bijdragen*, 1957.

— Cordié (Carlo). — La « physiologie de la cravate », il barone de l'Empesé e l'ombra del B. — *Siculorum gymnasium*, luglio-dicembre 1957.

— Guyon (Bernard). — B. « invente » les *Scènes de la vie de province*. — *MF*, juillet.

— Ham (Edward B.). — Melodrama and B. reappearers. — *Kentucky Foreign Language Quarterly*, n. 2.

— Hunt (H. J.). — B. and lady Ellenborough. — *FS*, July.

— Hunt (H. J.). — « Portraits » in *La Comédie humaine*. — *RR*, April.

— « Ki Wist ». — Notes sur l'œuvre d'H. de B. La genèse et les remaniements de *Le Curé de village*. — *Le Livre et l'estampe*, nº 13-15.

— Mora (Édith). — Thèses en Sorbonne. L'esthétique de B. *Le Chef-d'œuvre inconnu* [th. de Pierre Laubriet]. — *RDM*, 15 juillet.

— Zatloukal (Antonin). — A propos de la question du légitimisme de B. [II ; en tchèque, résumé français]. — *Casopis pro moderni filologii*, 1956, c. 4.

— Voir : *XIX^e siècle. Divers, Alain.*

Barbey d'Aurevilly (J.). — * B. d'A. Lettres et fragments. Préface de Jean Gautier, P. S. S. — Aubier, 1958.

— Bollery (Joseph). — État présent des études sur B. d'A. — *IL*, mai-juin.

— La Varende. — Une visite à B. d'A. Imitation ou identité. — *Plaisir de France*, août.

— Quéru (Hermann). — Le 150^e anniversaire de B. d'A. — *Études normandes*, 1^er trimestre.

Baudelaire (Ch.). — * The centennial celebration of B.'s *Les Fleurs du mal*. Foreword by Henri Peyre. — Austin, University of Texas Press, 1958.

— Delbouille (Paul). — Essai d'analyse textuelle. *Chant d'automne*, de Ch. B. — *Le français moderne*, juillet.

— Depaule (L.). — Le procès des *Fleurs du mal*. — *Défense des hommes*, janvier-mars.

— Gathercole (Patricia M.). — Giuseppe Ungaretti and Ch. B. — *Italica*, March.

— Jastrun (Mieczysław). — Ch. B. — *Twórczosc*, marzec.

— Horner (Lucie T.). — Alph. Karr or Victor Fournel ? A needed clarification [Cf. B., « Salon de 1859 »]. — *MLN*, June.

— Maire (Gilbert). — Introduction à des textes choisis de B. — *Points et Contrepoints*, juin-juillet.

— Pichois (Claude). — « Comme un soupir étouffé de Weber... » ou B., Delacroix et Théophile Silvestre. — *Le Divan*, avril-juin.

— Thomé (J.-R.). — B. et le latin mystique. — *France-Asie*, avril.

— Virolle (Roland. — Explication de texte. Le désespoir de B. [« Le goût du néant »]. — *L'École*, 14 juin.

Béranger (P.-J.). — Fischer (Jan O.). — Les premières traductions de B. en tchèque [en tchèque]. — *Casopis pro moderni filologii*, 1957, c. 4

Bertrand (A.). — * A. B. — *Gaspard de la nuit*. Introduction de Michel Manoll (Club français du livre. Classiques). — Club français du livre, 1955.

— Cluzel (Étienne). — Réflexions à propos de poésie. — *BB*, 1957, nº 6.

— Voir : *XIX^e siècle. Divers* (David d'Angers).

Bloy (L.). — Quand L. B. vivait à Lagny-sur-Marne. Une interview de Mgr Bros (propos recueillis par V.-L. Chaigneau). — *La Croix*, 8-9 juin.

Bonstetten (Ch.-V. de). — Rosso (Corrado). — Mito e concetto del Nord in Charles-Victor de B. — *SF*, gennaio-aprile.

Bordeu (Ch. de). — Cornet (Dr Lucien). — A travers l'œuvre de Ch. de B. — *Bulletin de la Société des sciences, lettres et arts de Pau*, 1958.

— Inda (R. P.). — L'amitié Fr. Jammes-Ch. de B., mélancolie du soir. — *Bulletin de la Société des sciences, lettres et arts de Pau*, 1958.

Brizeux (Aug.). — Millepierres (F.). — Auguste B. — *Les Humanités* (classes de grammaire), juin.

Buloz (Fr.). — Gasparini (Luisa). — I primi collaboratori italiani alla *Revue des Deux Mondes*. — *Il Risorgimento*, febbraio.

— Voir : *Wyzewa* (*T. de*).

Champfleury (J.). — Voir : *Lemonnier* (*C.*).

Chasles (Ph.). — * Pichois (Claude) et Dautry (Jean). — Le conventionnel C. et ses idées démocratiques (Publication des Annales de la Faculté des lettres. Aix-en-Provence. Nouvelle série. N° 20). — Gap, Éd. Ophrys, 1958.

— Minder (Robert). — Panorama des études germaniques en France [Ph. C., G. Guizot, Ch. Andler, E. Tonnelat...]. — *Annales. Économies. Sociétés...*, avril-juin.

Chateaubriand. — * C. — *Atala. René. Les aventures du dernier Abencérage*. Introduction, notes, appendices et choix de variantes par Fernand Letessier (Classiques Garnier), — Garnier, 1958.

— Gautier (J.-M.). — L'expression des couleurs dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*. — *Le français moderne*, juillet.

— Gautier (J.-M.). — Le style des *Mémoires d'Outre-Tombe* et l'opinion de la critique. — *SF*, maggio-agosto.

— Gentile (Panfilo). — C. politico. — *Studi politici*, 1957, n° 1.

— Laulan (Robert). — Sens et emploi du mot « achocre » [C., *Mémoires d'O.-T.*, 1re partie, livre 1er]. — *MF*, juin.

— Sablé (Joseph). — Essai de géographie littéraire. C. et les églises gothiques [*Génie...*, IIIe partie, tome I, chap. VIII]. — *L'École*, 31 mai.

— Viel (Ernest). — Requête des demoiselles de C. [cousines de F.-R., sœurs d'Armand] au représentant Boursault en restitution de leurs biens, 1794. — *Bulletin et Mémoires de la Société archéologique du département d'Ille-et-Vilaine*, 1958.

Chaudesaigues (J.-G.). — Colesanti (Massimo). — Scheda per un poeta e critico romantico : J.-G. Ch. — *SF*, maggio-agosto.

Colet (L.). — Coppola (Nunzio). — Suzan Horner, Louise C. e Carlo Poerio. — *Nuova Antologia*, marzo.

Constant (B.). — * Levaillant (Maurice). — Les amours de B. C. (« Bibliothèque variée »). — Hachette, 1958. [Voir Émile Henriot, B. C. et les femmes, in *Le Monde*, 18 juin.]

— Guillemin (Henri). — B. C. et le 18 Brumaire. — *La Nef*, juin.

— Guillemin (Henri). — Les secrets d'Adolphe. — *RP*, juillet.

— Le Hir (Yves). — Lignes de force sur l'imagination de B. C. dans *Adolphe*. — *Convivium*, maggio-giugno.

— Roulin (Alfred). — La seconde « édition » des *Mémoires sur les Cent-Jours* de B. C. — *BB*, 1957, n° 6.

— Voir : *XIXe siècle. Divers* (David d'Angers).

Coppée (Fr.). — Havard de la Montagne (Robert). — Le cinquantenaire de la mort de Fr. C. — *Aspects de la France*, 16 mai.

Courteline (G.). — G. C. — Lettres à Siegfried Trebitsch. — *E*, juin.
— Chambrillon (Paul). — G. C. — *Artaban*, 6 juin.
— Descaves (Pierre). — G. C. a cent ans. — *E*, juin.
— Dorgelès (Roland). — L'incroyable fonctionnaire que fut C. — *FL*, 16 juin.
— Dubeux (Albert). — C. vivant. — *E*, juin.
— Jourdain (Francis). — Remarques. — *E*, juin.
— Rey (Robert). — C. — *NL*, 26 juin.
— Bio-bibliographie de G. C. — *E*, juin.
— Centenaire de la naissance de G. C. [allocution de Yves Gandon, discours de R. Dorgelès...]. — *Chronique de la Société des gens de lettres*, 2e trimestre.

Custine (M^is^ **de**). — Jeune (S.). — Lettres inédites du M^is^ de C. à la duchesse d'Abrantès. — *RHLF*, avril-juin.

Dumas (**A.**), **père**. — Mora (George). — Dramatic presentations by mental patients in the middle of the 19th century, and A. D.'s description. — *Bulletin of the history of medicine*, May-June, 1957.
— Plummer (R. W.). — A. D., pere. A bibliography of English translations (II). — *The Dumasian*, nº 7, April ; nº 8, August.

Dumas (**A.**), **fils**. — * Toussaint (Patrick). — Marie Duplessis, **la vraie** Dame aux Camélias (« Les Amours célèbres »). — Gallimard, 1958.

Duranty (**E.**). — Voir : *Lemonnier* (*C.*).

Flaubert (**G.**). — * G. F. — *L'Éducation sentimentale*. Édition établie et accompagnée d'une iconographie par René Dumesnil (Club des libraires de France. Coll. « Livres de toujours ». 31). — Club des libraires de France, 1958.
— Billy (André). — F. était aussi Champenois.... — *FL*, 12 juillet.
— Bosquet (G.). — En marge de *M^me^ Bovary*. Delphine Delamare s'est-elle suicidée ? — *La Presse médicale*, 30 avril.
— Cottin (Madeleine). — [Sur un manuscrit de F., « Passion et vertu », entré à la Bibl. nationale]. — *Bulletin des bibliothèques de France*, mai.
— Engstrom (Alfred G.). — Vergil, Ovid and the cry of fate in *Madame Bovary*. — *Philological Quarterly*, January.
— Girodon (Jean). — Eça de Queiroz, F. et Anatole France [les sources françaises de l'œuvre d'E. de Q.]. — *Bulletin des études portugaises et de l'Institut français au Portugal*, 1957 [1958].
— Guisan (Gilbert). — F. et la Révolution de 1848. — *RHLF*, avril-juin.
— Lambillotte (Auguste). — Les exemplaires sur grand papier de *Salammbô* et de *L'Éducation sentimentale*. — *Le Livre et l'estampe*, nº 13-14.
— Stoltzfus (Ben F.). — The neurotic love of Frédéric Moreau. — *FR*, May.
— Watanabé (Takaaki). — F. dans ses œuvres de jeunesse [en japonais ; résumé analytique en français]. — *Regards. Revue de la littérature et de la langue française* (Université de Tohoku), nº 2, 1958.

Fournel (**V.**). — Voir : *Baudelaire* (*Ch.*).

France (**A.**). — Spaziani (Marcello). — Autobiografismo di A. F. *Le Chat maigre*. — *RMLC*, luglio-dicembre 1957.
— Voir : *Flaubert* (*G.*).

Gautier (**Th.**). — Stadler (Edmund). — Th. G. et le théâtre de plein air en Suisse. — *RHT*, avril-juin.

Gobineau (Cte A. de). — Bachelot (Jean). — J.-A. de G. ou le vrai guide du voyageur en Asie. — *Bulletin de la Société des bibliolâtres de France*, décembre 1957.

— Pia (Pascal). — G. et ses raisons. — *Carrefour*, 30 avril.

— Riffaterre (Michael). — Réponse à M. Leo Spitzer : sur la méthode stylistique [à propos de G.]. — *MLN*, June.

Goncourt (E. et J. de). — * E. et J. de G. — Journal. Mémoires de la vie littéraire. Texte intégral établi et annoté par Robert Ricatte. Tomes XIX : 1892-1894 ; XX : 1894-1895. — Monaco, Éditions de l'Imprimerie nationale, 1957.

— Baüer (Gérard). — Le *Journal* des G. — *RDM*, 15 juin.

— Billy (André). — Le vrai *Journal* des G. — *Les Annales*, mai.

Guérin (M. et E. de). — Une lettre de M. à E. de G. [cachets, 10, 14 mars 1830]. — *L'Amitié guérinienne*, janvier-mars.

— Une lettre de M. de G. à E. [22 janvier (1830)]. — *L'Amitié guérinienne*, avril-juin.

— Bémol (Maurice). — L'image psychologique, la théorie des correspondances et la notion de symbole chez M. de G. [publié en 1956, in *Annales Universitatis Saraviensis. Philosophie-lettres*, fasc. 1.]. — *L'Amitié guérinienne*, avril-juin.

— Maiorana (Marie-Thérèse). — Rubén Darío et le mythe du Centaure. — *L'Amitié guérinienne*, janvier-mars. [Voir aussi A. Monchoux, in *Bulletin de l'Université de Toulouse*, février.]

— Vier (J.-A.). — Le paganisme de M. de G. dans le *Centaure*. — *CAIEF*, nº 10, mai.

Hugo (V.). — * Vincent (Paul). — V. H. entre les femmes et l'amour (« Les Amours célèbres »). — Gallimard, 1958.

— Adhémar (Jean). — [Sur une lithographie de Daumier, « Page d'histoire », portant la signature manuscrite de V. H. et donnée au Cabinet des Estampes de la Bibl. nationale]. — *Bulletin des bibliothèques de France*, mai.

— Angrand (Pierre). — *Le Figaro* contre *Les Misérables*. — *LF*, 22-28 mai.

— Barineau (Elizabeth). — *Les Feuilles d'automne* et les *Mémoires de Lord Byron*. — *MP*, May.

— Barrère (Jean-Bertrand). — H. et le chèvre-pied. — *CAIEF*, nº 10, mai.

— Colmant (Paul), S. J. — V. H. « Napoléon II ». — *Les Études classiques*, avril.

— Franceschetti (Giancarlo). — L'educazione religiosa e scolastica di V. H., a proposito di due recenti studi. — *Aevum*, gennaio-febbraio.

— Feuilles au vent inédites de V. H., rassemblées et présentées par Henri Guillemin. — *FL*, 31 mai.

— H. s'amuse. Textes inédits présentés par H. Guillemin. — *JG*, 29-30 mars.

— Heinemann (Jean). — *Les Misérables*, H. et Le Chanois. — *La Nouvelle critique*, mai.

— Larroutis (M.). — La genèse d'un mythe. Essai sur les sources du *Satyre* de V. H. — *RHLF*, juillet-septembre.

— Rivière (C.). — Les corrections de V. H. [*Cris dans l'ombre et Chansons lointaines*, éd. H. Guillemin, 1953]. — *Les Humanités* (classes de grammaire), mars-mai.

— Roos (Jacques). — Un aspect des idées religieuses de V. H. (l'existence de Dieu). — *Bulletin de la Faculté des lettres de Strasbourg*, mai-juin.

— Steel (Erik M.). — V. H. and the future of Europe. — *CR*, May.

— Tint (H.). — The status of H., according to neo-kantian aesthetics : a study of Renouvier as literary critic. — *MLR*, July.

— Uitti (Karl D.). — The vision of Lilith in H.'s *La Fin de Satan*. — *FR*, May.

— Vivier (Michel). — V. H. et Charles Nodier collaborateurs de *L'Oriflamme* (1823-1824). — *RHLF*, juillet-septembre.

Huysmans (J.-K.). — * J.-K. H. — *Les Foules de Lourdes*, suivi de *Carnets et lettres* (1903-1904), publiés pour la première fois. Introduction avec documents inédits par Pierre Lambert. — Plon, 1958.

— Cogny (Pierre). — Les foules de Lourdes ou la dualité de J.-K. H. — *TR*, mai.

— Lambert (P.). — La préparation des *Foules de Lourdes*. Notes inédites de J.-K. H. — *TR*, mai.

— Voir : *Zola* (*E.*).

Karr (Alph.). — Voir : *Baudelaire* (*Ch.*).

Lamartine (A. de). — Champier (L.). — A propos du centenaire de l'*Histoire des Girondins* [article inédit, rédigé en 1947]. — *Société des amis des sciences de Tournus*, 1957.

Lamennais (F. de). — Gambaro (Angiolo). — La fortuna del L. in Italia. — *SF*, maggio-agosto.

— Gambaro (A.). — Il Lamennesimo a Torino (III). — *Bollettino storico-bibliografico subalpino*, gennaio-giugno.

— Gaulmier (Jean). — Deux lettres de L. [à M^me^ Z. Clément, 30 janvier, 8 mai 1839]. — *RSH*, avril-juin.

— Richelot (René). — Autour de F. de La M. à la Chênaie, quelques lettres inédites, 1830-1836 [l'abbé de Hercé à La M., 11 juillet 1830 ; La M. à Charles de Coux, 30 septembre 1832 ; l'abbé Gerbet et La M. à Éd. Turquety, 29 décembre 1832 ; A.-J. Thibeaud à La M., 20 juillet 1834 ; La M. à M. Pascal, 10 février 1836]. — *Bulletin et Mémoires de la Société archéologique du département d'Ille-et-Vilaine*, 1958.

— Voir : *XIX^e^ siècle. Divers* (David d'Angers).

Latouche (H. de). — Voir : *Balzac* (*H. de*).

Lautréamont. — Graaf (Daniel A. de). — Du nouveau sur la mort de L. — *N*, Juli.

Leconte de Lisle. — Boris (Rolland). — L. de L. et les musiciens. — *RHLF*, avril-juin.

— Engstrom (Alfred G.). — Poe, L. de L. and Tzara's formula for poetry. — *MLN*, June.

— Gaulmier (Jean). — Six lettres inédites de L. de L. [à Émile Fage]. — *RHLF*, avril-juin.

— Putter (Irving). — L. de L. et l'hellénisme. — *CAIEF*, n° 10, mai.

Lemaître (J.). — Poulet (Robert). — Le souvenir de J. L. — *Rivarol*, 8 mai.

Lemonnier (C.). — Charlier (Gustave). — Champfleury, Duranty et C. L. (lettres inédites). — *RHLF*, juillet-septembre.

Le Play (Fr.). — Thuillier (Guy). — Le P. et la *Réforme sociale*. — *La Revue administrative*, mai-juin.

Maeterlinck (M.). — Renard (Raymond). — M. M. en Italie (*suite* et *fin*). — *RLV*, nº 4.

Maistre (J. de). — The tragic viewpoint [C. R. de : J. de M., *Textes choisis*, éd. É. M. Cioran, Paris, 1957]. — *TLS*, 4 th July.

Mallarmé (S.). — Chassé (Charles). — C. R. de : R. Goffin, *M. vivant* (Paris, 1956). — *RHLF*, juillet-septembre.

— Gill (Austin). — M. et l'antiquité : l'*Après-midi d'un faune*. — *CAIEF*, nº 10, mai.

— Lüders (Eva Maria). — Sechzig Jahre M.-Forschung. — *Romanistisches Jahrbuch*, 1957.

— Voir : *Valéry* (*P.*).

Maupassant (G. de). — Genty (Maurice). — G. de M. — *Le Fureteur médical*, juin.

— Hartoy (Maurice d'). — Les poèmes d'écolier de G. de M. — *Poésie française*, 2e trimestre.

— Spaziani (Marcello). — I racconti « inediti » di M. — *SF*, gennaio-aprile.

Mérimée (P.). — * P. M. — Romans et nouvelles. Édition établie, préfacée et annotée par Gilbert Sigaux (Les Portiques. 55). — Club français du livre, 1957.

— Léon (Paul). — M. et l'Institut. — *RDM*, 15 mai.

— Parturier (Maurice). — La célèbre « dictée » de Compiègne n'est en rien l'œuvre de M. — *FL*, 7 juin.

Michelet (J.). — Laulan (Robert). — Tribulations et caractère du *Journal* de M. [sur la communication de Paul Viallaneix à l'Académie des sciences morales]. — *MF*, juillet.

Mirbeau (O.). — Baüer (Gérard). — Dans *Le Calvaire*, M. a raconté le drame amoureux de sa jeunesse. — *FL*, 19 juillet.

Mistral (Fr.). — Boutière (Jean). — F. M. traducteur. — [In] * Syntactica und Stilistica. — Tübingen, 1957.

— Gazay (Joseph). — Du mot « félibre ». — *Le français moderne*, juillet.

Moreau (H.). — Vignon (O.). — Hég. M. et ses mystères. II. L'œuvre : le théâtre (*suite*). — *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de l'arrondissement de Provins*, 1958.

Moreau (J.-L.). — Letessier (Fernand). — Souvenirs de J.-L. M. de la Sarthe. — *Revue universitaire*, novembre-décembre 1957.

Morice (Ch.). — * Delsenne (Paul). — Un théoricien du symbolisme : Charles M. — A.-G. Nizet, 1958.

Murger (H.). — Gorsse (Pierre de). — H. M. faillit-il terminer sa vie en Comminges ? — *Revue de Comminges*, 1er trimestre.

Musset (A. de). — * A. de M. — *On ne badine pas avec l'amour*. Introduction et notes par Ida Petazzoni Cases (« Scrittori francesi »). — Roma, A. Signorelli, 1956.

— * Pommier (Jean). — Autour du drame de Venise. G. Sand et A. de M. au lendemain de *Lorenzaccio*. Avec deux reproductions et des documents inédits. — Nizet, 1958.

— Dussane. — Le théâtre de M. — *Les Annales*, juillet.

— Virolle (R.). — Explication de texte. Le héros romantique à la recherche de son « moi » [Un extrait de *Lorenzaccio*]. — *L'École*, 31 mai.

Nerval (G. de). — * G. de N. — Œuvres. Tome II. *Voyage en Orient*. Textes établis... par Henri Lemaître (Classiques Garnier). — Garnier, 1958. [Voir : Claude Pichois, Une nouvelle édition des *Œuvres* de N., *MF*, septembre.]

— Un inédit de G. de N. [« Avoir ses entrées... », publié en novembre 1836, dans *Le Monde dramatique*, signé G.], publié par Jean Richer. — *NL*, 29 mai.

— Bérence (Fred). — Fils de Caïn. — *NL*, 29 mai.

— Billy (André). — N. et la comète [lettres de H. Lemaître et Hélène Tuzet]. — *FL*, 19 juillet.

— Bounoure (Gabriel). — La rose de Choubrah. — *Les Lettres nouvelles*, juillet-août.

— Bourin (André). — Les itinéraires familiers de G. de N. [Paris. Le Valois]. — *NL*, 29 mai.

— Bourin (André). — Les trois morts de N. — *NL*, 29 mai.

— Carco (Francis). — Son pas qui s'éloigne. — *NL*, 29 mai.

— Delay (Dr Jean). — Autour d'*Aurélia*. — *NL*, 29 mai.

— Dumont (Francis). — Gérard avant N. — *NL*, 29 mai.

— Gaulmier (Jean). — Le dernier espoir de G. de N. — *NL*, 29 mai.

— Lacôte (René). — Un texte inconnu de G. de N. : « Quelques mots à propos du dernier livre de M. de Lamartine, *Raphaël* » [*Revue comique*, 17e livraison, attribué à N. ?]. — *LF*, 29 mai-4 juin.

— Lemaître (Henri). — G. deux fois romantique. — *NL*, 29 mai.

— Marie (Gisèle) et Dr Madeleine Cavé. — G. aima-t-il Jenny Colon ou la comtesse d'Egmont. — *NL*, 29 mai.

— Meschonnic (Henri). — Sur un texte inconnu de G. de N. [« Boutade d'un républicain », *Revue comique*, novembre 1848, non signé]. — *LF*, 22-28 mai.

— Mondor (Henri). — Valéry a-t-il compris N. ? — *NL*, 29 mai.

— Pichois (Claude). — Le chemin des enfers s'ouvre entre deux piles de livres. — *NL*, 29 mai.

— Pichois (Claude). — C. R. de : G. de N., *Œuvres complètes*, tomes I, 2e éd. et II (Pléiade, 1956). — *RHLF*, juillet-septembre.

— Richer (Jean). — N. et le théâtre. — *NL*, 29 mai.

— Rouger (Gilbert). — Le roman d'un voyage [à propos du *Voyage en Orient*]. — *NL*, 29 mai.

— Schneider (Marcel). — « Il y a longtemps que minuit a sonné... ». — *NL*, 29 mai.

— Sénelier (Jean). — *Sylvie* ou le bonheur perdu. — *NL*, 29 mai.

Nodier (Ch.). — * Ch. N. — Contes du pays des rêves. [N. et ses rêves, par Pierre-Georges Castex] (Club des libraires de France. « Livres de toujours ». 29). — Club des libraires de France, 1958.

— Voir : *Hugo* (*V.*).

Quinet (E.). — Du Pasquier (Marcel). — E. Q. et la pensée protestante en Suisse romande [E. Naville, Ch. Secrétan, Amiel, Merle d'Aubigné, Ferd. Buisson]. — *Revue de théologie et de philosophie*, no 1.

— Howard Powers (Richard). — E. Q. : a study in anti-clerical and nationalistic aspects of French liberalism [Thèse The Ohio State University, 1953]. — *Dissertation abstracts*, no 3.

— Monchoux (André). — E. Q. et l'Allemagne. — *Bulletin de l'Université de Toulouse*, mai-juin.

Renan (E.). — Voir : *Calvin* (*J.*).

Renard (J.). — Guichard (Léon). — J. R. au lycée de Nevers [présenté par le Dr L. Tixier]. — *Bulletin de la Société scientifique et artistique de Clamecy*, 1957.

Renouvier (Ch.). — Voir : *Hugo (V.)*.

Rimbaud (A.). — Bornecque (Jacques-Henry). — Une lettre d'Isabelle R., 2 [février] 1896, au directeur de *L'Ouvrier* [sur Verlaine et R.]. — *Poésie française*, 2e trimestre.

— Graaf (Daniel A. de). — Une coopération entre Verlaine et R. en 1876 ? — *RLMC*, luglio-dicembre 1957.

— Graaf (D. A. de). — C. R. de : B. Morrissette, *The Great R. forgery* (Saint-Louis, 1956). — *Revue belge de philologie et d'histoire*, 1957, nº 3-4.

— Lindenberger (Herbert). — Georg Trakl and R. : a study in influence and development. — *CL*, Winter 1958.

— Nicoletti (Gianni). — Infortuni delle opere di R. in Italia. — *SF*, maggio-agosto.

Sainte-Beuve. — * S.-B. — *Monsieur de Talleyrand.* Introduction et notes par Léon Noël (Coll. « Grands et petits chefs-d'œuvre »). — Monaco, Éditions du Rocher, 1958.

— * Correspondance générale de S.-B. Recueillie, classée et annotée par Jean Bonnerot. Tome VIII. 1849-1851. Nouvelle série. Tome II. — Toulouse, Éd. Privat, 1958.

— Bonnerot (Jean). — Essai de datation. Les lettres de S.-B. à Mme d'Arbouville publiées sous le titre *Le Clou d'or*. — *BB*, 1957, nº 5.

— Bonnerot (Jean). — Les relations bourguignonnes de S.-B. — *Annales de Bourgogne*, octobre-décembre 1957.

— Bonnerot (J.). — S.-B. et les langues étrangères [lettre à G. Mancel, 27 septembre 1850]. — *Études anglaises*, janvier-mars.

— Leroy (Maxime). — S.-B. politique et social. — *Revue des travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*, 1957, 1er semestre.

— Mulhauser (Ruth). — S.-B. marginalia : four unpublished letters [Harvard Library ; 5 mai (1865), à Jeanne de Tourbay ; (février 1845), à Miss Lyster ; 2 juin 1837, à Maurice Mayer ; (19 février 1860), à E. Feydeau]. — *FR*, May.

— Vier (Jacques). — Si S.-B. avait lu Barrès. En marge des *Lundis* : *Le Jardin de Bérénice*. — *Revue universitaire*, novembre-décembre 1957.

— Voir : *Diderot (D.)*.

Samain (A.). — Chevallier (Mme Georgette). — A. S., poète lillois. — Extr. de : *Les Amis de Lille*, 1958.

— Chevallier (Mme G.). — Dix ans de la vie d'un poète [lettres d'A. S. à Raymond Bonheur]. — *BB*, 1957, nº 5.

— Debeyre (Guy). — S., « subtil enchanteur des âmes ». — *EN*, 8 mai.

Sand (G.). — * G. S. — *La Petite Fadette.* Texte présenté, établi et annoté par Pierre Salomon et Jean Mallion (Classiques Garnier). — Garnier, 1958.

— * G. S. *Les Maîtres sonneurs.* Texte établi avec introduction, notes et choix de variantes par Pierre Salomon et Jean Mallion (Classiques Garnier). — Garnier, 1958.

— Desfeuilles (André). — Le legs Claparède au Musée historique de Strasbourg. Ascendants et collatéraux suédois de G. S. — *Bulletin de la Société archéologique, historique et artistique « Le Vieux Papier »*, avril.

— Lubin (Georges). — Elle et elle. Note sur les débuts de l'amitié S. — Dorval. — *RHLF*, avril-juin.

— Lubin (G.). — « Je serai avec l'esclave et la bohémienne... ». Trois lettres inédites de G. S. [G. S. et *L'Éclaireur de l'Indre*, 1844]. — *Les Lettres nouvelles*, mai.

— Lubin (G.). — G. S. frondeuse. — *Miroir de l'histoire*, juin.

— Reboul (Pierre). — Documents inédits autour de *La Mare au Diable*. — *SF*, maggio-agosto.

— Reboul (P.). — G. S. à Chambéry (1861). Textes inédits [Bibl. nationale et Lovenjoul]. — *Revue de Savoie*, 2e trimestre.

— Virolle (Roland). — Explication de texte. G. S. et le rêve social [*Lettres d'un voyageur*, 8e lettre, éd. Classiques Larousse]. — *L'École*, 3 mai.

— Voir : *Musset* (*A. de*).

Scribe (E.). — Bournonville (Paul). — S. en Suède [affiche pour une représentation de *Clermont*, de S. et Vanderbuch, deux gouaches datées du 19 août 1840]. — *RHT*, janvier-mars.

Ségur (Ctesse **de**). — * Musée Goya. *Les Petites filles modèles*. Ville de Castres. 1957. [Exposition du centenaire. Catalogue. Avant-propos de Gaston Poulain]. — Pau, Les Presses artistiques, 1957.

Silvestre (**Th.**). — Voir : *Baudelaire* (*Ch.*).

Staël (Mme **de**). — Levaillant (Maurice). — Le secret de *Corinne*. — *RDM*, 1er juin.

Stendhal. — * L'œuvre de S. Extraits, par André Stegmann (« Classiques France »). — Hachette, 1958.

— * Blin (Georges). — S. et les problèmes de la personnalité. — J. Corti, 1958.

— * Blin (G.). — S. et les problèmes du roman. — J. Corti, 1958.

— * Litto (V. del). — Bibliographie stendhalienne. 1953-1956 (« Collection stendhalienne »). — Lausanne, Éditions du Grand-Chêne, 1958 (J. Menagé, Librairie Stendhal, Grenoble.)

— Durry (Marie-Jeanne). — Sur S. et Hortense Allart [lettre inédite de S. à Marc-Antoine Jullien, 20 juin 1828]. — *Le Divan*, avril-juin.

— Litto (V. del). — Voici, retrouvés, les brouillons autographes de quatre lettres adressées par Beyle à Métilde... — *FL*, 2 août.

— Manfield (Lester). — L'ambiguïté de S. — *Rice Institute Pamphlets*, 1957, p. 72-93.

— Maranini (Lorenza). — Monologo interiore e movimenti stilistici nel primo romanzo di S. — *LM*, gennaio-febbraio.

— Martineau (Henri). — De nouvelles marginales de S. [sur un recueil factice, « Racine et Shakespeare », exposé à la Bibliothèque nationale, « Choix de pièces remarquables entrées récemment dans les collections de la B. N. ». Catalogue, no 20]. — *Le Divan*, avril-juin.

— Martineau (Henri). — S. à Rome. — *Prétextes*, mars-avril.

— Richard (P.-J.). — Un stendhalien du XIXe siècle : Adolphe Paupe (*fin*). — *Le Cerf-Volant*, no 22, juillet ; no 23, octobre.

— Rogora (Rodolfo). — Il patriotta novarese G. Vismara, il più grande amico italiano di S. — *Bollettino storico per la provincia di Novara*, 1956, no 2. [Voir V. del Litto, in *Le Divan*, avril-juin .]

— Rosso (Corrado). — Attualità di S. in Russia. — *SF*, gennaio-aprile.

— Vallentin du Cheylard (René). — Un ami de jeunesse de S. [La Bayette]. — *Revue Quo Vadis*, avril-juin.

— Voir : *Alain*, *Brosses* (*Ch. de*).

Sue (**E.**). — Vallery-Radot (Dr Pierre). — Le centenaire de la mort d'Eug. Sue. — *Le Fureteur médical*, janvier.

Taine (H.). — Billy (André). — Devant le cercueil de T. [extraits de l'allocution inédite prononcée au temple de l'Oratoire par le pasteur Hollard, 8 mars 1893]. — *FL*, 7 juin.

Theuriet (A.). — Tapponnier (P.). — Cinquantenaire de la mort d'A. T. — *La Revue savoisienne*, 3e-4e trimestres 1957.

Tocqueville (A. de). — Stackelberg (Jürgen von). — Bemerkungen zur Sekundärliteratur über A. de T. — *Romanistisches Jahrbuch*, 1956.

Verhaeren (E.). — Colmant (Paul), S. J. — E. V., « Les ombres », « Rentrée des moines ». — *Les Études classiques*, avril.

— Frycer (Jaroslav). — Les traductions tchèques de la poésie de V. [en tchèque ; résumé français]. — *Casopis pro moderni filologii*, 1956, c. 4. [Version française abrégée et mise à jour, dans *Le Thyrse*, septembre.]

— Moulin (Mme Jeanine). — A propos du centenaire de V. Branches mortes et rameaux verts [conférence du 21 avril 1956]. — *Annales du Centre universitaire méditerranéen*, 1955-1956.

Verlaine (P.). — Fongaro (Antoine). — Sources des *Fêtes galantes* [A. Bertrand, S. Mallarmé, Shakespeare]. — *SF*, gennaio-aprile.

— Ribbans (Geoffrey). — La influencia de V. en Antonio Machado. — *Cuadernos hispanoamericanos*, julio-agosto 1957.

— Voir : *Rimbaud (A.)*.

Verne (J.). — Stevenson (K.). — J. V. in Victoria. — *Southerly*. A review of Australian literature, no 1.

Vigny (A. de). — Parmentier (J.), R. S. C. J. — La création poétique chez A. de V. d'après le *Journal d'un poète*. — *LR*, mai, août.

Wyzewa (T. de). — Hösle (Johannes). — Teodor de W. critico della *Revue des deux Mondes*. — *SF*, gennaio-aprile.

Zola (E.). — * É. Z. — Mes voyages. Lourdes-Rome. Cahiers inédits présentés et annotés par René Ternois. — Fasquelle, 1958.

— Descotes (Maurice). — Les comédiens dans les *Rougon-Macquart*. — *RHT*, avril-juin.

— Deux lettres inédites de Z. à Huysmans [Bibl. Lénine, Moscou], publiées par Marcel Girard. — *RHLF*, juillet-septembre.

— Girard (M.). — E. Z. et Louise Solari. — *RHLF*, juillet-septembre.

— Ternois (René). — Z. et le Vatican. — *Prétextes*, mars-avril.

— Voir *XIXe siècle. Divers.*

XXe SIÈCLE

Divers. — * Boisdeffre (Pierre de). — Histoire vivante de la littérature d'aujourd'hui (1938-1958). — Éd. du Livre contemporain, 1958.

— * Rousseaux (André). — Littérature du xxe siècle [Apollinaire. Gide. Valéry. Claudel. V. Larbaud. Léautaud. Segalen. A. Artaud. R. Schwob. Saint-Exupéry...]. — A. Michel, 1958.

— Andreu (Pierre). — Les idées politiques de la jeunesse intellectuelle de 1927 à la guerre. — *Revue des travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*, 2e semestre 1957.

Théâtre. — * Cardinne-Petit (Robert). — Les secrets de la Comédie-Française (1936-1945). — Nouvelles Éditions latines, 1958.

— Barenbaum (Simon). — Le théâtre d'avant-garde en France, 1913-1944 [Thèse Brown University, 1957]. — *Dissertation abstracts*, no 3.

Alain. — * Robinson (Judith). — A. lecteur de Balzac et de Stendhal. — J. Corti, 1958.

— A. — De l'imagination créatrice. Le « Système des Beaux-arts ». Première version inédite du livre I [présenté par Maurice Savin]. — *MF*, juin, juillet.

— Henriot (Émile). — A. et la guerre. — *Le Monde*, 4 juin.

Alain-Fournier. — * A.-F. — *Le Grand Meaulnes.* Préface de Robert Mallet. Lithographie originale de Berthold Mahn (Grand prix des meilleurs romans d'amour. 5). — (Monte-Carlo), A. Sauret, (Paris, Imprimerie nationale), 1958.

Apollinaire (G.). — Goosse (M.-Th.). — Sur un vers d'A. [dans le « Larron »]. — *LR*, mai.

— Marek (Joseph C.). — A., chantre et imagier. — *La Revue de l'Université Laval*, mai.

— Pinatel (J.). — Lecture d'A. — *L'École*, 14 juin.

— Rat (Maurice). — Marie, pour A., est venue danser la maclotte en Sorbonne [c. r. de la soutenance de thèse de M. Décaudin]. — *FL*, 17 mai.

— Werf (Fritz). — Anmerkungen zu dem Thema : A. und die Religion. — *Antares*, Juni.

— Voir : *Péguy (Ch.).*

Artaud (A.). — Soupault (Philippe). — A. A., fantôme maudit. — *JG*, 7-8 juin.

Barbusse (H.). — Lettre inédite de H. B. [à un groupe d'écrivains yidich de Paris, 10 septembre 1929]. — *Yidich.* Revue de littérature juive, nº 2.

Barrès (M.). — * M. B. — N'importe où hors du monde. Présentation d'Henri Massis (Coll. « Inédit »). — Club des éditeurs, 1958.

— Dimoff (Paul). — Un épisode de la jeunesse de M. B. étudiant à Nancy. — *Annales de l'Est*, nº 1.

— Folkierski (W.). — La rencontre posthume de B. et de Mickiewicz à Venise. — *RMLC*, luglio-dicembre 1957.

— Ganne (Gilbert). — Les inédits de B. et de Giraudoux sont-ils des faux ? — *Arts*, 9-15 juillet.

— Massis (Henri). — B. et Lourdes. — *TR*, mai.

—Voir : *Sainte-Beuve.*

Béguin (A.). — Beaujon (Edmond). — Apparitions d'Albert B. — *Présence et Revue de Suisse*, nº 7-8, été.

— Pézeril (Daniel). — A. B. — *Société des amis de G. Bernanos. Bulletin*, nº 31, juillet.

— Voir : *Bernanos (G.).*

Benda (J.). — Kahn (Lothar). — Julien B. and the Jews. — *Judaism*, Summer.

Bernanos (G.). — Béguin (Albert). — Contribution au bestiaire de B. [notes pour un commentaire de *Monsieur Ouine*]. — *Société des amis de G. B. Bulletin*, nº 31, juillet.

— Entretien avec A. Béguin sur B. [à la radio de Montréal]. — *Société des amis de G. B. Bulletin*, nº 31, juillet.

— Estève (Michel). — Une réussite exceptionnelle : *Le Journal d'un curé de campagne*, de Robert Bresson. — *La Revue des lettres modernes*, nº 36-38.

— Fraigneux (Maurice). — Il y a dix ans mourait G. B. — *RGB*, juin.

— Heist (Walter). — B. in Deutschland. — *Antares*, Juni.

— Lelong (M.-H.), O. P. — Un ami de la France [Jean Désy, ambas-

sadeur du Canada] vu par G. B. [extraits de lettres de B.] — *NL*, 3 juillet.
— Molnar (Thomas). — The political thought of B. — *The Review of politics*, April.

Bremond (H.). — Bordeaux (Henry). — Il y a vingt-cinq ans mourait H. B. Souvenirs inédits. — *Ecclesia*, août.
— Rombauts (E.). — H. B. et Guido Gezelle. — *Études germaniques*, janvier-mars.

Carco (F.). — Billy (André). — Francis C. tel qu'on l'aimait. — *FL*, 31 mai.
— Breil (M.). — Souvenirs sur F. C. — *Revue du Rouergue*. avril-juin.
— Brisson (Pierre). — Notre Francis. — *Le Figaro*, 27 mai.
— Chabaneix (Philippe). — Adieu à F. C. — *MF*, juillet.
— R. C. [Coiplet]. — F. C. est mort. — *Le Monde*, 28 mai.
— C. de P. [Combes de Patris]. — Adieu du Rouergue à F. C. — *Revue du Rouergue*, avril-juin.
— Haloche (Maurice). — Propos sur F. C. — *Le Thyrse*, août.
— Lalou (René). — F. C. — *RP*, juillet.
— Adieu à F. C. [par Aragon, Jean Marcenac]. — *LF*, 29 mai-4 juin.
— Bouquet pour F. C. [par P. Mac Orlan, R. Dorgelès, Armand Lanoux, Ph. Chabaneix]. — *NL*, 5 juin.

Claudel (P.). — Cattaui (Georges). — P. C. [conférence du 15 décembre 1955]. — *Annales du Centre universitaire méditerranéen*, 1955-1956.
— Rousset (Jean). — La structure du drame claudélien [L' « écran » et le « face à face »]. — *SF*, maggio-agosto.
— Seynhaeve (P.-G.), o. f. m. — Influence de la Vierge dans l'œuvre de C. — *Cahiers de vie franciscaine*, 2e trimestre.
— Wilhelm (Julius). — P. C.s *Cantique du Rhône*. — [In] * Syntactica und Stilistica. — Tübingen, 1957.

Colette. — * C. — Lettres à Hélène Picard. Texte établi et annoté par Claude Pichois. — Flammarion, 1958.
— García Calderón (Ventura). — C. en sandales. Souvenirs inédits. — *FL*, 16 août.

Copeau (J.). — Pruner (Francis). — Notes critiques sur les lettres de Jacques C. à Léon Bellé [publiées dans *MF*, novembre, décembre 1954]. — *RHT*, janvier-mars.

Delacour (A.). — Combes de Patris (B.). — André D. — *Revue du Rouergue*, avril-juin.

Drieu La Rochelle (P.). — D. La R. Témoignages et documents [par J.-M. Aimot, Pierre Andreu, Emm. Berl, Jean Bernier, J.-P. Bonnafous, P. Fieschi, Kléber Haedens, M. Jouhandeau, Fr. Mauriac, Robert Poulet, Paul Sérant, Willy de Spens, Bernard Vorge]. Textes de D. La R. [Textes politiques. Choses vues. Textes littéraires. Textes posthumes]. — *Défense de l'Occident*, nº 50-51, février-mars.
— Deux lettres de P. D. La R. [à Henri Massis, 23 août, 7 octobre 1923]. — *La Nation française*, 9 avril.
— Une lettre de P. D. La R. à André Suarès [3 novembre 1917, communiquée par Pierre Andreu]. — *La Nation française*, 30 avril.
— Bonnafous (Jean-Paul). — Note sur les inédits. — *Défense de l'Occident*, février-mars.
— D. La R. et notre temps [par Brice Parain, Jacques Chardonne, Emm.

Berl et Bernard Frank]. — *L'Observateur littéraire* (France-Observateur), 2 janvier.

Elskamp (Max). — Otten (Michel). — Un aspect de la pensée religieuse de Max E. [en 1895]. — *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, nº 1.

Eluard (P.). — Fradisse (Olga). — La salle P. E. au Musée de Saint-Denis. — *LF*, 8-14 mai.

Fargue (L.-P.). — Brisson (Pierre). — Le vrai surréaliste. — *FL*, 26 juillet.
— Pelmont (Raoul). — L.-P. F. et la poésie. — *FR*, May.

Farrère (Cl.). — Sexer (Alfred). — Cl. F. — *La Revue maritime*, juin.

Gide (A.). — Bonheim (Jean et Helmut). — Structure and symbolism in G.'s *La Porte étroite*. — *FR*, May.
— Brugmans (Linette Fisher). — Correspondance : Edmund Gosse-A. G., 1904-1928 [Thèse New York University, 1955]. — *Dissertation abstracts*, nº 3.
— Fincato (Giovanni). — Proporzioni di G. — *Humanitas* (Brescia), febbraio.
— Freedman (Ralph). — Imagination and form in A. G. *La Porte étroite* and *La Symphonie pastorale*. — *Accent*, 1957, p. 217-228.
— Gehri (Alfred). — A. G. et son dictionnaire. — *Présence et Revue de Suisse*, nº 7-8.
— Shibuya (Teïjiro). — Sur quelques projets romanesques d'A. G. [en japonais ; résumé analytique en français]. — *Regards. Revue de la littérature et de la langue française* (Université de Tohoku), nº 2, 1958.
— Thierry (Jean-Jacques). — Autour d' « Isabelle » [lettre, partiellement inédite, de G., Biskra, 1893, à Maxime de Langenhagen]. — *MF*, juillet.
— Voir : *Péguy (Ch.)*, *Proust (M.)*.

Giraudoux (J.). — * J. G. — *La Menteuse*, suivi de *Les Gracques* (Les Cahiers verts. 10e série. Nº 1). — Grasset, 1958.
— * J. G. — *Portugal*, suivi de *Combat avec l'image*. — Gallimard, 1958.
— Riffaterre (Michael). — G. : irony and poetry. — *The American Society Legion of honor magazine*, nº 1.
— Stuart (Eleanor). — More about *Simon le pathétique*. — *FR*, May.
— Trissotin's revenge [C. R. de D. Inskip, *J. G.*, London, 1958 ; J. G., *La Menteuse*, Paris, 1958 ; J. G., *Duel of angels*, trad. Christopher Fry, Methuen...]. — *TLS*, 18th July.
— Voir : *Barrès (M.)*.

Gonzague-Frick (L. de). — Berger (Pierre). — Louis de G.-F., poète cérémonieux. — *Carrefour*, 23 avril.
— Grouas (Ch.-André). — L. de G.-F. — *Le Thyrse*, mai.
— Mallet (Marc-George). — Le poète L. de G.-F. — *L'Age nouveau*, juillet-août.

Guillaumin (E). — Les débuts littéraires d'E. G. [lettres inédites]. — *Les Cahiers bourbonnais*, 3e trimestre.

Guitry (S.). — * Choisel (Fernande). — S. G. intime. —Le Scorpion, 1957.
— « Le Magot solitaire ». — Deux rencontres avec S. G. — *Carrefour*, 23 juillet.

Herriot (Ed.). — Grosclaude (Pierre). — Éd. H., poète. — *Poésie française*, 2e trimestre.

Jacob (**M.**). — Lettres inédites de M. J. [à Marcel Blin, S. Fillacier]. Quelques lettres à Pierre Colle. M. J. et « Le Cheval blanc » [d'Elsa Triolet]. — Bio-bibliographie de M. J. [établie par Hélène Henry]. — *E*, avril-mai.

— Berger (Pierre). — Pour un portrait de M. J. [texte d'une émission à la radio]. — *E*, avril-mai.

— Billy (André). — Pourquoi M. J. s'appelait Jacob [d'après une communication de Ch. Chassé]. — *FL*, 14 juin.

— Cocteau (Jean). — Mathématicien, mais de rêve. — *E*, avril-mai.

— Desse (Georges). — M. J. de Quimper. — *E*, avril-mai.

— Fillacier (Sylvette). — M. J. — *E*, avril-mai.

— Garnier (François). — M. J. et le théâtre. — *E*, avril-mai.

— Henry (Hélène). — M. J. et la Bretagne. — *E*, avril-mai.

— Hertz (Henri). — Sur une vie, sur un art, la fine empreinte des nouvelles merveilles de la science. — *E*, avril-mai.

— Le Bot (Marc). — M. J. esthéticien ? — *E*, avril-mai.

— Rousselot (Jean). — Contribution à une esthétique de M. J. — *Revue d'esthétique*, juillet-septembre 1957.

— Sauguet (Henri). — Une journée de M. J. à l'hôtel Nollet en 1932. — *E*, avril-mai.

— Szigeti (Robert). — Amitié de M. J. — *E*, avril-mai.

— M. J. a vu ainsi Pasternak [dessin de M. J.]. — *FL*, 26 juillet.

Jammes (**Fr.**). — * F. J. — *Clara d'Ellébeuse...* Préface de François Mauriac. Eau-forte de Michel Ciry (Grand prix des meilleurs romans d'amour. 4). — (Monte-Carlo), A. Sauret (Paris, Imprimerie nationale), 1958.

— Labbé (Jean). — Présence de F. J. — *Revue régionaliste des Pyrénées*, janvier-juin.

— Voir : *Bordeu* (*Ch. de*).

Jarry (**A.**). — [Textes d'A. J.] : Le Temps dans l'art [conférence d'A. J., 1901, d'après un ms. inédit ; brouillon de la même conférence ; articles publiés dans *La Plume*, 1903-1094 : Le périple de la littérature et l'art]. — *Dossiers du collège de pataphysique*, nº 3.

— Thérive (André). — Désaveu de paternité [sur l'affaire *Ubu*]. — *TR*, juin.

Lacour (**L.**). — * L. L. — Une longue vie. Histoire d'un homme. Œuvre posthume. Préface de Georges Lecomte. — Édit. du Dauphin, 1958. [Voir A. Billy, in *FL*, 3 mai.]

Léautaud (**P.**). — * P. L. — Journal littéraire. Tome V. Janvier 1925-juin 1927. — Mercure de France, 1958.

Lugné-Poe. — Blanchart (Paul). — C. R. de : J. Robichez, *Le symbolisme au théâtre. L.-P. et les débuts de* l'Œuvre (Paris, 1957). — *RHT*, avril-juin.

— Robichez (Jacques). — L.-P., le symbolisme et le théâtre. — *TR*, juillet-août.

Malègue (**J.**). — Chevalier (Jacques). — Mon souvenir de Joseph M. [préface pour l'édition du roman *Pierres noires*]. — *TR*, juillet-août.

Maurras (**Ch.**). — * Ch. M. — Lettres de prison. — Flammarion, 1958. [Voir « Marginales », in *Le Bulletin des lettres*, 15 juillet.]

— Conseils de Ch. M. pour une Constitution [inédit, juin 1946]. — *Aspects de la France*, 15 août.

— Une lettre inédite de Ch. M. [à Léon Deschamps, directeur de *La Plume*, 18 mars 1895 : sur Ad. Retté]. — *Aspects de la France*, 8 août.

Milosz (O.-V. de Lubicz). — Blanchet (André). — Le destin bizarre du grand M. — *Études*, juin.

Muselli (V.). — V. M. — Poème inédit [« Merci, vous de qui ma maison... »]. — *Points et Contrepoints*, juin-juillet.

— Schneider (Édouard). — V. M., collégien et étudiant. — *Artaban*, 30 mai.

Péguy (Ch.). — Lettres de P. à Jules Isaac [présentées par J. I., déjà publiées in *CS*, nº 298, avril 1950]. — *ACP*, nº 64, mai.

— Boivin (Émile). — Mes années d'intimité avec P. [notes établies par Aug. Martin ; *suite* et *fin*]. — *ACP*, nº 64, mai.

— Cocteau (Jean). — A propos de Ch. P. — *Livres de France*, mai-juin.

— Décaudin (Michel). — Sur quelques lignes d'Apollinaire [lettre d'A. à Gide, contenant un jugement sur P., publiée in *RSH*, juillet-septembre 1957]. — *ACP*, nº 65, juin.

— Guyon (Bernard). — Sur une édition intégrale du *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* [éd. A. Béguin, 1956]. — *RHLF*, avril-juin.

— Guyon (B.). — C. R. de : J. Barbier, *Le vocabulaire, la syntaxe et le style des poèmes réguliers de C. P.* (Paris, 1957). — *RSH*, avril-juin.

— G. H. [fr. Gérald Hégo, o. f. m.]. — Introduction à « la prière de résidence ». — *Cahiers de vie franciscaine*, 2e trimestre.

— Onimus (Jean). — Simplicité et complexité de P. — *Livres de France*, mai-juin.

— Correspondance A. Gide-P., présentée par Alfred Saffrey. — *ACP*, nº 65, juin.

— Schneider (Édouard). — P. sur le vif. — *Artaban*, 16 mai.

— Storelv (Sten). — Une thèse sur P. et l'affaire Dreyfus [Mme Jussem-Wilson, Sorbonne, 8 février 1958]. — *ACP*, nº 64, mai.

— Ch. P. Essai de bibliographie. — *Livres de France*, mai-juin.

Périer (O.-J.). — * Defrenne (Madeleine). — Odilon-Jean P. [Textes retrouvés et inédits]. — Bruxelles, Éditions de l'Académie royale de langue et de littérature françaises, 1957.

Pesquidoux (J. de). — * J. de P. — En pays gascon. Choses et gens du cru. — La Palatine, Plon, 1958.

Proust (M.). — Quatre ébauches de M. P. [extrait d'un des cahiers de brouillon de *A la recherche du temps perdu*]. — *BMP*, nº 8.

— Deux lettres inédites de M. P. [communiquées par l'amiral Robert et Jean Loize]. — *BMP*, nº 8.

— Bonnet (Henri). — Il n'est pas prouvé que G. ait menti. — *BMP*, nº 8.

— Clarac (Pierre). — Les « croyances intellectuelles » de M. P. (textes inédits). — *BMP*, nº 8.

— Costil (Pierre). — La construction musicale de la *Recherche du temps perdu* [discussion dans la séance du 1er septembre 1957]. — *BMP*, nº 8.

— Desnues (R.-M.). — M. P. — *Livres et lectures*, mai, juin.

— Hachez (Willy). — Remarques sur la chronologie de *Jean Santeuil*. Suivi de : Chronologie des principaux événements de *J. S.* — *BMP*, nº 8.

— Jaquillard (Pierre). — Le Paris de M. P. (*suite*). — *BMP*, nº 8.

— Köhler (Erich). — Zehn Jahre auf der Suche nach M. P. — *Romanistisches Jahrbuch*, 1957.

— Nantet (Jacques). — M. P. et la vision cinématographique. — *La Revue des lettres modernes*, nº 36-38.

— Nordlinger-Riefstahl (Marie). — Fragments de journal. — *BMP*, nº 8.

— Traeger (Wolf Albert). — Temps et souvenir. A propos d'un livre alle-

mand sur la *Recherche du temps perdu* [Hans Robert Jauss, *Zeit und Erinnerung...*, Heidelberg, 1955]. — *BMP*, nº 8.
— Walser (Martin). — Literatur der Genauigkeit. Lese-Erfahrungen mit M. P. — *Frankfurter Hefte*, Juni.

Ramuz (Ch.-F.). — * R. et son pays natal, 24 septembre 1878-23 mai 1947. Catalogue de l'exposition organisée... du 23 mai au 16 juin 1957 (Commune de Lausanne. Musée d'art décoratif). — Lausanne, 1957.

Régnier (H. de). — Le Bihan (Alain). — Un poème d'H. de R. [« Les Livres »]. — *L'École* (1er cycle). Enseignement littéraire, 31 mai.

Rivière (J.). — * Cook (Bradford). — Jacques R. A life of the spirit. — Oxford, B. Blackwell, 1958.

Rolland (R.). — Dollot (René). — R. R. au Palais Farnèse (1889-1891). Scènes de la vie diplomatique. — *Revue d'histoire diplomatique*, octobre-décembre 1957, janvier-mars 1958.
— Gugenheim (Susanna). — Roger Martin du Gard giudicato da R. R. (da una corrispondenza inedita). — *RLMC*, luglio-dicembre 1957.
— Kvapil (J. S.). — Les précurseurs du réalisme socialiste de la revue *Europe* [en tchèque ; résumé français]. — *Casopis pro moderní filologii*, 1957, c. 4.
— Université de Paris. Fonds R. R. Association des amis de R. R. — *Bulletin*, nº 43-44, mars-juin.

Saint-Exupéry (A. de). — Gastaldi (Vittorio). — Tre libri per gli amici di S.-E. [A. de S.-E., *Un sens à la vie* ; J.-C. Ibert, *A. de S.-E.* ; J. Huguet, *S.-E. et l'enseignement du désert*]. — *Siculorum gymnasium*, luglio-dicembre 1957.
— Price (Robert H.). — S.-E. and fascism. — *Modern Language Forum*, December 1957.

Saint-Pol-Roux. — Saint-Pol-Roux (Divine). — Mon père, S.-P.-R. — *Cahiers de l'Iroise*, avril-juin.

Segalen (V.). — V. S. — Thibet [poèmes]. Introduction de Henry Amer. — *NRF*, juin.

Suarès (A.). — Lettres de Rouault et de S. — *NRF*, avril.
— Rivière (Hélène). — Présence d'A. S. aux Baux. — *Artaban*, 28 février.

Tharaud (J. et J.). — Moylan (Paul-Arthur). — J. and J. Th. : a study in modern French romanticism [Thèse University of Michigan, 1957]. — *Dissertation abstracts*, nº 4.

Thibaudet (A.). — Davies (J. C.). — T. and the problem of literary generations. — *FS*, April.

Toulet (P.-J.). — P.-J. T. — Pages inédites ou oubliées. Deux fragments. 1. Sur Claude Monet. — 2. Le Roi Midas. — *Le Divan*, avril-juin.

Valéry (P.). — * P. V. — Cahiers. Tome III. 1903-1906. — Tome IV. 1906-1913. — Éditions du C. N. R. S. (Imprimerie nationale), 1958.
— Bonnefoy (Yves). — P. V. l'apostat. — *Les Lettres nouvelles*, septembre.
— Charpier (Jacques). — Un adorateur secret du néant. — *Les Lettres nouvelles*, septembre.

— Glissant (Edouard). — V. et le double état. — *Les Lettres nouvelles*, septembre.

— Howlett (Jacques). — Sagesse de V. — *Les Lettres nouvelles*, septembre.

— Huber (Egon). — P. V. s Metaphorik und der französische Symbolismus (II). — *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, Mai.

— Laurent (Freddy). — Interprétation d'un poème de V., « La Fileuse ». — *Les Études classiques*, juillet.

— Mondor (Henri). — L'écrivain le plus spirituel de la langue française. — *NL*, 22 mai.

— Truc (G.). — V., Mallarmé et le style artiste. — *L'École*, 31 mai.

— Voir : *Nerval* (*G. de*).

ERRATA. — Dans la Bibliographie nº 3, p. 442, lire : Ch. Moeller... *Résurrection* ; — p. 443, lire : J. Vier... *Archives des Lettres modernes*, nº 10-11, mars-avril.

RENÉ RANCŒUR.

Abréviations. — Amis (Les) de Flaubert. *AFl.* — Amitié (L') Ch. Péguy. Feuillets mensuels. *ACP.* — Annales de l'Université de Paris. *AUP.* — Année (L') Propédeutique. *AP.* — Biblio. *B.* — Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance. *BHR.* — Bulletin de l'Association G. Budé. *BGB.* — Bulletin de la Société des Amis de M. Proust. *BMP.* — Bulletin de la Société des Amis de Montaigne. *BAM.* — Bulletin du Bibliophile. *BB.* — Cahiers de l'Association internationale des études françaises. *CAIEF.* — Cahiers du Sud. *CS.* — Comparative Literature. *CL.* — Contemporary Review. *CR.* — Éducation (L') nationale. *EN.* — Europe. *E.* — Figaro (Le) littéraire. *FL.* — French (The) Review. *FR.* — French Studies. *FS.* — Gazette de Lausanne. *GL.* — Information (L') littéraire. *IL.* — Journal de Genève. *JG.* — Journal of the History of ideas. *JHI.* — Letterature moderne. *LM.* — Lettres (Les) françaises. *LF.* — Lettres (Les) romanes. *LR.* — Mercure de France. *MF.* — Modern Language Notes. *MLN.* — Modern Language Quarterly. *MLQ.* — Modern (The) Language Review. *MLR.* — Modern Philology. *MP.* — Neophilologus. *N.* — La Nouvelle Revue française. *NRF.* — Nouvelles (Les) littéraires. *NL.* — Publications of the Modern Language Association. *PMLA.* — Revue (La) des Deux Mondes. *RDM.* — Revue d'histoire des sciences. *RHS.* — Revue d'histoire du théâtre. *RHT.* — Revue d'histoire littéraire de la France. *RHLF.* — Revue de littérature comparée. *RLC.* — Revue de Paris. *RP.* — Revue des langues vivantes. *RLV.* — Revue des sciences humaines. *RSH.* — Revue (La) générale belge. *RGB.* — Rivista di letterature moderne e comparate. *RLMC.* — Romanic (The) Review. *RR.* — Studi Francesi. *SF.* — Studies in Philology. *SP.* — Symposium. *S.* — Table (La) Ronde. *TR.* — Temps (Les) Modernes. *TM.* — Times (The) Literary Supplement. *TLS.* — Yale French Studies. *YFS.*

Le Gérant : GÉRALD MIGNOT.

Imp. en France à l'Imp. WILLAUME-EGRET à Saint-Germain-lès-Corbeil en décembre 1958.
O. P. I. A. C. L. 31.1152. — Dépôt légal effectué dans le 4e trimestre 1958.
Nº d'ordre dans les travaux de la LIBRAIRIE ARMAND COLIN : 1990.
Nº d'ordre dans les travaux de l'Imprimerie WILLAUME-EGRET 1.105.

58e ANNÉE - N° 2
AVRIL - JUIN 1958

Revue d'Histoire Littéraire de la France

SOMMAIRE

B. MUNTEANO
La survie littéraire des rhéteurs anciens 145

RAYMOND PICARD
Le « Précis historique » est-il de Racine ? 157

S. JEUNE
Lettres inédites du marquis de Custine à la duchesse d'Abrantès 165

GILBERT GUISAN
Flaubert et la Révolution de 1848 183

NOTES ET DOCUMENTS

GEORGES LUBIN
Sur les débuts de l'amitié Sand-Dorval 205

JEAN GAULMIER
Six lettres inédites de Leconte de Lisle 209

ROLLAND BORIS
Leconte de Lisle et les musiciens 215

Suite du Sommaire, p. 2

Publiée avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique et de la Direction Générale des Arts et des Lettres

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

Suite du Sommaire

BERNARD GUYON

Sur une édition intégrale du « Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc » 223

●

COMPTES RENDUS

G. COHEN : **Études d'histoire du théâtre en France au moyen âge et à la Renaissance** (PH. VAN TIEGHEM), 227 — H. BUSSON : **Le Rationalisme dans la littérature française de la Renaissance** (L. F.), 227 — **Les Fêtes de la Renaissance** (R. LEBÈGUE), 228 — P. COLOTTE : **Malherbe et la Provence** ; FACULTÉ DES LETTRES D'AIX : **IVe Centenaire de la naissance de Malherbe** (J. VANUXEM), 230 — M. RAT : **Aventurières et Intrigantes du Grand Siècle** (P. AUDIAT), 232 — ROTROU : **Venceslas**, éd. W. LEINER (R. LEBÈGUE), 233 — **Textes nouveaux de la Correspondance de Voltaire** p. p. V. S. LUBLINSKY (R. POMEAU), 234 — VOLTAIRE : **Le Taureau blanc**, éd. R. POMEAU (H. COULET), 235 — A. GREEN FREDMAN : **Diderot and Sterne** (J. SEZNEC), 236 — G. VON PROSCHWITZ : **Introduction à l'étude du vocabulaire de Beaumarchais** (R. POMEAU), 236 — A. PIZZORUSSO : **Studi sulla letteratura dell' età preromantica in Francia** (CL. PICHOIS), 237 — G. VENZAC : **Les Origines religieuses de V. Hugo** ; — **Les premiers maîtres de V. Hugo** (P. MOREAU), 239 — P. SAVEY-CASARD : **Le Crime et la peine dans l'œuvre de V. Hugo** (G. VENZAC), 242 — HUGO : **Claude Gueux**, éd. SAVEY-CASARD (G. VENZAC), 243 — J.-K. HUYSMANS : **Lettres inédites à Ed. de Goncourt**, p. p. P. LAMBERT et P. COGNY (R. RICATTE), 244 — A. VIAL : **Guy de Maupassant et l'art du roman** (J. THORAVAL) 246 — I. PUTTER : **The Pessimism of Leconte de Lisle, Sources and Evolution** (R. BORIS), 249 — R. ARBOUR : **Henri Bergson et les lettres françaises** ; — **Les Revues littéraires éphémères paraissant à Paris entre 1900 et 1914** (P. MOREAU), 249 — R. ROLLAND-J. BODIN **Jean-Christophe et Armel** (J. BASTAIRE), 252 — PROUST : **A la Recherche du temps perdu**, éd. P. CLARAC et A. FERRÉ (B. D.), 253 — FR. JOST : **La Suisse dans les lettres françaises au cours des âges** (MOREAU), 254.

●

Nouvelles diverses 255

Publications du C. N. R. S. 256

●

BIBLIOGRAPHIE, par René RANCŒUR, 257

René RANCŒUR

BIBLIOGRAPHIE LITTÉRAIRE 1957 *1 vol. in-8°* **800 F**

Bibliographie littéraire 1953 **200 F**

Bibliographie littéraire 1954 **250 F**

Bibliographie littéraire 1955 **300 F**

Bibliographie littéraire 1956 **300 F**

Société d'Histoire littéraire de la France

18, Rue de l'Abbé-de-l'Epée - PARIS (5e)

BUREAU :

Président..... M. Émile HENRIOT, *de l'Académie française.*
Vice-Présidents..... M. Maurice LEVAILLANT, *de l'Académie des Sciences morales et politiques.*
M. Henri MONDOR, *de l'Académie française.*
Secrétaire..... M. Jean POMMIER, *Professeur au Collège de France.*
Trésorier..... M. Pierre JOSSERAND, *Conservateur à la Bibliothèque Nationale.*
Secrétaire archiviste M. Claude PICHOIS, *Attaché au C.N.R.S.*

Conseil d'Administration :

MM. A. BILLY, J. BONNEROT, M. BOUTERON, CH. BRUNEAU, P.-G. CASTEX, G. CHARLIER, P. CLARAC, R. DUMESNIL, J. DURON, Mme M.-J. DURRY, MM. J. FABRE, B. GUYON, J. HYTIER, R. JASINSKI, P. JOURDA, R. LEBÈGUE, ÉD. MAYNIAL, G. MONGRÉDIEN, P. MOREAU, R. PINTARD, R. RANCŒUR.

Correspondants de la Revue à l'étranger :

Canada : M. Mouton (Ottawa). — **États-Unis** : M. Bédé (Columbia), M. Bonno (Berkeley), M. Peyre (Yale), M. Vigneron (Chicago). — **Grande-Bretagne** : M. Green (Édimbourg), M. Vinaver (Manchester). — **Hongrie** : M. Eckhart (Budapest). — **Italie** : M. Pizzorusso (Pise). — **Pays-Bas** : M. Bellaunay (Utrecht). — **Suisse** : MM. Guyot et Lugin (Neuchâtel) Raymond (Genève), P. O. Walzer (Berne). — **Tchécoslovaquie** : M. Kopal (Prague).

Revue d'Histoire littéraire de la France

RÉDACTION

Prière d'adresser toute correspondance concernant la RÉDACTION à :
M. Jean POMMIER, 12, avenue de l'Observatoire, Paris (6e)

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les volumes envoyés pour comptes rendus doivent être adressés *impersonnellement* à la Librairie Armand Colin avec cette mention : « Pour la Revue d'Histoire Littéraire ».

ADMINISTRATION

Pour tout ce qui concerne l'Administration de la Revue (abonnements, commandes de numéros, d'années parues, changements d'adresse, etc.), s'adresser à la LIBRAIRIE ARMAND COLIN, 103, boulevard Saint-Michel, Paris, Ve - Compte de chèques postaux : *Paris 1671.*

ABONNEMENT ANNUEL 1958 (4 numéros)

France et Union française. 1400 F **Étranger. 1700 F**
Le numéro de l'année courante (et des années parues). 400 F

Il reste quelques exemplaires de certaines années, de 1894 à 1957. Chaque année forme un volume in-8° broché vendu 1 000 F. *Les TABLES GÉNÉRALES de la* Revue d'Histoire Littéraire de la France *: 1894-1898 et 1899-1908, par* M. Maurice TOURNEUX, *sont en vente à la Librairie Armand Colin. Pour les années 1909-1939, la TABLE GÉNÉRALE, par* Pierre JOSSERAND, *est en vente à la Librairie Droz, Genève.*

VERS LE VRAI RACINE

par René JASINSKI

Est-il un mystère racinien ou plus simplement un cas Racine ?

Racine serait-il venu au théâtre par ambition, pour faire une brillante carrière, et l'aurait-il quitté par intérêt sans trop de regrets, lorsque de plus solides avantages comblèrent ses vœux de courtisan ? A cette conception qu'il juge contraire aux « vraisemblances humaines les plus élémentaires » et qui ôterait toute profondeur au message racinien, l'auteur oppose les résultats d'une enquête serrée, qui reprend les questions dans toute leur ampleur, scrute une à une les pièces du dossier, découvre des documents nouveaux et mène à une conclusion bien différente, — celle d'un Racine écartelé entre sa vocation dramatique et sa fidélité de cœur à Port-Royal, pris par les luttes et les tentations profanes, mais torturé de remords, cherchant dans ses épreuves l'énigme de son destin et, devant la montée des périls, se demandant avec une angoisse croissante s'il n'est pas engagé sur la voie de perdition, — jusqu'à l'heure où, dans la scandaleuse querelle de *Phèdre*, éclairé par des réponses trop certaines, — vaincu par la grâce, — il revient à Dieu. C'est cette « tragédie des tragédies » dont se trouve ici restituée l'histoire, à travers la biographie comme à travers l'œuvre profane. Cet ouvrage ouvre la voie à un renouvellement complet des études raciniennes.

Les 2 volumes brochés **3 500 F**

ARMAND COLIN

IMP. WILLAUME-EGRET SAINT-GERMAIN-LÈS-CORBEIL